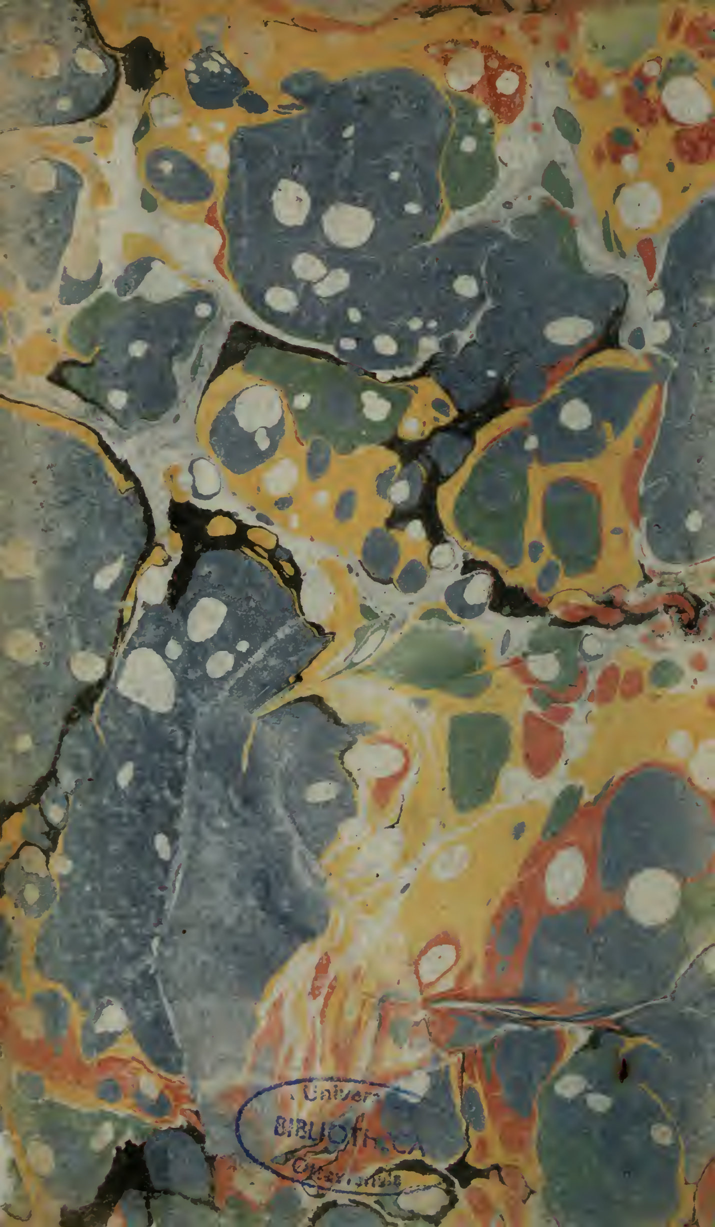









Coll. spec.




MARIE LECKZINSKA,
REINE DE FRANCE.
A. Cardon Sculp.

VIE DE LA REINE DE FRANCE, MARIE LECKSINSKA,

PRINCESSE DE POLOGNE,

DÉDIÉE

A MESDAMES DE FRANCE SES FILLES;

Ecrite sur les Mémoires de la Cour.

Par M. l'Abbé PROYART.

Tu honorificentia Populi nostri.
Judith XV. 10.

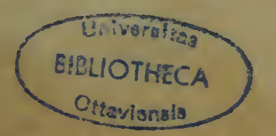


A BRUXELLES

Chez LE CHARLIER, Libraire, & chez les principaux Libraires des Pays-Bas.

M. DCC. XCIV.

Avec Approbation.



Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Tous les Exemplaires de cet Ouvrage ſeront ornés du Portrait de la Princeſſe.

On trouve chez les mêmes Libraires la Vie de Madame Louise de France, Religieuſe Carmélite, nouvellement publiée par le même Auteur. 1 vol. in-12.

DC
134.5
.P76
1794

A

MESDAMES DE FRANCE, FILLES DE LA REINE.

MESDAMES

C'eſt à double titre que l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous préſenter doit paroître ſous vos auſpices. Il ne vous offrira pas ſeulement les actions d'une grande Princeſſe, l'ornement du Trône & le Modele de ſon Sexe ; vous y reconnoîtrez auſſi le cœur & tous les ſentimens d'une Mere qui vous aimoit avec tendreſſe & que vous chériſſiez également. Oui, MESDAMES, vous la reverrez de

nouveau ; & c'est avec le Cortege respectable de ses vertus qu'elle vient s'offrir à vous, cette Mere incomparable dont vous pleurez encore l'absence. Vous la verrez agir, vous l'entendrez parler. Et j'ose espérer, Mesdames, que le portrait que vos bontés m'ont mis à portée de tracer de ses rares qualités, approchera un peu de celui que la piété filiale a gravé dans vos cœurs, & la reconnoissance dans celui de tous les François (1).

Je suis, avec le plus profond respect,

De Mesdames,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
l'Abbé Proyart.

---

(1) *Apostille écrite de la main de Madame Louise au bas de cette Epître dédicatoire.*

» Je suis très-contente de cette Lettre, & » prie M. l'Abbé Proyart de tâcher que son His- » toire soit imprimée dans le courant de cette » Année 1786 ».

Sœur Thérese de St. Augustin,
R. Carmélite.



VIE DE LA REINE DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

L'on ne prononça jamais le nom de la Reine, dont nous publions la Vie, sans se rappeller l'idée de la Vertu (1). Et dans le

(1) A jamais aussi, le nom d'une autre Reine, dont le sang vient d'être versé sur le sang encore fumant de son vertueux Epoux, rappellera le souvenir de l'Innocence, victime de la plus monstrueuse scélératesse. Connue par la douceur de son caractere, par la bonté de son cœur & sa constance religieuse dans le malheur, MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE fut l'Idole du peuple parisien, avant que le Philosophisme n'eût inoculé à ce peuple sa rage contre les Rois. Depuis cette époque, la Fille de MARIE-THÉRESE, l'Epouse de LOUIS XVI, la Mere de LOUIS XVII devint à ces seuls titres, plus coupable qu'il ne falloit, sans doute, dans les principes de ses assassins,

temps même qu'une Secte audacieuse, conjurée contre l'Autorité, mettoit tout en œuvre pour l'avilir aux yeux des Peuples, la Renommée n'en publioit pas avec moins de confiance, que la premiere Femme du Royaume en étoit aussi la plus vertueuse; & son jugement n'étoit pas contredit. Aussi verrons-nous, par les détails de la Vie de cette Princesse, que, quelle qu'ait été sa réputation, elle fut encore au-dessous de son mérite.

Pour écrire cet Ouvrage, avec la fidélité qui seule a droit d'intéresser, j'avois besoin de Mémoires sûrs & circonstanciés; & il me fut aisé de m'en procurer, autorisé comme je l'étois à m'appuyer de Noms augustes & chéris, auprès des Personnes qui avoient eu les relations les plus immédiates avec la Reine. Outre les notions que j'avois déja puisées dans les Manuscrits de M. l'Abbé *Soldini*, relatifs au

pour mériter de périr du dernier supplice. Mais, emportés dans leur férocité jusqu'au terme extrême de la démence, c'est à la face de l'Univers que ces Forcenés osent imputer à l'infortunée Princesse, ou des crimes qui sont évidemment leurs propres crimes, ou des crimes dont ses plus ardens persécuteurs l'avoient, depuis long-temps, déclarée innocente; des crimes encore qui avoient été d'horribles attentats contre elle-même; des crimes enfin dont le seul énoncé fait la réfutation, & dont la possibilité même ne peut être supposée que par des Ames absurdement atroces.

Dauphin, Fils de cette Princeſſe, & dans ceux de M. *Alliot*, concernant ſpécialement le Roi Staniſlas ſon Pere, j'ai trouvé tous les ſecours que je pouvois ſouhaiter auprès de M. le Cardinal de *Luynes*; de Madame la Maréchale de *Mouchy*, Dame-d'honneur de la Reine; de Madame de *Rupelmonde*, l'une de ſes Dames-du Palais, avant ſa retraite de la Cour; de Mademoiſelle *Perrin* ſa premiere Femme-de chambre; d'une Dame aujourd'hui Religieuſe, autrefois attachée à ſon ſervice; des Carmélites du Couvent de Compiegne, Maiſon où la Princeſſe étoit dans l'uſage de faire des retraites pendant les voyages de la Cour.

Mais, de tous les Mémoires qui m'ont été communiqués, les plus étendus ſont ceux que m'a remis M. l'Abbé *Tronchinski*, dont le travail fut concerté avec M. l'Abbé *Biéganski*, Confeſſeur de la Princeſſe. Ces deux reſpectables Eccléſiaſtiques furent les témoins habituels & les Miniſtres les plus ordinaires de ſes immenſes charités.

Pour claſſer les faits ſuivant leur analogie, nous avons diviſé l'Ouvrage en quatre Livres.

Le premier nous montre la Princeſſe dans ſon éducation.

Le ſecond, ſur le Trône de France.

Le troiſieme, dans ſes relations & ſes occupations domeſtiques.

Le quatrieme, dans l'exercice des devoirs de la Piété chrétienne.

Et, ſous ces différens rapports, les vertus de la Reine n'intéreſſeront pas ſeulement les Perſonnes d'un rang ſublime: aujourd'hui, comme il y a trente ans, elles parleront un langage touchant au cœur de tous les vrais Français; &, pendant des ſiecles, elles pourront ſervir de modele aux Perſonnes de ſon ſexe, jalouſes de trouver le bonheur où ſont leurs devoirs.

Cet Ouvrage étoit compoſé, & il auroit dû paroître il y a huit ans. La publication en fut proſcrite alors par le Philoſophiſme qui careſſoit l'Autorité, & elle le fut depuis par le Philoſophiſme qui égorgeoit l'Autorité.

MARIE-CHARLOTTE-SOPHIE-FÉLICITÉ LECKZINSKA, Fille du Roi de Pologne Staniſlas I, naquit à Poſen, Capitale du Palatinat de Poſnanie, le 23 Juin 1703, au milieu des troubles qui agitoient alors ſa patrie; vers le temps de la dépoſition d'Auguſte, & de la premiere élection de

Staniſlas. L'Hiſtoire nous apprend que ce furent ſes aïeuls paternels qui éleverent les premiers autels au vrai Dieu dans la Pologne, & ſes aïeuls maternels qui donnerent les premiers Chefs à cette Nation.

La Providence, qui vouloit offrir dans la perſonne de cette Princeſſe, un modele de vertu à la Terre, & une mere compatiſſante à tous les Malheureux, la fit naître de parens religieux; voulut qu'elle fit l'apprentiſſage de la vie à l'école de l'Infortune, & la plaça enſuite ſur le premier Trône du Monde. Juſqu'à l'âge de douze ans elle ne connut que les périls & les alarmes. Les premiers ſons qui frapperent ſes oreilles furent ceux des inſtrumens de guerre, & les premiers objets qui s'offrirent à ſa vue, furent des camps & des Armées. D'abord proſcrite & fugitive dans les Etats de ſon pere; témoin enſuite des ſuccès périlleux de Charles XII, elle partagea enfin, avec ſa Maiſon, la diſgrace de ce Héros.

La Princeſſe n'étoit âgée que d'un an, lorſqu'elle courut le plus grand péril. Le Roi ſon pere, jugeant que l'Armée Polonoiſe, qu'il commandoit lui-même dans Varſovie, n'étoit pas en état de réſiſter aux Forces ſupérieures des Saxons qui s'avançoient à grandes journées, quitta ſa Ca-

pitale, pour aller joindre l'Armée victorieuſe du Roi de Suede. Staniſlas conduiſoit avec lui ſa Famille. A une demie journée de Varſovie, dans un endroit où ſes Troupes faiſoient halte, il apprend que l'Armée Saxone n'eſt plus qu'à quelques lieues de diſtance. Sur le champ il fait ſonner la marche : il ordonne & preſſe lui-même le départ. On lui obéit avec tant de précipitation, que les Officiers de ſa Maiſon oublient de remettre la Princeſſe Marie dans ſa voiture. La Gouvernante croit qu'elle eſt auprès de ſa Nourrice, & celle-ci compte ſur la Gouvernante : l'Armée s'avance. Déja l'on avoit fait une lieue, lorſqu'on reconnut que la Princeſſe manquoit. Un détachement de cavalerie ſe reporte ſur les lieux. On demande à un Aubergiſte qui a reçu le Roi, ce qu'eſt devenue la Princeſſe ſa Fille? celui-ci l'ignore, & répond qu'on ne la lui a pas donnée en garde. Envain lui fait-on les menaces les plus capables de l'effrayer ; il ſe récrie qu'on cherche à le perdre : il perſiſte à proteſter de ſon innocence. Après d'inutiles recherches dans la maiſon, on parloit d'y mettre le feu, lorſque quelques ſoldats, viſitant les bâtimens de la baſſe-cour, trouvent la petite Marie dans ſon berceau, tranquille au milieu des alar-

mes qui l'environnent, & ſouriant à ceux qui la cherchent. Etrange viciſſitude des événemens humains ! Celle à laquelle étoit réſervé le Trône de France, ſe trouvoit alors délaiſſée dans un auge d'écurie, expoſée au double péril de tomber au pouvoir de l'Ennemi, & de périr dans les flammes, victime du zele qui vouloit la ſauver.

Trois ans après cette aventure, ce précieux Enfant courut un autre danger à-peu-près du même genre. Tandis que le Roi ſon pere étoit auprès de Charles XII, qui faiſoit la loi en Saxe, le Czard de Ruſſie, entré en Pologne à la tête de ſoixante mille hommes, envoya un détachement de Troupes légeres pour tenter l'enlévement de la Famille de Staniſlas, qui habitoit alors le château de Poſen, hors d'état de défenſe & fort mal gardé. A l'arrivée inattendue de l'Ennemi, le trouble s'empare de tous les eſprits ; chacun cherche ſon ſalut dans la fuite. Déja le château eſt inveſti, & la Fille du Roi s'y trouve enfermée avec quelques Domeſtiques. Pendant que les Ruſſes en abattent les portes, on deſcend la Princeſſe dans des jardins ; on la conduit, par des iſſues dérobées, juſqu'à un Hameau du voiſinage, où elle eſt confiée aux ſoins d'une Payſanne qui, juſ-

qu'à ce que l'Ennemi se soit retiré, tient son précieux dépôt caché dans un pétrin. La Reine se rappella toute sa vie cette alerte & ses circonstances; la peur qu'elle avoit de tomber au pouvoir de ceux qui la cherchoient, & l'extrême attention avec laquelle elle étouffoit jusqu'aux moindres mouvemens naturels qui auroient pû déceler sa présence.

Après la défaite mémorable de Charles XII à Pultawa, en 1709, la Princesse fut conduite, du Palatinat de Posnanie, sur les confins de la Pologne, vers la mer Baltique, & en suite à Stétin, Capitale de la Poméranie citérieure, où le Roi son pere s'étoit établi depuis le séjour du Roi de Suede à Bender. De la Poméranie, le vent de l'adversité la poussa successivement en Suede: de Suede aux Deux-Ponts, & des Deux-Ponts en France, où elle entra en 1720.

On auroit lieu de craindre, ce semble, que l'éducation de la Princesse n'eût été négligée dans des circonstances si orageuses. Mais, ces circonstances même n'en disposoient que mieux son cœur aux leçons de la Vertu; & le Roi de Pologne, assiégé de mille soins inquiétans, parmi les combats & le tumulte des armes, n'oublia jamais un instant qu'il étoit pere. Ce Prince

faiſoit, de l'inſtruction de ſes Enfans (1), le délaſſement le plus doux de ſes travaux; & ſes diſgraces, comme il le diſoit lui-même, lui faiſoient mieux ſentir l'importance de ſe préparer une reſſource dans des Enfans qui puſſent un jour lui en adoucir la rigueur. Il donna d'abord pour Gouvernante à ſa Fille une Dame d'un vrai mérite, & ſur-tout d'une éminente piété: elle s'appelloit *Mockzinska.* Il lui traça le plan qu'elle devoit ſuivre; il en fixa les moindres détails, & il le rédigea de ſa main. Cette Piece, compoſée d'abord en Polonois, fut depuis, à la priere du Dauphin pere de Louis XVI, traduite en François par ſon auguſte Auteur, qui n'y fit que quelques légers changemens, analogues aux vues de ſon Petit-Fils. C'eſt, à notre avis, un chef-d'œuvre de ſageſſe, qui mérite par lui même la plus grande publicité, & dont nous ne pouvons nous diſpenſer d'offrir un précis au Lecteur, pour le mettre à portée de comparer le genre d'éducation que reçut la Princeſſe de Pologne avec le fruit qu'elle en tira.

Le Roi Staniſlas craint, dans ceux qui dirigent la Jeuneſſe, le bel eſprit qui ne

(1) Une Princeſſe, aînée de la Reine, mourut aux Deux-Ponts.

tend, dit-il, qu'à faire des Sots, & l'eſprit ſyſtématique qui n'inſpire que des préjugés; le caractere facile & complaiſant, qui ſe laiſſe ſubjuguer par ſon Eleve, & le caractere ſombre & auſtere qui repouſſe la confiance du jeune Age, ami de la gaîté. Il demande, pour cet emploi, une Perſonne inſtruite, un bon Eſprit, un Cœur vertueux, un Caractere plein d'une noble aménité; &, quelque rares que ſoient les Sujets de ce mérite, il ne doute pas qu'il n'en exiſte encore, au moins pour former les Enfans des Rois.

» Je voudrois bien, dit ce Prince, qu'on ne ſe preſſât pas trop de donner de l'eſprit aux enfans, & de leur meubler la tête de belles connoiſſances. Qu'on laiſſe au tempéramment le temps de ſe développer & de ſe fortifier. Que l'on corrige, que l'on dompte même les inclinations vicieuſes, plus phyſiques encore que morales, qui ſe manifeſtent dès le berceau; mais contentons-nous de la négation du mal moral dans un enfant de ſix ans. Ne demandons de lui ni ſaillies d'eſprit, ni vertus proprement dites. Laiſſons au temps le ſoin de faire éclore la raiſon; & qu'une main indiſcrette ne caſſe point l'œuf ſous la poule qui le couve. Aujourd'hui, nous aimons les fruits précoces; nous voulons

abſolument en avoir ; &, en forçant la nature nous en avons. Mais, que deviennent les arbres ſur leſquels nous les avons cueillis? Petits Docteurs à ſept ans, grands ſots à dix-huit. Pour s'être trop empreſſé d'en faire des hommes, on les a condamnés à reſter des Enfans toute la vie. Ceux qui ſemblent toujours craindre que leurs Enfans n'ayent point aſſez d'eſprit, annoncent bien qu'ils ignorent que c'eſt par le cœur qu'on eſt homme... ».

» Il faut que des Enfans prennent leurs ébats ; c'eſt l'ordre de la nature : le ſang bouillonne dans leurs veines. Qu'on ſe garde bien de leur interdire l'uſage de leurs jambes : qu'ils ſachent marcher, ſauter & même courir. Qu'ils ſe promenent l'été, qu'ils ſe promenent l'hyver ; qu'ils s'accoûtument à braver l'intempérie des ſaiſons... Que leurs lits ne ſoient point trop mollets. Qu'ils ſachent au moins dormir par tous pays ; & qu'ils ne ſoient pas obligés, comme certaines gens que j'ai vues, de calculer la diſtance de leur lit au terme d'un voyage qu'ils ſe propoſeroient ».

» Qu'on les accoûtume à une vie ſobre & frugale : qu'ils ne mangent que des viandes communes, apprêtées ſimplement, c'eſt-à-dire, bouillies ou roties ; & qu'ils n'en mangent pas en grande quantité. Les

légumes leur vaudront mieux que les viandes. Les fruits bien mûrs, dont-ils font leurs délices, ne les incommoderoient que par la quantité. Mais, tous ces ragoûts épicés, ces jus, ces coulis, ces essences, qui ne sont que des poisons lents pour nous, agiroient bien plus cruellement sur des tempéraimmens encore foibles. Les confitures, les pâtes, les dragées & toutes ces sucreries, que l'art des Confiseurs prépare à nos estomacs blasés, leur seroient également nuisibles; & il n'y a qu'une ignorance meurtriere qui fasse de ces friandises, connues des Enfans sous le nom de bons-bons, la récompense de leur sagesse ».

» L'eau est la boisson naturelle de l'Homme, & la seule qui convienne aux Enfans. S'ils boivent du vin, que ce soit en bien petite quantité & jamais pur. Surtout jamais de liqueurs, ni douces, ni fortes. Leurs estomacs sont des fournaises embrasées; si vous y jettez encore l'huile & le bitume, vous en calcinez les parois. C'est de la pâture qu'il leur faut, & non des digestifs ».

» Rarement les Enfans surchargeront la capacité de leur estomac, lorsqu'ils n'auront à lui donner que des alimens communs. Leur survient-il une indigestion? un jour de diette rigoureuse sera tout à la fois

le remède & la punition de leur gourmandiſe. Gardez-vous bien ſur-tout qu'on les drogue pour leurs indiſpoſitions accidentelles ou même habituelles. Laiſſez faire la nature ; elle eſt chez eux dans toute ſa force. Voyez les Enfans des Pauvres : ils ſont ſujets, comme les nôtres, à toutes les infirmités de leur âge ; & ils en guériſſent fort bien, ſans y être autoriſés par ordonnance de la Faculté ».

» On ne ſauroit étudier trop tôt les goûts naiſſans des Enfans, afin de s'appliquer à les fortifier ou à les combattre, ſelon qu'ils s'annoncent louables ou vicieux. Mais, prenez garde qu'on ne détruiſe jamais par les faits, ce qu'on s'efforceroit d'établir par les paroles Nous établiſſons de bons principes ; ſi nous en tirons des conſéquences vicieuſes, c'eſt à ces conſéquences que s'arrêteront les Enfans. Faudroit-il donc qu'ils raiſonnaſſent mieux que nous ?

» L'indocilité n'eſt pas un vice particulier aux Enfans ; il eſt inhérent à notre nature : c'eſt l'orgueil, auquel nous donnons différentes dénominations, ſelon qu'il ſe modifie, à raiſon de l'âge & des circonſtances. L'orgueil ſe manifeſteroit moins dans l'âge mûr, s'il eût été mieux contenu dans l'enfance. C'eſt une de ces paſſions

que l'on ne peut bien maîtriſer que par la Raiſon & la Religion....

„ Je ſuis bien éloigné d'adopter le ridicule ſyſtême de ces modernes Inſtituteurs, qui, ſous prétexte qu'il faut parler raiſon à un Etre raiſonnable, voudroient que l'on traitât avec un Enfant de ſix ans comme avec un parfait Logicien. Leur erreur eſt d'aſſimiler l'aurore de la raiſon avec ſon midi. Souvent on parle raiſon à un Enfant de cet âge, en lui parlant comme il ſeroit déraiſonnable de le faire lorſqu'il aura quinze ans. C'eſt très-bien raiſonner avec cet Enfant que de lui dire : *Ceci eſt bien : cela eſt mal. Faites cela, votre Papa le veut ; ceci lui déplait, ne le faites point* „.

„ Dès que vous vous appercevrez que les propoſitions, *je veux*, *il faut*, *cela convient*, qui étoient en forme concluante pour la premiere enfance de vos Eleves, pourroient faire naître en eux des doutes ou des préjugés, c'eſt le moment de leur expliquer, pourquoi l'on veut ce que l'on veut. Il ne faudroit pas étouffer l'entendement des Enfans ſous le poids de l'autorité. On les accoûtumeroit, par-là, à regarder comme la meilleure, la raiſon du plus fort... „.

„ Qu'on s'applique ſoigneuſement à for-

mer les Enfans à la dépendance & à la foumiffion. Qui a bien fu obéir a de grandes difpofitions pour bien commander un jour. Ne fouffrez pas qu'on vienne prendre leurs ordres, ni qu'ils en donnent jamais, pas même aux derniers de leurs Valets. Qu'ils fachent demander en priant, bien convaincus qu'ils n'obtiendront rien par l'impératif. Qu'on fe moque d'eux, s'il leur arrive de dire: *je veux ceci, je ne veux pas cela*; & plus encore, s'ils s'avifoient de joindre l'humeur aux menaces. Je ne voudrois pas même qu'on s'empreffât toujours de fatisfaire ceux de leurs goûts qui n'auroient rien que de raifonnable. Il faut qu'ils apprennent à les modérer, & qu'ils s'accoûtument aux privations. On leur prépareroit bien des mécomptes, pour le refte de la vie, s'ils n'avoient jamais entendu dire, dans l'enfance: *cela eft impoffible* ».

» Si l'on ne ceffe de dire aux Enfans qu'ils font Grands, ne fe croiront-ils pas difpenfés de le devenir? Au lieu de leur faire un mérite de celui de leurs Aïeuls, qu'on ne leur en faffe qu'un fujet d'émulation... ».

» Il y a de Flatteurs de bonne-foi, qui font moins vicieux que foibles. On leur a paffé tous leurs caprices dans leur en-

fance, ils croyent qu'on a tort de les corriger dans les autres. Encore pleins des défauts qu'ils ont contractés à cet âge, & qu'ils ignorent eux-mêmes : *souvenons-nous, disent ils, de ce que nous avons été lorsque nous étions jeunes.* Ils feroient bien mieux de l'oublier. Il n'appartient qu'à celui qui a été bien élevé de se rappeller ce qu'il fut dans son enfance ».

» Il faut que les Enfans soient formés tout-à la fois à la générosité & à l'économie. Qu'on ait soin de leur suggérer l'emploi qu'il convient qu'ils fassent de leur petit pécule. Qu'on leur dise souvent, qu'il est honteux de thésauriser, plus honteux de faire des dettes; & que le comble du déshonneur est de faire des dettes & de ne les point payer... Un Enfant n'a jamais rien donné, s'il n'a senti la privation de ce qu'il a donné. Qu'on lui apprenne à trouver le dédommagement de cette privation dans la satisfaction d'avoir fait une bonne œuvre qui a été vue de Dieu ».

» La Religion étant la science qui caractérise le plus essentiellement l'Etre raisonnable, elle doit la premiere servir d'exercice à sa raison... Si l'esprit peut parler à mon esprit, nul autre ne peut parler à mon cœur que le Dieu qui l'a

formé. Non, le bien que conſeille l'Homme ne ſe fera jamais ſi ſûrement que celui que la Religion commande. Les motifs humains ſont ſubordonnés à mille circonſtances qui enchaînent ou embaraſſent leur activité ; les motifs ſurnaturels ſont indépendans & immuables comme leur principe. Le Cœur mû par la ſenſibilité ſoulage un Malheureux qui ſe rencontre ſous ſes pas, le Cœur religieux va le chercher juſque dans la cabanne où il ſouffre. La vanité philoſophique ne fait le bien que dans le temps & dans le lieu où elle peut être applaudie ; la Religion le fait par-tout où elle peut avoir Dieu pour témoin... ».

En adoptant les principes que lui traçoit le Roi de Pologne, pour l'éducation de la Princeſſe ſa Fille, la ſage Mockzinska, n'eût point à ſacrifier les ſiens, & ne fit qu'obéir avec plus de confiance à ſes propres lumieres & aux ſentimens religieux, dont-elle étoit pénétrée. Elle reconnut, par l'expérience, que le langage de la Religion, tout ſublime qu'il eſt, peut être mis à la portée de l'Age le plus tendre ; & nous pourrions oppoſer le ſuccès de ſa méthode au ſyſtême d'éducation du Précepteur d'Emile, ſi ce ſyſtême impie n'étoit ſuffiſamment réfuté, aux yeux de tous les Parens religieux, par la conduite même

du Souverain Inſtituteur du Genre-humain, qui, lorſqu'il annonçoit au Monde les grandes vérités du Salut, ne vouloit point qu'on écartât les petits Enfans, les faiſoit au contraire approcher de lui, les béniſſoit & les jugeoit capables d'écouter avec fruit ſes divines Inſtructions.

Ainſi, la jeune Princeſſe avoit à peine ouvert les yeux au ſpectacle de la nature que ſa Gouvernante l'invitoit à en bénir l'Auteur. Le premier uſage qu'elle lui apprit à faire de ſa raiſon, fut d'en offrir l'hommage à l'Etre Suprême de qui elle la tenoit; &, à meſure qu'elle développoit à ſon eſprit les magnifiques Images de la grandeur de Dieu & de ſes divins Attributs, elle appelloit ſon cœur à la reconnoiſſance, & lui en ſuggéroit les actes.

Une Ame encore tendre, & préparée par l'innocence, reçoit avec avidité toutes les impreſſions de la Vertu. Dans l'âge le plus avancé, la Reine de France ſe rappelloit encore avec attendriſſement les obligations qu'elle avoit à ſa pieuſe Inſtitutrice. Elle ſe plaiſoit à raconter comment elle inſtruiſoit ſon enfance, en lui parlant des promeſſes de la Religion & de ſes récompenſes; comment elle l'intéreſſoit en lui peignant les charmes de la Vertu & la joie de la bonne conſcience; comment

elle lui inſpiroit l'horreur du vice, en lui montrant le danger des plaiſirs qui égarent le jeune Age, la briéveté du temps qui tient à l'Eternité, les remords qui ſuivent le péché & les châtimens qui l'attendent; comment ſurtout elle pénétroit ſon cœur, en l'entretenant des prodiges de l'amour de Dieu & du bonheur d'être à lui.

Dès que Mockzinska eût ainſi captivé ſon Eleve, en lui faiſant goûter la vertu, elle la conduiſit ſans peine où elle voulut. „ Madame, lui diſoit-elle, ayez com„ paſſion des Miſérables, Dieu vous béni„ ra; appliquez-vous au travail, il vous „ en fait un précepte; fuyez la vanité, elle „ lui déplaît ſouverainement; ayez hor„ reur du menſonge, c'eſt un vice qu'il „ déteſte „. Elle lui parloit ainſi de tous ſes devoirs, & ne lui parloit jamais envain, au nom du Dieu qu'elle lui avoit appris à aimer.

La jeune Eleve avoit ſi bien profité des leçons de ſa vertueuſe Inſtitutrice, qu'à l'âge de huit ans elle faiſoit les délices de ſa famille, & jouiſſoit, dans la Poméranie, de la réputation d'un Enfant de la plus haute eſpérance. La nature, il faut en couvenir, n'oppoſa en aucun temps, aucun obſtacle à la culture qu'on lui donnoit. Dès cette époque de la premiere enfance, où c'eſt être vertueux que d'avoir peu de défauts,

la Princeſſe excitoit l'intérêt de toutes les Perſonnes qui l'approchoient, par la candeur & l'ingénuité propre à ſon âge, par la douceur & l'aménité de ſon caractere, par un extérieur ouvert & des manieres careſſantes, par toutes les graces naïves & les inclinations vertueuſes qui rendent l'Enfance aimable.

Lui propoſer le bien, c'étoit le lui preſcrire; & dès qu'elle connoiſſoit un devoir, elle ne l'oublioit plus. Il ne fut jamais néceſſaire, ſurtout, d'inſiſter auprès d'elle ſur la maniere religieuſe dont elle devoit s'acquitter de ſes exercices de piété. Dans l'âge de la légereté, on la voyoit entrer avec reſpect dans le Lieu Saint, & s'y tenir dans le recueillement, prier avec ferveur, écouter attentivement la parole de Dieu; en un mot, traiter ſaintement toutes les choſes ſaintes.

C'étoit auſſi comme naturellement, & ſans qu'il lui en coutât, qu'elle ſe plioit aux regles de bienſéance convenables à ſon âge. Rien n'étoit gêné dans ſon maintien; tout étoit ſage dans ſes propos. L'interrogeoit-on? elle répondoit de bonne grace. Parloit-on en ſa préſence de choſes qu'elle ne comprît pas? elle gardoit le ſilence, ou elle propoſoit modeſtement ſes doutes. Lorſqu'on diſoit du bien de quel-

qu'un qu'elle connoiſſoit, elle aimoit à y applaudir; ſi on en diſoit quelque mal, elle avoit l'air de ne pas l'entendre, ou elle prenoit ſa défenſe. Dès qu'elle s'apperce-voit qu'on vouloit lui cacher un ſecret, elle ne cherchoit pas à le deviner; le lui confioit-on, elle étoit impénétrable.

Elle annonçoit, dès-lors, non pas ſeulement de l'eſprit & de la vivacité, ce qui eſt aſſez commun dans les Enfans, mais un bon-ſens exquis & un jugement déja mûr, ce qu'on trouve rarement chez eux. Elle étonnoit ſouvent par la ſolidité de ſes réflexions & la juſteſſe de ſes raiſonnemens. On ne la vit jamais tirer une conſéquence vicieuſe d'un principe une fois connu; & l'on diſoit d'elle, qu'un faux raiſonnement la choquoit, comme un faux ton choque un Muſicien. Ce qui contrarioit le plus ſes idées à cet âge, & ce qu'elle ne pouvoit comprendre, c'étoit qu'il y eût des hommes aſſez dépravés pour ne pas aimer Dieu, & même pour tourner contre lui ſes bienfaits. » C'eſt, ſans doute, diſoit-elle un » jour, qu'ils ne ſavent pas tout ce que » Dieu a fait pour eux & ce qu'il peut faire » contre eux. Ils ignorent ſûrement qu'il » y a un Paradis & un Enfer : on devroit » bien le leur dire ». Raiſonnement admirable dans ſa ſimplicité, & bien naturel

pour un Cœur en qui les paſſions n'ont pas obſcurci les lumieres de la raiſon. Auſſi, ce que penſoit à cet égard la Princeſſe encore enfant, elle le penſa toute ſa vie; & le délire des Méchans révoltés contre Dieu fut toujours une ſorte de myſtere inexplicable pour ſa belle ame.

Un des plus importans ſervices que Mockzinska pût rendre à ſon Eleve, après celui de former ſon cœur à la vertu, ce fut de lui inſpirer de bonne heure l'amour du travail & une véritable horreur pour l'oiſiveté. Ses occupations étoient variées, mais continuelles. Sa journée étoit partagée entre les exercices de la Piété chrétienne, l'étude des Langues & le travail des mains. Pendant ſes récréations, elle s'occupoit ordinairement des Arts agréables, tels que le deſſein, la peinture, la danſe & la muſique. La piété qui l'animoit ſe manifeſtoit juſque dans ſes amuſemens innocens. Ainſi, pour ſes modeles de peinture, donnoit-elle la préférence à des ſujets religieux; ainſi ne chantoit-elle rien avec tant de goût que les Grandeurs de Dieu & les plaiſirs de la Vertu. Elle avoit appris par cœur des Cantiques ſur tous les Myſteres de la Religion. On lui entendit quelquefois dire, qu'un des ſcandales dont elle avoit été le plus étonnée en entrant dans

le Monde, ç'avoit été d'apprendre qu'il y eût des meres aſſez ennemies de leurs filles pour ſouffrir, qu'en leur préſence même, elles proſtituaſſent leurs voix aux coupables accens des paſſions.

La jeune Princeſſe, pendant ſon ſéjour en Suede parmi les Luthériens, leur offroit dans ſa conduite la plus belle apologie de la foi qu'ils ont abandonnée. En pluſieurs occaſions, les Miniſtres & les Docteurs même de l'Héréſie ne purent s'empêcher d'admirer & de louer ſa piété. Dans un voyage de dévotion qu'elle faiſoit un jour pour viſiter les Reliques de Sainte Brigitte, Princeſſe de Suede, elle pria un Evêque Luthérien de vouloir bien l'accompagner chez le Particulier poſſeſſeur des oſſemens de la Sainte & Luthérien lui-même. Arrivée ſur les lieux, elle expoſe au Propriétaire le ſujet de ſon voyage. Celui-ci lui ouvre un tiroir où étoient renfermées les Reliques qu'elle déſiroit de voir, en lui avouant qu'il eſt ſurpris qu'elle ſe ſoit donné la peine de venir de ſi loin pour voir une tête de Mort. » Hé bien, » reprend la Princeſſe, faites-moi donc le » plaiſir de me donner cette tête, qui vous » eſt inutile; ou ſi vous aimez mieux, ven- » dez-la moi ». Comme le Luthérien ſe défendoit de lui accorder ſa demande;

»Engagez donc, Monſieur, je vous prie, »dit-elle à l'Evêque, de m'accommoder »de ſa tête de Mort. -- Je m'en garderai »bien, répond celui-ci : il ne faut pas que »cette tête ſorte du Royaume. -- Mais, »c'eſt la tête d'une Catholique. -- N'im- »porte ; c'étoit une excellente femme. -- »Vous avez raiſon, Monſieur ; &, tant »que la tête de cette excellente femme »reſtera en Suede, on s'y ſouviendra que »de ſon temps, ce Royaume étoit Catho- »lique». L'Evêque, frappé de cette réflexion, de la part d'un Enfant de onze ans, jugea qu'elle méritoit une récompenſe ; & détachant lui-même un des oſſemens de la Sainte, il en fit préſent à la Princeſſe, qui le conſerva précieuſement toute ſa vie.

Cependant, la Reine de Pologne & la Comteſſe Leckzinska mere du Roi, ne reſtoient pas ſpectatrices oiſives des ſoins que ſe donnoit Mockzinska, pour l'inſtruction de ſon Eleve. C'étoit en partageant ſa vigilance qu'elles applaudiſſoient à ſes ſuccès. La Princeſſe étoit habituellement auprès d'elles, & c'étoit ſous leurs yeux qu'elle prenoit ſes leçons. Appuyant auſſi par de grands exemples les beaux préceptes de la Gouvernante, ces Dames reſpectables aſſocioient la jeune Marie à toutes leurs bonnes œuvres, la rendoient témoin de leur

leur piété ſincere, & la formoient ſur-tout à la compaſſion envers les Malheureux & à la charité pour les Pauvres.

Le Roi de Pologne lui-même, après dix ans de la vie la plus orageuſe, reſpirant enfin dans le Palais des Deux-Ponts, nouveau préſent de ſon généreux Allié, s'appliqua, de ſon côté, à perfectionner une éducation ſi heureuſement commencée par ſes ſoins, & qu'il n'avoit jamais perdu de vue. La Princeſſe entroit alors dans ſa douzieme année, intéreſſante par toutes les qualités de l'eſprit ou du cœur, qu'un Pere vertueux peut deſirer dans ſa Fille. Auſſi ce Prince vraiment Philoſophe, oublia-t-il bientôt auprès de cet Enfant chéri qu'il fût Roi malheureux, pour ſe ſouvenir qu'il n'étoit pas de pere plus heureux que lui. Chaque jour lui fourniſſoit quelque occaſion nouvelle d'apprécier, tantôt le bon cœur, tantôt le bon eſprit de la Princeſſe. La Reine de Pologne marquoit, dans une circonſtance, quelque retour de ſenſibilité ſur les malheurs de ſa Maiſon, ayant peine à déférer au ſentiment du Roi ſon époux, qui ſoutenoit que la perte d'une Couronne ne devoit pas même effleurer ſon cœur. La jeune Marie fut choiſie pour arbitre du différent. L'office de Juge, entre un pere & une mere, en pareille matiere, étoit aſſez

délicat pour un enfant de douze ans. Voici comment elle s'en tira : „Je pense, dit-„elle, que Maman a raison pour le motif, „& que vous, Papa, vous n'avez pas tort „pour le fond : Maman regrette votre „Couronne, parce qu'elle vous aime ; & „vous, vous ne la regrettez pas, parce que „vous êtes homme. Et toi, ma petite Ma-„rie, s'écria le Roi, en embrassant ten-„drement sa Fille, tu juges aussi comme „un homme „.

Dans de si heureuses dispositions, & avec l'attention chrétienne que la Princesse apportoit à tous ses devoirs, il eût été difficile qu'elle offrît jamais matiere à de sérieuses réprimandes. Pendant toute son Education, elle n'en reçut qu'une seule du Roi son pere, dont voici le sujet. Les conversations de famille rouloient souvent sur les campagnes que le Roi de Pologne venoit de faire avec le Roi de Suede. Stanislas ne parloit jamais de Charles XII, qu'avec des sentimens d'estime mêlés d'admiration. Un jour qu'il racontoit quelques-unes des scenes romanesques que ce Prince avoit données à Bender, la jeune Marie ne put s'empêcher de qualifier sa conduite d'extravagante. Le Roi l'en reprit vivement, en lui disant qu'un si grand Homme mériteroit encore tout son respect, quand

elle lui devroit moins de reconnoiſſance. »Je ſais, Papa, répondit la Princeſſe, »que nous devons infiniment à la géné- »roſité du Roi de Suede ; mais, à des traits »de cette nature, que peut-on leur de- »voir ? L'indulgence » répliqua Staniſlas, qui, au fond, n'approuvoit pas plus que ſa Fille l'invincible opiniâtreté de ſon Ami qui, n'ayant avec lui que quelques Domeſtiques, venoit de ſoutenir un ſiege en forme, dans une maiſon, contre une Armée Turque.

C'étoit peu pour le Roi de Pologne, devenu le premier Inſtituteur de ſa Fille, d'aſſiſter ſouvent aux leçons qu'elle recevoit de ſes différens Maîtres ; tous les jours, à des heures réglées, il lui donnoit lui-même les ſiennes, en forme de converſation. C'eſt ainſi qu'il lui avoit appris l'Hiſtoire de ſon ſiecle, & qu'il lui avoit donné les connoiſſances les plus particulieres ſur les intérêts reſpectifs des Nations de l'Europe, comme ſur leurs prétentions chimériques, prétextes toujours renaiſſans de ces guerres d'ambition ou d'inquiétude, qui font acheter aux Princes & aux Peuples les plus frivoles avantages au prix des plus grands maux.

C'eſt auſſi dans ces précieux entretiens qu'il lui développoit les ſecrets de la vraie

Sageſſe; qu'il lui expliquoit la Morale qui doit conduire les Grands; qu'il lui apprenoit à n'eſtimer la puiſſance que pour l'utilité des Foibles & les richeſſes que pour les beſoins de l'Indigence. On eût également vu ce Prince religieux donner lui-même tous les jours à ſa Fille les leçons de la Piété chrétienne, lui apprendre comment on adore Dieu en eſprit & en vérité. On l'eût vu la préparer, par ſes ſoins, au bonheur de recevoir pour la premiere fois ſon Dieu; lui faire enviſager dans le lointain l'importance & la grandeur de cette action, & l'enflammer par ſes diſcours du deſir de la bien faire. On peut dire, en un mot, que Staniſlas, pendant ces jours de ſon loiſir, étoit tout à la fois auprès de ſa Fille, le ſage interprête de la raiſon & le Docteur éclairé de la Religion.

Plus la Princeſſe avançoit en âge, plus ſon pere veilloit à ce que tout, au-dehors comme dans le domeſtique, lui parlât le langage de la Vertu. Il avoit borné ſa ſociété à un très-petit nombre de Perſonnes, dont la diſcrétion égaloit la piété; s'aſſurant ainſi qu'elle n'entendroit que des diſcours ſages & n'auroit ſous les yeux que des actions vertueuſes. Doublement étrangere dans la Ville qu'elle habitoit, elle n'y connoiſſoit que les Pauvres, pour leſquels

elle travailloit ſouvent, & auxquels elle aimoit à diſtribuer de ſes mains les aumônes de ſa Famille, qu'elle groſſiſſoit de tout ce qu'elle pouvoit y ajouter. Habituellement retirée dans l'intérieur du château, elle y menoit cette vie active & occupée qui ſied ſi bien à ſon Sexe, & dont la naiſſance ne ſauroit diſpenſer les Enfans des Grands. Loin des divertiſſemens profanes & des plaiſirs qui alarment l'Innocence, les ſeuls ſpectacles qu'elle aimât étoient ceux de nos Cérémonies religieuſes. Elle paroiſſoit rarement en public, & ne ſortoit volontiers qu'avec le Roi & la Reine. Si elle faiſoit quelques petits voyages, ils étoient ordinairement déterminés par des motifs de piété. C'eſt ainſi qu'elle alloit viſiter des Communautés religieuſes & des Maiſons de charité; qu'elle fréquentoit les lieux conſacrés par la dévotion des Fideles, & qu'on la voyoit dans les Egliſes où ſe célebroient quelques Fêtes particulieres. Nous rapporterons, à ce ſujet, une anecdote aſſez remarquable. Elle habitoit encore le Duché des Deux-Ponts, lorſqu'un jour elle accompagnoit ſa Famille dans un de ces voyages religieux, dont le terme étoit une Abbaye ſituée en France, & elle y aſſiſtoit à l'Office du ſoir. Au moment où, pendant le Salut,

elle entendit chanter le *Domine ſalvum fac Regem*, elle ſe ſentit tout-à-coup ſaiſie d'un mouvement qu'elle ne pouvoit définir, & attendrie au point qu'elle fondoit en larmes, & qu'elle ne ceſſa d'en verſer tant qu'elle reſta dans l'Egliſe. Le Roi de France, pour lequel on prioit, n'étoit alors qu'un Enfant de neuf à dix ans, & la Princeſſe étoit fort éloignée d'imaginer que la mort de Charles XII dût bientôt la mettre dans le cas de devoir de la reconnoiſſance à ce jeune Prince; bien moins encore qu'il dût jamais la faire aſſeoir ſur ſon Trône.

Cependant, ſix ans après, & ſur le point de devenir ſon Epouſe, elle ſe rappella ces larmes extraordinaires qu'elle avoit verſées à ſon occaſion, la premiere fois qu'elle avoit mis le pied ſur le Territoire de la France; & ce ſouvenir la frappa, comparé à l'événement. Mais, en racontant le fait, elle s'abſtenoit de toutes réflexions; & c'étoit dans l'événement, beaucoup plus que dans le preſſentiment, qu'elle reconnoiſſoit le doigt de la Providence.

Il y avoit déja pluſieurs années que la Fille de Staniſlas remplaçoit abondamment dans le cœur d'un Pere vertueux tout ce qu'il avoit perdu par le ſort des armes; & ce Prince ſans ambition ſe feroit eſtimé le plus heureux des hommes, ſi l'acharne-

ment de ses Ennemis & de nouvelles disgraces ne fussent venu l'assiéger dans sa retraite. A peine sorti de la Pologne, il avoit pensé perdre la vie à Breslaw, sous le rasoir d'un Barbier, aposté pour l'égorger (1). Au mois d'Août de l'année 1716, il courut un autre danger, à-peu-près du même genre, dont la Princesse sa Fille fut témoin & qu'elle partagea avec lui (2). En

(1) Ce Malheureux étant arrêté confessa son crime, que Stanislas lui pardonna.

(2) Un Officier Saxon se rendit aux Deux-Ponts à la tête d'une douzaine d'hommes aussi déterminés que lui, dans le dessein d'enlever Stanislas ou de le faire périr. La conspiration fut révélée à ce Prince; elle devoit éclater le jour de l'Assomption, sur le chemin des Deux-Ponts, à l'Abbaye de Graventhal, où l'on savoit que la Solemnité le conduiroit avec sa Famille. Il prit des précautions, & fut heureux de l'avoir fait. Vers les sept heures du matin, les Assassins, cachés dans le bois de Graventhal, voyant venir deux carosses, s'avancent à la rencontre du premier, l'arrêtent, mettent la tête à la portiere, &, n'appercevant que des Dames, entre lesquelles étoit la Fille du Roi, ils ordonnent au Cocher de continuer sa route, & vont droit au second. Il ne s'y trouvoit que le Capitaine des Gardes du Roi, qu'ils prennent pour le Roi lui-même, & sur lequel ils déchargent plusieurs coups de pistolets, qui portent à faux. A l'instant, les Gardes du Roi qui étoient en embuscade, & le Roi lui-même qui suivoit les voitures, accompagné du Général Poniatowski & de quelques Seigneurs, fondent sur les Assassins, dont le Chef est arrêté avec deux de ses complices. Stanislas ne se vengea de ces scélérats qu'en leur faisant compter l'argent dont ils avoient besoin pour retourner dans leur Pays;

1718, il apprend qu'il a perdu ſon trop fidele Allié, & avec lui l'unique moyen qu'il eût alors de ſubſiſter. Obligé par-là de quitter la Principauté des Deux-Ponts: proſcrit dans ſa Patrie; ſans crédit, ſans appui étranger, mais fort de ſa vertu & de celle de ſa Fille, ce Prince religieux enviſagea ces nouveaux contre-tems dans l'ordre de cette Providence ſuprême & toujours ſage, qui diſpenſe à ſon gré les revers & les ſuccès. Comme il ſe trouvoit ſur les frontieres de la France, il ſupplia Louis XV de vouloir bien accorder un aſyle dans ſes Etats à un Roi malheureux, également pourſuivi par l'infortune & par la fureur implacable de ſes Ennemis. C'étoit le temps de la Régence du Duc d'Orléans. Ce Prince qui, a de grands défauts, joignoit un grand fond d'humanité, répondit au Roi Staniſlas : „ Vos vertus, beau„coup plus encore que vos malheurs, in„téreſſent le Roi mon Neveu en votre „faveur; & il me charge de vous faire „ſavoir que ce n'eſt point ſa protection „mais ſon amitié qu'il entend vous accor„der. Ainſi, comme vous vous trouvez „dans le voiſinage de l'Alſace, vous êtes „le maître de choiſir, pour votre réſidence, „telle ville de cette Province qui pourra „vous convenir. Sur le champ le Roi don-

» nera ses ordres pour que vous y soyez
» reçu, & je les ferai exécuter de maniere
» à vous prouver tout mon empressement
» à vous être de quelque utilité ».

En effet, Stanislas s'étant déterminé à venir habiter la petite ville de Weissembourg, le Régent lui tint parole. Il est vrai que, les finances étant alors dans le plus mauvais état en France, les secours pécuniaires qu'il en tiroit étoient bornés. Mais, riche par son économie, ce Prince, avec les revenus d'un Particulier, savoit représenter en Souverain, & offrir encore à sa Fille des leçons touchantes de compassion pour les Malheureux. Dans cette nouvelle retraite, comme dans celle qu'il venoit de quitter, toujours utilement occupé, il partageoit son loisir entre les Lettres & les devoirs d'un bon Pere de famille. La Princesse de Pologne étoit alors dans sa dix-septieme année. Objet privilégié de ses soins, elle y avoit répondu; elle avoit comblé ses espérances. Outre la connoissance parfaite de la Religion & celles dont nous avons déja parlé, elle possédoit encore les divers talens utiles ou agréables qui convenoient à son sexe ou que demandoit sa Naissance. Elle savoit six Langues, & assez bien pour les parler; le Polonois, le François, l'Italien, l'Alle-

mand, le Suédois & le Latin; enſorte qu'il eût été difficile de trouver dans aucune Cour de l'Europe une Princeſſe plus inſtruite & mieux élevée.

Le Roi Staniſlas ſe fût contenté de ce qu'il avoit déja fait pour l'éducation de ſa Fille, que nous pourrions encore le propoſer comme un modele à tous les Peres de famille. Mais ce ſage Inſtituteur jugea qu'il manqueroit quelque choſe à ſon Ouvrage, s'il ne ſongeoit à écarter, juſque dans l'avenir, ce qui pourroit l'altérer ou le détruire. Se repréſentant ſa Fille, privée de ſes conſeils parmi les écueils du grand Monde, il crut néceſſaire de la prémunir par d'utiles leçons contre le danger des paſſions, qu'une heureuſe habitude de la vertu lui laiſſoit ignorer, mais dont le germe eſt dans tous les cœurs, toujours prêt à ſe développer dans les occaſions. C'eſt ce qui l'engagea à compoſer lui-même, pour l'inſtruction de la Princeſſe, pluſieurs petits Diſcours de Morale, dont le but étoit en lui montrant par-tout les avantages & le triomphe de la Vertu ſur le vice, de lui apprendre encore à connoître le Monde & à ſe connoître elle-même, pour ſe défier ſagement & du Monde & d'elle-même. Ces Pieces, comme celles dont nous avons déja parlé, furent compoſées en Polonois

& traduites depuis en François par leur Auteur. Nous ne pouvons nous dispenser d'en citer ici quelques fragmens, parce qu'elles font partie vraiment intéressante de cette belle éducation, qui fait elle-même époque dans la Vie de notre Princesse.

Stanislas offre d'abord à sa Fille un tableau fidele de ces Sociétés du grand Monde où elle va bientôt se trouver engagée, & il lui déclare que, si elle veut trouver les agrémens de la vie sociale, elle ne doit les chercher que parmi les Gens sages & vertueux, jamais dans ces Cercles brillans que forment le désœuvrement & l'ennui, & où l'on se pique cependant le plus d'honnêteté, de complaisance & de politesse. „ Le bon sens, dit ce Prince, y respire à peine; des riens en font l'ame. On ne s'y occupe que des bagatelles du jour, qui sont oubliées le lendemain. Ce qu'on y distingue le plus, c'est le ramage étincelant d'une espece d'Êtres frivoles, qui ne seroient plus rien, s'ils cessoient d'être étourdis & volages. Ces Sociétés ne laissent pas de paroître le centre de l'urbanité & du savoir-vivre. Mais les sentimens qu'on y étalle sont-ils toujours, ce qu'ils devroient être, la voix de la nature, l'expression & le langage du cœur? L'orgueil n'y perce-t-il jamais à travers les graces les plus

ſimples & l'accueil le plus prévenant? La médiſance n'y trouve-t-elle jamais d'accès? & les haines, les ruptures, les diviſions, ne ſont-elles pas une ſuite inévitable & de la médiſance qui prétend ravir l'honneur, & de l'orgueil qui veut ſurpaſſer le mérite»?

»Les amitiés même que l'on contracte dans ces Cercles, tiennent du terroir où elles ſe forment; elles ne ſont qu'un commerce d'intérêt & d'amour-propre, un échange de plaiſirs & non de ſentimens. Auſſi n'exigent-elles qu'un dehors de complaiſance, & l'art d'approuver dans les autres l'indécence des mœurs, & de ne leur offrir qu'une vertu ſouple & traitable».

»Je ne connois qu'une ſorte de Gens qui rendent les Sociétés aimables: ce ſont ces Perſonnes vertueuſes, dont l'humeur eſt douce & le cœur bienfaiſant; dont la bouche exprime la franchiſe, & une phyſionomie ſans art le ſentiment & la candeur; qui, ſéveres ſans myſanthropie, complaiſantes ſans baſſeſſe, vives ſans emportement, ne louent ni ne blâment jamais par prévention ou par caprice; qui ne parlent point par la ſeule envie de parler; qui ornent de toutes les graces de la modeſtie les avis que leur arrache la confiance ou l'équité; qui, d'un ton tranquille, &

ſans prétention, répriment le babil dangereux de ces prétendus Beaux-Eſprits, prôneurs effrénés du vice; & qui, enfin, ne ſupportent les Méchans que dans l'eſpérance de les rendre meilleurs».

»Leur haute vertu les rend inacceſſibles à la contagion. Ainſi le ſoleil éclaire un marais impur ſans ſouiller ſes rayons. Souvent leur exemple ſuffit pour arrêter la perverſion des Mœurs».

Le Prince prévient cependant ſon Eleve qu'elle ſe flatteroit envain de trouver dans le Monde des vertus ſans défauts, & que, dans les Ames les plus parfaites elle verra encore quelquefois le ſavoir reſſembler un peu à la vanité, l'émulation approcher de l'envie, la tranquillité dégénérer en pareſſe, la conſtance devenir opiniâtreté. En l'avertiſſant de ſe tenir en garde contre les travers & les écarts de l'eſprit, il lui fait voir que ce don précieux du Ciel, qui ne devroit être en nous qu'un principe de lumiere & de vie, n'eſt ſouvent, par le coupable abus que nous en faiſons, qu'un dangereux phoſphore, qui, en nous éblouiſſant, nous conduit au précipice dont il nous cache les dangers.

Il lui repréſente cette faculté ſi chere à l'Homme, cet eſprit ſi univerſellement & ſi indiſcrettement vanté, » dans la Religion,

élevant des diſputes auſſi vaines que hardies, ſur des Myſteres qu'il ne devroit qu'adorer & qu'il veut pénétrer; dans le domeſtique, manquant les affaires par trop de fineſſe & de précautions; dans le gouvernement des Etats, ayant recours aux manœuvres concertées d'une Politique tortueuſe, qui ne ſuit ſes vues qu'aux dépens de la droiture & de l'equité; dans les Tribunaux publics, s'efforçant de diminuer la honte du crime, & de faire prévaloir l'injuſtice ſur le bon droit; dans les Lettres, dénaturant les principes & ſubſtituant le caprice au bon goût; enfin, dans la Philoſophie, formant au milieu de nous une Secte de prétendus Sages, qui ne ſont occupés qu'à renverſer & à détruire, hommes vains & dévorés d'ambition, pourſuivant les honneurs, recherchant les richeſſes, vrais fléaux de l'Humanité dont ils ſe diſent les patrons; ne s'eſtimant eux-mêmes que par la plus vile portion de leur être, ſe refuſant une ame, un eſprit, une deſtinée, ſe dégradant & ſe courbant autant qu'ils peuvent vers la Terre».

Il l'avertit que, dans la Société, elle rencontrera des vices & des travers embellis avec tant d'art, qu'ils en ſont méconnoiſſables, & que la raiſon ellemême ſeroit tentée de les approuver,

ſi la réflexion & la conſcience ne venoient à ſon ſecours. ››Mais, les vices, quels qu'ils ſoient, portent tous en eux des traits qui les décelent, je ne ſais quoi qui avertit de ce qu'ils ſont. Ils ont beau ne ſe montrer que dans un point de vue agréable, on les reconnoît. L'Amour profane lui même dont on a toujours eſſayé vainement de faire une vertu, on ſent qu'il n'eſt qu'un délire, une fievre de la raiſon, une paſſion, &, de toutes les paſſions, celle qui cauſe le plus de ravages dans la Société. Quels ſont les vices qui ne trouvent en nous une lumiere naturelle, une droiture de raiſon, une conſcience qui les rejette? Mais, ce qui nous en doit particuliérement inſpirer l'horreur, c'eſt l'état de ceux qui s'en ſont laiſſés corrompre. Que ne nous diſent point leur déréglement, leur miſere, leur folie„?

Staniſlas ne diſſimule pas à ſa Fille que, quels que ſoient les malheurs & la honte qui accompagnent le vice, elle le verra néanmoins, dans ce Siecle dépravé, circuler, des Sociétés licentieuſes du grand Monde juſque dans les Sociétés particulieres, & dans celle même que forment les Epoux ſous les auſpices de la Religion. ››La plus douce des Sociétés devroit être celle du Mariage, auquel la Religion im-

prime ſon caractere, pour en rendre les nœuds plus forts & plus doux. Rien cependant de plus ordinaire que de voir, des Perſonnes qui ne pouvoient vivre ſans s'unir, ſe négliger, s'oublier, ſe haïr dès que leur union eſt formée. Ce changement mutuel, on l'attribue à la diverſité des caracteres, qui, n'étant pas faits l'un pour l'autre, ne peuvent que ſe contrarier. Mais, ſouvent les caracteres ſont moins oppoſés qu'on ne penſe; ou, pour mieux dire, les Hommes & les Femmes d'à préſent n'ont point de caracteres propres, ou les ont tous à la fois, pour en changer au beſoin. Des Ames froides & légeres ne tiennent à rien. Une raiſon du dégoût qui ſurvient dans les Mariages, & ſans doute la plus vraiſemblable de toutes, c'eſt le débordement des mœurs de ce Siecle, où le grand air eſt d'être vicieux ſans pudeur; où les Epoux, de part & d'autre également corrompus, ne cherchent pas même à ſe déguiſer mutuellement leurs travers & leurs vices; où les Hommes ne s'eſtiment plus déshonorés par les foibleſſes de leurs Femmes, ni les Femmes par des intrigues qu'elles appellent des arrangemens „.

Ce Guide attentif apprend à celle qu'il dirige à quels traits elle pourra diſtinguer

cette Passion particuliere, qui domine chacun de nous; tantôt plus présomptueuse que les autres, tantôt plus impérieuse, quelquefois plus opiniâtre, selon qu'elle prend sa source dans l'esprit ou dans le cœur, ou qu'elle prétend s'autoriser de la raison; Passion toujours plus à redouter que les autres, & qu'il est d'autant plus important de découvrir qu'on ne peut, dit-il, se flatter de la combattre avec succès qu'en l'attaquant dès sa naissance. " C'est nous qui rendons nos passions invincibles, par notre peu d'attention à les étouffer, dans ces premiers momens d'alarme, où je ne sais quel pressentiment nous avertit de les craindre. Nos premieres foiblesses nous donnent des remords, les secondes les supportent, les dernieres les méprisent. Ainsi un Nageur timide qui redoute la fraîcheur de l'eau, l'éprouve un peu sur les bords, frissonne, recule, avance; &, à force d'émotions & d'essais, s'y plonge tout entier, & regrette souvent trop tard d'avoir appris à ne la point craindre ".

Pour faire sentir à sa Fille de quelle importance il est de modérer l'inquiétude naturelle & la vivacité de nos desirs, le Roi de Pologne les lui montre inconstans & irréfléchis, souvent dangereux & nuisibles, toujours plus aisés à réprimer qu'à

ſatisfaire. C'eſt au peu de ſoin que nous avons de régler nos deſirs qu'il attribue l'eſprit de frivolité, les progrès du luxe, l'aviliſſement des Ames & la perverſion des mœurs actuelles. » De tous les deſirs, les plus dangereux ſont ceux que forment en nous les penchans naturels qui nous dominent. Combien n'eſt pas funeſte le deſir des richeſſes dans un Avare; combien la paſſion des plaiſirs dans un Voluptueux; combien le deſir des honneurs dans une Ame ambitieuſe!... Jamais deſir ne fut pleinement accompli, l'un eſt toujours le germe d'un autre, un nouveau deſir remplace dans l'inſtant celui qui s'éteint, & ne s'éteint lui-même, à ſon tour, que pour faire place à mille autres qui, à force d'agiter notre ame, épuiſent ſes forces; &, après l'avoir pouſſée d'écueils en écueils, la ramenent, ſans plaiſir & ſans ſuccès, au même point d'inquiétude & d'ennui d'où elle étoit partie ».

Comme les plaiſirs des ſens ne ſont ni plus capables de remplir le cœur, ni plus innocens que les vains deſirs dont ils ſont l'objet, le ſage Inſtituteur veut que ſon Eleve ſe défie des amateurs de ces perfides jouiſſances. Il l'invite à deſcendre ſouvent dans ſon cœur, pour y chercher les plaiſirs de la Vertu, toujours purs & ſeuls

dignes de ſatisfaire une Ame qui a le ſentiment de ſa dignité. „ Les plaiſirs des ſens ſont preſque toujours les moins innocens, les plus dangereux, les moins ſatisfaiſans, les moins néceſſaires. Qui eſt-ce qui engage à les rechercher? une vaine & ſtérile diſſipation, l'ennui, la pareſſe, le triſte embarras de n'avoir rien à faire : quelle ſource! quelle origine! quel motif! qui ſont ceux qui aiment le plus ces plaiſirs? des Cœurs déja corrompus, ou qui ne tarderont pas à l'être : quels modeles! quelle autorité „ !

„ De tous les plaiſirs des ſens, il n'en eſt point qui ne ſoit payé trop cher au prix même d'un ſimple deſir. On ne s'ennuie jamais plus qu'au moment qu'on ſort de les goûter. L'ennui eſt leur effet le plus ordinaire. On s'eſt agité, on s'eſt tourmenté pour en jouir; &, c'eſt là toute la récompenſe des ſoins qu'on s'eſt donnés pour ſe les ménager. Heureux celui qui, ne voyant aucun rapport entre la petiteſſe, le néant même des plaiſirs ſenſibles, & la nobleſſe, l'immenſité, la haute deſtinée de ſon ame, ne les juge propres qu'à la dégrader & l'avilir „.

„ Un des moyens les plus infaillibles, pour trouver la ſource des vrais plaiſirs, c'eſt de ſe renfermer en ſoi-même, pour

mieux apprendre à ſe connoître, à maîtriſer ſes penchans, à épurer ſes vertus ; c'eſt de vivre iſolé & dans un entier détachement de tous les objets extérieurs qui, d'ordinaire, nous rendent malheureux ſans nous rendre plus ſages ; c'eſt de ſe faire une compagnie de ſon cœur ; d'aimer à l'entendre, parce qu'il dit toujours vrai ; de ſe plaire avec lui ; &, ſans abandonner le Monde, & même avec l'air de s'y livrer, de lui échapper autant de fois qu'il veut ne nous entretenir que des frivolités qui l'occupent. Heureux donc ces Caracteres modérés & tranquilles, qui, jugeant de tout ſans paſſion, ſavent ſe rendre contens à peu de fraix, & ne cherchent leur bonheur que dans les attraits de la Vertu qu'ils aiment » !

Le Roi de Pologne, pour faire paſſer dans le cœur de ſa Fille les ſentimens d'humanité dont il eſt lui-même pénétré, appelle ſon attention ſur la dure ſervitude dans laquelle languit en Pologne le Peuple des Campagnes. Il ne craint pas de s'élever à ce ſujet contre les uſages de ſa Patrie qu'il condamne comme injurieux au droit naturel, à la raiſon, & plus encore à la Religion d'où il tire cette Maxime tutélaire de la Foibleſſe : que, dans les vues de la Providence, les Grands ne ſont que

pour les Petits; les Riches que pour les Pauvres; les Maîtres que pour leurs Sujets. „On peut dire avec vérité, que le Peuple eſt dans une extrême humiliation en Pologne. On doit cependant le regarder comme le principal ſoutien de la Nation. Qui eſt-ce en effet qui procure l'abondance dans le Royaume? Qui eſt-ce qui en porte les charges & les impôts? Qui eſt-ce qui fournit des hommes à nos Armées, qui laboure nos champs, qui coupe nos moiſſons, qui nous ſuſtente & nous nourrit? Qui eſt la cauſe de notre repos, le refuge de notre pareſſe, la reſſource dans nos beſoins, le ſoutien de notre luxe, &, en quelque ſorte la ſource de tous nos plaiſirs? N'eſt-ce pas ce même Peuple que nous traîtons avec tant de rigueur? Ses peines, ſes ſueurs, ſes travaux ne méritent-ils donc que nos dédains & nos rebuts „?

„ Dieu, en créant l'Homme, lui donna la liberté : quel droit a-t-on de l'en priver? à moins que ce ne ſoit par l'autorité que prend la Juſtice ſur des Criminels (1). C'eſt ſi peu de choſe qui nous

(1) Le peuple eſt ſerf en Pologne. En France il eſt parfaitement libre, ſelon les Loix; & toutes les déclamations des Agitateurs & des Factieux ne ſauroient détruire cette vérité de fait; que, parmi

met au-dessus de nos Sujets, qu'il est honteux pour nous de nous enorgueillir de notre élévation & de leur bassesse. Rien n'est grand ici bas que par comparaison. C'est toujours le malheur d'une portion des hommes qui rehausse & fait éclatter le bonheur de l'autre „.

„ Il ne tenoit qu'à la Providence de nous assujettir à ceux que nous maîtrisons. Sans doute qu'elle a voulu donner à ceux-ci le moyen de mériter par leur résignation, & à nous un motif de nous humilier dans notre indépendance. C'est donc à nous de ne pas abuser de notre pouvoir sur des Malheureux qui ne nous sont inférieurs que par une disposition dont nous n'avons pas été les maîtres. Nous devons adorer en eux la main de Dieu, qui ne les a pas faits ce qu'ils sont par rapport à nous, & pour nous donner sujet de nous complaire dans la misere de leur état & dans l'opulence du nôtre „.

„ Les Riches, les Grands, tous les hommes ne sont maintenus, conservés ici bas que pour l'utilité des autres hommes. Les biens dont on jouit peuvent échapper des mains de ceux que les possedent, mais

---

nous, le dernier Paysan est admis à appeller en justice son Seigneur, fut-il Duc ou Prince, fut-il le Roi lui-même.

les biens que la Charité fait répandre durent du moins toujours par le plaiſir de les avoir fait ſervir à faire des Heureux ; & quel plaiſir plus ſenſible ! Ceux que nous rendons heureux ſont notre ouvrage, nos Enfans adoptifs, des Créatures que nous avons formées, & à qui nous rendons en quelque ſorte la vie, qu'elles n'avoient reçue que pour la traîner ou la perdre dans la miſere & la douleur. Eſt-il rien qui flatte autant que de procurer à des Malheureux des graces ou des ſecours qu'ils ne peuvent recevoir que de leurs Semblables, à qui Dieu en a confié le ſoin ? Coopérateurs de ſes bontés, on entre dans ſes fonctions, & l'on s'éleve au-deſſus de l'Humanité „.

C'étoit par ces belles Leçons, toujours ſoutenues de l'exemple : c'étoit en jettant ces germes précieux de vertu & d'humanité, dans le cœur de ſa Fille, que le Roi Staniſlas la préparoit à ſa haute deſtinée, & formoit, ſans s'en douter, une grande Reine pour un grand Empire.

Quoique la Princeſſe fut à peine connue dans la petite Ville qu'elle habitoit, on ſavoit dans toute l'Europe qu'elle étoit élevée par les ſoins d'un grand Maître ; & le Public, ſans connoître ce qu'elle étoit, devinoit ce qu'elle pouvoit être. Mais la pro-

fonde retraite dans laquelle elle vivoit, n'avoit pu dérober le ſecret de ſon mérite à ceux qui avoient un grand intérêt de s'en aſſurer; & c'eſt dans le temps qu'elle étoit comme enſevelie dans le Château de Weiſſembourg que pluſieurs Princes, dont deux Souverains en Allemagne, la rechercherent en même temps en Mariage; tant il eſt vrai que, dans tous les rangs, une vertu diſtinguée eſt une riche dot pour une jeune Perſonne.

Cependant, aucun de ces Partis, dont le moins avantageux eût pu paſſer pour une fortune dans l'état actuel des affaires de ſa Maiſon, ne tenta l'ambition de la Princeſſe de Pologne. Envain la Reine ſa mere l'engagea, la preſſa même de ſe déterminer : » que prétendez-vous donc, » ma Fille, lui dit-elle un jour, avec l'émotion du zele impatient de ſervir? » Hâtez-vous de ſaiſir l'occaſion : je doute » qu'elle ait jamais pour vous un ſecond » moment auſſi brillant que celui-ci. Eh » quoi, Maman, répondit la Princeſſe, » c'eſt en m'éloignant de vous que vous » croiriez me rendre heureuſe! Ne crai» gnez pas, je vous prie, mes regrets pour » l'avenir. Il me ſera toujours bien plus » doux de partager vos diſgraces que de » jouir, loin de vous, d'un bonheur qui

» ne

„ ne ſeroit pas le vôtre „. Comme la Reine ne pouvoit ſe rendre à ces raiſons, ſa Fille oſa en appeller au Roi ſon pere. Elle connoiſſoit ſa Philoſophie. Ce Prince éclairé dans ſa tendreſſe plaida la cauſe de ſa chere Fille „. On n'eſt pas heureux malgré ſoi, „ dit-il à ſon Epouſe. Nous n'avons qu'un „ Enfant : n'ayons pas à nous reprocher d'a- „ voir ſacrifié ſon bonheur à des intérêts „ de fortune dont elle n'eſt pas touchée „. La Reine conſentit enfin à laiſſer ſa Fille maîtreſſe de ſon ſort ; mais ce conſentement fut de ſa part un ſacrifice. C'étoit la premiere fois qu'elle avoit eu à pardonner à la jeune Princeſſe quelque oppoſition à ſes deſirs. Mais elle ne put réfléchir ſur ſa docilité de tous les temps, & ſa ſoumiſſion aveugle à toutes ſes volontés, ſans voir diſparoître des torts, qui ne lui avoient paru de quelque gravité que parce qu'elle-même les avoit appréciés par un ſentiment trop humain.

Ainſi échappée à la crainte, bien honorable pour ſon cœur, de ſe voir ſeule heureuſe dans la diſgrace de ſa Famille, la Fille de Staniſlas s'applaudiſſoit encore d'avoir éloigné le moment où elle auroit à vivre au milieu d'un Monde que ſon Pere lui avoit appris à redouter. Uniquement épriſe des charmes de la Vertu, elle

trouvoit le bonheur dans une ſituation où tout lui en facilitoit la pratique. Il étoit beau de voir une jeune Princeſſe n'uſer de la liberté, dans laquelle elle avoit voulu ſe maintenir au ſein d'une Famille chérie, que pour avancer l'œuvre de ſa perfection. C'étoit en imprimant le ſçeau de la Religion à tous ſes devoirs; c'étoit par la plus grande fidélité à la Grace, par l'application à la Priere, par un ſaint & fréquent uſage des Sacremens, par toutes les œuvres enfin de la Piété chrétienne qu'elle appelloit les regards du Ciel ſur ſa Maiſon, & que, ſans y ſonger, elle préparoit l'accompliſſement des grands deſſeins de la Providence ſur ſa perſonne.

De toutes les vertus qui la rendoient recommandable au-dehors, malgré ſa modeſtie, la plus remarquée étoit ſa charité envers les Pauvres. Elle avoit déja un caractere de grandeur qui frappoit; &, à juger la Princeſſe par ſes inclinations bienfaiſantes, on eût pu préſager dès-lors qu'elle étoit appellée à devenir, ſur un grand théatre, la Mere commune des Malheureux. Il n'étoit pas néceſſaire que la préſence du Pauvre provoquât ſa compaſſion. Elle devinoit ſa miſere, elle prévoyoit & calculoit ſes beſoins; & ſon cœur n'avoit de repos que lorſqu'elle y avoit pourvu.

Tout ce qu'elle avoit en ſa diſpoſition devenoit le patrimoine de l'Indigence. Elle ne recevoit que pour donner; & elle le faiſoit avec une générofité qui, dans la médiocrité de ſa fortune, auroit pu paſſer pour indiſcrete. C'eſt de-là, ſans doute, que les Habitans de Weiſſembourg ont toujours regardé, depuis, l'élévation de la Princeſſe ſur le Trône de France, comme la récompenſe de cette charité ſans bornes qu'elle exerça parmi eux dans ſa jeuneſſe, citant, parmi les preuves dont ils appuyent ce ſentiment, une anecdote que je rapporterai, bien ſûr de n'être pas contredit par les Perſonnes qui ont approché de plus près la Reine. Un jour de Fête, que la jeune Princeſſe ſe promenoit ſeule dans le jardin du Château, occupée de réflexions analogues au bonheur qu'elle avoit eu le matin de faire ſes dévotions, elle entend une voix plaintive qui l'appelle à travers une palliſſade; elle s'approche, & voit le viſage pâle & décharné d'une pauvre femme couverte de haillons, qui la ſupplie, au nom de Dieu, de ſoulager ſa miſere. Touchée de ſon état, elle lui donne une piece d'or : c'étoit tout ce qu'elle avoit. La pauvre femme, en la recevant, leve les mains au Ciel, & s'écrie, dans la joie qui la tranſporte : » Ah! ma bonne

„Princesse, Dieu vous bénira : oui, vous „serez Reine de France „. Ce propos, dicté par l'enthousiasme de la reconnoissance, choquoit alors bien étrangement les vraisemblances, & il ne falloit rien moins que l'ignorante simplicité de celle qui l'avançoit pour le rendre excusable dans sa bouche. Louis XV, à la vérité, n'étoit pas encore marié, mais son mariage étoit conclu. Il y avoit plus : une Infante d'Espagne, qu'il devoit épouser, étoit déja dans le Royaume pour en apprendre la Langue & les usages. Or, quelle apparence que l'on en fût venu à renoncer à des avances si solemnelles ? Quelle apparence que le Conseil du jeune Monarque l'eût exposé à une rupture avec l'Espagne, en l'engageant à renvoyer à Madrid la Princesse sa cousine, pour lui préférer la Fille d'un Roi détrôné ? Et cependant tout cela arriva ; & la prédiction, en apparence si ridicule, de la pauvre femme de Weissembourg, se vérifia six mois après qu'elle eût été faite.

Mais il falloit auparavant que de nouveaux contre-tems vinssent augmenter encore les invraisemblances. La mort du Régent son protecteur, avoit laissé depuis quelque temps Stanislas sans autre appui à la Cour de France que la réputation de

ſes vertus. Le Miniſtre du Roi Auguſte, Flemmeing, ſaiſit l'occaſion pour intriguer auprès du Conſeil de Louis XV, qu'il ſe flattoit d'engager, par des conſidérations politiques, à ne plus laiſſer d'aſyle dans le Royaume à un Prince qui ne pouvoit plus s'en promettre dans ſa Patrie, ni dans aucun des Etats du Nord. Sur ces entrefaites encore, Staniſlas découvre, par des preuves non équivoques, que des Scélérats viennent d'attenter de nouveau à ſa vie par le poiſon (1). Cet acharnement de ſes Ennemis à ſa perte; le danger toujours préſent de périr d'une mort violente; l'idée accablante de laiſſer ſans reſſources, dans une Terre étrangere, une Fille unique, d'autant plus digne de ſa tendreſſe qu'elle venoit de repouſſer les offres de la fortune, pour faire la conſolation de ſes malheurs; la conſidération encore, vraiment pénible pour un grand Cœur, de ne pouvoir, en prolongeant ſon ſéjour en France, que groſſir une dette de reconnoiſſance, qu'il lui paroît impoſſible de jamais acquitter; tout cela, joint à l'amour qu'il a

(1) Le Roi Auguſte étoit incapable de commander un crime ou de l'approuver; mais ſon Miniſtre Flemmeing étoit un homme ſi mal fâmé, que les divers attentats dirigés contre Staniſlas, lui furent généralement imputés.

voué à ſa Patrie, le porte à s'occuper des moyens de faire la paix avec ſon Rival. Pour y parvenir, il réduit ſes prétentions, il ne met pas de bornes à ſes ſacrifices; &, comme il ne réclame des Puiſſances les plus à portée de le ſervir, que le concours d'une médiation facile, le ſuccès lui paroît infaillible. Mais un bon office coûte toujours cher à la Politique, quand il faut qu'elle le rende à un Roi malheureux. C'eſt ce qu'éprouva Staniſlas. L'Allemagne lui répondit par des complimens & la Ruſſie par un refus. La Reine de Suede eſt la ſeule qui ſe montre avec zele en faveur de l'Ami malheureux de ſon malheureux Frere; mais ſans que ſes inſtances puiſſent engager Auguſte à permettre le retour en ſa patrie, à un Compétiteur, dont les vertus le font trembler ſur ſon trône.

Ce chagrin inattendu, à la ſuite de tant d'autres, mit la conſtance de Staniſlas à la plus cruelle épreuve, & l'on s'apperçut même de quelque altération dans ſa ſanté. Dans cette extrémité, il lui reſtoit ſa Fille; & ce fut alors, ſans doute, qu'il dut ſe ſavoir bon gré de lui avoir ſi bien appris comment on s'éleve par la Religion au-deſſus des outrages de la Fortune. La jeune Princeſſe devint la reſſource & le ſalut de ſon Pere, en le rappellant lui-même à tous

les ſentimens religieux qu'il lui avoit inſpirés. C'étoit un ſpectacle vraiment digne des regards du Ciel que le combat de générosité dans lequel on voyoit un Pere & ſa Fille, après s'être diſputé le droit de s'affliger l'un pour l'autre, convenir enfin de faire l'un & l'autre à la Religion tous les ſacrifices de la nature, pour ne plus enviſager, dans leur commune infortune, que la volonté d'un Dieu qui n'eſt jamais plus pere que lorſqu'il éprouve avec plus de rigueur. Ainſi vit-t-on ce Roi ſans Sujets, ſans patrimoine & ſans Patrie, & cette Princeſſe ſans établiſſement & ſans dot, bénir également la Providence au fort de leurs diſgraces, & ſe conſoler en Chrétiens d'avoir tout perdu, juſqu'à l'eſpérance même d'un avenir moins affligeant.

Le ſacrifice étoit héroïque, la récompenſe ſuivit de près & fut proportionnée. C'eſt au moment précis de ce généreux acquieſcement aux décrets de la Providence, que cette même Providence ſe déclare & juſtifie, aux yeux des Hommes, le myſtere de ſa conduite, en apparence ſi rigoureuſe. Peu de temps après que Staniſlas eût appris de la Reine de Suede l'inutilité de ſon intervention en ſa faveur, ce Prince voit arriver à ſa Cour le Cardinal de Rohan, Evêque de Strasbourg, qui

lui demande une audience ſecrette, & lui dit: „ Sire, je viens vous prier de conſen„ tir à ce que la Princeſſe votre Fille de„ vienne Reine de France „. Le Roi de Pologne, qui connoiſſoit beaucoup le Cardinal, croit d'abord qu'il ſe permet une plaiſanterie, & il y répond par une autre. Mais comme le Prélat inſiſte ſur le ton ſérieux ? „ Eh quoi, M. le Cardinal, re„ prend le Prince, vous ignorez donc „ combien j'abhorre les intrigues ? Que „ voulez-vous faire de l'Infante qui eſt en „ France ? Comment vous arrangez-vous „ avec l'Eſpagne ? Ou ſi vous entendez que „ les Nôces de ma Fille ſoient célébrées „ par des batailles „ ? Le Cardinal répond à cela qu'il ne s'agit nullement d'intriguer: qu'on a tout prévu, tout applani; que l'affaire a été mûrement examinée dans le Conſeil de Verſailles, & qu'on n'attend, pour la conſommer, que ſon conſentement & celui de la Princeſſe ſa Fille. Pour confirmer ce qu'il annonce, il préſente au Roi une Lettre du Duc de Bourbon, premier Miniſtre de Louis XV. Staniſlas, en ce moment, ſeroit tenté de ſe croire dans l'illuſion d'un ſonge; il éprouve, comme il le diſoit depuis lui-même, les ſentimens de ce Patriarche auquel on annonçoit que le Fils dont il avoit pleuré la mort, gou-

vernoit en Egypte, & il s'écrie : „ Béni „ ſoit le Seigneur qui ſe ſouvient de nous : „ ceci eſt ſon ouvrage, & lui-même l'a- „ chevera. Quant à ce qu'il convient de faire, „ c'eſt à vous M. le Cardinal que j'en re- „ mets tout le ſoin „. Cet acquieſcement religieux à un ordre ſenſible de Providence, eſt la ſeule part qu'ait eue le Roi de Pologne à l'élévation de ſa Fille.

Le Négociateur, après cette entrevue, introduit auprès de la jeune Princeſſe, la trouve avec la Reine ſa mere, occupée, ſuivant ſon uſage, du travail des mains. La propoſition qui lui eſt faite paroît lui cauſer moins de joie que d'étonnement & de trouble. Quelque choſe ſemble lui dire, comme au Roi ſon pere; que le doigt de Dieu eſt dans cet événement ineſpéré; mais ſa modeſtie ne lui permet pas d'y voir la récompenſe de ſa vertu : & ſa réponſe à l'Envoyé fut : „ Je ſuis pénétrée de re- „ connoiſſance, M. le Cardinal, pour l'hon- „ neur que me fait le Roi de France; mais, „ pour le ſurplus, voici le Roi & la Reine; „ ma volonté eſt entre leurs mains „. Staniſlas avoit déja donné ſon conſentement, & la Reine ſon épouſe, en donnant le ſien, ne diſſimula pas ſa joie. Cette Princeſſe témoigna ſouvent, depuis, à ſa Fille combien elle lui ſavoit gré de ne s'être

pas rendue à ſes inſtances, à l'époque où elle eut voulu précipiter ſon Etabliſſement.

Depuis ces premieres ouvertures faites à la Princeſſe de Pologne ſur ſon Mariage, elle ſe trouvoit partagée entre différens ſentimens également religieux, qui l'occupoient tour-à-tour. Si, d'un côté, elle ſe trouvoit agréablement flattée de l'idée de pouvoir faire des Heureux dans un vaſte Empire, de protéger la Religion du haut d'un Trône, & de concourir à perpétuer la Vertu dans la Maiſon de St. Louis; d'un autre, elle trembloit à la vue des écueils & des dangers du Salut qui aſſiégent le Rang ſublime. Elle craignoit d'oublier dans la fortune les utiles leçons qu'elle avoit reçues de l'Adverſité. Elle craignoit qu'au ſein de l'Opulence, & parmi les délices d'une grande Cour, ſon cœur ne s'amollît enfin & ne s'ouvrît à quelqu'une de ces paſſions inquietes qui tyranniſent la plûpart des Heureux du Siecle. De-là venoit que, dans cette circonſtance déciſive, elle ne ſouhaitoit & ne demandoit à Dieu que l'accompliſſement de ſes deſſeins ſur elle, tranquille ſur l'événement, & auſſi indifférente encore pour le ſuccès que pour la non-réuſſite. Pendant cet intervalle, qui fut d'environ ſix mois, la jeune Princeſſe paſſoit tous les jours des

temps considérables au pied des Autels. Elle ne cessoit d'invoquer les lumieres & le secours du Ciel. Elle s'empressoit surtout de les chercher dans leur véritable source; & c'étoit dans la ferveur de ses Communions multipliées qu'elle conjuroit le Seigneur de l'arrêter plutôt au milieu de sa carriere, que de permettre qu'elle s'engageât dans des voies qui pussent l'éloigner de lui. Un jour qu'elle se trouvoit seule avec la Comtesse Leckzinska son Aïeule & la confidente ordinaire des secrets de son cœur. » Hé bien, ma Fille, » lui dit la vertueuse Dame, dites-moi » donc ce que vous pensez de ce grand » événement? Hélas, Maman, lui répondit la Princesse, je n'ai encore eu là-» dessus qu'une pensée, mais qui, depuis » huit jours, absorbe toutes mes pensées: » c'est que je serois bien malheureuse, si » la Couronne que m'offre le Roi de » France me faisoit perdre celle que me » destine le Roi du Ciel »! Réflexion sublime d'une Ame que sa Foi éleve au-dessus des Trônes.

Peu disposées à croire aux vertus héroïques, les Ames vulgaires auroient pu imaginer que la Fille de Stanislas se faisoit illusion sur ses propres sentimens, lorsqu'elle manifestoit à l'extérieur cette reli-

gieuſe indifférence ſur un ſi brillant établiſſement; mais on eut tout lieu de ſe convaincre que ſes diſcours n'étoient que l'expreſſion ſincere de ſon cœur, lorſque, pendant un moment, la Princeſſe put ſe croire à la veille de voir rompre la négociation de ſon Mariage. Le Roi ſon pere entra un jour chez elle ; & , ſans la préparer autrement que par ſa ſérénité ordinaire à une nouvelle qui eut été déſeſpérante pour l'Ambition ; „ Savez-vous bien , ma Fille, lui dit-il, que rien ne paroît encore moins aſſuré que votre Mariage, ſur lequel pourtant nous avons reçu tant d'aſſurances ? Vous allez voir arriver un Docteur, qu'on nous envoie pour conſtater l'état de votre ſanté, ſur laquelle on a, dit-on, quelques inquiétudes : mais ces inquiétudes, ſi éloignées de tout fondement, pourroient bien n'être auſſi qu'un prétexte de rupture. — Hé bien, Papa, s'écria la Princeſſe, avec l'expreſſion de la joie la plus naturelle, n'avois-je pas raiſon de ne me pas trop flatter de cette belle perſpective ? Je me trouverois actuellement dans le chagrin : mais comme, par la grace de Dieu, je n'ai déſiré en tout ceci que l'accompliſſement de ſa volonté, je me ſens parfaitement tranquille ſur l'événement, & je vous prie de l'être autant que moi „. Ce

pendant, le Médecin n'eut pas plutôt vu la prétendue Valétudinaire qu'il fut décidé sur son état, qui étoit en effet celui d'une santé soutenue, & qui n'avoit jamais essuyé la moindre altération. Une Lettre écrite de l'Alsace à Paris, par une Dame connue, instrument passif de la malignité, avoit occasionné ces inquiétudes du Conseil de Versailles & la visite du Médecin de la Cour.

Ce fut au mois d'Avril de l'année 1725, après que le Mariage du Roi de France avec la Princesse de Pologne eût été négocié secrettement, que l'Infante fut reconduite en Espagne, sous escorte honorable & comblée de riches présens pour elle & pour sa Suite. On amusa aisément son enfance, sous le prétexte d'aller faire une visite au Roi son pere. Ce Prince avoit été prévenu sur le retour de sa Fille; & la raison qu'on lui apportoit d'une disposition si peu attendue étoit que l'Infante n'étoit pas encore nubile, & que les François murmuroient dans l'impatience de voir naître un nouvel appui du Trône. La Reine d'Espagne eut voulu porter le Roi son époux à tirer vengeance du procédé de la France, qu'elle jugeoit outrageant quoiqu'il ne dût paroître que mortifiant. Il y eut même, pendant quelque temps,

apparence de rupture entre les deux Cours, par le rappel des Ambaſſadeurs. Mais Philippe V étoit François & Oncle de Louis XV. Une diſpoſition qui, jugée par la mauvaiſe humeur même, auroit montré plus d'inconſtance encore que d'envie de mortifier, ne fut point aux yeux de ce Prince ſage & modéré un motif légitime de faire la guerre à ſa Patrie & à ſon Neveu. Il agréa comme excuſes les raiſons que faiſoit valoir le Conſeil de Verſailles, & la bonne intelligence ſe rétablit.

Peu de temps après le retour de l'Infante en Eſpagne, Louis XV envoya au Roi Staniſlas une Ambaſſade ſolemnelle, à la tête de laquelle étoit le Duc d'Antin, pour lui faire publiquement la demande de la Princeſſe ſa Fille. Cette nouvelle fut un ſujet d'étonnement pour l'Europe entiere, & chacun en parla ſelon qu'il étoit affecté. En Pologne, les amis de Staniſlas & ſes nombreux partiſans triomphoient en ſecret. Parmi ceux qui l'avoient abandonné ou perſécuté, les uns affectoient le repentir, les autres laiſſoient voir le dépit. Mais, c'étoit ſur-tout en France, que les propos ne tariſſoient point ſur ce ſujet. La Cour & la Ville, le Grand & le Peuple, chacun politiquoit ſur l'événement, ſans

que perſonne en aſſignât la vraie cauſe. Nous ne parlons point de cette Cauſe premiere, qui eſt toujours la derniere qu'apperçoivent les hommes frivoles & diſſipés, lors même que ſon action eſt plus marquée, & qu'ils en ſont eux-mêmes les inſtrumens. Mais, le fait naturel, ce mot de l'énigme, que tous s'empreſſoient de deviner, & que bien des gens vouloient trouver dans une politique raffinée du Roi Staniſlas, le voici : les Officiers de l'Armée,& les Seigneurs de la Cour qui, en voyageant par l'Alſace, avoient vu le Roi de Pologne, s'accordoient tous à relever les vertus de ce Prince, & ne ſéparoient jamais ſon éloge de celui de ſa Fille. Louis XV, qui avoit ſouvent entendu parler de la Princeſſe, demanda un jour au Cardinal de Rohan, ſi ce qu'en publioit la Renommée étoit bien vrai ? Plus à portée que perſonne de rendre juſtice à ſon mérite, parce qu'il l'avoit ſouvent vue, le Prélat parla d'elle en termes ſi intéreſſans que, touché du portrait de ſes vertus, le jeune Monarque voulut avoir auſſi celui de ſa Perſonne qu'on lui procura. Ainſi ſe forma ſon inclination. L'Evêque de Fréjus, en qui il avoit toute confiance ne la combattit pas ; le Duc de Bourbon, ſon premier Miniſtre, la favoriſa de tout ſon pouvoir, & le

Mariage dont nous parlons en fut la ſuite. Une circonſtance, dont on ne s'appercevroit pas dans un Siecle religieux, mais que l'eſprit du jour rend remarquable, c'eſt que le Souverain-Pontife Clément XII fut conſulté ſur le Mariage du Roi. Nous liſons dans les Mémoires du Maréchal de Villars : „ Le Courier dépêché à Rome „ eſt revenu. Il a rapporté une Lettre du „ Pape, qui approuve entierement le parti „ que prend le Roi „.

Dès que le Contrat eût été ſigné de part & d'autre, la Princeſſe, laiſſant tout autre ſoin, celui même de ſes parures de nôces, ne ſongea plus qu'à ſe diſpoſer plus prochainement à recevoir dans toute leur plénitude les graces attachées à la Bénédiction nuptiale. Avec l'agrément du Roi ſon pere, elle ſe retira dans un Couvent où elle attendit, dans la retraite & les exercices de la Piété chrétienne, le jour fixé pour la Cérémonie de ſon Mariage. Ce fut au mois d'Août de l'Année 1725, que le Duc d'Orléans, fils du Régent, ſe rendit à Strasbourg, où Staniſlas avoit transféré ſa Cour. Le Prince Ambaſſadeur étoit accompagné de la Maiſon deſtinée à la nouvelle Reine. Il en fit la préſentation d'uſage à la Princeſſe, qu'il épouſa, au nom de Louis XV, le 14 du même mois.

Le Roi Staniſlas enviſageoit ce retour de la Fortune avec les yeux du Philoſophe chrétien, qui ſait ſe contenir dans la proſpérité après s'être ſoutenu dans les revers. En recevant le Duc d'Orléans : „Je ſuis charmé, M. le Duc, lui dit-il, „que le Roi vous ait choiſi pour venir „célébrer avec nous le Miracle de la Pro„vidence, car le Mariage de ma Fille en „eſt un „. Ce Prince, au milieu des Fêtes brillantes qui ſe donnoient dans cette circonſtance, après avoir ſatisfait à ce qu'exigeoient de lui les bienſéances, ſe déroboit à la Foule pour donner ſes dernieres Inſtructions à ſa Fille, & fortifier de plus en plus ſa jeuneſſe contre les illuſions de la fortune & l'enchantement d'une proſpérité ineſpérée. A la vue d'un concours extraordinaire de la Nobleſſe, tant de l'Alſace que des Provinces circonvoiſines, qui s'empreſſoit de venir rendre hommage à ſa nouvelle Reine : „ Vous „voyez, ma Fille, diſoit-il, qu'il y a plus „d'un Pays au Monde, où l'on s'eſtime „heureux de pouvoir adorer le Soleil le„vant : on veut vous annoncer ce qu'on „attend de vous „.

Lorſque tout fut prêt pour le départ de la Princeſſe, elle entre dans le cabinet du Roi, où ſe trouvoit la Reine ſa mere &

la Comteſſe ſon aïeule. Elle ſe jette à leurs genoux, fondant en larmes, & leur demande leur bénédiction. Staniſlas lui donna la ſienne avec cet édifiant appareil qui ſemble nous reporter aux Siecles religieux des Patriarches. Tenant les mains levées au-deſſus de la tête de la Princeſſe qui étoit reſtée à genoux, il récita la Priere ſuivante :

„Que Jéſus, Marie & Joſeph veillent toujours à la conſervation de ma chere Fille, au nom de Dieu le Pere, le Fils & le St. Eſprit ».

„Qu'elle ait part à la bénédiction que le ſaint Patriarche Jacob donna à ſon fils Joſeph, lorſqu'il apprit qu'il étoit encore en vie & qu'il gouvernoit en Egypte. Qu'elle ait part à la bénédiction que le ſaint homme Tobie donna à ſon fils, lorſqu'il l'envoya dans un Pays étranger. Qu'elle ait part à la bénédiction que Jéſus-Chriſt donna à ſa ſainte Mere & à ſes Diſciples, lorſqu'il leur dit : *Que la Paix ſoit avec vous.* Ainſi ſoit-il „.

C'eſt ainſi que, dans toute la ſimplicité de la Foi, ce Prince, l'un des Génies de ſon Siecle, apprenoit aux Peres de famille que les riches alliances qu'ils peuvent procurer à leurs Enfans, ne ſauroient leur tenir lieu de la crainte du Seigneur & des bénédictions du Ciel.

Le moment où il fallut ſe ſéparer ne fut pas le moins touchant de cette ſcene attendriſſante entre la Princeſſe & ſa Famille. C'étoit, de part & d'autre, une effuſion de ſentimens, dont le déſordre peignoit la vivacité. On vouloit ſe quitter & l'on ſe rejoignoit. On s'embraſſoit comme pour la derniere fois, & puis l'on s'embraſſoit encore. On ne s'exprimoit plus que par des pleurs : on eût voulu prononcer des paroles, on ne trouvoit que des ſanglots. Et, tout-à-coup, l'attendriſſement paſſant des Acteurs aux Spectateurs, on vit tout le monde eſſuyer ſes larmes.

Enfin, les Perſonnes chargées de diriger le voyage de la Princeſſe, ſont obligées de l'arracher à ces tendres empreſſemens de ſa Famille & d'un Peuple immenſe, raſſemblé pour offrir un dernier hommage à la Vertu qui s'éloigne. On lui fit prendre la route de Fontainebleau, où la Cour l'attendoit. Par-tout où elle paſſa, ſon affabilité, ſa douceur, ſes propos obligeans, lui ſoumirent tous les Cœurs. Elle trouvoit trop de magnificence dans les réceptions qu'on lui faiſoit. » A Dieu ne » plaiſe, diſoit-elle, que mon arrivée ſoit » une charge pour un Royaume où je ne » dois exiſter que pour faire du bien ». Par une de ces attentions, que tout le

monde ſait apprécier dans une Reine, & qui n'échappe point aux dernieres claſſes du Peuple, elle avoit donné ordre à l'Ecuyer, chargé d'aller annoncer ſon arrivée dans les Villes, d'y déclarer, en même-temps, que le cérémonial de réception qui coûteroit le moins, ſeroit celui qui lui plairoit le plus. Mais, bien loin qu'on entrât dans ſes vues à cet égard, on voyoit, entre les Corps Municipaux des Villes, un combat d'émulation, & le deſir de ſe ſurpaſſer les uns les autres en témoignages de reſpect & d'affection pour une Reine qui s'annonçoit ſous de ſi favorables auſpices. Si nous en croyons les Mémoires du temps, jamais Princeſſe, deſtinée à monter ſur le trône de France, n'avoit été accueillie, à ſon entrée dans le Royaume, par des marques de joie ſi éclatantes.

En ſe montrant ſenſible à ces démonſtrations publiques, la jeune Reine ſavoit apprécier & réduire à leur juſte valeur des complimens d'uſage, & ne voyoit dans les louanges anticipées que lui prodiguoient les Peuples, qu'une invitation touchante à les mériter un jour. Voici comment elle rendoit compte de ſon voyage au Roi ſon pere, deux jours après s'être ſéparée de lui. » Ah, cher Papa, qu'il y a long-temps qu'il étoit avant-hier, & que

je ne vous ai rien dit ! Il n'eſt rien que ne faſſent les bons François pour me diſtraire & m'empêcher de m'ennuyer. On me dit les plus belles choſes du monde, mais perſonne ne me dit que vous ſoyez auprès de moi. Peut-être me le dira-t-on bientôt, car je voyage dans le Royaume des Fées, & je ſuis véritablement ſous leur empire magique. Je ſubis à chaque inſtant des métamorphoſes plus brillantes les unes que les autres. Tantôt je ſuis plus belle que les Graces, tantôt je ſuis de la famille des neuf Sœurs. Ici j'ai les vertus des Anges; là, ma vue fait les Bienheureux. Hier, j'étois la Merveille du Monde; aujourd'hui, je ſuis l'Aſtre aux bénignes influences. Chacun fait de ſon mieux pour me diviniſer; & ſans doute que, demain, je ſerai placée au-deſſus des Immortels. Pour faire ceſſer le preſtige, je mets la main ſur ma tête, & auſſitôt je retrouve, mon tout-cher Papa, celle que vous aimez & qui vous aime auſſi bien tendrement, votre chere MARUCHNA (1).

Louis XV, informé que la Reine ap-

(1) Maruchna eſt un diminutif qui, dans la langue Polonoiſe, ſignifie petite Marie. C'eſt le nom de tendreſſe que le Roi Staniſlas donnoit à ſa Fille, & que cette Princeſſe prenoit encore dans les Lettres qu'elle lui écrivoit étant Reine de France.

prochoit, alla au-devant d'elle avec toute ſa Cour, juſqu'à une lieue au-delà de Moret, où il la rencontra. Le Maréchal de Villars, préſent à cette premiere entrevue, écrivoit alors : „ Le Roi l'attendoit avec „ impatience & en a paru très-content. J'ai „ trouvé ſa perſonne fort aimable. Elle a „ d'ailleurs la vertu, l'eſprit & toute la „ raiſon qu'on peut deſirer dans la Femme „ d'un Roi qui a quinze ans & demi „.

La Princeſſe s'arrêta à Moret & y coucha. Le jour ſuivant elle arriva à Fontainebleau, où ſes Nôces furent célébrées. Le lendemain, la cérémonie de ſon Couronnement ſe fit avec la plus grande pompe. Lorſque le Roi lui offrit les préſens d'uſage en pareille occaſion ; „ Je les reçois „ volontiers, Monſieur, lui dit-elle ; mais, „ comblée du don que vous me faites de „ votre cœur, je vous prie d'agréer que „ je faſſe part de ceux-ci aux Témoins de „ mon bonheur „. Elle en fit la diſtribution à toute la Cour, avec cet air ſatisfait qui double le prix de ce qu'on donne.

Les Fêtes qu'occaſionna ce Mariage rappelloient, à pluſieurs Seigneurs de la Cour, celles qu'avoit données Louis XIV, lorſqu'il avoit marié le Duc de Bourgogne pere du Roi, & la comparaiſon étoit à l'avantage de celles du jour : non pas qu'on y

déployât autant de luxe & de magnificence qu'on avoit fait aux premieres, mais parce qu'on étoit plus content. » L'on n'y por-» toit pas ce plaisir tumultueux qu'un grand » spectacle excite ; mais on y voyoit, dans » les yeux, dans les discours, dans tout le » maintien des Chefs & des Peuples, cette » satisfaction pure & touchante que fait » naître la Vertu couronnée. On se flatta » dès-lors de revoir le regne de ces Prin-» cesses vertueuses, qui, sur le Trône, ont » mérité des Autels (1) ».

(1) M. Poncet-de la Riviere.

Fin du Livre premier.

VIE
DE
LA REINE DE FRANCE.

LIVRE SECOND.

LE Mariage de Louis XV avec la Princeſſe de Pologne avoit mis en défaut les plus fins Politiques. Les ſuites avantageuſes qu'il eut pour la France, tromperent également leur prévoyance. En effet, la Lorraine, accordée depuis au Roi Staniſlas, en dédommagement du Trône de Pologne qui lui échappoit une ſeconde fois, devint la dot de la Reine ſa fille. Ainſi tout devoit concourir à rendre cette Princeſſe chere à la Nation. Mais ce fut moins, ſans doute, pour avoir enrichi la France d'une Province, que pour l'avoir édifiée par les vertus de ſon Rang qu'elle acquit, avec le droit à notre reconnoiſſance, celui d'être propoſée à la Poſtérité comme le modele des Reines.

Les Perſonnes bien inſtruites ſont les ſeules

ſeules qui ſentent ce qui manque encore à leur inſtruction. La Fille de Staniſlas s'étoit appliquée toute ſa vie aux leçons de la vraie Sageſſe ; &, depuis ſix mois qu'elle étoit appellée au Trône de France, elle en avoit reçu tous les jours d'analogues aux nouveaux devoirs qui l'attendoient. A peine, cependant, ſe voit-elle en ſpectacle au grand Monde, que, ſentant plus vivement que jamais l'importance de meſurer ſa conduite ſur ſon rang, elle veut s'appuyer encore de l'expérience & de la vertu de ſon Pere. Elle le conjure, dans toutes ſes Lettres, de lui continuer ſes leçons & ſes conſeils. Elle deſire même que les derniers avis qu'il lui a donnés de vive voix, il les lui retrace par écrit ; & voici comment, peu de temps après ſon arrivée en France, elle lui en réitéroit la priere. » J'eſpere, mon cher Papa, que vous ne me laiſſerez plus attendre long-temps ce que vous m'avez promis. Marquez moi bien clairement tous mes devoirs : dites-moi toutes mes vérités. Vous me connoiſſez mieux que je ne me connois moi même. Soyez mon Ange conducteur. Je ſuis bien aſſurée qu'en vous ſuivant, je ne m'égarerai pas ; mais je ne répondrois pas de ce que je pourrois faire, en ne conſultant que ma pauvre petite tête. Il paroît qu'on eſt tou-

jours aſſez content de moi. Je n'en juge point par ce que l'on me dit, qui n'eſt que flatterie; mais il me ſemble lire ſur les viſages qu'on a de la joie à me voir, & cela m'en donne à moi-même. Que le bon Dieu ſoit loué de tout, mon cher Papa. Je ſuis ſure que vous le priez bien pour le Roi & pour moi ».

Empreſſé d'acquitter une dette de ſon cœur & de ſatisfaire un deſir qu'il avoit lui-même fait naître, le Roi de Pologne adreſſa à ſa Fille la Regle de conduite qu'elle lui demandoit. La Piece, quoiqu'aſſez détaillée, n'ennuiera pas le Lecteur. C'eſt un Monument précieux de ſageſſe chrétienne & de tendreſſe paternelle; &, peut-être la meilleure formule d'examen de conſcience que puiſſe conſulter une Reine.

» *Ecoutez, ma Fille, & voyez; prêtez* » *l'oreille à mes paroles, & oubliez votre* » *Peuple & la maiſon de votre Pere* ».

» J'emprunte, ma chere Fille, ces paroles de l'Eſprit Saint, pour vous donner des avis, les ſeuls vraiſemblablement qu'il me ſera permis de vous donner dans la ſuite, après l'événement qui vous éloigne de moi & qui vous met, tout d'un coup, ſur le Trône de l'Univers le plus puiſſant & les plus reſpectable ».

„C'eſt ici, véritablement, l'ouvrage du Très-Haut. Je vois ſa main qui vous conduit à travers tous les détours de la prudence humaine; & qui, confondant les vues & l'attente des Mortels, veut ſe glorifier elle-même par ſes prodiges„.

„C'en eſt un, en effet, que le rang où elle vous éleve aujourd'hui. Quelle qu'ait été votre ſageſſe, quelles que ſoient vos vertùs, ce n'eſt point à elles ſeules que vous devez ce trait ſingulier de la Providence; mais c'eſt à vous à le juſtifier par toutes les ſortes de mérites que va vous demander votre nouvel état. Une foule de devoirs vous attend, & tous les yeux ouverts ſur vous cherchent à tirer des préſages de votre zele à les remplir. Il n'en eſt point que vous ne deviez regarder comme un des diamans les plus précieux de votre couronne; aucun où la moindre tache ne s'apperçût aiſément, aucun qu'il ne vous importe de conſerver dans tout ſon éclat, au milieu d'un Peuple éclairé, qu'une premiere lueur peut bien ſurprendre, mais que la réflexion rend un des plus difficiles à contenter. Juge de vos actions, il vous fera d'autant plus d'honneur qu'il vous paroîtra plus ſévere. Laiſſez-lui hardiment exiger de vous les vertus qu'il a droit de prétendre. Quiconque a beſoin d'indul-

gence peut-il s'attendre à beaucoup de marques de considération „?

„Un des écueils contre lesquels la vertu des Héros s'est souvent brisée, c'est ce suprême dégré de puissance & de gloire, qui réveille, dans presque tous les cœurs, celle de nos passions la moins conforme à la raison, & néanmoins la plus difficile à vaincre, je parle de l'Orgueil, dont ne sont pas toujours exempts ceux qui le combattent; peut-être ceux même qui se flattent de l'avoir surmonté. On le diroit de l'essence d'un rang élevé; on l'en croit du moins une bienséance rigoureuse. Les Grands se l'apprennent, ils se le communiquent. On le voit circuler grossierement d'une Ame à l'autre; & cette science est si aisée que les Disciples en savent bientôt autant que les Maîtres. De-là cet impertinent mépris pour le commun des hommes. On ne les voit plus qu'à travers un prisme trompeur qui les dénature, & qui les fait croire uniquement destinés à être de simples spectateurs d'une joie fastueuse, ou des Esclaves assujettis à la nécessité d'y contribuer „.

„Que sont pourtant les Grands, aux yeux de la raison même la moins sévere? ils ne différent des autres hommes que par la base qui les éleve; & cette base, ne tenant point à leur être, elle ne les rend ni

plus ſages ni plus heureux. Que ſeroit-ce, ſi on les conſidéroit par rapport à l'immenſe étendue de l'Univers, où tout le Genre-humain, dont ils ſont une ſi petite partie, n'eſt lui-même que comme s'il n'étoit point „!

„Quelqu'élevé, ma chere Fille, que ſoit le rang où vous venez de monter, vous n'en êtes pas réellement plus eſtimable à mes yeux, ni vous ne devez l'être davantage aux vôtres. Quel ſujet de vanité pourriez-vous tirer d'un ſimple ornement, qui n'ajoute rien au mérite, & ne peut ſervir qu'à mieux dévoiler les défauts ou les vices, qu'il expoſe néceſſairement dans un plus grand jour „?

„Toujours humiliée ſous la main de Dieu, ſeul diſpenſateur des grandeurs & des puiſſances, abaiſſez-vous d'autant plus devant lui que vous êtes plus élevée au-deſſus du reſte des Hommes. Un ſeul orgueil vous eſt permis: c'eſt celui d'une Ame qui, retrouvant en ſoi l'empreinte de la magnificence & de l'immenſité du Dieu qui l'a formée, mépriſe tout ce qui eſt borné, & n'aſpire qu'à des biens qui répondent à la nobleſſe de ſon Origine, à la hauteur de ſes ſentimens, à l'Immortalité qui lui eſt aſſurée „.

„Diſtinguez-vous, à la bonne heure,

dans le rang que vous occupez, mais que ce ſoit uniquement par l'ambition d'en remplir tous les devoirs avec exactitude. Faites toujours mieux que le Peuple tout ce que le Peuple fait de bien. Surpaſſez les plus ſages en mérite ; mais ſans être extrême ſur aucune vertu : il n'appartient qu'à l'Hypocrite d'exagérer les ſentimens qu'il n'a pas ».

» La France, l'Univers entier exigent de vous de grands exemples & une continuité d'exemples qui ne ſe démentent jamais. La plûpart néanmoins ne ſont bien puiſſans qu'autant que le modele eſt agréable ».

» Je pourrois vous avertir ici d'un avantage que vous ne connoiſſez pas : c'eſt un don de la Nature qui ne vous a rien coûté ; mais qui, rendant plus aiſée la pente à vous imiter, peut vous être un ſujet de mérite ; &, d'un ſimple talent, vous faire une vertu. Ce don ſi précieux eſt cet air de douceur, ces manieres aiſées & prévenantes, ce caractere de bienfaiſance & de bonté qui ſe peint dans vos traits, & qui appellant tous les cœurs, en leur demandant autant d'amitié qu'il en offre, ne laiſſe pas de leur imprimer le reſpect dont il ſemble vouloir les affranchir. Conſervez avec ſoin ces dehors précieux, & ne ceſſez en aucun temps d'être réellement tout ce qu'ils promettent ».

„Faites toujours autant de bien qu'il vous ſera poſſible. La libéralité eſt un devoir de votre rang, & les refus doivent vous coûter plus que les graces. Sur-tout, approchez de vous la Vertu timide & malheureuſe ; ne dédaignez jamais le Mérite indigent ; ne leur faites pas même acheter vos ſecours par des prieres „.

„Aucune affaire eſſentielle ne vous regarde ſur le Trône que celle de vous faire aimer. Rien n'eſt ſi flatteur pour une belle Ame, & rien n'eſt plus aiſé aux Perſonnes élevées en dignité. Il ne faut pour cela que des égards qui n'ayent point un air de contrainte, qu'une politeſſe ſans fauſſeté, qu'une prévenance ſans baſſeſſe. L'arrogance leur eſt encore moins pardonnable qu'à des Particuliers, qui s'en font une reſſource & une eſpece de dédommagement à leur médiocrité „.

„L'autorité du Diadême peut bien ſe maintenir par elle ſeule ; mais elle n'a jamais plus de force que lorſqu'elle a le ſecret de ſe ſoumettre les cœurs. Je l'ai ſouvent éprouvé ſur ce Trône mobile, où me porta, d'après les vœux de ma Nation, l'amitié d'un Prince qui s'étoit chargé d'avoir des vues & de l'ambition pour moi. Combien de fois n'eus-je pas à combattre la faſtueuſe délicateſſe d'une foule

de Grands, qui ſe prétendent indépendans du Chef qu'il ſe ſont donnés & de la Nation même dont ils ſont Membres? Etoit-il aucun jour où il ne me fallût contenir l'indocilité tumultueuſe d'une Nobleſſe qui, ne connoiſſant que ſon épée, ſon courage & ſa liberté, veut tenir le timon de l'État, & ſe plait ſouvent à le faire chanceler, pour ſe faire croire plus néceſſaire à le conduire. Ces obſtacles, ſi difficiles à lever, j'eus le bonheur de les vaincre. Un accès libre & toujours ouvert, une humanité auſſi éloignée de la dureté que de la foibleſſe me donnerent ſur tous les Eſprits un empire d'autant plus abſolu qu'on le ſupportoit ſans le croire. Je m'apperçus bientôt qu'en donnant des conſeils je prononçois des ordres, & qu'on les exécutoit auſſi fidellement que ſi la liberté qu'ils contraignoient les eût dictés elle-même. Je reconnus dès-lors, ce que vous ne devez pas ignorer, ma chere Fille, que rien n'aſſure mieux, en quelque Nation que ce ſoit, les droits de la Puiſſance, que le ſoin de ne la point faire ſentir».

»Un moyen infaillible de gagner les Cœurs, c'eſt de leur montrer encore plus d'eſtime que d'amitié. Celle-ci peut faire des ingrats, celle-là n'en fit jamais. On peut ſe méfier de l'amitié, on croit tou-

jours l'estime sincere. Sévere à votre égard, usez d'indulgence envers tout le monde. Louez les vertus, excusez les foiblesses, feignez d'ignorer la plûpart des défauts; embellissez, pour ainsi dire, tout ce qui vous environne. Une prévention flatteuse peut faire naître autour de vous plus de vertus qu'une indiscrete sévérité n'eût corrigé de vices ».

» Etendez cette heureuse & utile prévention jusqu'aux mœurs, aux usages, aux préjugés même des François. De tous les Peuples civilisés, c'est peut-être celui qui souffriroit moins en voyant condamner ses Loix que ses Coûtumes. Elles paroissent être en lui plus qu'en toute autre Nation, ce que la chaleur naturelle est dans tout le corps, un principe de vie, & le premier mobile de ses sentimens, de ses opinions, de sa conduite. Vous devez nécessairement, pour réussir à lui plaire, respecter ses manieres & les adopter. Je ne vous propose pourtant point ici celles des François brillans & volages; bons par principes, mais trop souvent vicieux par air; qui n'ont pour vertus que des agrémens, & qui sont même regardés comme étrangers dans leur Patrie, jusqu'à ce que l'âge ait achevé de mûrir leur raison. Les mœurs des vrais François sont douces, simples,

enjouées, ſociables. Chez eux ſe trouvent plus communément la ſcience des égards, le goût des bienſéances, la délicateſſe du ſentiment. Leurs Ennemis, jaloux de rendre leurs vertus plus agréables, viennent échanger leur politeſſe contre la leur; &, ce qu'on a de la peine à concevoir, ils ne s'eſtiment enſuite plus parfaits, qu'autant qu'ils les haïſſent avec plus de fureur, & qu'ils les imitent avec plus de complaiſance. Ces ſentimens vous choqueront bien davantage déſormais qu'ils ne peuvent faire à préſent. Vous étiez déja Françoiſe par votre éducation, devenez-le encore plus par votre amour pour cette Nation honnête & polie, & je vous réponds de ſa part d'un retour de tendreſſe le plus ſincere & le plus conſtant. Vous l'éprouverez plus ſurement encore ſi, après avoir évité les dangers de la Puiſſance, qui trop ſouvent n'inſpirent qu'orgueil & dureté, vous ne donnez point dans un autre excès, qui amollit les Ames par la volupté & les abrutit par la pareſſe : J'entends parler ici de la proſpérité dont vous allez jouir, & qui pourroit vous être d'autant plus funeſte qu'elle vous a été preſque inconnue juſqu'à préſent ».

» Ne nous diſſimulons point les adververſités que nous avons eſſuyées. Ceux-là

ſeuls doivent craindre de ſe rappeller leurs diſgraces qui, ne pouvant les ſoutenir avec courage, n'ont fait que les augmenter par leur lâcheté. Nos malheurs n'étoient grands qu'aux yeux de la prévention, qui n'en connoît point au-deſſus de la perte d'une Couronne; & quelle idée devois-je avoir de celle que je venois de quitter? Différente de toutes les autres, elle n'offre preſque d'autre avantage que la gloire de la porter. Devois-je avancer la main pour la reprendre? Quelle qu'elle fût, en la perdant je me retrouvois moi-même, & je vous retrouvois, ma chere Enfant, non point inſenſible à mes revers, mais ayant la force de les ſupporter, & toujours épiant ſur mon viſage juſqu'aux moindres veſtiges de la douleur pour la calmer».

» Nous devons trop à nos malheurs pour les oublier; & nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes ſi, contre le deſſein de la Providence, ils n'ont point réuſſi à nous convaincre du vide & du néant des choſes d'ici bas; &, par celà même, à nous dévoiler le danger des proſpérités qui pourroient nous ſéduire. Et, que ſont réellement les proſpérités même les plus brillantes? Quel eſt l'état de ceux qui en ſont les plus entêtés? N'eſt-ce pas, pour la plupart, un état de miſere & de beſoins? Le

ſeul amour du repos les tient dans une agitation continuelle ; &, leurs paſſions étant ſans frein, leurs vues ſont auſſi ſans bornes. Toujours un nouveau deſir, comme un ſalpêtre enflammé, pétille dans leur ame & les porte vers un objet dont la perſpective les éblouit à ſon tour, mais dont l'approche ou la poſſeſſion ne les déſabuſe point du triſte ſoin d'en rechercher d'autres. De-là des jours plus vides que remplis. On ſe plaint de leur rapidité, parce qu'on n'en jouit point ; &, preſqu'en même temps de leur lenteur, à cauſe des dégoûts qui les accompagnent. On ſe dérobe ſa vie ſans le vouloir ; &, comme elle n'eſt pas dans l'eſpace du temps, mais dans l'emploi qu'on en fait, elle eſt déja comme paſſée, bien des années avant le moment où elle doit finir ».

» Il n'eſt qu'une ſage modération qui puiſſe vous garantir des pieges d'un état qui n'eſt qu'une yvreſſe continuelle pour tant d'autres. Vos deſirs, ſatisfaits au-delà de vos eſpérances, ne vous en laiſſeront preſque plus-à former. Je me flatte du moins que, ne ſouhaitant rien que par raiſon, vous ne deſirerez rien avec inquiétude ».

» Je ſens, avec raiſon, que je puis également me répondre de votre ſageſſe au

milieu des plaiſirs qui aſſiegent le Trône. Je les crains moins pour vous que le goût du plaiſir qu'ils laiſſent après eux, & qui eſt en effet plus dangereux que les plaiſirs même. L'habitude peut faire diſparoître ceux-ci ; mais le goût dont je parle, quoiqu'il varie ſans ceſſe, ne meurt jamais ; ſon inconſtance même fait ſa durée. Uſez, à la bonne heure, des plaiſirs de votre état ; mais ſouvenez-vous toujours qu'ils ne ſont faits que pour vous amuſer & vous diſtraire, & non pour vous occuper. Ils peuvent flatter vos ſens, mais ils ne ſauroient remplir votre cœur. Celui qui l'a créé peut ſeul le ſatisfaire. Ce ſentiment, que je n'ai jamais ceſſé de vous inſpirer, ne doit jamais s'éteindre en vous ».

» Mais, en vous exhortant à craindre, à fuire même les plaiſirs, je m'apperçois qu'il en eſt un dont vous aurez de la peine à vous défendre ; c'eſt celui que des hommages intéreſſés, des louanges étudiées, une fine adulation excitent d'ordinaire dans les Grands : c'eſt le plaiſir qu'ils trouvent à être flattés, & qui les toucheroit moins ſi, malgré la prééminence de leur rang, ils ne s'eſtimoient encore plus par l'opinion d'autrui, qu'ils n'ont coûtume de s'eſtimer par leur ſentiment propre ».

» Aussi, ma Fille, je ne vous vois qu'avec frayeur environnée d'une foule de Courtisans qui, paroissant oisifs sans l'être, se font une occupation de dégrader, par l'orgueil, ceux qui les dominent par la puissance. Esprits maniérés & flexibles, ils n'étudient les penchans de leurs Maîtres que pour les faire servir à leurs intérêts; ils ne rampent devant eux que pour s'élever; ils ne les louent que pour les séduire. Combien n'en est-il pas qui cherchent peut-être déja à vous endormir au sein de l'indolence & de la mollesse, & qui ne se montrent empressés à vous plaire que pour réussir un jour à vous gouverner? Voulez-vous, pour toujours, éviter un écueil où j'aurois le regret de vous voir vous perdre sans ressource? Soyez incessamment en garde contre votre amour-propre; il n'y a que lui qui soit capable de donner à la flatterie de l'ascendant sur votre cœur. Aimez la gloire, j'y consens, je vous y exhorte même; mais fuyez-la vanité. Celle-ci recherche uniquement l'approbation des hommes; celle-là le seul témoignage d'une conscience tranquille. Quiconque méprise la gloire n'est pas loin de mépriser la vertu; mais quiconque a de la vanité peut, tout au plus, contrefaire la vertu, & ne peut acquérir de gloire ».

» Appliquez-vous à connoître les Hommes. Au Lieu même où vous êtes, & plus qu'en autre Lieu du Monde, il eſt encore des Courtiſans dont le caractere noble & généreux ne ſe développe que ſous le dehors de la naïveté, de la douceur, de la confiance. Formés ſur le modele des anciennes mœurs, ils vivent avec plus de probité que de cérémonie ; ils ſervent leurs Souverains avec zele ; ils ne fondent point ſur leurs défauts l'eſpoir de leur plaire ; ils les aiment plus que leur fortune ; ils n'en deſirent d'autre que celle qui ne coûte aucune vertu ».

» Votre intérêt eſt de démêler dans la foule ces reſtes précieux de l'innocence des premiers temps ; votre devoir, de vous les attacher ; votre bonheur, de mériter leur eſtime. Elle vous ſera d'autant plus glorieuſe, qu'elle ne peut être qu'une eſtime de ſentiment & de conviction ; & vous la diſtinguerez aiſément de toute autre, parce qu'elle ſera toujours ſans faſte & ſans apprêt. Interrogez, dans le beſoin, ces hommes vertueux, & les encouragez à vous répondre ; au lieu de louanges ils vous donneront des conſeils. Ne leur prodiguez pourtant pas votre confiance, vous ne la devez toute entiere qu'au Roi votre époux ; il doit être le ſeul dépoſitaire de

vos ſentimens, de vos deſirs, de vos projets, de toutes vos penſées. L'imprudence laiſſe échapper ſes ſecrets, l'amitié les confie, l'amour, le véritable amour les livre, & ne s'en apperçoit pas ».

» Répondez aux eſpérances du Roi par toutes les attentions poſſibles; vous devez ne plus penſer que d'après lui & comme lui; ne plus reſſentir de peines & de chagrins que ceux qui l'affectent; ne connoître d'autre ambition que de lui plaire, d'autre plaiſir que de lui obéir, d'autre intérêt que de mériter ſa tendreſſe. Vous devez ne plus avoir à vous ni humeur ni penchant; votre ame doit ſe perdre dans la ſienne; & tel eſt votre bonheur, qu'elle ne peut que s'embellir en ſe perdant de la ſorte ».

» Ne ceſſez, en aucun temps, d'éloigner de ce Maître aimable juſqu'aux moindres nuages de chagrin. Quelquefois ſon exceſſive grandeur peut s'affaiſſer ſur elle-même; portez alors le calme & la ſérénité dans ſon ame; mais gardez-vous de vouloir pénétrer tout ce qui peut en troubler la joie & la paix. N'eſſayez point à percer les voiles qui couvrent les ſecrets de l'Etat. L'Autorité ne veut point de Compagne. Laiſſez au Roi & à ſon Conſeil à ménager les intérêts qui diviſent ou rapprochent les Nations. Vos talens, vos deſirs, vos

efforts ne pourroient ſuffire à un travail dont ſi peu de Génies même ſont capables ».

» C'eſt ſur-tout la Religion que vous devez reſpecter, ſans l'approfondir. Ignorez les diſputes qu'une vaine ſpéculation, qu'une licencieuſe curioſité y élevent. Ne donnez dans aucun des Partis qui la défigurent ou l'anéantiſſent, ſans le vouloir. Doit-il y en avoir d'autre pour vous, pour la foule des Chrétiens, pour les plus grands Génies même, que votre Catéchiſme & votre foi? Dans le poſte éminent où vous êtes, rien n'eſt plus important que la Religion. Non-ſeulement elle eſt le ſeul frein que puiſſent avoir ceux qui ne craignent pas les Loix, dont ils ſont les arbitres; mais elle eſt ſeule capable d'adoucir les chagrins qui révoltent l'orgueil des Grandeurs humaines, & de les convertir même en plaiſirs, ainſi qu'un grand feu convertit en lumiere tout ce qu'on y jette. Soyez toujours telle que vous avez été dès vos plus jeunes ans. Attachez-vous à l'eſſence de la Religion. Elle doit être jointe à la Piété; ſans quoi elle ne ſeroit qu'un phantôme. La Piété doit être jointe à la Morale; ſans quoi elle ne ſeroit que ſuperſtition; & la Morale ne doit point être ſéparée du Culte; ſans quoi elle ne diffé-

reroit point de cette Philoſophie de nos jours, qui ne connoît la Raiſon que pour la louer & pour la combattre, l'Humanité que pour l'exalter & l'avilir, les vertus & les devoirs que pour s'en affranchir, ou pour ſe juſtifier du mépris qu'elle en fait, par l'inutilité qu'elle y ſuppoſe ».

» Je rends des graces infinies à Dieu de ce que je ne vois rien à régler, dirai-je à corriger en vous, que vos vertus. Vous pourriez aiſément les porter à cet excès qu'on ne condamne, d'ordinaire, qu'en l'admirant. Suivez votre force, mais ſachez l'arrêter. L'excès dans les vices ſert à les rendre plus inſupportables. Dans les vertus, il ne ſert qu'à les rendre plus difficiles à imiter ».

» J'aurois pu, ſans doute, puiſqu'il y a ſi peu de temps que je vous parlois encore, me diſpenſer de vous donner cet avis; mais j'ai moins prétendu vous propoſer ici des conſeils à ſuivre que des maximes à méditer. Il ne me reſte qu'à vous exhorter à vous ſouvenir toujours de moi, de votre Mere & de la mienne. Heureux témoins de votre élévation & de votre gloire, nous n'en ſommes pas moins ſenſibles à votre éloignement; nous ne ceſſons de verſer des larmes. Nous vous perdons, ma chere Enfant, vous qui êtiez

notre consolation, notre amour, nos seules délices. Je vous cherche sans cesse à mes côtés : je sens qu'il me manque une partie de moi-même ; ma vie me semble s'échapper avec mes pleurs ; votre seul bonheur me console. Le Ciel vient d'accomplir en vous tous mes desirs ; nous le supplions d'exaucer les vœux que nous ne cesserons de lui faire tous les jours de notre vie, pour qu'il vous comble d'autant de bénédictions & de graces qu'il vient de répandre sur vous de biens & de félicités ».

Quelle qu'eût été l'éducation de la jeune Princesse ; quelque sincere que fût sa vertu, elle avoit encore besoin de ces dernieres leçons de la tendresse éclairée, au moment où le rang sublime auquel elle étoit appellée, alloit mettre son inexpérience aux prises avec toutes les Passions humaines. C'est une époque de sa vie singuliérement intéressante que celle de son début à la Cour ; la Cour, ce théatre perfide, où presque tous les Acteurs, sous le masque uniforme du dévouement à la Personne d'une Reine, cachent le dessein commun de la rendre complice des passions qui les tyrannisent. Sa principale occupation, en abordant cette Terre inconnue, est de s'appliquer à en reconnoître les Habitans ; &, comme les Femmes doivent former sa société ha-

bituelle, elles deviennent auſſi le premier objet de ſon étude (1). Bientôt elle diſtingue quelques Sujets précieux dans la foule qui l'environne, & elle ſaura ſe les attacher; mais, du reſte, elle n'apperçoit que Vice ou que Foibleſſe. Ce ſont des femmes ambitieuſes, dévorées de la ſoif des honneurs & de la fortune; des femmes Epicuriennes, qui ne ſacrifient qu'au Dieu des plaiſirs; des femmes artificieuſes, capables de tout feindre, la piété s'il le falloit, pour parvenir à leur but; des femmes préſomptueuſes, qui s'érigent en Docteurs de la Religion, diſcutant le Dogme, réformant la Morale. Dans une claſſe plus innocente, ce ſont des femmes frivoles, qui ſe roulent dans un cercle éternel d'inutilités; des femmes inconſéquentes, qui ſervent Dieu par intervalles & le Monde par habitude; des femmes ſans principes, qui ſe flattent qu'être exemptes des vices déſhonorans, c'eſt avoir toutes les vertus qui conviennent à leur Sexe. Tel, & plus bi-

(1) Quoique le Philoſophiſme, qui a fait à Louis-le-Grand des torts de ſes plus grandes vertus, n'ait jamais ſongé à lui en faire un d'avoir introduit les jeunes Femmes à la Cour; il n'en eſt pas moins vrai que, depuis ſon regne, leur préſence, l'indécence de leurs habits, leurs intrigues galantes y furent un continuel attentat aux Mœurs publiques, une ſource d'immoralité, & l'une des cauſes préparatoires de nos malheurs actuels.

zarre encore eſt le Monde au milieu duquel ſe trouve la jeune Reine. Mais, forte de ſa vertu, & munie des ſages avis qu'elle a reçus de ſon Pere, elle ſaura ſe défendre des vices & des travers qui l'environnent, & ſouvent encore en guérir les autres.

Prudente & diſcrette dans le bien qu'elle ſe propoſe, elle étudie les circonſtances; elle attend l'à-propos; elle diſſimule ce qu'elle reprendroit envain; elle tolere ce qu'elle ne ſauroit corriger. Sachant que la vertu s'inſpire & ne ſe commande point, elle ſe tient ſoigneuſement en garde contre l'impétuoſité du zele, cette paſſion exagérée du bien, qui manque ſon but pour vouloir l'outre-paſſer. Toute occupée qu'elle eſt de ſa propre perfection, elle ne prétend pas donner ſa conduite comme une loi, & encore moins comme un reproche. C'eſt ſur-tout par l'empire du bon exemple qu'elle travaille à réformer, en édifiant autour d'elle. L'exemple, toujours puiſſant dès qu'il part du Trône, l'eſt ſur-tout quand il eſt donné par une Vertu conſtante & ſans foibleſſe; & telle étoit celle de la Reine. On avoit beau ſuivre ſes actions, épier ſes démarches, approfondir ſes motifs, elle pouvoit, ſous tous les points de vue, ſoutenir les regards du Cenſeur le moins

diſpoſé à l'indulgence. On ne découvroit ni caprices dans ſes volontés, ni bizarreries dans ſes goûts; point de ridicules, nulle paſſion ménagée, aucun foible eſſentiel à excuſer dans ſa conduite; en ſorte que le Trône, le plus dangereux écueil de la Vertu, en devint pour elle le plus beau théâtre.

Les premieres qualités que les François reconnurent dans leur jeune Reine, furent la douceur de ſon caractere & la bonté de ſon cœur. A peine ſe fut-elle montrée à la France, qu'elle fut ſurnommée *la bonne Reine.* Attentive, dans ces premiers momens, à ne rien laiſſer appercevoir dans ſa vertu qui annonçât trop l'auſtérité, elle plût d'abord à tout le monde, parce que tout le monde parut lui plaire. A ſon arrivée à Fontainebleau, on la vit, ſe prêtant aux circonſtances du jour, embellir par ſa préſence les Fêtes publiques qui ſe donnoient à l'occaſion de ſon Mariage, y porter une gaîté douce & facile, & en faire les honneurs avec un air de contentement qui raviſſoit les Spectateurs. Il n'en fallut pas davantage pour que le Courtiſan imaginât qu'elle aimeroit les plaiſirs bruyans; & pluſieurs de ceux qui ſe rappelloient encore la Cour enjouée de la derniere Dauphine, ſe flatterent un inſtant de voir

renaître des jours qu'ils regrettoient. Leur espoir s'évanouit avec les Fêtes. Ils comprirent bientôt que le plaisir le plus cher à la nouvelle Reine seroit celui de remplir ses devoirs; & que, pour les autres, sa piété en régleroit le choix & en modéreroit l'usage. Ils commencerent alors à craindre que la Piété sur le Trône ne fit de Versailles un séjour triste & ennuyeux; ils se tromperent encore. Leur prévention se dissipa, lorsqu'ils virent qu'à la régularité de conduite la plus soutenue, la jeune Reine joignoit une aimable gaîté, une humeur franche & toujours égale, un penchant naturel à faire du bien, une attention délicate à ne blesser qui que ce soit; &, suivant les circonstances & les Personnes, à marquer des égards & de la complaisance, de la bonté & même de la patience.

Cette sagesse de conduite, au reste, fruit de sa religion, plus encore que de son caractere, ne ressembloit point aux lâches tempéramens qu'inspire la foiblesse. Sa condescendance se renfermoit dans de justes bornes. S'il étoit permis aux Personnes qui formoient sa Cour d'avoir des travers & des défauts, au moins ne pouvoient-elles ni les afficher avec éclat, ni les produire trop ouvertement en sa présence, sans se

condamner à recevoir ses avis. Elle ne prétendoit pas que toutes fussent des modeles de régularité, mais elle croyoit de son devoir, comme de la dignité de son rang, de veiller à ce qu'aucune d'elles ne s'écartât des regles commune de la décence.

Les jeunes Dames particuliérement attachées à son service ou à celui de ses Enfans, trouvoient en elle les sentimens d'une Mere la plus affectionnée, mais aussi la plus vigilante. Elles ne pouvoient s'absenter qu'avec sa permission expresse : & elle leur accordoit difficilement de le faire pour plus d'un jour, à moins qu'elles ne dûssent rester au sein de leurs familles & loin de la Capitale.

Amie de l'ordre, elle l'eut bientôt établi autour de sa Personne. A son arrivée à la Cour, elle se fit remettre & elle étudia le tableau du service attaché aux divers Offices de sa Maison; &, dès lors, elle mit au rang de ses devoirs essentiels de veiller à ce que chacun remplît les siens. Continuellement occupée, elle n'aimoit pas que personne auprès d'elle restât oisif ou négligeât son Office. Si l'on manquoit d'exactitude, elle s'en appercevoit. La Personne qui s'étoit absentée recevoit un avis lorsqu'elle paroissoit. La Reine, ordinairement, lui demandoit ou lui faisoit

ſoit demander des nouvelles de ſa ſanté. Elle vouloit ſur-tout que ſes Dames-du Palais fiſſent exactement leur ſervice, & qu'elles l'accompagnaſſent par-tout où elle ſe rendoit. On lui dit un jour que quelques-unes d'entre elles ſe plaignoient de ce que leur Emploi avoit d'aſſujettiſſant: » Puiſqu'il faut qu'on ſe plaigne de moi, » répondit la Reine, il vaut mieux que ce » ſoit pour vouloir être trop accompagnée » que pour ne l'être pas aſſez ».

Du reſte, en exigeant le ſervice que lui devoient les Dames de ſa Suite, elle étoit très-attentive à ne point l'aggraver. Exacte juſqu'à la ponctualité, à ſe rendre aux heures qu'elle leur avoit aſſignées, ſi quelquefois il lui arrivoit de les faire attendre un inſtant, elle leur en faiſoit des excuſes, comme s'il n'eût pas dû entrer dans les inconvéniens de leurs Places d'attendre quelquefois leur Maîtreſſe. Elle ne bornoit pas là ſes bontés à leur égard. Ne pouvant les admettre toutes en même temps dans ſa Société particuliere, elle les y appelloit ſucceſſivement. Rien de ce qui les touchoit ne lui étoit indifférent. Lorſqu'il dépendoit d'elle de leur rendre un ſervice, elle le faiſoit volontiers. Si elle les ſavoit dans l'affliction, elle ne ſe déchargeoit ſur perſonne du ſoin de les conſoler. Dans

leurs maladies, elle leur faiſoit viſite, elle leur envoyoit ſes Médecins.

Jamais Reine ne jouit de plus d'eſtime ſur le Trône & ne ſut mieux ſe concilier l'affection de ſa Cour & le reſpect de ſes Sujets. Quoiqu'elle n'aimât pas à repréſenter, le goût du Roi pour la chaſſe & les petits voyages la mettoit ſouvent dans la néceſſité de le faire. Elle tenoit alors la Cour; elle recevoit les Ambaſſadeurs, les Grands du Royaume & les Etrangers, avec un ton d'aiſance, & un air de ſatisfaction, qui euſſent fait croire qu'elle étoit flattée d'un Cérémonial auquel elle ne ſe prêtoit que par devoir, pour conſerver les décences à la Cour & faire plaiſir au Roi. La taille de la Princeſſe, qui étoit au-deſſous de la médiocre, ne la ſervoit pas dans la repréſentation; mais ce déſavantage étoit amplement compenſé chez elle par tout le reſte de ſon extérieur. Elle avoit dans les manieres cette dignité facile qui annonçoit que le Trône étoit ſa place; cet air de majeſté tempéré par la douceur, qui avertiſſoit de ſa ſupériorité ſans la faire craindre; cette noble ſimplicité, qui ſe communiquoit ſans s'abaiſſer, & qui obtenoit d'autant plus de reſpect qu'elle paroiſſoit en diſpenſer.

Parmi les Perſonnes qui pouvoient s'ap-

plaudir des relations que les Emplois ou la naiſſance leur donnoient avec la Reine, les Princes & Princeſſes du Sang avoient ſur-tout à ſe louer des égards & des bontés qu'elle leur marquoit. Elle leur avoit voué à tous un véritable attachement. Elle fut toujours reconnoiſſante envers le Duc de Bourbon, qui avoit le plus contribué à ſon Mariage. Elle reſpectoit dans le Duc d'Orléans, fils du Régent, la Vertu embellie par le ſavoir. Elle avoit beaucoup d'amitié pour la feue Princeſſe de Condé, pour la Comteſſe de Toulouſe, pour le Duc & la Ducheſſe de Penthievre.

Dans ſes audiences particulieres, dont elle n'étoit point avare, quoiqu'elles fuſſent un exercice pour ſa patience, elle écoutoit avec attention ce qu'on avoit à lui propoſer. Elle encourageoit la Timidité, elle raſſuroit la Crainte par des queſtions pleines de bonté. C'étoit ſans le moindre embarras, comme naturellement & ſans y penſer, qu'elle embraſſoit les extrêmes, entretenant ſucceſſivement de leurs affaires des Perſonnes de tous les rangs & de toutes les profeſſions. Elle diſoit à chacun ce qui lui convenoit; &, ſoit qu'elle accordât, qu'elle promît ou qu'elle fût obligée de refuſer, on ſe retiroit ſatisfait d'auprès d'elle.

Universitas
BIBLIOTHECA

Pour répondre au continuel empressement qu'on avoit de la voir, elle mangeoit toujours en public. Pleine d'attentions pour les Personnes qui se trouvoient présentes ; si elle appercevoit un Etranger ou un Inconnu, que le respect & la timidité tinssent à l'écart, elle prenoit plaisir à le distinguer de la Foule. Elle adressoit la parole à beaucoup de monde pendant ses repas, & il ne sortoit de sa bouche que des expressions obligeantes. Sans jamais employer ces formules vagues, qui ne flattent personne parce qu'elles conviennent à tous, elle trouvoit dans les circonstances le mot encourageant, que le cœur sent, & que l'amour-propre s'empresse de publier.

Tous les Complimens & les Harangues qu'elle étoit obligée d'essuyer, elle les écoutoit, sinon avec plaisir, du moins avec une patience qui ressembloit à l'intérêt, & elle y répondoit toujours d'un ton gracieux & satisfait. Elle ne pouvoit pas souffrir que les Courtisans cherchassent à se divertir aux dépens d'un Etranger qui avoit l'air neuf & embarrassé en se présentant pour la premiere fois à la Cour. » Rien, à » mon avis, disoit-elle, n'est plus ridi- » cule que de vouloir ridiculiser un hom- » me, parce qu'il se sera mépris sur nos

» usages, ou sur nos visages, qu'il n'est » nullement obligé de connoître ». Elle vouloit que les Officiers de sa Maison prissent des précautions pour épargner aux Personnes qui lui étoient présentées l'embarras & le désagrément des méprises ; &, si elles y tomboient, elle leur offroit le moyen d'en sortir ; mais si naturellement qu'on eût été tenté de croire qu'elle ne s'étoit pas apperçu de l'erreur, lorsqu'elle-même l'avoit corrigée.

On connoissoit trop bien la façon de penser de la Reine, pour se permettre, en sa présence, aucun propos qui eût pu porter une atteinte directe à la Religion ou aux Mœurs ; mais il arrivoit souvent qu'elle entendît mettre en principes incontestables ces préjugés du Monde, qui avoisinent de fort près les erreurs dangereuses. Alors elle ajoutoit le correctif, avec plus ou moins de ménagement pour les Personnes, selon qu'elle les croyoit inspirées par l'ignorance ou par la mauvaise foi. Elle se donnoit quelquefois adroitement une distraction, pour avoir droit d'ignorer un propos qu'elle ne pouvoit ni approuver décemment, ni relever sans trop humilier la Personne à laquelle il avoit échappé. D'autres fois, prévoyant qu'une phrase, que quelqu'un avoit commencée,

alloit ſe terminer par une médiſance ou une calomnie, elle prenoit la parole pour amener un ſens tout différent, briſant ainſi le trait avant qu'il eût fait ſa bleſſure. C'étoit encore une vraie ſatisfaction pour elle, quand elle avoit pu épargner à quelqu'un la plus légere indiſcrétion de la langue; & ſa préſence d'eſprit ſervoit en cela merveilleuſement ſon cœur. Le Duc de Lorraine, obligé à faire hommage au Roi de France du Duché de Bar, vint à Verſailles pour cette cérémonie, gardant le plus profond *incognitò*, ſous le nom de *Comte de Blamont.* Un jour qu'il ſe trouvoit au dîner de la Reine, il entreprit un récit qui le conduiſoit, ſans qu'il y ſongeât, à trahir ſon ſecret, en nommant la ville de Nancy ſa Capitale. Il avoit déja dit: » Quand je fus arrivé à. . . . », lorſque la réflexion lui vint & l'obligea de s'arrêter. La Reine, ne lui laiſſant que le temps de touſſer, ajouta : » a Blamont, ſans doute »? Oui, Madame, » reprit le Prince, en continuant ſon récit.

La Reine n'avoit eu beſoin que de ſe montrer aux François pour gagner leur affection. Elle prévenoit en ſa faveur par une phyſionomie ouverte & gracieuſe. La douceur & la bonté reſpiroient ſur ſon front, ſon regard, ſon ſourire, ſon ſalut,

tout ſon maintien formoit ce je ne ſais quoi, qui parle au cœur, & lui demande plus d'affection encore que de reſpect. Il n'y avoit perſonne qui, en la voyant, ne ſe dît en lui même: „ Je ſuis ſûr d'être quelque choſe dans ſon eſtime „, & il ne ſe trompoit pas. Elle avoit pour le Peuple en général, &, dans l'occaſion, elle marquoit aux Particuliers les ſentimens qu'inſpire la nature pour des enfans. Si quelquefois elle montroit de la prédilection, c'étoit à la maniere des Meres, en faveur des Petits & des Foibles. Elle ne ſe feroit pas pardonné d'avoir donné lieu au dernier de ſes Sujets, je ne dirai pas de ſe croire l'objet de ſon mépris, mais d'imaginer même qu'il fut moins à ſes yeux que le plus puiſſant Seigneur de la Cour. Nous pourrions citer en preuve une infinité de traits. Un jour qu'elle traverſoit les appartemens de Verſailles avec ſon Cortege ordinaire, une Payſanne endimanchée l'aborde ſans façons, & lui dit : „ Ça, ma „ bonne Reine, je viens de bien loin, en„ tendez-vous, tout exprès pour vous voir. „ Je vous en prie, que j'aie cette conſola„ lation, un peu à mon aiſe. -- Bien „ volontiers, ma Bonne „ lui dit la Reine en s'arrêtant; & tout de ſuite elle s'informe de ſon Pays, lui demande des nou-

velles de ſon petit ménage, où elle apprend avec plaiſir, qu'il n'y a point de miſere. Elle répond à ſon tour à quelques queſtions que lui fait la Payſanne, & lui dit avec bonté : „ Hé bien, m'avez-„ vous vue à votre aiſe ? Puis-je m'en al-„ ler & vous laiſſer contente „ ? La Villageoiſe ſe retira, verſant des larmes de joie & béniſſant le Ciel d'avoir donné une ſi bonne Reine à la France.

Quelquefois la Princeſſe cherchoit elle-même l'occaſion de marquer ainſi ſes bontés aux Perſonnes les plus ſimples. Charmée quand elle pouvoit leur rendre quelque petit ſervice, elle jouiſſoit de tout le plaiſir qu'elle leur procuroit. Se trouvant un jour à Marly, dans la belle Saiſon, elle voit paſſer ſous ſa fenêtre une Fille de St. Vincent, elle l'appelle : „ D'où venez-„ vous ſi matin, ma Sœur ? -- De Treil, „ Madame, lui répond la Religieuſe, ſans „ la connoître. -- Vous avez déja fait bien „ du chemin ; vous en reſte-t-il encore „ beaucoup à faire ? -- Je comptois aller „ juſqu'à Verſailles, mais peut-être ne paſ-„ ſerai-je pas Marly, parce que je vois que „ la Cour y eſt. -- Vous avez donc auſſi „ des affaires à la Cour ? -- Mes affaires „ ſont celles de notre Hôpital qui eſt fort „ pauvre. J'ai oui dire qu'on avoit confiſqué

» des Indiennes, & que M. le Contrôleur-
» Général en faisoit distribuer à des Hô-
» pitaux ; je désirerois bien qu'on nous en
» donnât pour faire quelques lits à nos
» Malades. -- Ce seroit une fort bonne
» œuvre. Seriez-vous bien aise que j'en
» parlasse au Ministre ? -- Je n'aurois osé,
» Madame, prendre la liberté de vous en
» prier ; mais votre recommandation sera
» surement plus que la mienne, & vous
» rendrez un grand service à nos Pauvres.
» -- Hé bien, comptez, ma Sœur, que je
» n'oublierai pas l'Hôpital de Treil ». La
Religieuse se retire, pénétrée de reconnoissance pour l'aimable Inconnue qui vient de lui marquer tant de bonté ; mais à peine a-t-elle fait quelques pas, qu'elle se reproche de n'avoir pas cherché à connoître son nom. Elle retourne vers la fenêtre ; la Reine y étoit encore : » Pardonnez, Ma-
» dame, lui dit-elle, à la curiosité qui me
» ramene : je voudrois bien savoir qui est
» la Dame qui m'honore si généreusement
» de sa protection » ? La Princesse, en lui souriant d'un air de bonté, lui répond :
» n'en dites rien, c'est la Reine ».

Les Personnes qui ont le mieux connu la Reine & qui ont eu le plus de part à sa confiance, ne rendent pas seulement justice à son bon cœur, ils lui donnent un

jugement exquis, beaucoup de pénétration & d'eſprit; mais de ce bon eſprit, qui montre plus de naturel que de brillant, plus de ſolidité que de fineſſe. Je copierai ici mot pour mot mes Mémoires. ›› La Reine avoit beaucoup d'eſprit. Elle étoit d'une pénétration ſinguliere & d'une rare prudence dans les affaires. Feu M. le Dauphin la conſultoit dans toutes les poſitions délicates où il ſe trouvoit, & il eut toujours à ſe louer d'avoir ſuivi ſes conſeils. Elle lui dit un jour, par exemple, qu'il étoit trop confiant : que certaines Perſonnes, qui avoient l'entrée de ſon Cabinet, ſavoient à quoi il s'occupoit, & même ce qu'il écrivoit. M. le Dauphin ſuivit cette indication, & découvrit qu'un Valet-de chambre trahiſoit groſſierement ſa confiance, en rendant compte de ſes occupations les plus ſecrettes, aux Perſonnes les moins faites pour les épier ››.

›› Dans les converſations, la Reine s'énonçoit avec un air de douceur & de modeſtie qui vous pénétroit, & une force de raiſon qui vous entraînoit. Voilà ce que j'ai remarqué pendant le nombre d'années que j'ai été auprès de Sa Majeſté, ayant l'honneur de la voir & de l'entendre preſque tous les jours, pendant plus d'une heure ››.

„La Reine, écrit une autre Perſonne, reſſembloit beaucoup au Roi ſon pere, & pour la figure & pour l'eſprit. Elle étoit née avec le caractere du monde le plus heureux. Elle avoit l'ame grande, le cœur excellent, l'eſprit droit & pénétrant. Perſonne ne ſavoit mieux qu'elle apprécier le caractere de ceux qui l'approchoient, & ne poſſédoit dans un plus rare dégré le talent de gagner les cœurs. Mais ſa profonde humilité lui cachoit ſi bien les grandes qualités que Dieu avoit miſes en elle, qu'elle ſe croyoit la plus imparfaite du Monde ".

Cette droiture & ce naturel d'eſprit s'annonçoient juſque dans l'extérieur de la Princeſſe; &, s'il eſt vrai que la maniere de ſe mettre ſoit le miroir des caracteres, on pouvoit juger que le ſien étoit également éloigné de l'inconſtance & de la frivolité. Jamais on ne la vit s'occuper de parure & d'ajuſtemens. Elle ſe tenoit, à cet égard, dans les bornes d'une noble ſimplicité, qui ſont toujours celles du bon goût. On l'entendit ſouvent ſe plaindre de ſe voir aſſervie par l'Etiquette à paroître, à certains jours, en habits d'une forme & d'un volume qu'elle appelloit *paſſe-ridicule* (1). Ce fut elle qui introduiſit à la

(1) La Vertu, qui n'eſt point contrariante, peut bien s'abſtenir de fronder un ridicule en faveur;

Cour l'uſage du Mantelet & d'autres ajuſtemens plus modeſtes que ceux qu'elle y avoit trouvés. Elle ſe mettoit, dans les dernieres années de ſa vie, comme au temps où elle arriva en France. Pendant plus de quarante ans qu'elle fut ſur le Trône, elle vit rouler à ſes pieds le torrent rapide des modes, ſans être tentée de ſourire aux plus accréditées. Les coëffures des Dames de Cour changerent mille fois; la ſienne fut, comme ſa tête, toujours la même. Auſſi, le Préſident Hénault, Surintendant des Finances de ſa Maiſon, diſoit-il ingénieuſement, qu'il ne connoiſſoit pas de femme en France qui fut plus homme que la Reine. Ce célebre Hiſtoriographe s'applaudiſſoit d'avoir été à portée de la conſulter ſur ſon Abrégé chronologique, dans lequel il inſerra pluſieurs traits qu'il ignoroit & qu'elle lui apprit (1). C'eſt lui-même

---

mais le ſcandale le plus univerſel ne ſauroit l'entraîner; & la Reine ſe fut bien gardée, ſans doute, de jamais adopter l'habit qui devint de mode après ſa mort, habit d'une indécence qu'on ne peut qualifier, & moins taillé, ce ſemble, pour des Dames de Cour que pour des Courtiſannes.

(1) Le Préſident Hénault eût été ſans doute bien éloigné de prévoir qu'ayant pour Continuateur un Prêtre, ſoi-diſant *Vicaire-Général*, un homme de ce caractere s'oublieroit au point de ſouiller notre Hiſtoire de l'éloge du Tolérantiſme philoſophique, & de toutes ces opérations irréligieuſes,

qui nous dit, qu'au milieu des lectures de tous les genres dont elle remplissoit ses journées, & dont il étoit quelquefois le témoin, elle avoit trouvé le temps de jetter les yeux sur son Ouvrage avant l'impression. „ Elle a même daigné, ajoute-t-il, „ me donner des conseils dont j'ai profité „. Elle pouvoit en effet lui en donner de très-judicieux, sur-tout sur l'Histoire de son Siecle, qu'elle savoit parfaitement.

Trés-éloignée de vouloir se donner pour femme savante, paroissant même en craindre la réputation, comme une sorte de tache pour une Personne de son Sexe, elle marquoit néanmoins beaucoup d'égards aux Sciences & aux Talens; & son estime pour les Gens de Lettres s'élevoit jusqu'au respect, lorsqu'ils honoroient le savoir par la vertu. Pendant les heures qu'elle employoit au travail des mains, elle en admettoit quelquefois dans sa société particuliere, ceux sur-tout qui avoient des relations avec le Dauphin son fils. Elle s'entretenoit alors avec eux sur le ton de la bonté; les mettant adroitement sur les voies de parler de ce qu'ils savoient le mieux. Elle les étonnoit autant par la

---

par lesquelles un Ministere dépravé, achevanr d'irriter le Ciel & d'enhardir l'Impiété, accéléroit l'époque de nos malheurs actuels.

variété de ſes connoiſſances & la juſteſſe de ſes réflexions, qu'elle les édifioit par ſa profonde modeſtie.

A l'aide de cette vertu, dont elle fut un rare modele dans tous les temps, & plus encore dans les dernieres années de ſa vie, la Princeſſe étoit parvenue à donner le change ſur les belles qualités de ſon eſprit, non pas aux Perſonnes à portée de les apprécier, mais à cette foule de Courtiſans vicieux ou diſſipés, qui mettent peu d'intérêt à approfondir le Mérite vertueux qui les accuſe. Souvent, dans ſes converſations, elle faiſoit des reparties ingénieuſes, des applications juſtes, & ſur-tout de ces réflexions fortes, qui font ſentence & ne s'oublient point. Nous aurons occaſion d'en rappeller un nombre dans la ſuite. Mais ſon eſprit, conduit par ſon cœur, la ſervoit ſur-tout heureuſement, lorſqu'elle vouloit dire des choſes gracieuſes & marquer de la bonté. Une de ſes Dames-du Palais, la Marquiſe de Boufflers-Remiancour, ſe trouvant incommodée, elle alla lui faire une viſite. » Je ſuis au déſeſpoir, lui dit » la Malade, que Sa Majeſté ſe ſoit donné » la peine de monter ſi haut, & par un » eſcalier ſi rude. -- Vous ne ſavez donc » pas, lui répondit la Reine, que tout » eſcalier eſt doux pour moi, quand il me

» conduit auprès de celle que j'aime » ? -- » Le travail m'accable depuis huit jours, » lui disoit le Cardinal de Fleury ; j'en » perdrai la tête : -- Oh ! gardez-vous bien » de la perdre, dit la Reine, en riant, » car je doute que celui qui trouveroit un » si bon meuble voulût s'en dessaisir ». Sur ce que la Princesse marquoit beaucoup de regrets à la mort du Duc d'Orléans, fils du Régent, Prince qui répandoit d'immenses charités dans le Royaume & au-delà, une des Dames de sa Suite dit qu'il n'y avoit pas lieu de tant s'attrister, puisqu'on le croyoit au Ciel. » Oui, reprit la » Reine ; mais, pour un Bienheureux de » plus dans le Ciel, que de Malheureux » de plus sur la Terre ».

Le Président Hénault lui ayant un jour montré une Piece de Vers que Fontenelle, alors âgé de quatre-vingt douze ans, venoit de faire sur le respect que l'on avoit à Sparte pour les Vieillards, » il me semble, dit la Reine, après avoir lu les » Vers, que le Vieillard Auteur de cette » Piece devroit retrouver Sparte par-tout ». Le Président ayant rendu à Fontenelle le propos flatteur de la Princesse, celui-ci fit sur le champ ce Quatrain :

> Je ne me flatte point du tout
> *De retrouver Sparte par-tout ;*

Mais vous, ô modele des Reines,
Vous trouvriez par-tout Athenes.

Un autre jour, la Reine étant entrée chez une de ses Dames-du Palais, la trouva occupée à écrire au même Président Hénault. C'étoit dans le temps qu'il venoit de publier son *Abrégé historique*. La Princesse voulut que la Dame achevât sa Lettre ; &, prenant ensuite la plume, elle y mit en apostille : » Je pense que M. Hénault, qui » parle très-peu pour dire beaucoup, ne » doit guere aimer le langage des Fem- » mes, qui parlent beaucoup pour dire » très-peu » ; &, au lieu de son nom, elle souscrivit, » *devinez qui* ». Le Président, en répondant à la Dame qui lui écrivoit, paya l'apostille anonyme de ces Vers ingénieux :

Ces mots, tracés par une Main divine,
Ne peuvent me causer que trouble & qu'embarras.
C'est trop oser, si mon cœur les devine;
C'est être ingrat, s'il ne devine pas.

La Reine marquoit la plus grande considération au Maréchal de Saxe, qui, de son côté, lui faisoit fort réguliérement sa cour lorsqu'il étoit à Versailles. Elle eut desiré que ce digne émule de Turenne l'eût imité jusque dans son retour à la Religion de ses Peres. Un jour que ce Général pre-

noit congé d'elle pour aller commander nos Armées, elle lui dit, en lui ſouhaitant d'heureux ſuccès, qu'elle prieroit Dieu & qu'elle le feroit prier pour lui. „ Ce que „ je demanderois au Ciel, répondit le Ma- „ réchal, ce ſeroit de mourir, comme M. „ de Turenne, ſur le Champ de bataille. „ -- De quelque maniere que meure le „ Maréchal de Saxe, reprit la Reine, il „ ne peut que mourir couvert de gloire: „ mais, ce qui combleroit mes vœux, ce „ ſeroit qu'au bout de ſa longue & glo- „ rieuſe carriere, il fût, comme Turenne, „ enterré à St. Denis „. Le Comte de Saxe n'eut ni l'eſpece de gloire qu'il deſiroit, ni la gloire beaucoup plus précieuſe que lui ſouhaîtoit la Reine. Lorſque cette Princeſſe apprit ſa mort, elle le plaignit, en s'écriant : „ Qu'il eſt triſte, & que l'on „ ſouffre de ne pouvoir dire un *De pro- „ fundis* pour un Homme qui nous a fait „ chanter tant de *Te Deum* „!

La Vie de la Reine fourniroit la matiere d'un Volume entier de ces ſortes de traits, par leſquels elle énonçoit avec une ingénieuſe préciſion ce que ſentoit ſon cœur. Quelques-uns d'un autre genre, échappés à des circonſtances particulieres, annoncent qu'elle eût pu auſſi manier le ridicule & divertir par la cauſticité, ſi ſa

religion ne lui eût interdit l'usage de ces armes. Le Cardinal de Fleury, pour se disculper auprès d'elle d'avoir si mal secondé le Roi Stanislas, au temps de sa seconde élection au Trône de Pologne (1), lui disoit, après le succès de la guerre occasionnée par la premiere faute : » Croyez, Madame, que le Trône de Lorraine vaut » mieux, pour le Roi votre Pere, que » celui de Pologne. -- Oui, répondit la » Reine, à-peu-près comme un tapis de » gazon vaut mieux qu'une cascade de » marbre ». Il faut observer, pour sentir le sel de cette réponse, que le Cardinal, pour épargner une dépense d'entretien de mille écus, faisoit, à cette époque, substituer un gazon à la magnifique cascade du parc de Marly, l'admiration des Curieux & des Etrangers. Une de ses Dames-du Palais, qui se flattoit que son inconduite étoit encore un mystere pour la Princesse, lui demandoit, sous un vain prétexte, la permission d'aller dans une maison de plai-

(1) Six mille François, joints aux Polonois, auroient maintenu le Roi de Pologne sur le Trône que lui déféroient les suffrages unanimes de sa Nation : le Cardinal, par une économie meurtriere, n'en envoya que quinze cents, qui furent taillés en pieces, & laisserent Stanislas sans autre ressource que son courage, pour échapper à des Ennemis qui avoient mis sa tête à prix.

ſance où étoit le Roi : la Reine lui répondit : „ Vous êtes la maîtreſſe „. La Dame voulut bien prendre l'équivoque du bon côté ; mais le Courtiſan inſcrivit l'épigramme ſur ſes tablettes.

C'étoit-là les grands excès de vengeance de la Princeſſe. Son cœur les déſavouoit, & ſa conſcience ne les lui pardonnoit pas. Pendant ſon long ſéjour en France, elle reçut de certaines Perſonnes des ſujets bien graves de mortification & de chagrin. Une Reine, avec autant d'eſprit qu'elle en avoit, eut trouvé bien des occaſions d'humilier ceux dont-elle avoit à ſouffrir. Mais cette facilité même de la vengeance n'en inſpiroit que plus d'horreur à ſa grande ame, & c'eût été encourrir ſa diſgrace que de lui ſuggérer un moyen de l'employer. Jamais un François n'eut à ſe plaindre qu'elle ſe fût prévalu de ſon rang & de ſon crédit pour lui faire expier les torts qu'il avoit oſé ſe permettre à ſon égard. Voltaire, qui ſe ſeroit fait un crime d'abſoudre la Piété, même ſur le Trône ; Voltaire, l'adulateur de la Marquiſe de Pompadour, eut l'audace de calomnier les vertus de la Reine dans une Piece fugitive. La Reine lut la Piece, & l'Auteur en fut quitte pour un déſaveu hypocrite de l'intention qu'on lui prêtoit, diſoit - il.

Cette modération de la Princeſſe n'étoit pas en elle l'effet du caractere. Toute eſpece d'injuſtice bleſſoit ſon cœur droit & ſenſible. Le premier mouvement de la nature lui eut inſpiré le reſſentiment d'une offenſe ; mais la voix plus puiſſante de la Religion lui en commandoit l'oubli ; & c'étoit la ſeule qu'elle écoutât. On lui conſeilloit un jour, on la preſſoit même d'oppoſer à un Miniſtre, dont-elle avoit ſujet de ſe plaindre, le crédit d'un autre Miniſtre dont-elle eut pu diſpoſer ; elle n'en voulut rien faire. On inſiſta, en lui repréſentant qu'il ne s'agiſſoit que de faire prévaloir la juſtice : on n'obtint d'elle que cette réponſe bien digne d'une Reine : » J'ai- » merois aſſez la juſtice, mais je crains trop » la vengeance » (1).

L'on étoit quelquefois étonné de voir que la Princeſſe, qui s'appercevoit d'un léger manquement de la part d'une Perſonne qu'elle ſavoit lui être attachée, parût comme inſenſible à une véritable offenſe qui lui venoit d'autre part. Une de ſes Femmes-de chambre prit la liberté de lui

(1) Ceci nous rappelle la réponſe ſublime que fit la Reine, Epouſe de Louis XVI, à ceux qui informoient ſur le premier aſſaſſinat commis contre elle à Verſailles : » J'ai tout vu, j'ai tout ſu, j'ai » tout oublié ».

faire un jour cette obſervation : » C'eſt, lui » dit la Reine, qu'il n'eſt permis d'uſer de » ſévérité qu'en vers ceux qu'on aime. -- » Heureux donc les ennemis de Sa Majeſté, » reprend la Femme-de chambre. -Point du » tout, continue la Princeſſe : la condition » des Diſciples, dont notre Seigneur n'é» pargnoit pas les défauts, étoit toujours » préférable à celle des Publicains & des » Femmes de mauvaiſe vie, en faveur deſ» quels il épuiſoit tout les ménagemens » de la charité ».

Ce n'étoit pas aſſez pour ſa vertu de ſavoir pardonner : elle alloit elle-même au-devant de ceux dont-elle avoit le plus à ſe plaindre. C'eſt à regret que je vois que le Cardinal de Fleury ait été de ce nombre ; mais je le vois par tous les Mémoires que j'ai ſous les yeux. Jaloux de gouverner ſeul, ce Vieillard ombrageux craignit d'abord que la Reine ne voulût ſe joindre au Duc de Bourbon, pour l'exclure de la confiance du Roi ; &, après la diſgrace du Duc, il ne parut pas encore guéri de la crainte que la Reine ne ſongeât à ſe ménager elle-même une influence dans les affaires, qu'elle étoit, par caractere & par principes, ſi éloignée de vouloir ambitionner. Cependant, ni ce foible du Miniſtre, ni une infinité de procédés peu

délicats qui en furent la ſuite, ne rendirent jamais la Reine aveugle ſur les qualités précieuſes qu'il poſſédoit d'ailleurs, & auxquelles elle aima toujours à rendre juſtice. Ayant appris qu'il étoit tombé dans un état dangereux de défaillance, elle voulut lui faire une viſite. A ſon arrivée chez le Malade, on lui dit, qu'il n'eſt pas en état de la recevoir. Elle avoit fait un voyage de trois lieues : „ J'attendrai „ répondit-elle, & elle eut la conſtance d'attendre trois quarts-d'heure, dans l'empreſſement de porter elle-même des paroles de paix, au lit de la mort, à celui qui n'eut jamais dû que rendre hommage à ſes vertus, ſans craindre ſon ambition.

Comme les petites Ames ne jugent des autres que par le ſentiment qui les conduit elles-mêmes, elles ſe croyent un objet de haine pour toute Perſonne qu'elles ont offenſée. Je lis dans une Lettre de la Marquiſe de Pompadour : „ La Reine, „ malgré toute ſa ſainteté, a un grand dé-„ faut, c'eſt qu'elle me hait : pour moi, „ j'aime cette Princeſſe, & je la révere „ parce qu'elle eſt vertueuſe „. Langage inconſéquent du Vice hypocrite & agreſſeur : la Vertu offenſée ſouffre en ſilence, ne hait jamais ; &, quand il en eſt temps, manifeſte ſans affectation une charité qu'elle

a toujours eue dans le cœur. Ce qui eut été fort déplacé, & auroit pu paroître dérisoire dans d'autre temps, la Reine le fit pendant une maladie grave dont mourut la Marquise: elle eut la générosité de lui envoyer une Personne de sa Cour pour lui faire une visite de sa part, & s'informer de sa santé. Le Roi, en apprenant ce trait, s'écria: » C'est bien là la Reine! La dé-» marche est au-dessous de son rang, mais » digne de sa vertu ». C'étoit, en effet, par les principes de vertu les plus purs qu'elle alloit ainsi au-devant des Personnes qui, au jugement des hommes, n'auroient mérité de sa part que l'indifférence ou le mépris. » Ne serions-nous pas heu-» reux, disoit-elle à cette occasion, si, en » offrant le pardon à des gens qui ne nous » le demandent pas, nous leur faisions » naître la pensée de le demander à Dieu, » qui a été bien plus offensé que nous ».

Il est aisé d'imaginer combien celle qui payoit ainsi les offenses par des prévenances & des bontés, devoit craindre d'offenser elle-même qui que ce fût & de blesser la charité. Elle étoit à cet égard d'une attention qui alloit jusqu'au scrupule. Quelquefois, à la suite d'une conversation qu'on auroit pu appeller édifiante, soit au sein de sa Famille ou avec des Personnes

choisies, elle disoit : „ N'avons - nous dit „ de mal de personne „ ? donnant ainsi aux autres l'avis qu'elle paroissoit se donner à elle-même.

Les Délateurs, ces pestes si communes dans les Cours, n'oserent jamais se montrer devant elle. „ Nous habitons, disoit-„ elle, un Pays où l'on nous donne si sou-„ vent le mensonge pour la vérité, que „ nous ne sommes pas excusables d'ajouter „ foi à ce qu'on nous dit au préjudice du „ Prochain „. Charmée d'apprendre le bien, & toujours disposée à le croire, elle disputoit avec l'évidence même qui lui montroit le mal ; &, lorsque la publicité ne lui permettoit plus d'absoudre l'Accusé dans son cœur, elle regrettoit encore qu'on lui eût enlevé la douce illusion de le croire innocent.

Les vérités utiles aux autres ou à elle-même étoient les seules qui lui plûssent. Elle aimoit à les entendre & prenoit, pour les connoître, des moyens plus justes que ceux qu'employent d'ordinaire les Grands, qui souvent s'applaudissent d'être les amis de la Vérité, lorsque tout le monde les plaint d'être les duppes des Flatteurs.

Elle marqua, dès son arrivée en France, une estime pour la vérité & un mépris pour la flatterie qui ne se démentirent jamais d'un

d'un inſtant. Les Perſonnes qu'elle honoroit de ſa confiance n'avoient pas ſeulement la liberté de lui dire la vérité, elles en avoient l'ordre ; &, pour l'exécuter, il n'étoit pas néceſſaire qu'elles euſſent recours à ces ménagemens étudiés, qui paroiſſent comme indiſpenſables pour faire connoître à une grande Reine qu'elle n'eſt pas infaillible. On pouvoit lui dire ſans détour : » Votre Majeſté eſt dans telle er-
» reur ; on l'a trompée ſur ce point ; on lui
» a fait faire cette injuſtice ». Il étoit permis de lui parler ſur ſes défauts avec la même franchiſe ; & ſans avoir à craindre de ſa part ces retours de l'amour-propre humilié, trop ordinaires aux Grands. Ils ont l'air de chercher la vérité ; ils ſemblent deſirer que vous les éclairiez ; ils vous en prieront même avec inſtances. Vous ne l'avez pas plutôt fait que vous leur avez déplû. Ils ne vous pardonnent pas d'avoir été ſi clair-voyant ſur leurs erreurs ou leurs défauts. Auſſi a-t-on grand ſoin de leur dire, à tout hazard, qu'ils ſont bien tout ce qu'ils font ; que le Public les admire, qu'ils ſont bénis des Peuples. Et, lors même que leur conſcience leur laiſſe ſoupçonner qu'on les trompe, ils craindroient d'approfondir cette erreur, parce qu'il leur en

coûte moins pour s'abſoudre que pour ſe réformer.

La Reine, bien loin de mendier cette perfide indulgence, que la flatterie n'eſt déjà que trop portée à accorder aux Grands, ne deſiroit rien tant que de ſe voir jugée ſans ménagement & même avec ſévérité. Souvent, lorſqu'elle ſe trouvoit ſeule avec les Perſonnes de confiance qui pouvoient le mieux la connoître, elle faiſoit avec elles une ſorte d'examen de conſcience; elle ſe demandoit compte des actions de ſa journée, & ſe reprochoit ſes fautes ou ſes défauts, non pas à la maniere des faux humbles, pour en trouver des Apologiſtes, mais par le deſir le plus ſincere de les mieux connoître & de les éviter. Soit qu'elle voulût inſpirer aux Perſonnes qu'elle en faiſoit juges plus de confiance pour les lui rappeller, ſi elle venoit à les oublier, ſoit parce que les moindres fautes en étoient toujours de grandes aux yeux de ſa religion, elle n'en parloit jamais qu'avec exagération. Un ſoir, avant ſon coucher, elle ſe mit à s'accuſer, à ſon ordinaire, de quelques défauts, qu'elle combattoit, diſoit-elle, avec bien de la lâcheté, puiſqu'elle n'en étoit pas encore guérie. Elle ſe reprochoit ſur-tout de manquer ſouvent de charité envers le Prochain, & d'en parler déſavantageuſe-

ment. Elle avoit en ce moment auprès d'elle trois de ses Femmes de chambre. Deux l'assurerent qu'elles ne lui entendoient jamais rien dire qui ne fût selon les regles les plus exactes de la Charité. „Pour moi, dit la plus jeune, je pense „que la Reine à raison, & qu'elle a plus „d'un reproche à se faire à cet égard „. Les autres se récrient contre une accusation qui leur paroît aussi injuste qu'impertinente. Mais la Reine prenant le parti de celle à laquelle on eut voulu imposer silence, lui dit, du ton le plus engageant & le plus satisfait : „ Courage, courage, „ ma Fille, ne les écoutez pas, & dites-„ moi bien tout ce que vous pensez. — „ Puisque Sa Majesté me le permet, „ continue la jeune Personne, je lui dirai „ qu'elle manque souvent à la justice. --- „ Hélas! je m'en doutois bien, reprend la „ bonne Princesse ; on nous fait, malgré „ nous, servir à l'iniquité „. La Femme-de chambre alors, s'adressant à ses Compagnes, qui ne cessoient de lui marquer un étonnement qui tenoit de l'indignation, leur dit : „ Ne conviendrez-vous donc pas, „ Mesdames, que ce que la Reine nous dit „ souvent d'elle même, & ce qu'elle vient „ de nous en dire tout-à l'heure, est ab-„ solument contraire à la vérité, & qu'elle

„ ſe calomnie elle même ? La Reine man-
„ que donc à la juſtice „. Quand on eut tout entendu, on trouva le raiſonnement en forme & on y applaudit. La Reine fut la ſeule qu'il ne ſatisfit pas. „ Quoi !
„ c'eſt-là, dit-elle, où vous en vouliez
„ venir ; je ne m'y ſerois jamais attendue „. Elle goûtoit par avance le plaiſir de découvrir d'utiles vérités, & de pouvoir réparer quelque injuſtice inconnue ; on l'affligeoit en lui enlevant cette jouiſſance.

Un autre jour, la Ducheſſe de Luynes, ſa Dame-d'honneur, lui ayant fait connoître que certaines Perſonnes de la Cour blâmoient une démarche qu'elle avoit faite, en lui prêtant des intentions tout oppoſées à celles qu'elle avoit eues ; elle ſe contenta de lui répondre : „ Dieu ſait le con-
„ traire, & c'eſt lui qui nous jugera „. Le lendemain, ſans attendre que la Dame ſe rendît auprès d'elle, elle alla la trouver & lui dit : „ Je ne vous ai pas remercié hier
„ du bon avis que vous m'avez donné,
„ je vous en fais pourtant bien bon gré.
„ Ne me laiſſez, je vous prie, ignorer au-
„ cun des reproches qu'on pourroit me
„ faire ; car il ne ſuffit pas que nos inten-
„ tions ſoient droites, nous devons en-
„ core, autant qu'il eſt en nous, faire
„ enſorte qu'elles le paroiſſent „. La

Ducheſſe ſembloit vouloir s'excuſer ſur ce que le rapport qu'elle lui avoit fait avoit pu lui cauſer quelque peine : „ Oh! „ regardez donc dans cette glace, lui dit „ la Reine en riant, comme vous êtes „ contrefaite quand vous voulez vous re- „ pentir du bien que vous m'avez fait „. C'étoit peu pour cette Princeſſe d'accueillir ainſi la vérité par des témoignages de bonté, & de l'encourager par des remercîmens ſinceres, elle la récompenſoit toujours par un accroiſſement de confiance ; & l'on n'eut jamais plus de droits à ſon amitié, que lorſqu'on ſut mieux la ſeconder dans le deſir qu'elle avoit de ſe rendre irréprochable aux yeux de Dieu & des Hommes.

Une des rares qualités de la Reine, & qu'il eſt bien ſurprenant que le Cardinal de Fleury n'ait pas ſu mieux apprécier, c'étoit ſon extrême modération ; cette ſageſſe invariable, par laquelle elle ſut, jeune encore & à ſon arrivée en France, échapper à l'écueil de l'ambition, vers lequel elle étoit comme pouſſée par toutes les circonſtances réunies. Elle avoit ſur le Roi ſon époux, tout l'avantage que peuvent donner la ſupériorité de l'âge, une raiſon plus exercée & un caractere plus actif. Le jeune Prince, qui l'aimoit uni-

quement, avoit aſſez de confiance en ſa diſcrétion, pour tenir ſes Conſeils dans ſon apppartement & en ſa préſence. D'un autre côté, les Grands du Royaume les mieux intentionnés auroient deſiré, pour le bien de l'Etat, que le Monarque eût vu par les yeux d'une Princeſſe ſage, prudente, amie de l'ordre, ennemie du faſte & des folles dépenſes. „J'ai entretenu „la Reine très-long-temps, dit le Maré„chal de Villars dans ſes Mémoires, & „je lui ai dit: Madame, la ſatisfaction eſt „générale, & tous ceux qui connoiſſent „les grandes qualités qui ſont en vous, „deſirent que vous preniez empire ſur „l'eſprit du Roi„. Mais, ce qui étoit plus ſéduiſant encore, le Duc de Bourbon, alors premier Miniſtre, invitoit lui-même la Reine, la preſſoit même de prendre part aux affaires, ſe flattant de balancer, & peut-être même d'anéantir, par ſon crédit, le crédit naiſſant de l'Evêque de Fréjus, qui commençoit à lui faire ombrage. Mais, conſtante dans ſes principes, & n'écoutant que ſa raiſon, „Je me ſou„viens, lui répondit-elle, d'avoir ouï dire „à mon Pere, que le François accorde „tout aux Femmes, excepté le droit d'en „être gouverné; & je vous avoue que je „ne craindrois rien tant que de partager

„le ſort de ces Reines ambitieuſes, qui „ont fait leur malheur & celui des Peu- „ples, en portant au ſein des Empires „les agitations de leur cœur „. On eut beau revenir à la charge, la ſolliciter de nouveau, le faire même comme au nom de la Religion & des François, rien ne fut capable de lui faire prendre le change ; elle fut inébranlable dans ſa réſolution de laiſſer abſolument au Roi & à ſes Miniſtres le ſoin de gouverner l'Etat. Auſſi, un Ecrivain de ce temps, en traçant ſon portrait, n'oublie-t-il pas de faire honneur à ſon âge & à ſon Sexe de cette rare diſcrétion ; &, après l'éloge de la bonté de ſon cœur & de la douceur de ſon caractere ; après avoir dit qu'à beaucoup de raiſon elle joignoit beaucoup de vertu, il ajoute : „& elle a aſſez d'eſprit pour ne „ſe mêler de rien, & n'entrer dans au- „cune intrigue de Cour „. Il lui en falloit beaucoup, en effet, dans une conjoncture auſſi délicate, pour régler ainſi ſes deſirs par la ſageſſe, & ſavoir, en s'épargnant les mécomptes & les chagrins de l'ambition, ſe ménager le calme le plus profond, parmi les tourmentes d'une mer toujours orageuſe.

Un jour, pendant qu'elle étoit ſeule avec le Roi dans ſon appartement, le Duc de

Bourbon vint préſenter à ce Prince un Mémoire, dans lequel il ſe plaignoit beaucoup de l'Evêque de Fréjus. Le Duc ſe flattoit que la Reine, qui n'avoit pas elle-même à ſe louer du Prélat, appuyeroit ſes prétentions : elle garda un profond ſilence, tandis que le Roi, fort mécontent du Mémoire, prioit ſon Miniſtre de ne jamais lui en préſenter de ſemblable. Le lendemain, le Duc de Bourbon s'étant préſenté chez la Reine : » Que je ſouffrois » hier, lui dit-elle, de ne pouvoir vous » être d'aucune reſſource; mais vous ſavez » bien que c'eſt un devoir ſacré pour moi » de ne prendre aucune part à tout ce qui » eſt affaire d'Etat ».

Après la mort du Cardinal de Fleury, pluſieurs Perſonnes des mieux intentionnées de la Cour, vouloient faire agréer au Roi un premier Miniſtre. La feue Ducheſſe de Parme portoit avec zele un Sujet pour cet Emploi, & preſſoit le Dauphin ſon frere de la ſeconder. Ce Prince, ſuivant ſon uſage, conſulta la Reine, qui lui dit : » Donner un premier Miniſtre au Roi eſt » une bien grande affaire, & dont je n'oſe» rois me charger ni devant Dieu, ni de» vant les Hommes. -- Cela étant, conclut » le Dauphin, je laiſſerai comme vous agir » la Providence ». L'événement juſtifia la

ſageſſe de ce conſeil, au moins quant à l'intérêt du Sujet propoſé. Ses Protecteurs, au lieu de le ſervir par leur empreſſement, lui attirerent une honnête diſgrace & ſon éloignement de la France.

Par le même principe de diſcrétion & d'équité, jamais la Reine n'importuna le Roi, ni ſes Miniſtres, en faveur de ceux qu'elle protégeoit. Au comble de ſes vœux lorſqu'elle pouvoit faire un Heureux, elle ne ſe ſeroit pas pardonné de s'être attachée une Créature, en expoſant le bien public. » J'entends parler, diſoit-elle, de tant de » Gens qu'on dit être au-deſſous de leurs » Places, & que je jugerois moi-même très-» capables de les remplir, que je n'oſe proté-» ger perſonne pour l'Emploi de la plus pe-» tite importance ». Une Dame attachée à ſon ſervice la ſollicitoit vivement d'accorder ſa protection, pour un Poſte lucratif, à un de ſes Parens, qui ne pouvoit y prétendre qu'à titre de pure faveur : » Je le » ferois de tout mon cœur, lui répondit » la Reine, ſi vous pouviez me perſuader » qu'il y ait des cas où les récompenſes » deſtinées aux ſervices puiſſent devenir, » légitimement, les dons gratuits de l'ami-» tié. — Je voudrois bien, écrivoit-elle, » à une autre Dame, que mon amitié pour » vous fût toujours auſſi efficace qu'elle eſt

» vraie; mais auſſi je vous aime trop pour
» ne pas vous épargner l'odieux d'être ré-
» putée ma Favorite ».

Dans la crainte que l'exercice de ſon crédit, en faveur d'une Perſonne recommandée, ne devînt une injuſtice préjudiciable au Public ou à un Concurrent plus digne, jamais elle ne propoſoit un Sujet pour la moindre Place, qu'après avoir fait prendre auparavant les informations les plus poſitives ſur ſon aptitude à la remplir. Quelquefois même, ſes informations continuoient encore après que le Sujet étoit pourvu. En quelque temps qu'elle découvrît une erreur, elle s'empreſſoit de la réparer. Si, contre ſon intention & malgré tous ſes ſoins, elle avoit fait la moindre peine au moindre Particulier, elle vouloit qu'on l'en avertît; & la maniere dont elle réparoit une injuſtice involontaire, auroit pu faire deſirer qu'il lui en fût échappé plus ſouvent. On la vit, dans un cas douteux, faire une penſion viagere de douze cents livres à une Perſonne qu'elle craignoit d'avoir lézée, en accordant ſa protection à une autre qui concouroit pour le même Emploi.

Lorſque la reconnoiſſance ou ſon bon cœur la portoit à protéger ceux que les ſervices ou l'amitié lui avoient attachés,

c'étoit ſimplement, & ſans ſe paſſionner qu'elle expoſoit au Roi ou aux Miniſtres, avec le deſir qu'elle avoit de les avancer, les titres qui étoient en leur faveur. Contente lorſqu'on les mettoit en Place, elle l'étoit encore, lorſqu'on lui montroit que d'autres avoient des droits mieux fondés. Mais elle uſa toujours de tant de réſerve & de prudence dans ſes demandes, qu'il étoit bien rare qu'elles ne fuſſent pas accueillies des Miniſtres. Quelquefois le Roi, pour donner une leçon à ſes Courtiſans, leur diſoit : „ Je prévois qu'à telle occa„ſion tout le Monde va m'importuner, „ excepté la Reine „. Auſſi, tout ce qu'elle lui demandoit elle l'obtenoit ; & il marquoit publiquement le plaiſir qu'il avoit à l'obliger, en diſant avec complaiſance : „ Que Perſonne ne faſſe de démarches pour „ cette Place, la Reine me la demande „.

La diſcrétion de cette Princeſſe s'étendoit à tout. Sans chercher à découvrir les ſecrets de l'Etat, il arriva quelquefois qu'elle les connût, & alors elle les gardoit avec une prudence impénétrable. Elle ne ſe ſeroit pas pardonné de les confier même au Roi ſon pere. En voici une preuve aſſez remarquable. Après la mort du Roi Auguſte premier, le Primat de Pologne informa Louis XV, qu'il prévoyoit que les ſuffrages

de ſes Compatriotes ſe réuniroient pour porter de nouveau le Roi Staniſlas ſur le Trône, pourvu que ce Prince ſe montrât inceſſamment en Pologne. La Reine en fut inſtruite, & vit enſuite qu'on uſoit de lenteurs, & qu'on laiſſoit ignorer au Roi ſon pere ce qu'il lui étoit ſi important de connoître. Elle le vit, elle en ſouffrit, & ne fut pas tentée de laiſſer échapper ſon ſecret, ni même d'en altérer l'intégrité. Quelqu'un, lorſque l'affaire fut publique, lui diſoit que, ſans rien faire connoître au Roi Staniſlas, elle eût pu, au moins, ſouffler un mot au Maréchal de Villars, qui, ſans la compromettre, auroit parlé dans le Conſeil de maniere à faire avancer le Cardinal de Fleury. » Cela eſt vrai, » répondit elle; mais le Roi, en me con- » fiant ſon ſecret, n'avoit pas excepté le » Maréchal de Villars ».

Ennemie des cabales & des intrigues de Cour; ſans ambition, & ſans Favoris qui en euſſent pour elle, la Reine étoit cependant animée du zele, & l'on pourroit dire de la paſſion du bien public. Elle ne ſongeoit point à gouverner & à s'attirer l'autorité; mais elle deſiroit que l'Arbitre & les Miniſtres du Pouvoir ne l'exerçaſſent que pour faire triompher la Juſtice & rendre les Hommes heureux. Elle ne ſe mê-

loit pas de décider quand une guerre étoit légitime & inévitable; mais elle ne craignoit pas de dire au Roi, dans l'occasion, & de rappeller à ses Ministres, que les guerres les plus justes sont toujours à redouter, & que les plus heureuses sont encore des fléaux pour les Peuples. Elle n'alloit pas au-devant du Roi pour lui suggérer ses idées; mais, lorsque ce Prince paroissoit desirer ses conseils, elle ne lui en donnoit que d'utiles à sa gloire & au bien de son Royaume. C'est ainsi, par exemple, qu'elle l'exhorta plus d'une fois à être plus décisif dans son Conseil; qu'elle lui fit remarquer que de grandes affaires avoient échoué, parce que, se défiant trop de ses lumieres, il avoit préféré les vues particulieres de Gens qui le trompoient, à son propre jugement qui lui disoit vrai. Louis XV, dans une occasion, lui parloit avec complaisance du succès qu'avoit eu un acte d'autorité qu'il venoit d'exercer: » Je n'en suis pas surprise, » lui dit la Reine: un Roi n'est-il pas sûr de » se faire aimer & d'être obéi, quand il » parle en Roi, & qu'il agit en Pere »?

Elle se montra, dans tous les temps, la Mere affectionnée des Peuples. Elle s'affligeoit des maux qu'ils souffroient; ils lui devenoient personnels, elle en sentoit tout le poids. » Que la guerre est un fléau ter-

» rible pour les pauvres Peuples, écrivoit-
» elle à une Personne de piété qu'elle ho-
» noroit de sa confiance. Priez bien Dieu
» pour la paix; redoublez vos prieres, afin
» qu'il nous l'accorde ». Dans une autre
Lettre à la même : » Je finis l'Année bien
» tristement; je n'entends parler de toutes
» parts que de misere & de Nouvelles tragi-
» ques; priez & faites prier, pour que Dieu
» fasse cesser les maux qui nous affligent ».

Mais, de tous les maux publics, il n'en étoit point qui affectassent plus sensiblement la Reine que ceux de la Religion & des Mœurs. Les Corps politiques les mieux constitués portent, comme les corps naturels, un caractere essentiel d'instabilité, & s'avancent comme eux, à pas plus ou moins lents, vers leur dissolution. Il est quelquefois des temps de crise, où tout un Peuple, travaillé d'inquiétude, & comme fatigué de sa prospérité, ne paroît plus s'occuper qu'à la détruire par l'abus. Il est des temps d'effervescence & de guerres intestines, où l'orgueil des passions a pris la place des principes oubliés & des devoirs méconnus; des temps encore où les Administrateurs de l'Empire, moins jaloux de se rendre utiles à leur Poste, que d'y paroître nécessaires, conspirent eux-mêmes contre l'Autorité qui les emploie, en la mettant

aux prises avec une foule d'abus redoutables, qu'ils ont appellés & careſſés, au lieu de les réprimer. La Reine eut la douleur de voir ces temps de confuſion, d'orage & de malveillance. Elle vit de funeſtes débats entre deux Puiſſances, qui n'ont de droits inconteſtables aux reſpects des Peuples, qu'autant qu'elles ſavent, ſans ſe rien refuſer de ce qu'elles ſe doivent réciproquement, ſe renfermer dans les bornes reſpectives de leur mutuelle indépendance. Elle vit les Miniſtres de la Puiſſance ſéculiere s'ériger en Légiſlateurs dans le Domaine uſurpé d'une Puiſſance étrangere, Puiſſance qui, de ſa nature, ne peut non plus devenir la Rivale de la premiere que conſentir à être ſon Eſclave. Elle vit les Organes de la Juſtice ſtatuer en Pontifes, ſur ce qui concerne les Sacremens; prononcer ſur les diſpoſitions de ceux qui prétendoient avoir droit d'y participer, ou miſſion pour les conférer; en ordonner l'adminiſtration, la procurer même par la violence & le miniſtere de la Force armée. Elle vit les plus grands Evêques du Royaume, & les plus fideles Miniſtres de la Religion perſécutés, exilés, incarcérés, pour refus de reconnoître la compétence de Céſar dans l'exercice d'un Pouvoir tout divin, & que le Sauveur du Monde n'accorda qu'à Pierre.

Du ſein de ces abus & de ces profanations nâquit le Monſtre de l'Incrédulité. La Reine fut témoin de ſes premiers excès. Elle vit la marche rapide & les développemens audacieux du Syſtême des Impies. Elle vit leur Morale licentieuſe, propoſée à tous les Ages, corrompre toutes les Conditions, &, ſous les yeux du Magiſtrat complice, ſe propager ſans obſtacles par les manœuvres concertées de la Preſſe & du Burin. Elle vit enfin le double libertinage de l'eſprit & du cœur, porté à des excès juſqu'alors inouis, ſe répandre de la Capitale dans les Provinces, & y traîner à ſa ſuite tous les déſordres avant-coureurs de la diſſolution des Empires. Pénétrée de douleur, à la vue de ces ſcandales, la Reine ne ſe contentoit pas d'y oppoſer la ſainteté de ſes exemples; elle les dénonçoit à l'Autorité, elle ne ſe laſſoit point d'en ſolliciter la réforme; & c'étoit toujours avec un zele digne de la cauſe qui l'intéreſſoit, qu'elle la recommandoit aux Miniſtres prépoſés au ſoutien extérieur de la Religion & à la garde des Mœurs. Mais déja, ſans doute, le jugement de Dieu commençoit à s'exerçer ſur la France, & ce zele tout de feu ne tomboit plus que ſur des Ames de glace.

Dans l'impuiſſance de remédier à tous

les maux qui affligeoient la Religion en France, la Reine s'efforçoit d'étendre au loin son empire & de gagner au Seigneur de nouveaux Adorateurs. On la vit encourager elle-même ces Hommes apostoliques qui se dévouent à porter la Foi aux Nations idolâtres, & devenir par ses soins & ses bienfaits, la Protectrice de la Religion jusqu'aux extrémités de la Terre. Elle obtenoit du Roi le passage gratuit des Missionnaires sur les vaisseaux de l'Etat; elle intéressoit le Ministre de la Marine en leur faveur. Elle jouissoit de tout le plaisir qui peut flatter la Puissance, lorsqu'elle pouvoit la faire servir ainsi à l'avancement de l'Œuvre de Dieu. Les nouvelles conquêtes que faisoit la Religion devenoient ses plus beaux triomphes. Jalouse de les connoître, une des conditions qu'elle attachoit à ses bienfaits pour les Missionnaires, c'étoit qu'ils l'informassent, par des Relations circonstanciées, des bénédictions que le Ciel répandoit sur leurs travaux. Ceux d'entr'eux que les affaires de la Religion rappelloient en France, étoient, quand ils le vouloient, admis à ses audiences particulieres. Elle prenoit un plaisir singulier à les entendre : elle leur faisoit plusieurs questions, bornant toute sa curiosité à ce qui pouvoit intéresser la

gloire de Dieu. Quelquefois, pénétrée d'un religieux respect, à la vue de ces Hommes vénérables, déja les Confesseurs, & brûlant du desir de devenir les Martyrs de la Foi, elle se prosternoit à leurs pieds, & ne se relevoit qu'après qu'ils lui avoient donné leur bénédiction.

L'on eut dit que cette pieuse Princesse n'estimoit de la Grandeur, que le privilege qu'elle lui donnoit de mieux faire sentir à la Multitude que rien n'est grand que Dieu, ou ce qui est pour Dieu. Les hommages empressés des Peuples autour de son Trône, elle les offroit avec les siens au pied des Autels. Sa foi se produisoit dans toutes les occasions, avec une vivacité toujours édifiante pour le Public. Dans nos Eglises, & parmi nos Cérémonies religieuses, son recueillement & sa profonde piété sembloient dire aux Fideles : » Oubliez la Reine, pour ne vous » occuper que de la présence du Dieu » qu'elle adore ». Un jour qu'elle se trouvoit à Sêve, chez la Princesse d'Armagnac, elle s'apperçoit qu'on porte le St. Viatique à un Malade ; elle sort à l'instant suivie de sa Cour, se fait jour à travers une multitude de Villageois attroupés pour la voir ; accompagne le Saint-Sacrement jusque dans la cabane d'un Paysan, & as-

iſte à la cérémonie de l'Adminiſtration. Elle s'approche enſuite du lit du Malade, qu'elle exhorte à la réſignation ; &, jugeant par tout ce qui l'environne, qu'elle parle à un Pauvre, elle laiſſe, en ſortant, une aumône conſidérable à ſa femme.

Tout ce qui avoit quelque rapport à la Foi, intéreſſoit vivement la Reine. Elle ne croyoit pas qu'il lui ſuffît, dans le Rang qu'elle occupoit, de révérer les Myſteres de la Religion & de ſuivre ſa Morale, elle marquoit un profond reſpect pour ſes moindres Cérémonies, & une religieuſe fidélité à ſes plus petites Pratiques. Elle voyoit dans les Miniſtres des Autels un Caractere auguſte, toujours digne de ſes hommages ; &, quoiqu'elle ſût graduer ſon eſtime ſur leurs vertus perſonnelles, elle donnoit en Public les mêmes marques de conſidération à la ſainteté de leur Miniſtere. Si elle s'entretenoit avec les Evêques, qui avoient occaſion de lui faire leur cour, c'étoit ordinairement pour s'informer de l'état de la Religion dans leurs Dioceſes, & leur marquer l'intérêt qu'elle y prenoit. Parmi pluſieurs de ceux qu'elle honoroit d'une eſtime particuliere, on diſtinguoit l'Archévêque de Paris, M. de Beaumont, & l'Evêque d'Amiens, M. de La Motte. Ces deux Prélats, l'honneur du Clergé de

France, également respectés à la Cour, n'y paroissoient l'un & l'autre que lorsque l'intérêt de la Religion, ou des ordres particuliers les y appelloient; jamais aussi souvent que la Reine eut desiré de les y voir. Dans les différens exils, où son attachement inébranlable aux vrais principes conduisirent l'Archévêque de Paris, la Reine s'empressoit de le consoler, lui écrivant les Lettres les plus touchantes & les plus propres à le soutenir, s'il eut eu besoin d'encouragement dans la cause qu'il défendoit. Ayant appris que le vertueux Prélat étoit malade à l'Abbaye de la Trappe, où il avoit obtenu de se retirer pendant un orage, elle en parla plusieurs fois au Roi, qui en paroissoit affligé. Un jour qu'il le plaignoit beaucoup; »Eh quoi, Monsieur, » lui dit-elle, vous plaignez Athanase; vous » êtes le Maître, & il mourra dans son » exil? -- Non, lui répondit Louis XV, il » n'y mourra pas ». Et, sur le champ, il prit des mesures pour son rappel.

La vertu de l'Evêque d'Amiens avoit quelque chose de plus conciliant que celle de l'Archévêque de Paris. La Reine aimoit sur-tout en lui cette noble & aimable franchise avec laquelle il disoit à la Cour de ces vérités fortes, qu'il n'étoit pas ordinaire d'y entendre, & qui étoient tou-

jours bien reçues de sa part. L'estime que Louis XV avoit pour lui alloit jusqu'au respect. Il le voyoit avec plaisir, il l'appelloit son Saint; &, lorsqu'il prenoit congé de lui, il se recommandoit à ses prieres. »Sire, lui dit un jour l'Evêque, » je prie tous les jours pour Votre Majesté; » & c'est du fond de mon cœur que je demande à Dieu, pour Elle, une grace que » je voudrois obtenir au prix de tout mon » sang». -- Continuez de la demander, » lui répondit le bon Louis XV, qui comprit sans peine de quelle grace vouloit » parler le saint Evêque».

La Reine eut desiré pouvoir attirer M. de La Motte à Compiegne, toutes les fois que la Cour y alloit. Elle ne manquoit pas de l'inviter à s'y rendre, & quelquefois elle l'y détermina, en combattant les prétextes qu'il alléguoit pour s'en dispenser; tantôt, qu'il n'avoit pas d'habit court, & que les Tailleurs d'Amiens n'en savoient pas faire à l'usage des Evêques; tantôt, qu'à son âge, il n'étoit plus bon à rien qu'à figurer dans une collection d'Antiques. La Reine agissoit avec lui sur le ton de l'amitié. »Tâchez, lui écrivoit-elle, de venir » nous voir un petit moment. -- J'espere » tout de vos prieres, je m'y recommande » particuliérement. -- Pardonnez-moi, si

» je vous importune encore pour ce pau-
» vre Malheureux : je m'y intéresse d'autant
» plus qu'il me procure l'occasion de vous
» assurer combien je vous respecte & vous
» aime ».

Lorsque le saint Evêque étoit à la Cour, la Reine lui demandoit qu'il dît la Messe à son intention ; &, lorsqu'il partoit, « il » faut, lui disoit-elle, que je vous donne » les honoraires de vos Messes ». Elle lui faisoit de petits présens, ouvrage de ses mains : c'étoient des Maximes de piété, qu'elle avoit imprimées, des cordons d'Aube qu'elle avoit tressés, des tableaux de dévotion qu'elle avoit peints. « J'ai une » extrême reconnoissance, lui écrivoit M. » de La Motte, de retour à Amiens d'un » de ses voyages, de l'accueil dont Votre » Majesté m'a honoré. J'ose le lui dire, » elle a soulagé la honte que j'avois de me » montrer ; &, en supportant ma surdité » avec tant de patience, elle m'a enhardi » de façon que, si je vis jusqu'à son pre- » mier voyage de Compiegne, je suis ré- » solu d'y reparoître ». La Princesse le faisoit toujours asseoir en sa présence : ce qui lui faisoit dire, qu'il étoit honteux d'avoir, comme les Dames, le Tabouret chez la Reine.

Un jour que le Prélat se trouvoit avec

la Famille Royale, chez la Ducheſſe de Villars : ,, Je crois, mon Vénérable, lui ,, dit la Reine, que vous devez voir dans ,, notre Cour bien des abus qui échappent ,, à nos yeux profanes. -- Celui qui me ,, frappe le plus, répondit le ſaint Evêque, ,, c'eſt de m'y voir moi-même, goûtant la ,, conſolation auprès de Votre Majeſté, au- ,, lieu d'être occupé à la répandre parmi ,, mes pauvres Diocéſains ,,. -- Et l'habit ,, court, reprit le Dauphin, croyez vous ,, que M. d'Amiens ne l'ait pas ſur le cœur ? ,, -- Il eſt vrai, Monſeigneur, continue le ,, Prélat, que j'ai ſur le cœur & que je ,, trouve bien indigeſte que l'on nous faſſe ,, dépoſer, de par le Roi, l'habit que nous ,, portons de par Dieu ,,. Le Dauphin lui donna enſuite occaſion de dire ſon ſentiment ſur d'autres abus relatifs à la réſidence eccléſiaſtique & à la répartition des biens du Sanctuaire. ,, Savez-vous bien, mon ,, Saint, dit alors la Reine à l'Evêque, que, ,, quand vous êtes avec mon Fils, vous ne ,, ſavez plus que médire, & que je com- ,, mence à craindre qu'après avoir paſſé en ,, revue les torts des Gens d'Egliſe, vous ,, ne veniez à vous rabbatre ſur ceux des ,, Reines ? -- Le plus grand tort, Madame ,, répondit M. de La Motte, que les Reines ,, puiſſent avoir, ſera toujours de ne pas

„ prendre en tout Votre Majeſté pour mo-
„ dele.-- Oh ! voyez-donc, s'écria la Reine,
„ ce que c'eſt que de reſpirer l'air des
„ Cours : ne voilà-t-il pas que l'Evêque
„ d'Amiens parle auſſi le langage des Cour-
„ tiſans les plus corrompus „ ?

Dans une autre occaſion, la Reine di-
ſoit à M. de La Motte que les Evêques,
qui font faire des prieres publiques, pour
écarter les autres fléaux qui affligent leurs
Troupeaux, devroient bien en ordonner
auſſi, pour obtenir la ceſſation du ſcandale
occaſionné par un déluge d'Ecrits licen-
cieux & impies qui inondoient la France.
„ Si nous ne nous adreſſons pas à Dieu
„ pour lui demander cette grace, répondit
„ le ſaint Evêque, c'eſt parce qu'il a chargé
„ le Conſeil de Verſailles de nous en faire
„ jouir. -- Voilà parler en Evêque, reprend
„ le Dauphin : hé bien, demandez donc à
„ Dieu la converſion de notre Conſeil. --
„ Je me garderai bien, Monſeigneur, de
„ demander la vôtre. -- Il eſt vrai que,
„ ſur ce chapitre, je ſais aſſez à quoi m'en
„ tenir ; mais, combien d'autres ſur leſquels
„ j'aurois beſoin de converſion. Ne craignez
„ donc pas de prier pour moi, plus que
„ pour perſonne, ſans en excepter la Reine,
„ qui voudroit que le Monde entier priât
„ pour elle „. C'eſt ainſi que, par les ſoins
&

& la piété de cette religieuse Princesse, les bons principes se perpétuoient à sa Cour, & servoient du moins à l'édification de sa Famille.

Mais tout le bien qu'elle provoquoit autour d'elle, & celui qu'elle voyoit en espérance dans l'Héritier du Trône, ne la consoloient point des maux de la Religion, qui prenoient de jour en jour un caractere plus effrayant. Un des événemens qui affligerent le plus sa piété pendant son séjour en France, ce fut la destruction des Jésuites. Elle avoit toujours singuliérement affectionné ces Religieux. Ils n'eussent été que malheureux qu'elle se seroit efforcée de les secourir; mais elle les croyoit encore, comme le Dauphin son Fils, *utiles à la Religion & nécessaires à l'éducation chrétienne de la Jeunesse dans nos Provinces*. Aussi épuisa-t-elle tous les moyens humains pour conjurer l'orage qui les menaçoit. Plus active à les servir que M. de Beaumont lui-même, elle eut voulu que ce Prélat eût publié plutôt la Lettre Pastorale qu'il donna pour leur justification, Piece la plus propre à démontrer leur innocence à tout Tribunal où leurs ennemis n'auroient pas siégé comme Juges (1).

(1) L'on a vu tel de ces Juges porter l'impudeur jusqu'à prôner lui-même la corruption active

Dans le temps que cette affaire s'agitoit, elle fit un jour appeller le Duc de Choiseul, & lui dit : „ Vous savez, Monsieur, „ que je ne me mêle point d'affaires, & „ que je ne vous importune pas par mes „ demandes : c'est ce qui me donne la con„ fiance que vous ne me refuserez pas une „ chose que je crois bien juste, & à laquelle „ est attaché le bonheur de ma vie : pro„ mettez-moi que l'affaire des Jésuites n'ira „ pas jusqu'à leur destruction. -- Sa Ma„ jesté, répond le Ministre, me demande „ un Miracle. -- Hé bien, poursuit la Reine, „ faites ce miracle, & vous êtes mon Saint „. Le miracle ne se fit point ; & le Duc, trop favorable au Philosophisme pour avoir jamais été le Saint de la Reine, le fut encore moins depuis ce temps-là.

L'on sait assez qu'il n'étoit pas nécessaire que cette Princesse appellât le zele du Dauphin son Fils sur cette affaire. Ce Prince s'étant rendu auprès d'elle, au sortir du Conseil, dans lequel on avoit ratifié la dissolution de la Société, elle lui demanda quel avoit été son avis ? „ Mon avis, „ répondit-il, a été que je ne pouvois ni

---

& passive, en calculant, dans un Mémoire imprimé au sein de la Capitale, les sommes qu'il lui en avoit coûté pour consommer la ruine des Jésuites.

„en honneur, ni en conſcience ſouſcrire „à une pareille réſolution; mais le Roi „a jugé à propos de compter les voix „. Le Roi Staniſlas ne penſoit pas autrement ſur le Procès ſuſcité aux Jéſuites que la Reine ſa Fille & le Dauphin ſon Petit-Fils. Craignant même les malheurs que préſagent toujours à un Empire les injuſtices éclatantes; & découvrant, dans celle qui ſe tramoit, un attentat révoltant contre les principes les plus ſacrés, ce ſage Prince mit tout en œuvre pour en épargner le reproche à l'Autorité. Mais ce fut ſans ſuccès, parce que l'Autorité, dès-lors, n'avoit pas de plus grands ennemis que ſes premiers Agens (1).

---

(1) Voici une Lettre du Roi Staniſlas au Roi ſon Gendre ſur cette affaire. „ Monſieur, mon Frere, tandis que le Public s'étonne, & que vos plus fideles Sujets gémiſſent de la perſécution ſuſcitée aux Jéſuites, qu'il me ſoit permis de vous expoſer auſſi ma vive douleur ſur ce triſte événement, qui révolte ma raiſon en affligeant mon cœur. Si l'eſtime & la conſidération que j'ai pour cette Société lui donnent droit à ces ſentimens, le bien de la Religion, votre autorité, l'utilité publique de votre Royaume ſont les motifs qui me touchent le plus dans cette affaire. Toute injuſtice doit ſe briſer au pied de votre Trône. En arrêtant cette perſécution inouie, parvenue au terme de la plus grande animoſité, vous manifeſterez votre ſageſſe, votre juſtice, votre autorité.... Vos prédéceſſeurs les ont établis, il ne vous reſte à vous qu'à les maintenir: & à moi

La ſeule reſſource qui reſtât à la Reine, dans la douleur de ne pouvoir épargner aux Jéſuites le ſort que leur avoient préparé les manœuvres concertées du Vice & de l'Impiété, fut de travailler à leur en adoucir la rigueur. Placés par leurs Perſécuteurs, entre le crime de l'Apoſtaſie & le plus cruel exil, tous ces Religieux opterent pour ce dernier parti. La Reine obtint des paſſages gratuits ſur les vaiſſeaux du Roi pour ceux d'entre eux qui deſirerent de ſe rendre dans les Pays infideles en qualité de Miſſionnaires. Elle en adreſſa un très-grand nombre au Roi Staniſlas, qui les accueillit dans la Lorraine. Elle intéreſſa en leur faveur toutes les Perſonnes aiſées de ſa connoiſſance. Elle mit à contribution la Famille Royale, & Louis XV lui-même, qui leur payoit réguliérement une penſion de 30,000 livres ſur ſa Caſſette. De ſon côté, après avoir épuiſé tous ſes moyens, & voyant qu'il reſtoit encore des beſoins à pluſieurs de ces infortunés Proſcrits, elle emprunta, elle fit vendre ſes bijoux, pour procurer un viatique & des voitures à ceux à qui leur grand âge ou des infirmités rendoient ce ſecours néceſ-

---

qu'à vous aſſurer du tendre attachement avec lequel je ſuis, Monſieur, mon Frere, de votre Majeſté, le bon Frere, STANISLAS ROI ».

ſaire pour gagner la Terre de leur exil. A la mort du Roi de Pologne, la Reine conjura Louis XV de conſerver aux Jéſuites leur exiſtence dans la Lorraine, au moins tant qu'elle vécût; & ce Prince, malgré le vœu contraire des Ennemis de ſa gloire, prit ſur lui d'accorder cette ſatisfaction à ſa vertueuſe Epouſe.

Jamais la Reine n'avoit voulu renoncer à l'eſpérance du rétabliſſement des Jéſuites en France; &, toute ſa vie, elle ſe flatta que quelque heureuſe circonſtance pourroit le déterminer. Au moins ne pouvoit-elle douter que le premier acte de juſtice de ſon Fils, s'il fût monté ſur le Trône, n'eût été leur rappel. Un jour qu'elle étoit occupée de la broderie d'un riche ornement d'Egliſe, le Pere Griffet, qu'elle eſtimoit pour ſon ſavoir & ſa piété, ſe préſenta à ſon audience: »Tenez, Pere, lui »dit-elle, voici une chaſuble que je deſ»tine à la premiere de vos Maiſons qui »ſera rétablie. -- Cela étant, Madame, »répond le Jéſuite, Votre Majeſté pour»roit ſe contenter d'en faire un point par »jour. -- J'eſpere mieux que vous, pour»ſuit la Reine : je verrai ce que je deſire, »je dirai mon *Nunc dimitis*, & je mourrai »de joie».

Au lieu du rétabliſſement de la Société

qu'elle chérissoit, la Reine eut au contraire la douleur de voir que l'Incrédulité, qui avoit célébré comme un triomphe la chûte de ce Corps religieux, ne se promettoit rien moins que l'extinction totale des autres, après leur avilissement. Pour parvenir à son but, tantôt elle les traduisit au Tribunal de la Politique comme des fardeaux onéreux à l'Etat; tantôt elle provoqua contre eux des Réglemens assassins; quelquefois elle jetta dans des Cœurs inconstans le perfide espoir de recouvrer, par une apostasie facile, des droits d'indépendance & de propriété trop légérement aliénés : plus souvent encore, elle s'appliqua à armer les Membres contre les Membres, afin d'armer plus sûrement ensuite l'Autorité contre les Corps. Témoin des désordres introduits par ces manœuvres dans la Maison du Seigneur, la Reine regrettoit, comme St. Louis, de ne pouvoir les couvrir de son manteau royal. On vit cette pieuse Princesse se rendre dans une Abbaye célebre, & dire aux Religieux assemblés pour la recevoir : » Je viens ici, » mes Peres, pour vous assurer que le Roi » désapprouve beaucoup la démarche irré» fléchie de plusieurs d'entre vous. Elle » offre un grand scandale à l'Eglise, un » triomphe à vos Ennemis, & à moi la » plus sensible affliction. Croyez-moi :

„déposez vos prétentions, & gardez vos „saints habits„.

La Reine ne se dissimuloit pas qu'une réforme, conduite par les mains de la Religion, n'eût été plus que desirable en France dans plusieurs Ordres religieux. Mais, sachant distinguer la chose de l'abus, elle eut horreur, dans tous les temps, de ces cruels Empiriques qui ne savent opposer aux maladies que des recettes homicides. Elle avoit pour principe d'honorer un état dont la sainteté n'a rien de commun avec des foiblesses ou des vices qu'il condamne, & qu'on l'empêchoit de corriger. Elle lui donnoit, en toutes rencontres, des marques distinguées de son estime. Si, dans ses voyages, elle s'arrêtoit dans une Ville, elle alloit visiter des Communautés de Religieuses. Si, dans le temps qu'elle étoit à Compiegne, il se faisoit quelque cérémonie de Profession ou de Prise-d'habit, elle y assistoit; &, lorsqu'elle en étoit priée, elle se faisoit un plaisir de donner elle-même le voile religieux. Ce fut dans le temps même qu'elle entendoit le plus parler de destruction d'Ordres & de Couvens qu'elle employa une partie de ses biens héréditaires à faire élever un Monastere dans la Ville royale, pour l'éducation de la Jeunesse: Monument respectable de sa sa-

geſſe & de ſa piété, qui accuſera encore chez nos Neveux ces ſyſtêmes impies & deſtructeurs qui ont préparé la déſorganiſation de l'Empire.

Parmi les nombreux abus qui déshonoroient la Religion, & que la Reine eut voulu pouvoir bannir du Royaume, il en étoit un qui excitoit particuliérement ſon zele & ſa douleur, parce qu'il ſemble appeller plus directement le Peuple au mépris des Lois divines & humaines: c'étoit la profanation des Dimanches & des Fêtes, par ces travaux que l'on croit ſacrés, dès qu'on les a nommés *travaux publics* ou *travaux du Roi*, quoiqu'il ſoit d'ordinaire fort indifférent & au Public & au Roi que ces travaux s'achevent un peu plutôt ou un peu plus tard (1). Louis XV, à la priere de ſon Epouſe, donna pluſieurs fois des ordres dans ſon Conſeil pour faire ceſſer ce ſcandale. Les Rois commandent : mais

(1) Le Particulier croit bientôt que ſes travaux ne ſont pas moins urgens que les travaux publics; & il s'y livre, ſans craindre d'être réprimé par l'Autorité dont il ſuit l'exemple. Long-temps avant que l'horrible Impiété, diviniſant le Crime infâme, eût dit au milieu du Temple le plus auguſte de la France : *Vous n'aurez plus d'autre Dieu que la Licence, ni d'autres Fêtes que celles que vous conſacrerez à ſon culte*, le Ciel étoit indigné de ne plus voir dans ce Royaume que des Fêtes profanées par des travaux défendus, ou ſouillées par la diſſolution.

les Rois les plus puiſſans peuvent-ils ſe flatter d'être obéis, lorſqu'ils ont le malheur de ne plus commander qu'à un Peuple irréligieux ? Un jour de Dimanche, que la Reine étoit à Fontainebleau, elle apprend que des Ouvriers travailloient publiquement, travailloient à conſtruire une ſalle de Spectacle, & travailloient deux heures après en avoir reçu la défenſe expreſſe du Roi, ſignifiée par un Gentilhomme-de la Chambre. La Princeſſe, ſur le champ, fait appeller l'Entrepreneur des travaux, & lui demande comment il oſe déſobéir ainſi à Dieu & au Roi ? Celui-ci allegue comme excuſe, que, depuis la défenſe du Roi, ſes Ouvriers ont travaillé plus ſecrétement, & que, d'ailleurs, comme il s'agit d'un travail public, il a tellement compté qu'il y employeroit les Dimanches, que s'il ne le fait pas, à défaut de pouvoir livrer ſon ouvrage au jour fixé, il perdra telle ſomme convenue. » Tenez, lui dit » la Reine, la voilà cette ſomme. Allez » donc fermer votre attelier, & gardez-» vous bien, à l'avenir, de contracter des » engagemens que vous ne puiſſiez remplir » qu'en enfreignant ainſi la Loi de Dieu & » les ordres du Roi ».

En quelque endroit que cette Princeſſe rencontrât un abus injurieux à la Religion,

le premier vœu de son cœur étoit de chercher à le réformer. Se trouvant à la Cour du Roi Stanislas, dans les dernieres années de sa vie, elle apprit qu'une Dame, enthousiaste du systême d'éducation du Philosophiste Jean-Jacques, s'amusoit à en faire l'essai sur une jeune Fille, dont de pauvres Parens s'estimoient heureux de lui abandonner le soin, & qu'elle faisoit élever sans permettre qu'on lui dît un mot ni de Dieu ni de la Religion. La Reine vit l'Enfant, & elle en eut pitié. Elle vouloit parler à la Dame qui s'étoit emparé de son éducation; mais, sur ce qu'on l'assura qu'elle ne gagneroit rien par représentations, après en avoir prévenu le Roi son pere, elle fit enlever la jeune Fille & se chargea de lui faire donner une éducation chrétienne dans un Couvent, où elle paya sa pension.

Apres la gloire de Dieu, ce qui touchoit le plus la Reine de France, c'étoit le bonheur des Peuples. Toutes ses vues se portoient à leur faire du bien, & toute sa conduite tendoit à leur soulagement. Les exemples du Roi son pere parloient sans cesse à son cœur. Elle le disoit quelque fois : » Qu'elle eût voulu pouvoir reproduire en France tous les Monumens de » charité dont il couvroit la Lorraine ». Protectrice généreuse de tous ceux qui

étoient dans le besoin, elle les accueilloit avec bonté : son crédit & ses richesses étoient leur patrimoine. Jamais elle ne détourna ses regards de dessus les Malheureux, qui s'attachoient en foule à ses pas. S'ils se présentoient sur son passage, elle les écoutoit; s'ils lui remettoient des Mémoires & des Placets, elle les recevoit; les faisoit examiner & les examinoit elle-même. C'étoit toujours elle qui, la premiere, à la Cour, entendoit ces cris de l'Indigence & du Malheur, qui s'éleveroient envain du fond des Provinces, s'ils n'étoient portés par la Bienveillance jusqu'à l'oreille des Rois. Souvent des Communautés, des Cantons & des Provinces entieres, frappés de quelques-uns de ces fléaux qui sollicitent des décharges de subsides ou des secours, les obtinrent plus promptement par la médiation de la Reine, qui engageoit les Ministres à approfondir la légitimité de la demande & à y faire droit.

Toujours disposée, empressée même à tendre aux Pauvres une main secourable, elle savoit gré à tous ceux qui se chargeoient de leurs intérêts & lui parloient en leur faveur. » Celui qui ne demande pas pour » lui, disoit-elle, a un double droit pour » se faire écouter ». Pendant un voyage

de Compiegne, un Curé des environs de cette Ville lui fit demander une audience, pour lui parler en faveur des pauvres Habitans de ſa Paroiſſe. „ M. le Curé, lui „ dit la Reine en l'abordant, vous n'ima„ gineriez pas combien, en ce moment, „ j'ai de Pauvres à ma charge : mais, par„ lez-moi toujours des vôtres; peut-être „ ſont ils de la Claſſe des plus miſérables „. Le Curé lui obſerva que ce n'étoit pas des ſecours pécuniaires qu'il réclamoit de Sa Majeſté, mais ſa protection contre des vexations exercées par des Directeurs de chemins publics & de Percepteurs de Tailles. Il lui remit en même-temps un Mémoire, qu'elle lut en entier & qu'elle jugea digne de ſon attention. Elle l'envoya ſur le champ au Miniſtre auquel il appartenoit d'en connoître; elle aſſura le Curé qu'elle ſuivroit d'autaut plus volontiers ſon affaire, qu'elle lui paroiſſoit intéreſſer encore d'autres Paroiſſes que la ſienne : elle le fit en effet, & ne le fit pas envain.

Quoique dans l'âge encore qui rend plus excuſables les dépenſes de fantaiſie; d'un Sexe auquel on les pardonne aſſez volontiers; &, ſur-tout d'un rang où les profuſions paſſent pour des bienſéances, la Reine, modérée dans tous ſes goûts,

ne paroiſſoit occupée que des beſoins du pauvre Peuple. Il vaut mieux, diſoit-elle un jour, écouter ceux qui nous crient de loin : *ſoulagez notre miſère*, que ceux qui nous diſent à l'oreille : *augmentez notre fortune*. Elle eut le courage, & c'en eſt un grand pour une Reine, de ſupporter quelquefois le ſérieux de certains Viſages mécontens, & d'entendre dire autour d'elle, qu'elle étoit peu généreuſe. Mais ce reproche de la Cupidité fut pour elle un reproche honorable, & la Poſtérité la louera d'avoir dit plus d'une fois à d'avides Courtiſans : „ Les tréſors de l'Etat ne „ ſont pas nos tréſors. Il ne nous eſt pas „ permis de divertir en largeſſes arbi- „ traires des ſommes exigées par deniers „ du Pauvre & de l'Artiſan „.

A la mort de la Comteſſe de Toulouſe, qui occupoit le joli Château de Lucienne, Louis XV l'offrit à la Reine, pour lui ſervir de Maiſon de plaiſance. La Princeſſe, en remerciant le Roi de l'offre qu'il lui faiſoit, lui demanda quelques jours pour y réfléchir. Les Dames de ſa Cour, fort étonnées qu'elle pût délibérer en pareil cas, la preſſoient à l'envi d'accepter, en lui faiſant ſur-tout valoir l'avantage de pouvoir jouir, quand il lui plairoit, des douceurs de la ſolitude qu'elle aimoit. Au bout de

quelques jours, la Reine leur dit : „ Votre „ goût, mes Dames, seroit aussi le mien. „ Mais j'ai voulu savoir ce qu'il m'en „ coûteroit pour le satisfaire, & cela est „ énorme. Il m'en coûteroit plus, pour „ aller passer une seule nuit à Lucienne, „ que pour dormir un an à Versailles. Ainsi „ je ne veux plus y penser ; n'en parlons „ plus „.

Après la mort du Roi Stanislas, on lui faisoit envisager qu'elle avoit, comme unique héritiere de ce Prince, un titre pour réclamer au moins une pension sur la Lorraine. „ Je veux bien croire, ré„ pondit-elle, qu'on ne me la refuseroit „ pas, si je la demandois; mais il y apparence „ aussi qu'on la feroit payer aux pauvres „ Lorrains, & je n'en veux point à ce prix „.

Sentant assez qu'une Reine de France, sans qu'elle s'en mette fort en peine, ne court jamais risque d'être méconnue de ses Sujets (1), elle s'occupoit fort peu de la pompe extérieure de sa Cour. Ses équipages lui paroissoient toujours de mode, son Train toujours assez brillant & ses ameu-

---

(1) Cette réflexion & quelques autres de même nature, étoient, il y a huit ans, des vérités incontestables. Quoiqu'obscurcies depuis, ces vérités pourtant n'ont pas été détruites ; &, le nuage de la scélératesse dissipé, elles reparoîtront intactes.

blemens aſſez ſomptueux. Plus d'une fois on lui entendit dire : „ A quoi bon ces „ changemens ? ce que j'avois valoit au„ tant que ce qu'on me donne „. Comme ce n'étoit qu'à regret, & par état, qu'elle ſe prêtoit à cette magnificence qui doit accompagner la Majeſté dans la repréſentation, dès qu'elle étoit libre, elle ſe plaiſoit à habiter ce qu'on appelloit ſes petits Appartemens, où tout reſpiroit la plus grande ſimplicité. „ Ce n'eſt qu'ici, diſoit„ elle un jour à ſa Dame-d'honneur (1), „ que je puis expier un peu ce luxe de „ néceſſité qui m'inveſtit par-tout ail„ leurs „.

Toujours guidée par le même principe d'affection pour ſes Sujets, & dans la crainte de leur être à charge, elle s'interdiſoit toutes les jouiſſances qu'on n'achete qu'à grands frais. Elle ne trouvoit d'amuſemens purs que ceux qui ne coûtoient rien au Peuple ; & l'on ſe rappelle encore que l'on fit à ſa mort la remarque, qui valoit ſeule un grand éloge : que, pendant quarante-trois ans qu'elle avoit été ſur le Trône, elle n'avoit occaſionné à l'Etat que la dépenſe d'une ſeule Fête, celle de ſes Nôces.

(1) Madame la Maréchale de Mouchy.

Ce n'étoit pas aſſez pour la Reine de reſpecter les deniers publics, elle étoit également économe de ſes revenus particuliers, dont elle ne croyoit jouir qu'en les employant au ſoulagement des Malheureux. Quelqu'un ayant pris la liberté de lui demander un jour pourquoi elle refuſoit ſi conſtamment, à quelques Seigneurs de la Cour qu'elle eſtimoit, le plaiſir qu'elle auroit elle-même partagé avec eux, d'aller dîner dans leur Château ? „ Je vous le di-
„ rai, en confidence, répondit-elle : c'eſt
„ qu'après avoir dépenſé pour un petit écu
„ à mon Hôte, il faudroit que je don-
„ naſſe cinquante Louis à ſes Domeſti-
„ ques. Mes Pauvres payeroient trop cher
„ ma petite ſatisfaction „.

Il n'étoit pas de privation à la quelle la Princeſſe n'eût le courage de ſe condamner en faveur des Pauvres. Dans ſon jeune âge, elle auroit aſſez aimé les bijoux, & elle avoit ſur-tout un goût particulier pour les porcelaines étrangeres. Les Marchands du Château, qui le ſavoient, ne manquoient pas d'étaller, ſur ſon paſſage, ce qu'ils avoient de plus curieux dans le genre qu'elle aimoit. Elle s'arrêtoit quelquefois un inſtant devant leurs boutiques; mais, connoiſſant ſon foible, elle s'étoit fait une loi de renvoyer toujours au lende-

main l'achat d'une chofe qui lui avoit plû; &, le lendemain, l'amour des Pauvres l'avoit emporté fur celui des bijoux. Un jour qu'on lui en propofoit un auffi commode qu'élégant, mais d'affez grand prix; „ Il me plairoit affez, dit-elle au Mar„ chand; mais, pour en bien juger, il „ me faudroit mes yeux de demain „. Le lendemain, elle n'y eut plus penfé : on lui annonce que le Bijoutier demande à parler à SA MAJESTÉ. „ Oh! à coup fûr, ré„ pond la Reine, ce n'eft point à ma „ *Majefté* qu'il en veut, ce n'eft qu'à ma „ Fantaifie : vous lui direz qu'elle eft „ partie „.

On vit cette charitable Princeffe calculer jufqu'au prix d'une robbe qui lui plaifoit, & refufer de l'acheter, en difant: „ C'eft trop cher : j'ai affez de robbes, „ & nos Pauvres manquent de chemifes „. Dans une autre occafion où, par le même motif, elle n'avoit pas voulu fe donner un meuble qui lui étoit utile, le Roi, qui en fut informé, le fit acheter fans qu'elle le fut, & placer dans fon appartement.

C'étoit par cette févere économie & ces fages réductions de fes dépenfes que la Reine favoit former un tréfor toujours ouvert aux befoins des Malheureux. Chacune de fes aumônes lui coûtoit une pri-

vation, & ses aumônes étoient infinies. La plûpart de celles qu'elle faisoit dans la Capitale, du vivant du Curé de St. Sulpice, M. Languet, passoient par les mains de ce célebre Avocat des Pauvres. Elle fut, avec lui, la co-Fondatrice de l'*Enfant-Jesus*, Maison vraiment précieuse, où de jeunes Demoiselles, de familles pauvres & qui ont bien mérité de l'Etat, reçoivent une excellente éducation, & où une multitude de pauvres femmes, tant de Paris que des environs, trouvent, dans le travail qu'on leur procure, une ressource toujours assurée contre le double écueil de la misere & de l'oisiveté. L'on compta, à certaines époques, jusqu'à quatorze cents pauvres femmes, qui tiroient de l'Etablissement des moyens de subsistance. Après la mort du Curé de St. Sulpice, on s'adressoit de toutes parts à la Reine, comme à la principale source des bonnes Œuvres qu'il soutenoit; ce qui lui faisoit dire un jour: „L'Ombre de M. Languet me poursuit „par-tout, pour me montrer ses engage„mens de charité „. En travaillant à y pourvoir, la Princesse ne faisoit que suivre le plus doux de ses penchans. Donner aux Pauvres étoit sa passion. Elle donnoit pour toutes sortes de nécessités, & donnoit à toutes sortes de Personnes. Elle donnoit

à de pauvres Officiers, qui n'auroient pas pu continuer le Service sans secours. Elle donnoit à la Noblesse indigente, & à ces Familles honnêtes, d'autant plus à plaindre dans le malheur que la honte leur ôte la ressource de la mendicité. Elle payoit des pensions dans le monde, elle en payoit dans des Couvens à de jeunes Personnes qu'elle y faisoit élever Elle donnoit à des Hôpitaux, à des Maisons de charité, à des Communautés religieuses. Elle pensionnoit la Maison de St. Thomas, à St.-Germain-en-Laye. A Paris, elle donnoit beaucoup aux pauvres Couvens des Capucines, de Ste. Aure, de l'*Ave-María*, & à d'autres encore. Elle délivroit de prison des Misérables, détenus pour dettes contractées par le besoin de nourrir une nombreuse famille. Sa charité n'excluoit pas les Malheureux qui l'étoient pour leurs crimes. Elle aimoit sur-tout à donner aux Filles de St. Vincent, que leur Institut dévoue spécialement au service des Pauvres, des Prisonniers & des Malades. Elle leur donnoit à Versailles, à Compiegne, par-tout où elle les trouvoit, & toujours abondamment & avec joie.

Pour s'accommoder aux besoins de ceux qu'elle soulageoit, la Reine diversifioit ses charités, & avoit mille manieres de les

faire. Elle donnoit en argent. Un des Miniſtres ordinaires de ſes aumônes ſecrettes (1) marque dans ſes Mémoires : »Je fus moi-même porteur de ſommes »conſidérables, depuis cent louis, par »exemple, juſqu'à douze mille livres». Elle donnoit beaucoup en comeſtibles de toute eſpece, ſur tout à de pauvres Communautés religieuſes. Elle donnoit en linge & en habits ; en étoffes groſſieres & en étoffes de ſoie. Elle avoit, dans ſon appartement, un dépôt où ſe trouvoient raſſemblés toutes les nippes néceſſaires au Pauvre, depuis les langes du berceau juſqu'aux linceuls de ſépulture. Ces vêtemens avoient été travaillés ſous ſes yeux ou par ſes ordres, & pluſieurs étoient l'ouvrage de ſes mains. Elle en diſtribuoit une partie elle-même, & faiſoit paſſer la plus conſidérable par les mains des Sœurs-de la Charité, & de quelques autres Perſonnes qu'elle avoit chargées d'aller à la découverte des beſoins ſecrets des Familles. Enfin, comme ſi aucun genre d'aumône n'eût dû échapper à ſon attentive charité, elle avoit chez elle une apothicairerie, où une Fille de St. Vincent, qu'elle honoroit de ſa confiance, alloit prendre toutes ſortes de

(1) M. L'Abbé Tronchinski.

remedes pour les Pauvres malades, soit de Versailles ou des environs. On connoissoit si bien l'esprit de charité qui animoit la Reine que, dans la circonstance de quelque accident dans le Château; s'il arrivoit, par exemple, qu'un Ouvrier se blessât, qu'un Particulier fît une chûte, on ne faisoit pas difficulté de les conduire dans ses appartemens, où l'on savoit qu'ils trouveroient les secours du moment. On vit plus d'une fois la bonne Princesse s'empresser de les administrer elle-même, en attendant l'arrivée d'un homme de l'art, qu'elle faisoit appeller aussitôt.

Quoique l'on ne connût encore qu'une partie des aumônes que faisoit la Reine, Louis XV, étonné qu'elle pût y suffire, demandoit un jour à la Duchesse de Villars quelles pouvoient donc être ses ressources? La Dame répondit qu'elle auroit imaginé que Sa Majesté & le Contrôleur-général venoient de temps en temps à son secours. Mais le Roi ayant assuré que jamais elle ne demandoit rien: » Cela étant, » continua la Duchesse, je conseillerois à » Votre Majesté de mettre la Reine à la » tête des Finances de l'Etat; car elle a » évidemment le don des miracles pour » multiplier les siennes; & je suis sure » qu'elle donne beaucoup au-delà de ses » revenus ».

Ce ſecret merveilleux de la Reine, pour donner plus qu'elle n'avoit, c'étoit d'aſſocier à ſa charité le Dauphin & la Dauphine, les Princeſſes ſes Filles, & pluſieurs Dames vertueuſes de ſa Cour. Un jour que le Duc de La Vauguion, pendant un voyage de Compiegne, propoſoit au Dauphin de contribuer à une bonne œuvre : „ Vous ne ſavez donc pas, lui répondit „ ce Prince, que Maman, depuis que nous „ ſommes dans ce Pays-ci, me tient à l'ob-„ ſervance des Capuçins ? elle ne me laiſſe „ pas le ſou „. Elle avoit même engagé le Roi Staniſlas à partager le poids de ſes engagemens de charité ; & ce Prince lui faiſoit, à cet effet, une penſion qu'il lui payoit tous les mois. Le Lecteur nous ſaura gré de placer ici quelques fragmens de la correſpondance intime d'une Reine de France que nous avons connue, avec un Roi qui n'étoit pas étranger à ce Royaume.

„ Que vous êtes heureux, mon cher Papa, de pouvoir ſuffire à tant d'Etabliſſemens utiles & à tant de bonnes œuvres ! Vous avez bien raiſon d'avoir une dévotion particuliere à la divine Providence : elle fait de continuels miracles en votre faveur. Tous vos Sujets vous béniſſent ; pas un Malheureux qui ne trouve auprès de vous une reſſource. . . Je devrois bien être hon-

teuſe, cher Papa, de me mettre auſſi au rang des Demandeurs. Je ne me le pardonnerois pas pour toute autre raiſon ; mais, depuis plus de trois mois, mes pauvres Penſionnaires me font compaſſion, ſans parler de bien d'autres ». (1)

» Vous aurez reçu, mon cher Papa, les remercîmens de mon Fils, pour ce que vous avez bien voulu lui accorder... J'eſpere que le bon-Dieu lui fera la grace de vous reſſembler. La miſere publique l'étouffe. Il donne tout ce qu'il peut donner & au-delà ; & ſa pauvre petite Femme fait comme lui. Une de ſes Sœurs diſoit que, pour faire tant de bien, il falloit que vous euſſiez trouvé quelque tréſor caché, en faiſant démolir votre vieux château. » *Un Roi qui a des entrailles*, répondit M. le Dauphin, *y trouve toujours un tréſor pour les néceſſités des Malheureux....* ».

» Le Roi, cher Papa, m'a dit que votre demande lui paroiſſoit très-bien fondée. J'en ai parlé au Contrôleur-général, ſans avoir pu ſavoir au juſte ce qu'il en penſoit; par la raiſon, je crois, qu'il ne le ſait pas trop lui-même, n'ayant pas encore étudié la queſtion... Je demandois à Alliot à

(1) C'étoit en 1757.

quoi vous vous amusiez pendant les longues soirées de l'hyver ? Il m'a répondu que, l'hyver comme l'été, vous ne saviez jouer qu'à faire des Heureux. C'est un bien beau jeu que celui-là, cher Papa. Que ne suis-je auprès de vous, pour faire votre partie ? mais je ne pourrois pas jouer aussi gros jeu que vous ».

» Je prenois la plume, mon cher Papa, pour écrire à Alliot & lui demander un conseil ; mais, réflexion faite, vous me le donnerez tout aussi bien que lui. Je voudrois savoir s'il n'y auroit pas d'indiscrétion à vous prier de me faire une avance, & même un peu considérable ? d'après votre réponse, je me déciderai pour vous la demander ou pour n'en rien faire. Je vous dirai, cher Papa, que nous sommes ici dans une misere extrême. Plusieurs de nos Provinces sont, à ce qu'on dit, dans un état de détresse déplorable, dont nous nous ressentons ici. Jamais on ne m'a tant demandé de tous côtés, & je n'ai plus rien à donner. On en a le cœur serré. Je vous avoue, cher Papa, qu'on n'est pas tenté de tirer vanité du peu de bien que l'on fait, en considérant combien il en resteroit à faire. Nos plus grandes aumônes ne remédient qu'à de bien petits maux. Mon Fils, qui voit tout en grand & qui sent

tout

tout vivement, appelle cela *jetter un verre d'eau sur une prairie brûlante.* Mais enfin, le bon Dieu ne demande de nous que ce que nous pouvons...».

C'étoit faire plaisir à la Reine, & se créer un droit à sa reconnoissance, que de lui offrir une occasion d'exercer sa charité. » Je vous remercie, écrivoit-elle » à une Personne qui lui demandoit des » secours pour sa Maison, je vous remercie » de la confiance que vous avez en moi.... » Pourquoi êtes vous si en peine pour m'ex- » poser vos besoins? ne suis-je pas trop » heureuse d'y pourvoir quand je le puis? » voudriez-vous avoir à vous reprocher de » m'empêcher de faire une bonne œuvre, » moi qui passe ma vie à des inutilités »?

La même Personne réclamant son assistance en faveur des Pauvres de Compiegne, la Reine, dans l'impuissance de les secourir elle-même, lui indique un moyen de les faire participer aux aumônes du Roi, & elle ajoute : » Pour moi, il m'est impossi- » ble de les assister. Nous en avons ici une » multitude effrayante : je suis dans l'excès » de la misere & accablée de dettes ». Ce ne fut jamais qu'en faveur des Malheureux, & dans les grandes nécessités que cette Princesse, qui mettoit le plus grand ordre dans ses affaires, se permit d'em-

prunter. Les dettes dont elle parle ici montoient à 100,000 écus, ſomme en effet très-conſidérable pour elle, & qu'elle ne pouvoit acquitter que par de longues privations. Mais le Roi, ayant appris qu'elle la devoit, & pourquoi, la fit payer à ſon inſu, la regardant à bien juſte titre comme une dette ſacrée de l'Etat.

Dès qu'on lui parloit au nom des Pauvres, & du ſoulagement de leurs miſeres, le ſacrifice des propriétés qu'elle affectionnoit le plus paroiſſoit ne lui rien coûter. „Sa charité étoit immenſe, dit une des „Perſonnes les plus à portée d'en juger (1). „elle donnoit tout ce qu'elle avoit ; &, „quand il ne lui reſtoit plus rien, elle ven„doit ſes bijoux : c'eſt ce dont j'ai été té„moin „. Il n'y avoit pas long-temps que la Reine étoit en France, lorſque ſon ingénieuſe charité, dans un temps de miſere plus urgente, lui ſuggéra un moyen d'étendre ſes aumônes, qui, quoique fort ſimple en lui même, devenoit très-délicat pour elle dans l'exécution : ce fut d'envoyer tout uniment chez l'Orfevre, non plus ſeulement ſes bijoux, mais généralement tous les effets d'or & d'argent qu'elle avoit à

(1) Madame la Maréchale de Mouchy, ſa Dame d'honneur.

ſon uſage, après avoir pris la précaution de leur en ſubſtituer de parfaitement reſſemblans en métal de même couleur. Ce trait, tout admirable qu'il eſt par le motif, on ſent aſſez que le préjugé, plus fort que la raiſon, en eût fait un crime à une jeune Reine, & qu'il ne lui eût pas pardonné de paroître à la tête de ſa Cour & dans les Cérémonies les plus brillantes avec des pendans d'oreilles de ſimilor & des boucles de tombac. Mais elle prit ſi bien ſes meſures que, pendant une année entiere que dura la ſuppoſition, perſonne ne la découvrit ni ne la ſoupçonna même : le métal jaune fut de l'or pour tous les yeux, & le blanc étoit de l'argent. Ce ne fut que fort long-temps après qu'une Femme-de-chambre, confidente du ſecret de la Princeſſe, révéla la charitable impoſture.

Dans des temps enfin où, après avoir épuiſé tous les genres de reſſources, il lui reſtoit encore un nombre de Malheureux à ſecourir, elle ne crut pas indigne d'une grande Reine de ſe conſtituer l'Avocate & la ſervante des Pauvres, en ſollicitant & en recueillant pour eux des aumônes étrangeres. On la vit tenir dans ſes appartemens des Aſſemblées de charité, où elle faiſoit inviter toutes les Perſonnes de la Cour & de la Ville qui pouvoient contribuer à les

rendre avantageuſes aux Pauvres. Les Curés & les Vicaires y prononçoient alternativement un petit Diſcours relatif aux beſoins actuels de leurs Paroiſſiens. La Reine diſpenſoit quelquefois un Curé de parler en cette occaſion, mais jamais un Vicaire. » Il » ne faut pas, diſoit-elle, que ce jeune » homme ait eu la peine inutile de pré- » parer ſon Diſcours; & il eſt bon qu'il » s'exerce à plaider la cauſe des Pauvres ». Elle faiſoit elle-même la quête, & les Perſonnes de la Cour, qui n'avoient pas pu ſe rendre à l'Aſſemblée, étoient priées de ſa part d'y envoyer leur aumône.

La qualité d'Etranger ou d'Inconnu ne fut jamais un obſtacle à ſa charité. Au ſeul nom de Malheureux, quel qu'il fût, ſon ame attendrie laiſſoit voir tout l'intérêt qu'elle prenoit à ſon ſort, & elle n'étoit ſatisfaite que lorſqu'elle l'avoit ſoulagé. Le Roi, ſoupant un jour au grand Couvert, demandoit à un de ſes Officiers des nouvelles d'un pauvre homme qu'il avoit ſouvent vu dans la forêt de Rambouillet, & qui le divertiſſoit un inſtant à ſon paſſage, par les propos très-reſpectueuſement extravagans qu'il lui adreſſoit? l'Officier, qui connoiſſoit cet Homme, habitant d'une de ſes Terres, répondit au Roi qu'on l'avoit enfermé: qu'il l'avoit vu à Paris, il y avoit

peu de jours, dans un état qui faisoit compassion, & sur-tout vivement affligé de la perte de sa liberté. Le Roi jugea que la Police avoit traité bien séverement un Homme dont la douce folie n'annonçoit rien de dangereux. La Reine, qui avoit écouté le récit de l'Officier sans rien dire, s'approche de lui, en se levant de table, lui glisse 12 louis dans la main, en lui disant : » Voilà pour ce pauvre homme ».

Usant de discernement dans l'exercice de sa charité, la Princesse mesuroit ses dons & ses aumônes sur les besoins réels de ceux qui les sollicitoient. Elle aimoit surtout à placer ses bienfaits sur la Vertu malheureuse & le Mérite indigent. Mais, en même-temps qu'elle se faisoit une loi de ne verser ses secours abondans qu'avec connoissance de cause, elle s'en étoit fait une autre de ne jamais refuser de légers soulagemens aux Misérables qui imploroient publiquement son assistance. » Si je refuse » l'aumône à un Pauvre, disoit-elle, qui » ne se croira pas dispensé de la lui faire »? Aussi, à Marly comme à Compiegne, à Choisy comme à Fontainebleau, partout où elle devoit faire quelque séjour, on voyoit arriver des environs une foule de Mendians, qui étoient à sa solde tant qu'elle restoit dans l'Endroit. On l'entendit quel-

quefois se plaindre de l'importunité des Ambitieux, j mais de celle des Pauvres. Les Gardes, chargés d'écarter la Foule sur son passage, avoient ordre de les laisser approcher de sa Personne. Ils assiégeoient les portes des Eglises, des Communautés religieuses & des Maisons de charité que la pieuse Princesse alloit souvent visiter. On les appelloit *le Régiment de la Reine.* Elle étoit si accoûtumée à voir des Mendians qu'elle distinguoit, à la physionomie, ceux qui l'étoient de profession d'avec ceux qui ne l'étoient que par accident; & elle donnoit à ces derniers, une aumône plus forte qu'aux autres.

Lorsqu'en 1764, on fit un nouvel essai pour détruire la mendicité en France, la Reine, en convenant des avantages qui résulteroient d'une sage police à cet égard, & pour le Public, & pour les Mendians eux-mêmes, craignoit avec raison ce qu'une arrestation générale pourroit avoir de rigoureux ou même d'injuste pour un nombre de ceux-ci. Elle plaida leur cause auprès des Ministres; elle insista sur la nécessité de leur préparer des moyens assurés de subsistance, & sur le danger de faire essuyer au Malheureux le traitement qui n'est dû qu'à la Fainéantise. On lui promit que tout se régleroit selon ses

vœux, & bientôt les Mendians disparurent. Cependant, la bonne Princesse ne pouvoit s'accoûtumer au vide que leur absence laissoit autour d'elle. Elle s'inquiétoit sur leur sort. » Où sont mes Pauvres, » disoit-elle ? Hélas, que je crains pour » mes Pauvres »! Elle sut encore les découvrir & leur faire bénir son nom dans les Dépôts où on les avoit rassemblés (1).

Il eut été difficile qu'une charité aussi ardente & aussi universelle que l'étoit celle de la Reine n'eût pas été quelquefois surprise dans ses dons, & la Princesse ne l'ignoroit pas; mais, sans consulter les

(1) La Reine prévoyoit avec raison que cette nouvelle tentative que l'on faisoit, pour bannir la mendicité de la France, ne réussiroit pas mieux que les précédentes, parce qu'elle n'étoit pas mieux concertée. Les pauvres sont dans l'Evangile, il faut qu'ils soient sur la Terre. Ils y sont nécessaires pour provoquer l'exercice de la charité chrétienne. Rien de plus louable, sans doute, & de plus digne de l'attention d'un sage Gouvernement, que de leur épargner, en les occupant, la peine & le danger de la mendicité. Mais il faut alors que le soin de leur existence soit confié, non au dur Régime d'une Police correctionnelle, mais au zele patient & industrieux de la Religion, qui a seule, avec le mode de la vraie charité, le don de la multiplication des pains, toujours sure d'obtenir, par la sagesse de ses combinaisons, les résultats les plus favorables aux divers besoins de l'Humanité.

craintes intéressées de la cupidité, elle aimoit mieux être trompée en faisant du bien à tous, que de l'être en négligeant d'en faire à un seul. Quelqu'un lui fit connoître une Intrigante qui avoit part à ses bienfaits, & que sa conduite en rendoit vraiment indigne. On imaginoit qu'elle alloit l'abandonner; mais elle étoit pauvre: c'en fut assez pour qu'elle voulût continuer à lui servir de mere. Elle la fit mettre dans un Couvent, où elle paya sa pension & fournit à ses besoins. Cette Femme s'étant échappée de sa retraite osa se présenter à la Cour & faire demander une audience à la Reine, à la quelle elle n'avoit, disoit-elle, qu'un mot à dire. » Elle est » dégoûtée du Couvent, répondit la Reine, » voilà son mot: dites-lui que le mien est » qu'elle y retourne sans délai, parce que » c'est là, & non ailleurs, que je lui ferai » du bien ».

Une Dame de sa Cour lui faisoit observer un jour qu'elle avoit été trompée en accordant une aumône assez considérable. » Heureusement, répondit la Reine, » que je l'avois donnée pour l'amour de » Dieu ». Une autre fois, une pauvre Mendiante s'étoit avisée d'une ruse assez plaisante pour surprendre la commisération de la Reine, & y avoit réussi, en obtenant

d'elle une aumône double de celle des autres Pauvres. Mais ceux-ci, jaloux d'une préférence uſurpée, révélerent à la Princeſſe le ſecret de la ſupercherie, d'une maniere fort humiliante pour celle qui ſe l'étoit permiſe. La Reine ſe contenta d'en rire, ſans que cette nouvelle erreur de ſa charité la portât à en tirer aucune induction préjudiciable à la famille des Pauvres.

Ce n'étoit pas aſſez pour cette tendre Mere des Malheureux d'être toujours diſpoſée à ſoulager quiconque d'entr'eux l'en prioit : ſouvent, ſa compaſſion prévenoit ceux que le reſpect tenoit écartés de ſa Perſonne. Elle devinoit, à leur extérieur, qu'ils étoient dans l'affliction où la miſere ; elle s'arrêtoit pour leur parler, le long des galeries, dans les appartemens ou les jardins du Château. On la vit, dans ſes voyages, entrer dans les cabanes les plus miſérables, interroger avec bonté les Pauvres qui les habitoient, calculer avec eux leurs moyens de ſubſiſtance, juger ainſi la miſere publique, & laiſſer, en ſortant, à ces pauvres Gens des preuves de la généreuſe compaſſion qu'elle eût voulu pouvoir étendre à tous les Malheureux du Royaume.

Elle étoit attentive jufqu'à l'empreffement à faifir les moindres occafions de faire naître la joie dans des cœurs peu accoutumés à la goûter. C'étoit, par exemple, une jouiffance pour elle, lorfque de pauvres Ouvriers travailloient dans fes appartemens, de leur faire préparer un dîner; de voir de fes yeux avec quel appétit ils y faifoient honneur; &, quelquefois, de les fervir elle-même. Plufieurs de ces Ouvriers s'étant bleffés, affez griévement pour qu'elle les jugeât hors d'état de travailler de quelque temps, après avoir elle-même panfé leurs bleffures, elle les gratifia de vingt-cinq louis.

Comme la Princeffe fe promenoit un jour dans le Parc de Verfailles, elle rencontra une pauvre Femme fort mal vêtue, qui le traverfoit, tenant un pot à la main, portant un petit enfant fur fes bras, & fuivie de plufieurs autres. Elle l'appelle: » Où allez-vous, bonne femme? --- Madame, je vais porter la foupe à mon homme. --- Et que fait votre homme? --- Il fert les maçons. --- Combien gagne-t-il par jour? --- Douze fols à préfent, quelquefois dix. --- Avez-vous quelque champ? --- Non, Madame. --- Combien avez-vous d'enfans? --- Cinq, bientôt fix. --- Et vous, que gagnez-vous? --- Rien, Madame, j'ai

bien aſſez d'ouvrage dans mon ménage. --- Quel eſt donc votre ſecret, pour tenir votre ménage & nourrir ſept Perſonnes avec douze ſols par jour, & quelquefois fois dix? -- Ah! Madame, (en montrant une clef pendue à ſa ceinture) le voilà mon ſecret. J'enferme notre pain, & je tâche d'en avoir toujours pour mon homme. Mais, ſi je voulois croire ces enfans-là, ils mangeroient dans un jour ce qui doit les nourrir une ſemaine ». La Princeſſe, touchée juſqu'aux larmes à ce récit, mit dix louis dans la main de cette pauvre mere, en lui diſant: « Donnez donc un » peu plus de pain à vos enfans ».

La Reine ſe trouvoit, un matin, chez les Carmélites de Compiegne, lorſque, de la chambre où elle étoit, elle vit une Femme qui attendoit quelqu'un dans la cour du Couvent. Jugeant de ſon état par ſon extérieur, elle lui jette un louis. La pauvre femme, dans le tranſport de ſa joie, aſſigne l'uſage qu'elle va faire de ſon louis, pour payer quelques dettes qui la tourmentent. A l'inſtant, la premiere aumône eſt ſuivie d'une autre plus conſidérable, ſans que celle qui la reçoit ait apperçu la Main d'où elle part, mais qu'il lui eſt aiſé de deviner.

La confiance qu'inſpiroit la charité de la Reine étoit univerſelle. On en jugera par le trait ſuivant. Accablée d'années, ſans biens & ſans ſecours, à la veille de la Saiſon rigoureuſe, une pauvre Femme ſe voyoit menacée de périr de miſere dans ſon Pays. Elle avoit quelquefois ouï parler de la Reine. Sur la foi de la Renommée, elle prend la route de Verſailles; elle s'avance à petites journées, elle arrive, elle parvient juſqu'à l'appartement de la Princeſſe, elle lui eſt annoncée. La Reine la reçoit avec bonté; &, la trouvant bien fatiguée de ſa route, lui fait ſervir un verre de vin. Elle la fait aſſeoir dans ſon fauteuil, & s'aſſied elle-même auprès d'elle ſur un tabouret. Elle écoute avec intérêt l'hiſtoire de ſon long voyage & le récit de ſes miſeres. Sa vieilleſſe & ſa pauvreté la touchent également; & elle finit par lui dire, qu'elle ſe charge de pourvoir à tous ſes beſoins pour le reſte de ſes jours.

Comme on ſavoit qu'on ne pouvoit rien faire qui fût plus agréable à la Reine, que de lui offrir l'occaſion de ſoulager la miſere, on lui amena un jour un Pauvre que l'on avoit trouvé aſſez près du Château de Verſailles, tranſi de froid, à demi nud, & dans l'état le plus digne de com-

passion. La Reine l'accueillit avec sa charité ordinaire, lui fit apporter à manger, & lui donna une aumône assez considérable. Ce passage subit, de la misere extrême à une espece de fortune, fait sur cet homme une telle révolution qu'il tombe évanoui. La Reine alors s'empresse autour de lui, en attendant l'arrivée d'un Médecin qu'elle fait appeller, & ne le quitte point qu'il ne soit hors de danger. „Voyez, disoit-„elle, à cette occasion, ce que c'est que „la différence de position dans les Hom-„mes! nous en voyons que toutes les ri-„chesses du Pérou ne rassasieroient point, „& voici que quelques louis d'or ont „donné à ce pauvre Misérable, une indi-„gestion de joie „.

La Reine, pour l'ordinaire, étoit mise si simplement qu'il falloit la connoître pour la distinguer d'entre les Dames de sa Cour. Comme elle se promenoit un jour sur la terrasse du Château de Versailles, elle voit passer une Femme courbée sous le faix d'un gros fagot: elle l'appelle, lui fait quelques questions; apprend que son mari travaille au bois; qu'elle-même va quelquefois l'aider, & qu'ils ont bien de la peine à nourrir leurs enfans. „Connoissez-vous la Reine, lui dit la Princesse? -- Hélas! Madame, répond la Bucheronne, je

n'ai pas ce bonheur-là ». La Reine alors lui met douze louis dans la main, en lui disant : » Prenez votre mal en patience, » ma Bonne, Dieu vous bénira ». La pauvre Femme, à l'instant, jette son fagot, tombe aux genoux de sa Bienfaîtrice, en s'écriant : » Ah! c'est surement vous, Ma-» dame, qui êtes notre bonne Reine ». Envain la Princesse, en s'éloignant avec précipitation, lui fait signe de se taire & de se retirer : elle ne l'entend pas ; elle continue de la poursuivre par ses bénédictions, tendant les bras, montrant au Ciel l'aumône qu'elle a reçue & qui est pour elle une fortune. C'étoient là les parties de plaisir de la Reine, bien plus satisfaite & plus heureuse, sans doute, parmi ces jouissances de la Vertu, que ne le fut jamais la Femme mondaine au milieu des plaisirs bruyans ou des passe-temps de la molesse.

Il est aisé d'imaginer quels pouvoient être les sentimens du François encore lui-même, pour une Reine qui ne lui faisoit que du bien, & ne lui montroit que des vertus. Nous en fûmes témoins : jamais Reine de France ne réunit si complettement le suffrage de tous les Cœurs ; &, sans qu'on lui eût décerné le surnom de *Bien-aimé* que portoit son Epoux, elle

en partagea toute la gloire, & la conserva dans tous les temps. Jamais elle ne paroissoit en public sans se voir accueillie par les démonstrations de joie & les bénédictions de la Multitude. Un jour qu'étant à Paris elle se promenoit dans les Thuilleries, l'affluence du Peuple, toujours avide de la voir, fut si grande que, sans qu'elle s'en apperçût, elle s'en trouva investie, au point de ne pouvoir plus ni avancer, ni reculer dans la vaste étendue de ce Jardin. Cependant, le moment étoit venu où il falloit se retirer. Ses Gardes, pour écarter la Foule, montrent leurs armes; mais la Foule, qui ne craint rien de ces armes, ne leur obéit pas. La Reine alors annonce par un signe qu'elle veut parler. La Multitude fait silence, & l'écoute avec respect. » Je pense, mes Enfans, dit-elle, que c'est pour le plaisir de me voir, & parce que vous m'aimez autant que je vous aime, que vous me serrez de si près. Si cela est, faites-moi, je vous prie, un passage, & ne m'étouffez pas ». A l'instant les cris de joie se font entendre, le passage est ouvert; & le même amour du Peuple, qui l'avoit rendue Captive, la met en liberté.

La Reine n'étoit pas moins aimée dans le fond de nos Provinces que dans la Capitale. C'est ce qu'elle éprouva dans plu-

ſieurs voyages où elle eut occaſion de traverſer une grande partie du Royaume. Par-tout elle reçut ces hommages libres & affectueux, qui partent du cœur & s'adreſſent moins encore au Rang qu'à la Perſonne. Jamais, au reſte, on ne la vit ni de trop près, ni trop ſouvent. C'étoit au contraire dans les Lieux de ſon ſéjour ordinaire que les ſentimens du Peuple à ſon égard ſe produiſoient avec plus de vivacité. C'étoit ſur-tout à Verſailles & à Compiegne qu'on lui prodiguoit les témoignages habituels d'une affection qui reſſembloit à une ſorte d'idolâtrie. Elle n'arriva jamais dans cette derniere Ville qu'au milieu des acclamations d'un Peuple innombrable qui, dans l'yvreſſe de ſa joie, ſe livroit à d'aimables folies. On l'obligeoit de s'arrêter avant qu'elle n'entrât dans le Château; on lui barroit le chemin; on écartoit ſes Gardes; on careſſoit les chevaux qui avoient amené la bonne Princeſſe. La Reine, comme une Mere qui revoit ſes Enfans, après une abſence qui leur a paru longue, ſe prêtoit à ces jeux folâtres de leur tendreſſe. Elle ſe montroit au Peuple, qu'elle ſaluoit avec le ſourire de l'affection: les cris de joie redoubloient, & les chapeaux voloient en l'air. Le jour de ſon départ offroit une

Scene d'un genre tout différent, mais également attendriſſante. Long-temps avant qu'elle montât en voiture, les cours du Château retentiſſoient des cris de *Vive la Reine*! Dès qu'elle paroiſſoit, les acclamations redoubloient. Un Peuple immenſe ſe mettoit en devoir de lui faire cortege, l'obligeoit de rallentir ſa marche, & la ſuivoit auſſi loin qu'il pouvoit. Chacun ſe donnoit la liberté de lui ſouhaiter un bon voyage, de la prier de revenir l'Année ſuivante; & elle répondoit à ces vœux publics de la voix & du geſte. Ces touchans adieux ſe terminoient toujours par des larmes. La Reine les voyoit couler de tous les yeux, & le Peuple auſſi lui voyoit eſſuyer les ſiennes. » N'eſt-il pas bien ad» mirable, écrivoit-elle à cette occaſion, » que je ne puiſſe quitter Compiegne ſans » voir tout le Monde pleurer. Je me de» mande quelquefois ce que j'ai fait à tous » ces Gens, que je ne connois pas, pour » en être tant aimée? Ils me tiennent compte » de mes deſirs »! C'eſt ainſi qu'elle comptoit pour rien, elle-même, & les profuſions de ſa charité, & les privations & les ſacrifices auxquels elle ſe condamnoit pour le ſoulagement de toutes les Claſſes des Malheureux. Elle n'imaginoit pas non plus

que le Peuple pût lui ſavoir gré, ni de ſon zele pour la Religion & pour les Mœurs, ni de toutes ſes autres Vertus royales, dans leſquelles ſa modeſtie ne lui découvroit que le mérite de la fidélité à des devoirs indiſpenſables.

Fin du Livre ſecond.

VIE
DE
LA REINE DE FRANCE.

LIVRE TROISIEME.

CELLE qui montroit ſur le Trône toutes les vertus bienfaiſantes qui honorent & font chérir l'Autorité, offroit encore, dans tous ſes rapports domeſtiques, un Modele d'un intérêt plus touchant pour les Perſonnes de ſon Sexe, parce qu'il étoit plus rapproché. A côté de la bonne Reine & de la Mere du Peuple, on voyoit une Mere de famille digne de tous les reſpects.

Sa grande ambition comme Epouſe, en arrivant à Verſailles, avoit été de mériter l'eſtime de ſon Epoux, & le plus empreſſé de ſes ſoins de s'appliquer à gagner ſon affection. Il lui ſuffit, pour y parvenir, de paroître ce qu'elle étoit, & de ſuivre ſon heureux naturel. Elle portoit par-tout cet air ouvert & ſerein qui annonce le contentement & ſemble l'appeller dans les au-

tres. C'étoit comme naturellement, & ſans qu'il parût jamais lui en coûter, qu'elle ſe plioit aux inclinations & aux goûts de celui à qui la Religion lui faiſoit un devoir de plaire. Souvent elle le prioit de lui faire connoître ſes volontés, &, quelquefois même, de l'aimer aſſez pour l'avertir des manquemens qui lui échapperoient, ou des défauts ſur leſquels elle pourroit s'aveugler. Laiſſant au Roi ſes ſecrets, elle-même n'en avoit aucun pour lui. Elle lui rendoit compte de ſes moindres actions : il ſavoit quel étoit l'ordre de ſes occupations, & elle n'y eut pas fait le plus léger changement ſans le concerter avec lui. Elle ne connoiſſoit d'amuſemens & de plaiſirs que ceux que le Roi partageoit avec elle. Elle ne ſe ſeroit pas permis, ſans ſon agrément, une viſite ou une promenade extraordinaire. Le Roi lui demandoit un jour pourquoi elle ne ſortoit pas plus ſouvent? » C'eſt, répondit-elle, que je ne trouve » pas grand plaiſir à ne promener que la » moitié de moi même ». Ainſi la ſage Princeſſe, au printems de ſes années, n'uſoit de l'avantage que l'âge & l'éducation lui donnoient ſur ſon Epoux, que pour ſe renfermer plus ſévérement dans la ſphere des devoirs impoſés à ſon Sexe & à ſon Rang.

Le jeune Monarque, de ſon côté, ſans avoir encore la maturité de raiſon, ni le haut dégré de vertu de ſon Epouſe, étoit digne d'elle par beaucoup de qualités eſtimables. Dès ſa plus tendre enfance, Louis XV avoit annoncé un caractere de bonté qui ne ſe démentit jamais. Il avoit l'eſprit juſte & le jugement droit; &, s'il eſt vrai que quelques parties de ſon éducation ayent été négligées, il faut convenir que ce ne fut pas celle qui eſt, pour les Rois comme pour leurs Sujets, la plus eſſentielle de toutes. La Religion étoit la ſcience qu'il ſavoit le mieux. Il en connoiſſoit le Dogme & la Morale : il en pratiquoit fidellement les préceptes. L'extrême délicateſſe de ſa complexion, dans ſa premiere enfance, avoit engagé ſes Inſtituteurs à s'occuper beaucoup de ſon éducation phyſique, & un peu, peut-être, aux dépens de ſon éducation royale. Il excelloit dans les exercices de la Gymnaſtique. A quatorze ans, il paſſoit pour le premier Ecuyer de ſon Royaume, & aucun des jeunes Seigneurs de ſa Cour ne l'égaloit en adreſſe à manier un cheval.

Tel étoit Louis XV, à l'époque de ſon mariage avec la Fille du Roi Staniſlas : jeune Prince de grande eſpérance, qui, aux traits doux & majeſtüeux de la figure,

réunissoit un excellent naturel & toutes les inclinations vertueuses du DUC DE BOURGOGNE, son pere. Aussi fut-ce avec justesse & sans flatterie que l'on dit, à l'occasion de son mariage, que l'Innocence épousoit la Vertu.

Les nouveaux Epoux, dans de si heureuses dispositions, & ne cherchant qu'à se plaire mutuellement, vivoient heureux. Leur tendresse, fortifiée par l'estime, alloit toujours croissant, & leur union devenoit de jour en jour plus intime. »Mon ame est en paix, écrivoit la jeune Reine au Roi son pere : je trouve ici un contentement dont je n'osois me flatter, même sur votre parole. Je n'ai de peine que celle de ne pas vous voir, ô mon tout-cher Papa, &, s'il plaît à Dieu, elle ne durera plus long temps. On a déja réglé dans le Conseil le Cérémonial de votre réception. Sur quelque difficulté que l'on faisoit à ce sujet, le Roi a dit : *Ce que je ne lui dois pas comme Roi, je le lui dois comme Gendre.* Jugez, cher Papa, combien ce propos m'a fait de plaisir : & ce n'est pas le Roi qui me l'a rendu. On ne respire ici que pour mon bonheur».

Ce fut dès lors un spectacle aussi intéressant pour la Nation que consolant pour la Religion, de voir ces deux jeunes

Epoux rappeller à leur Cour la décence & la régularité des mœurs; & faire oublier par de grands exemples, les grands ſcandales que venoit d'offrir la Régence. Comme on parle volontiers de ce qu'on aime, la Reine entretenoit ſouvent le jeune Roi de Dieu & de la Vertu; & elle avoit trouvé le ſecret de le faire d'une maniere qui lui plaiſoit infiniment : c'étoit en lui marquant ſon profond reſpect pour la mémoire du Duc de Bourgogne ſon pere. Elle citoit, ſelon l'occaſion, divers traits des vertus de ce Prince; & de-là naiſſoient naturellement ces pieuſes réflexions par leſquelles deux Epoux religieux ſe ſoutiennent réciproquement dans la pratique du bien. Ce fut dans ces entretiens ſecrets, & parmi ces confidences reſpectables de ſa vertueuſe Compagne, que Louis XV s'affectionna de plus en plus pour la Religion, & que la Foi jetta dans ſon cœur ces profondes racines qui ont depuis réſiſté à tous les aſſauts de l'Impiété. De la conformité des ſentimens entre deux Epoux, ſuit bientôt celle des actions. Rien n'étoit plus ordinaire que de voir le Roi & la Reine ſe concerter pour l'exercice des mêmes vertus, s'édifier des mêmes Pratiques de dévotion, prier au pied des

mêmes Autels, participer en même temps aux mêmes Sacremens.

Attentif à donner de jour en jour de nouvelles preuves de ſon attachement à ſon Epouſe, Louis XV avoit fait préſent d'abord au Roi de Pologne du Château de Chambord; &, bientôt après, il l'invita à venir fixer ſa demeure plus près de ſa Fille, dans celui de Meudon. Meudon alors devint la maiſon de plaiſance de Verſailles. Le Roi & la Reine y alloient ſouvent : & c'eſt là que, dans un commerce ſimple & affectueux, ils jouiſſoient doublement de leur bonheur, en le partageant avec le Prince vertueux qui l'avoit lui même préparé.

Les Rois, cependant, reçoivent comme les autres hommes des avis de leur mortalité. Deux fois, en peu d'années, la Reine éprouva toutes les alarmes de la tendreſſe ſur la vie de ſon Epoux. A la premiere maladie qu'il eſſuya, en 1726, ſuccombant elle-même à l'excès de ſa douleur, elle tomba malade, & le fut plus ſérieuſement que le Roi. En 1728, Louis XV fut attaqué de la petite vérole. La Reine, tant qu'on ignora la nature du mal, lui prodigua ſes ſoins les plus empreſſés. Elle vouloit même les lui continuer encore, après qu'on eût reconnu l'eſpece contagieuſe

gieuſe

gieuſe de la maladie, & il ne fallut rien moins qu'un ordre abſolu du Malade, pour l'arracher à des ſoins dont ſa tendreſſe lui déroboit le danger. Forcée de ſe retirer, elle paſſoit les journées entieres au pied des Autels ou dans ſon Oratoire, priant pour celui qu'on ne lui permettoit plus de ſoigner. Louis XV connut mieux que jamais, par ces épreuves, le tréſor qu'il poſſédoit en ſon Epouſe. » C'eſt à » ſes prieres, diſoit-il, que je dois ma » guériſon »; &, ce que diſoit ce Prince, nous voyons dans les Mémoires du temps, que le Peuple le répétoit après lui, en ſe félicitant & de la religion de ſes Maîtres & de leur tendre union.

Une nouvelle ſource de bonheur pour les deux Epoux, & qui ne pouvoit manquer de reſſerrer encore les nœuds qui les uniſſoient, ce fut l'heureuſe fécondité de la Reine. Elle devint mere de dix Enfans, deux Princes & huit Princeſſes, qui promirent, preſque en naiſſant, les vertus qui édifierent depuis le Royaume.

Heureux, comme Epoux & dans leur domeſtique, le Roi & la Reine l'étoient également au-dehors & comme Chefs de la Nation. La France, que les Etrangers reſpectoient ſans la craindre, reſpiroit en paix & réparoit ſes pertes paſſées. Ses ma-

nufactures & ſon commerce reprenoient vigueur ; ſon crédit ſe rétabliſſoit, & les Peuples, en comparant les jours de leur repos avec ceux qui les avoient immédiatement précédés, ſous une Régence décriée, béniſſoient l'Autorité, & s'empreſſoient de faire remonter juſqu'à elle l'hommage du bonheur dont ils jouiſſoient, ſous ſes auſpices & par ſes ſoins. Nous ne parlons pas ici de faits obſcurcis par les temps, mais nous rappellons à des Témoins ce qu'ils ont vu, & ce qu'il eſt ſi rare de voir ſur la Scene du Monde, la Vertu couronnée, heureuſe & au comble des proſpérités humaines, tant il eut été difficile d'ajouter, même par l'imagination, au contentement pur dont jouiſſoient les auguſtes Epoux. Ce touchant ſpectacle édifia la France pendant douze ans.

Mais quelle affligeante révolution ! La triſte nuit que celle qui va ſuccéder à ce beau jour ! La vertueuſe Mere de Stanislas ſembleroit en avoir entrevu les premieres ombres, à en juger par ce qu'elle dit à ſa Petite-Fille, qui lui faiſoit ſes adieux pour ſe rendre à la Cour de France. Comme la jeune Princeſſe s'ouvroit à elle ſur la crainte qu'elle avoit que la Proſpérité ne vînt à l'amollir, & à lui faire oublier les ſages leçons dont on avoit nourri

ſon enfance. „ Raſſurez-vous, ma Fille,
„ lui dit la Comteſſe Leckzinska, Dieu
„ ne manquera pas d'y pourvoir par les
„ croix qu'il vous deſtine „. La Reine avoit atteint ſa trente-quatrieme année, & elle n'avoit encore moiſſonné que des roſes ſans épines dans le champ de la Vertu, lorſque le temps des épreuves prédites arriva. Celles qui l'attendoient euſſent été accablantes pour une Ame vulgaire : mais il n'en eſt point de ſi rigoureuſes auxquelles la Religion ne prépare un Cœur docile à ſa voix.

Nous nous garderons bien de nous ériger en apologiſtes des foibleſſes des Rois. Eh ! qui ne ſait qu'elles ſont toujours des ſcandales pour les Peuples, & que le Prince qui oublie des devoirs n'eſt jamais innocent ? Mais l'on doit dire auſſi que, ſouvent, il n'eſt ni le ſeul coupable, ni même le plus coupable. Perſonne ne conteſte, & c'eſt une Maxime triviale, que l'exemple des Rois fait la regle des Sujets. Mais tous nos Moraliſtes du jour ignorent, ou feignent d'ignorer, qu'il y a auſſi une réaction néceſſaire des mœurs publiques ſur celles des Rois, & que l'on compteroit moins de Peuples corrompus par leurs Chefs que de Chefs égarés par la perverſité des Peuples. Louis XV, avec un ju-

gement droit & ſûr, avoit l'ame trop naturellement vertueuſe, pour que l'on eût jamais pu craindre qu'il ſe laiſſât entamer par le Philoſophiſme, qui, depuis la mort de Louis-le Grand, ne ceſſoit d'intriguer à la Cour, de flatter les Grands, de careſſer les Riches, pour amener plus ſûrement contre tous ces réſultats anarchiques qui, en ce moment, couvrent la France de ruines & de ſang, & glacent l'Europe d'effroi. Heureux ſi, dans ſa louable horreur pour le naufrage de la Foi, ce Prince eût également redouté celui des mœurs, & ſu tenir à une même diſtance de ſa Perſonne & le Courtiſan vicieux & le Machinateur impie! Juſqu'à l'âge de trente ans, Louis eut pu paſſer pour le modele des Rois & celui des Epoux; &, ce qu'il étoit alors, il l'eut été toute ſa vie, ſi le Peuple qui l'entouroit lui eût reſſemblé. Ce fut de tous les temps que la vertu des Rois parut un joug importun à des Courtiſans corrompus. Incapables de s'élever par le mérite, des Cœurs vils & ambitieux tout-à la fois eſſayent de ſe pouſſer par le manege & le jeu des baſſes intrigues. Si un Prince ne connoît point de folles paſſions, ils s'efforcent de lui en inſpirer, dans l'eſpoir d'en devenir les Confidens & les Miniſtres. Ainſi vit-on,

à l'époque dont nous parlons, ce qu'il y avoit de plus mépriſable & de plus pervers dans le Palais de Verſailles, ſe concerter & réunir ſes perfides efforts pour écarter Louis XV des ſentiers de la vertu. On croit voir ici le vertueux Fils d'Uliſſe exposé à tous les preſtiges de l'Iſle de Caliſo. On fait paſſer devant ſes yeux un eſſaim de Nymphes artificieuſes, qui ſe diſputent la coupable gloire de faire naître en ſon cœur une paſſion étrangere. Ces premiers crimes, cependant, ſeront des crimes perdus. Une longue habitude de vertu ſauvera Louis du danger; & l'Epouſe qui, depuis plus de dix ans, fait ſon bonheur, ne perdra rien de ſes charmes à ſes yeux. Mais une tentative inutile ne rebuta jamais les Méchans. Voici qu'on ourdit de nouvelles trames; on tend de nouveaux pieges. Celui qu'on n'a pu ſéduire par la vue, on l'attaque par l'imagination. On exalte en ſa préſence les merveilleux appas de ces Beautés vénales. On oſe s'étonner qu'il y paroiſſe inſenſible. C'eſt alors que le Prince éprouve toutes les alarmes d'un cœur vertueux. Il ſent combien on eſt près de ſe compromettre dès qu'on prête l'oreille aux propoſitions d'Ennemis ſi artificieux. Sa conſcience parle, ſa vertu s'indigne; il ſe reproche comme un crime d'avoir ſouf-

fert de pareils propos. Il croit de ſon devoir d'en marquer plus que du mépris ; & c'eſt dans le mouvement d'une louable colere qu'on l'entend s'écrier : « Voulez-» vous donc dire que cette Femme puiſſe » être plus belle à mes yeux que la Reine » ? Qui ne croiroit qu'un tel reproche, dans la bouche d'un Monarque puiſſant & vertueux, va l'affranchir pour toujours des dangers de la ſéduction ? Mais c'eſt à travers les rebuts & les mépris que les Agens cyniques du Vice ſe traînent juſqu'à leur but. On les verra bientôt dreſſer de nouvelles batteries, épier les momens, profiter des circonſtances, faire naître les occaſions ; &, pour dernier attentat contre une Vertu prête à leur échapper, invoquer l'audace d'une de ces Courtiſanes plus exercées que les autres dans l'art de ſéduire.

C'étoit là ſans doute le moment critique où Télémaque eut eu beſoin que Mentor le ſoutînt de ſa ſageſſe & le couvrît de ſon égide, & Mentor s'endormit. L'on ſouffre de voir ici un Homme qui rendit de vrais ſervices à la France, plus jaloux de conſerver ſon crédit que de le mériter. Qu'à la place du flexible & commode Fleury, nous ſuppoſions le vertueux Fénelon, l'Hiſtoire auroit ſans doute à tracer un ordre de choſes bien différent. Que n'eût

pas fait, en pareille conjoncture, Fénelon devenu le premier Miniſtre de ſon Eleve? Quoique pratiquées d'abord dans l'ombre du myſtere, ces menées criminelles auroient-elles échappé à ſa clair-voyance? &, tenant en mains la fortune & la diſgrace, auroit-il manqué de moyens pour déconcerter les manœuvres des Méchans ligués contre ſon Roi? comme il les eût menacés, comme il les eût effrayés de tout le poids d'un crédit révéré. Mais, dans ces momens de faveur où, ſeul avec le Prince ſeul, accoûtumé à voir en lui un Confident & un Ami néceſſaire, comme il eût déployé l'énergie de ſon grand cœur! comme il eût fait parler la Raiſon & tonner la Religion! avec quels traits de feu il eût ſu lui peindre ſa gloire compromiſe, ſa tendre Epouſe déſolée, les Libertins triomphans & les Gens de bien dans l'affliction! il eut prié, conjuré, importuné. Il eut oſé braver les ſaillies d'un cœur bleſſé par la paſſion. Il n'eut pas craint d'encourir une diſgrace momentanée, qui n'eut pu que lui préſager un accroiſſement de faveur. Mais, en eut-il tant fallu, pour ſouſtraire au danger un Cœur droit & bon, qui, lorſqu'on l'arrachoit à la Vertu, y tenoit toujours par la conſcience & les remords?

Qu'il eſt donc à plaindre le ſort des

Rois, & qu'il eſt à redouter pour eux ce Pays où trente ans de vertu ne les met pas à couvert des pieges de la ſéduction! leurs Palais ſont remplis de Gens raſſaſiés de leurs bienfaits; & ces bienfaits, confiés au ſol ingrat des Cours, n'y font pas germer pour eux un ſeul Ami véritable. Hommes vicieux ou hommes foibles; voilà le Peuple courtiſan. La moitié s'empreſſe de tendre des pieges à ſon Bienfaiteur, l'autre craindroit de les lui découvrir; & ce n'eſt, malheureuſement, que dans la Fable que les Princes ont des Amis qui, pour les garantir du naufrage de la Vertu, les jettent dans les flots & les ſauvent à la nage.

Il y avoit déja quelque temps que Louis XV étoit obſédé des ennemis de ſa gloire, lorſqu'il tomba malade à Metz. Ils avoient pris dès-lors un tel empire dans ſa Maiſon que, dans l'état déſeſpéré où il ſe trouva bientôt, & lorſque les Médecins n'oſoient plus lui aſſurer un jour de vie, ni ſes Parens ni les Miniſtres de la Religion ne pouvoient approcher de ſa Perſonne; & il ne fallut rien moins que le cri de l'indignation publique, joint à la réſolution du premier Prince de ſon Sang, pour forcer les avenues qu'occupoit la Malveillance. Informé du danger, le Monarque ouvre les yeux & adore la Main qui

le ſrappe. Voulant offrir à la Religion une réparation proportionnée au ſcandale dont il ſe reconnoît coupable, il fait appeller en même-temps ſon Confeſſeur & ſon Miniſtre; &, avant d'entamer avec le premier l'ouvrage de ſa réconciliation, il ordonne au Comte d'Argenſon de ſignifier de ſa part à la Ducheſſe de Château-Roux qu'elle ait à reprendre le chemin de Paris, ſous le délai de deux heures.

On vit alors un contraſte bien frappant. La Reine qui, à la premiere nouvelle du danger du Roi, étoit partie pour Metz, ſe croiſa ſur la route avec la Dame exilée. Un Peuple immenſe, attiré du fond des Campagnes par le deſir de voir la bonne Princeſſe, bordoit les chemins ſur ſon paſſage & la combloit de ſes bénédictions. De l'autre côté, la Dame de Château-Roux, après avoir eſſuyé dans la Ville de Metz les mépris & les reproches d'un Peuple qui ne lui pardonnoit pas d'avoir eſſayé de l'aſſervir à des hommages illégitimes, ſe voyoit, à chaque inſtant, expoſée à périr dans les Campagnes, victime de la fureur de ces mêmes Villageois qui venoient de prodiguer à la Reine tant de marques expreſſives de leur affection. » On l'acca» bloit d'injures atroces & de menaces ef» frayantes, dit un Ecrivain du temps. Les

» Paysans, dans les Campagnes, la pour-
» suivoient aussi loin qu'ils pouvoient, &
» se transmettoient, de Village en Village,
» l'emploi de la maudire & de l'outrager.
» Ce fut comme par miracle qu'elle évita
» cent fois d'être mise en pieces. Il lui fal-
» loit prendre des précautions infinies. Elle
» étoit obligée de s'arrêter à plus d'une
» demie lieue de distance des endroits
» où elle devoit prendre des relais. Delà
» elle détachoit quelqu'un de sa Suite pour
» aller prendre les chevaux, & reconnoître
» les chemins détournés qui pouvoient la
» dérober à la rage des Villageois ». Les hommes les plus grossiers, quand aucun intérêt ne les égare, savent porter des jugemens équitables. La plus vertueuse des Reines étoit aux yeux de ceux-ci comme l'Ange tutélaire de la France, ils l'accueilloient par leurs hommages les plus solemnels : ils croyoient voir une Peste publique dans la Maîtresse d'un Roi, ils lui marquoient toute l'horreur que leur inspiroit sa présence.

Lorsque la Reine arriva à Metz, le Roi se trouvoit mieux. Il s'expliqua, en la voyant, par une exclamation qui marquoit la plus grande joie. Les soins empressés de son Epouse, la douceur de sa conversation, le charme touchant de sa

vertu parlerent à ſon cœur. Il ſe reprocha hautement des torts qu'elle ſembloit ignorer : il la conjura de lui pardonner des chagrins dont elle ne ſe plaignoit pas : il l'aſſura qu'elle n'en eſſuyeroit plus de ſemblables ; & les promeſſes qu'il faiſoit alors, ſon cœur & ſa conſcience les lui dictoient également : il y eut été fidele, s'il eût dès-lors écarté de ſa Perſonne quelques hommes indignes de ſa confiance.

Le moment où l'on apprit à Paris que Louis XV, vainqueur de ſes Ennemis au-dehors, l'étoit auſſi d'une paſſion qui obſcurciſſoit ſa gloire, fut celui où le Peuple, dans cet enthouſiaſme qui doit faire époque dans l'hiſtoire du Monarque, ſe précipita en foule dans l'Egliſe de Ste. Genevieve, & lui décerna, au pied des Autels, le ſur-nom de *Bien-aimé*. Au récit des tranſports de joie auxquels s'étoient livrés ſes Sujets en cette occaſion, » Qu'ai-je donc fait, s'écria le Roi, pour » mériter tant d'amour »? Le Peuple qui lui exprimoit ce ſentiment lui eut répondu : » C'eſt que vous avez rendu hommage aux » bonnes mœurs & conſolé une Princeſſe » chere à tous les François ». Mais les Courtiſans qui l'obſedent perdroient trop à lui laiſſer entrevoir cette utile vérité : ils ne lui parlent que de l'intérêt qu'on

prend à ſa ſanté, & ne s'occupent eux-mêmes que des moyens d'égayer ſa convaleſcence. Bientôt les louables démarches de ſes plus fideles Serviteurs deviennent l'objet de leurs railleries inſenſées. Ils appellent faux zele & foibleſſe d'eſprit, le courage qu'ils ont eu de parler au Roi mourant de ſes intérêts les plus ſacrés. Ils entretiennent ce Prince des larmes & de la déſolation de la Dame exilée : ils propoſent ſon rappel, le ſollicitent & l'obtiennent. On vit alors celle qui, peu de jours auparavant, avoit eu tant de peine à échapper par la fuite, ſe montrer avec complaiſance dans l'ivreſſe de ſa victoire. Mais, comme écraſée par la ſubite expanſion d'une joie inattendue, cette Femme ne reparoît un inſtant à la Cour que pour enſevelir avec plus de bruit ſon triomphe inſenſé dans le tombeau.

Cette mort ſoudaine fut aux yeux du Français un trait de la Juſtice divine qui vengeoit ſa vertueuſe Reine ; & Louis XV en fut frappé d'une frayeur ſalutaire. Il paſſa pluſieurs jours dans la ſolitude, ne voyant perſonne, & ne parlant qu'à ſa conſcience. Il fit, pendant ce temps, les réflexions les plus chrétiennes : elles furent même accompagnées de réſolutions écrites de ſa main. Heureux s'il eût alors trouvé

ce qu'il sembloit chercher autour de lui, un Ami homme de bien, qui l'eût aidé à rappeller dans son ame le calme de la vertu. Ce Sujet précieux lui manqua. D'un autre côté, le Vice inquiet ne s'endormit pas. L'on auroit peine à se figurer les mouvemens divers & l'ardeur infatigable de ces bas Intrigans, tremblans, dans la pensée qu'ils ne seroient plus rien, s'ils cessoient d'être les guides de leur Maître dans les sentiers obscurs où ils l'ont égaré. On voit ces petits Etres se remuer, s'agiter autour du Trône, jouer l'importance, comme s'ils avoient à négocier le salut de l'Etat, lorsque tout leur manege, nouvel attentat contre les mœurs publiques, n'a pour objet que de remplir le vide qu'a fait la main de Dieu.

Ici recommencent de nouvelles épreuves pour la Reine; mais qui ne sauroient ni ébranler la constance de sa vertu, ni altérer en rien sa tendresse pour son Epoux. Accoutumée à révérer, dans tous les événemens, les ordres ou les permissions de la Providence, elle la bénissoit dans la tristesse & les larmes, comme elle avoit fait dans les jours de sa joie. Son Epoux égaré étoit toujours son Epoux, & l'on eut dit qu'il lui devenoit plus cher à mesure que les Méchans l'égaroient davan-

tage. Tous les jours, & au moins deux fois chaque jour, nouvelle Clotilde, elle offroit à Dieu pour Clovis les plus ardentes prieres. Lorſqu'elle apprit le danger éminent du Roi malade à Metz, c'étoit un ſoir, elle entra dans ſon Oratoire & y paſſa la nuit entiere au pied de ſon Crucifix. Les prieres d'une Ame ſainte percent le Ciel & en ſont deſcendre des prodiges. Auſſi n'accuſerons-nous pas de vaine crédulité les Perſonnes qui, témoins de ce que nous rapportons, & frappées de la coincidence de la guériſon ſubite du Roi avec cette nuit de prieres que ſon Epouſe adreſſoit au Ciel pour lui, ſont perſuadées que l'une fut le fruit de l'autre. Nos Mémoires nous font remarquer que la Reine rempliſſoit le même devoir, toujours cher à ſon cœur, dans l'inſtant même où le Roi fut frappé par Damiens (1). Et qui oſeroit dire que ce ne furent pas auſſi ſes prieres actuelles qui firent chanceller le fer dans la main du Parricide ? A la nouvelle de cet attentat, la premiere Femme-de chambre de la Reine lui annonce que le Roi, qui partoit pour Trianon, eſt de retour, & qu'il eſt bleſſé (2). La Prin-

(1) C'étoit ordinairement aux heures où le Roi ſortoit du Château qu'elle prioit pour lui.

(2) La Reine, ſe figurant que le Roi a fait

cesse, cruellement allarmée, sort de son Oratoire, vole à l'appartement de Louis XV, & c'est là seulement qu'elle apprend l'événement & ses circonstances. Frappée alors, comme d'un coup de foudre, elle tombe interdite & tremblante dans un fauteuil, & il lui faut quelque temps pour reprendre ses esprits. Le Roi, dès qu'elle

une chûte, demande successivement à sa Femme-de chambre si cette chûte est dangereuse, s'il y a fracture, s'il est blessé à la tête? Celle-ci, pour disposer sa Maîtresse à recevoir la cruelle nouvelle qu'elle n'ose lui apprendre, répond affirmativement à tout, en sorte que la Princesse court chez le Roi, frappée de l'idée d'un grand accident, mais tout différent du véritable. Ce qui, dans un sujet si accablant, occasionna un quiproquo assez risible. Comme la Reine traversoit en hâte les appartemens, elle rencontre sur son passage un Officier des Gardes-du Corps, auquel elle demande de quoi il s'agit? & qui lui répond en courant : » On le tient, Madame, » on le tient, il ne sauroit échapper ». Il vouloit parler de l'Assassin, la Reine entendit que c'étoit le Roi, & imagina que le coup qu'il s'étoit donné dans sa chûte avoit été si violent qu'il en avoit la tête dérangée & vouloit s'enfuir. Pleine de cette idée, elle entre chez le Roi, qui, en la voyant, lui tend les bras & s'écrie: » Ah, Madame, je suis poignardé! -- Allons, » allons, Monsieur, lui répond la Princesse, » tranquillisez-vous, & n'allez point vous met- » tre de pareilles chimeres en tête. -- Hé quoi, » Maman, reprend le Dauphin, qui fondoit en » larmes au chevet du Roi, vous appellez cela » des chimeres? il n'est que trop vrai que le Roi » vient de recevoir un coup de poignard sous » mes yeux ».

eſt en état de l'entendre, lui adreſſe la parole : » Je vous ai donné, Madame, » bien des chagrins que vous ne méritez » pas; je vous conjure de me les pardon- » ner. -- Eh, ne ſavez-vous pas, Mon- » ſieur, répond la Reine, que vous n'a- » vez jamais eu beſoin de pardon de ma » part? Dieu ſeul a été offenſé, ne vous » occupez, je vous prie, que de Dieu ». On ignoroit encore, en ce moment, ce que l'on devoit craindre ou eſpérer. Bientôt les Médecins prononcerent que la plaie n'avoit rien de dangereux. Cette déciſion, en ſoulageant la douleur de la Reine, ne put calmer toutes ſes inquiétudes; &, pendant pluſieurs jours, elle ne quittoit l'appartement du Roi qu'aux heures où elle alloit prier pour lui au pied des Autels. Voici comment, peu de temps après l'événement, elle en parloit à une Perſonne qu'elle honoroit de ſon amitié : » Ah! ma chere N., dans quelle horreur » nous avons été! C'eſt à une providence » de Dieu bien particuliere ſur le Roi » que nous devons la conſervation de ſes » jours. Cette ſcene affreuſe ne me ſort » point de la tête. Je ne ſais comment » je n'en ſuis pas morte. Enfin, graces à » Dieu, il n'y a point de danger. Priez » bien pour lui ».

Louis XV, en cette occaſion, avoit encore invoqué les ſecours de la Religion : il avoit fait éloigner la Marquiſe de Pompadour ; il s'étoit confeſſé ; &, pendant quelque temps qu'il vécut au milieu de ſa vertueuſe Famille, il combla ſon Epouſe des marques multipliées de ſon eſtime & de ſa tendreſſe. Dans une autre circonſtance, à la mort du Dauphin ſon Fils, ce Prince éprouva de nouveau toutes les agitations d'un Cœur incapable de trouver le repos loin de ſes devoirs. La haute vertu de ce Fils unique, expirant ſous ſes yeux en Héros chrétien, parla puiſſamment à ſa conſcience ; &, après qu'il eût, avec toute la ſenſibilité d'un pere, verſé des larmes de douleur ſur le Dauphin, il en verſa de repentir ſur lui-même. On le vit s'occuper ſérieuſement de l'état de ſon ame devant Dieu, prendre conſeil de la Mort, faire ſon Teſtament, & minuter de ſa main un projet de réforme dans ſa conduite, qui annonçoit toujours cette Ame bonne & droite, qui ſoupiroit après la fin de ſes égaremens. Il ſuivit quelque temps le plan qu'il s'étoit preſcrit. Mais, malheureuſement, il y avoit omis un article eſſentiel, l'éloignement du plus vicieux de ſes Courtiſans. Il le

revit, il échoua de nouveau dans ſa religieuſe entrepriſe.

Cependant, ceux qui ne réuſſiſſoient que trop à rendre Louis XV étranger à des devoirs ſacrés, ne parvinrent jamais à lui en inſpirer le mépris. Toujours juſte contre lui-même, au milieu de ſes égaremens, il conſerva l'amour de la Vérité & la Foi la plus integre. Il aimoit ſincerement la Religion ; il reſpectoit la ſainteté de ſes Sacremens ; il rendoit hommage à la pureté de ſa Morale ; &, dans toutes les occaſions, il avoit le courage d'honorer publiquement la Vertu dans ceux qui la pratiquoient. » Plein de vénération pour » les Miniſtres de la Religion, dit un Au- » teur déja cité, il vouloit qu'ils fuſſent » reſpectés. Par cette raiſon, malgré toutes » les fadeurs que lui prodiguoit Voltaire, » il n'a jamais pu le ſupporter ». Il applaudiſſoit à la ſainte liberté avec laquelle les Miniſtres de l'Evangile s'élevoient dans la Chaire de vérité, contre les vices du Peuple, ſans épargner ceux des Grands. Il vouloit les entendre de nouveau : il récompenſoit leur zele, & l'on ſait qu'il fit un Evêque du Prédicateur qui lui parla de ſes devoirs avec le plus de force & de dignité.

Louis XV détestoit les Productions de l'Impiété, & tous les Livres apologistes de la licence des mœurs, au point qu'il ne voulut jamais en lire une seule page. Il en fit quelquefois punir les Auteurs, & il l'eût fait dans tous les temps, s'il n'en eût été détourné par des Gens qui, dans la crainte que la réforme ne les atteignît eux-mêmes, s'appliquoient à lui faire redouter des hommes, assez pervers pour tout écrire, comme des Monstres capables de tout oser. » Hélas, Sire, lui » disoit un jour un Evêque, la Religion » que vous aimez est bien outragée dans » votre Royaume. -- C'est, répondit le » Roi, ce qui m'afflige cruellement; mais » j'ai déja été assassiné... » (1). Ce Prince

(1) Le Duc de la Vauguion, qui ne fut jamais Courtisan à la Cour, demandoit un jour à la Marquise de Pompadour, pourquoi, sous un Roi qui aimoit la Religion & les Gens de bien, on voyoit triompher les Méchans & les Impies; & pourquoi ceux qui se disoient les Amis du Prince sembloient conspirer eux-mêmes contre son autorité, en souffrant qu'elle fût méconnue par des résistances scandaleuses & des Ecrits séditieux? » C'est, répondit cette Femme qu'il vaut mieux » un peu moins d'autorité, & vivre plus long- » temps ». Digne réponse de celle qui avoit plus d'intérêt à ce que Louis vécût qu'à ce que le Roi regnât; mais réponse, en même-temps, qui renferme un bien dangereux contre-sens. Ni St. Louis qui sut si bien regner & sur les Grands & sur le Peuple, & qui faisoit percer la langue des Blas-

avoit néanmoins pour principe de punir, au moins par les privations, ceux qui affichoient l'incrédulité. Il ne leur accordoit ni graces ni faveurs, à moins qu'on ne le trompât : ce qui arriva quelquefois. Un Seigneur, très-jaloux du titre de Duc, qu'il sollicitoit, & qu'il se croyoit à la veille d'obtenir, disoit un jour, en présence de Louis XV, qu'il croyoit l'Ecriture-Sainte, mais que, pour la Tradition, sa foi ne s'étendoit pas jusque là. Mieux instruit que le Courtisan, le Roi lui objecta qu'il ne croyoit pas même l'Ecriture-Sainte, dès qu'il rejettoit des Traditions consacrées par l'Eglise, au jugement de laquelle l'Ecriture-Sainte lui faisoit un précepte de se soumettre. Sans s'étonner d'une inconséquence, celui-ci persiste à soutenir ce qu'il a avancé. » Parlez-vous sérieusement, lui demande alors le Roi? » -- Si sérieusement, reprend le Seigneur, » que s'il faut croire, par exemple, tel » point de la Tradition sur la Vierge, je » ne serai jamais bon Chrétien. -- Ni jamais Duc, ajouta Louis XV, en le » quittant ».

---

phémateurs, ni Louis-le-Grand, le fléau de l'Impiété, ne furent assassinés. Le bon Louis XV le fut par le Fanatisme janséniste, & le bon Louis XVI par le Philosophisme.

Plein de bontés dans ſon domeſtique, pour tous ceux qui l'approchoient ou le ſervoient, ce Prince étoit ſur-tout un modele de tendreſſe envers tous ſes Enfans, dont il étoit réciproquement chéri. Juſqu'au milieu de ces parties de plaiſir, concertées pour le diſtraire & lui faire oublier, s'il eût été poſſible, ſes relations les plus ſacrées, il ſe rappelloit ſa Famille; & ce ſouvenir, jettant l'inquiétude dans ſon cœur, lui arrachoit quelquefois les ſoupirs de la Vertu : „ Que je ſuis mal-„ heureux, s'écrioit-il un jour, en jettant „ un regard de mépris autour de lui, „ mes Enfans ne ſont pas ici „.

Mais ce qui, mieux que tout le reſte, nous montre dans Louis XV ce cœur bon par excellence & fait pour la Vertu dont on le détachoit, ce ſont ces attentions pleines d'égards qu'il eût conſtamment pour la Reine. L'Hiſtoire entiere ne fourniroit pas un ſecond exemple en ce genre. Il mettoit tous ſes ſoins à adoucir les chagrins qu'il ſe reprochoit d'occaſionner à ſon Epouſe. Toujours pénétré de la même eſtime pour ſes vertus, il aimoit à en entendre parler; il en parloit lui-même avec intérêt; il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de leur rendre publiquement hommage, & le Courtiſan le plus accrédité eut

encouru ſa diſgrace, s'il eût oſé tenter de les déprécier en ſa préſence. Au comble de ſes vœux quand il avoit pu faire plaiſir à la Princeſſe, il ne lui refuſoit rien de ce qu'elle lui demandoit; & ſes deſirs, s'il pouvoit les deviner, étoient remplis ſans qu'elle les lui expoſât. Dans le dernier voyage qu'elle fit à Lunéville, on l'avertit, à ſon paſſage à Commercy, qu'il s'y trouvoit une caiſſe à ſon adreſſe. Elle la fit ouvrir, ſans ſavoir qui la lui envoyoit ni ce qu'elle contenoit : c'étoient des bijoux de toute eſpece, préſent que lui faiſoit le Roi, bien aiſe de lui ménager le plaiſir de les diſtribuer à la Cour du Roi de Pologne. Dans ſes voyages, & pendant les Campagnes qu'il fit, Louis XV ne manquoit pas d'écrire tous les jours à ſon Epouſe. Facile & indulgent pour tout ce qui concernoit le ſervice de ſa perſonne, il vouloit que celui de la Reine ſe fit avec exactitude & dignité. Ses diſpoſitions, enfin, étoient ſi bien connues, qu'il n'étoit pas rare de voir les mêmes Femmes qui contribuoient le plus directement à entretenir les chagrins de la Princeſſe, chercher les occaſions de faire choſe qui pût lui être agréable, ſures de plaire au Roi ſi elles y réuſſiſſoient.

Cette conduite de Louis XV, qu'il

ſemble difficile de concilier avec elle-même, avoit pour principe, d'une part, la droiture incorruptible de ſon cœur, incapable d'indifférence pour la vertu; &, de l'autre, la conſtante fidélité de ſon Epouſe à lui en retracer l'image. Cette Princeſſe, dans une poſition auſſi délicate qu'affligeante, fut un parfait modele & de prudence chrétienne & de tendreſſe conjugale. Toujours réſignée, toujours patiente au milieu de peines qu'elle reſſentoit vivement, elle avoit l'air d'en ignorer le ſujet; elle n'en faiſoit de confidence à perſonne, & n'en parloit qu'à Dieu ſeul. Aucune conſidération trop naturelle, aucun motif, tiré des circonſtances qui cauſoient ſon affliction, n'influerent jamais ſur ſa conduite à l'égard de ſon Epoux. Tous les jours, ſelon ſa coûtume & aux heures d'uſage, elle ſe rendoit chez le Roi. Ces viſites étoient précédées d'une Priere pour le Prince, & accompagnées de précautions pour ne lui laiſſer, ni entrevoir les nuages de ſa triſteſſe, ni ſoupçonner les larmes que ſouvent elle avoit verſées au pied de ſon Crucifix. Jamais, dans ſes entretiens particuliers, elle ne lui parloit que ſur le ton de l'attachement & de la confiance. Lui faiſoit-il part de quelque événement heureux, elle en marquoit ſa

joie. S'ouvroit-il à elle ſur quelque ſujet de chagrin, elle s'efforçoit de le conſoler. Dans ſes maladies, dans les moindres indiſpoſitions qui lui ſurvenoient elle redoubloit auprès de lui de ſoins & d'empreſſement. En un mot, parmi les ſituations les plus déſolantes pour ſon cœur, ſa religion & ſa tendreſſe étoient les ſeuls conſeillers qu'elle écoutât.

Dans une infinité d'occaſions, les Perſonnes qui approchoient le plus près la Reine, admirerent la généroſité avec laquelle elle ſavoit immoler ſes répugnances & faire un ſacrifice; diſpoſée à tous ceux qui auroient pu intéreſſer la gloire ou la conſcience du Roi. Nous en citerons un exemple remarquable. On lui propoſa un jour, comme moyen certain de concourir au bien public, d'accorder quelques ſignes de bienveillance à la Perſonne la moins faite pour en recevoir de ſa part, & d'engager le Dauphin à en uſer de même. Cette perſpective du bien, préſentée par un Homme de probité, ſéduiſit la Reine. Non-ſeulement elle ſouſcrivit, pour ſa part, à ce que l'on propoſoit; mais elle s'efforça encore, par tout le crédit qu'elle avoit ſur l'eſprit du Dauphin, de vaincre l'éloignement qu'il montroit pour cet avis. Comme elle le preſſoit un jour à ce ſujet:

jet : „ Voulez-vous, Maman, répondit „ ce Prince, que je vous parle avec franchise ? l'idée seule de cette monstrueuse „ alliance me révolte. -- Croyez-vous „ donc, mon Fils, poursuit la Reine, „ qu'elle doive me révolter moins que „ vous ? Mais, ne faut-il pas savoir se vaincre & commander à ses répugnances, „ dès qu'il s'agit du bien public & de la „ gloire de Dieu ? -- La gloire de Dieu ? „ reprend le Dauphin, ah ! si j'étois Maître, je voudrois la procurer par un exemple qui effrayât pendant des siecles ceux „ qui seroient tentés de corrompre la Vertu „ des Rois „. La Reine insista, lui représentant que, lorsqu'on n'avoit pas en son pouvoir les grands moyens d'opérer le bien, il falloit, sans écouter des sentimens trop naturels, se contenter de ceux dont on pouvoit disposer. Ici le Prince, sans se laisser entraîner par son admiration pour une Vertu, qui dut lui paroître sublime dans l'excès même qu'il combattoit, déclara ouvertement qu'il ne croyoit pas pouvoir, en conscience, témoigner au Vice une bienveillance qui n'étoit due qu'à la Vertu, ni, en honneur, feindre de la confiance lorsqu'il n'éprouvoit qu'éloignement & que mépris (1). „ Au reste,

(1) Le Dauphin, le Fils le plus respectueux &

» conclut-il, comme je ne voudrois avoir » à me reprocher ici ni de nuire au bien » ni de fausser mes principes, j'enverrai » M. de la Vauguion demander là-dessus » l'avis de M. l'Archévêque ». C'étoit Théodose qui consultoit Athanase. M. de Beaumont, après avoir pris quelques jours pour réfléchir & consulter lui-même sur une affaire de cette conséquence, fit la réponse suivante :

» Je bénis la Providence d'avoir inspiré à Monseigneur le Dauphin des sentimens si courageux & si dignes du Fils de St. Louis. Non, sans doute, il n'est point de démarches humiliantes pour un Prince chrétien, quand elles peuvent procurer la gloire de Dieu ou le bien des Peuples; & celles qui coûteroient le plus à la nature feroient, dans ce cas, les plus dignes d'un grand Cœur. Mais, dans la circons-

le Sujet le plus soumis envers le Roi, ne put jamais dissimuler le souverain mépris qu'il avoit pour la Marquise de Pompadour; &, quoique dans un certain temps, cette Femme eût mis tout en œuvre pour capter ses bonnes graces, elle ne parvint pas même à gagner son indulgence. A l'occasion d'une convalescence de ce Prince, elle avoit fait préparer une Fête galante à laquelle il fut invité. Sa réponse fut : qu'une Fête qu'il recevroit de pareilles Mains feroit capable de lui occasionner une rechute. Les frais en étoient faits, elle se donna; mais sans que Celui qui en étoit le sujet y parût.

tance actuelle, après y avoir mûrement réfléchi devant Dieu, & sans autre vue, ce me semble, que celle de sa gloire, je ne penserois pas que l'on dût décemment, ni même que l'on pût innocemment adopter le moyen proposé. Il faudroit donc désormais que Monseigneur le Dauphin fût de ces parties de plaisir & de ces Fêtes profanes, si peu convenables à son Rang & à ses occupations, & si peu compatibles avec la piété dont il fait profession ouverte. Quelque solide que soit notre Vertu, le Sauveur du Monde veut que nous fuyions les occasions où elle seroit exposée; & celles-ci ne pourroient-elles pas devenir des plus dangereuses»?

» D'ailleurs, que penseroient les Gens de bien, qui sont pénétrés d'estime & de tendresse pour un Prince dont les vertus font toute leur consolation dans ces jours d'iniquité? Ne croiroient-ils pas qu'il s'est laissé entraîner au torrent? Et ne seroient-ils pas du moins dans la crainte continuelle que ce malheur n'arrive? Cette démarche, à laquelle Monseigneur le Dauphin auroit le courage de se prêter, s'il la croyoit nécessaire au bien, dégénéreroit donc en vrai scandale pour le Royaume; & nous aimons à croire, comme ce religieux Prince lui-même,

qu'il eſt ſans doute, dans les tréſors de la Providence, des moyens plus convenables de procurer la gloire du Seigneur. Et, la grande reſſource qui reſte au Chrétien, lorſque toutes les autres lui manquent, c'eſt la confiance en Dieu, ſoutenue par la priere».

L'on voit ici combien les conſeils des Gens de bien ſont différens de ceux des Méchans; & l'on ne peut s'empêcher, dans ce conflict de ſentimens vertueux, de partager également ſon admiration & ſon reſpect entre la Reine, le Dauphin & l'Archévêque de Paris.

En même temps que la Reine mettoit ainſi en œuvre tout ce que la complaiſance chrétienne & le zele le plus généreux pouvoient lui ſuggérer, la religieuſe Epouſe, comme nous l'avons déja remarqué, ne ceſſoit de demander le ſalut de ſon Epoux au Dieu qui tient entre ſes mains le cœur des Rois. Elle le demandoit par la continuité de ſes prieres & par l'abondance de ſes aumônes; elle le demandoit par la ferveur de ſes Communions & la généroſité de ſes ſacrifices journaliers; elle le demandoit par elle-même & par un nombre de ſaintes Ames qu'elle aſſocioit à ce pieux devoir de ſa tendreſſe;

& nous aimons à croire qu'elle fut exaucée (1).

(1) Nous croyons pouvoir attribuer aux prieres de la Reine, & aux rares exemples de vertu qu'elle offroit à Louis *XV*, le profond respect que conserva ce Prince pour une Foi qui condamnoit ses œuvres, & le rare bonheur qu'il eut de se reconnoître à la mort, malgré les derniers efforts de la Perversité pour lui enlever cette ressource. Dès qu'il apprend, ce qu'on s'efforçoit de lui cacher, que sa maladie est mortelle; se considérant comme une Victime frappée de Dieu & dévouée aux rigueurs d'un châtiment mérité, il ne se contente pas de s'humilier en secret sous la main de son Juge. Il ne lui suffit pas même de rendre sa Famille & sa Cour témoins de son repentir, il ordonne au Grand-Aumônier de France d'annoncer à tout son Peuple le regret qu'il a de commencer si tard sa pénitence : il veut que les Nouvelles publiques apprennent à ses Sujets qui habitent le fond des Provinces, que, si leur Roi a eu le malheur de leur offrir des *scandales* pendant sa vie, il a le courage, en mourant, de leur en *demander pardon*. Il le demande aussi continuellement à Dieu : il implore avec instances les secours de l'Eglise; & c'est dans les sentimens de la plus édifiante humilité qu'il reçoit les Sacremens. Sa vertueuse Epouse n'est plus; mais il en retrouve la consolante Image dans des Princesses qu'elle a formées à la piété filiale, & qui ne craignent pas de porter pour lui cette vertu jusqu'à l'héroïsme & au dévouement. Leurs soins courageux pénétrent son cœur. Leur présence semble le soulager & fortifie sa religion. Il les regarde, &, dans la violence des maux qu'il endure, il s'écrie : » Seigneur, je les ai bien » mérités ». Cette autre Fille chérie, qui sollicite son salut par toutes les austérités du Carmel, pour dernier gage de sa tendresse lui envoye un Crucifix, auquel sont attachées des Indulgences pour l'heure de la Mort. Ce présent de la Piété

Il ne manquoit, ce femble, aux épreuves d'une Vertu fi courageufe que d'être encore calomniée par les jugemens des Hommes ; & elle le fut quelquefois. Nous ne parlons point de ces hommes aux yeux defquels toute vertu eft un tort, & qui ne fauroient accueillir notre conduite que par un fuffrage déshonorant. Près de cette claffe des Vicieux de profeffion eft une autre efpece de Cenfeurs de la Piété, qui, fans doute, lui font plus de tort que les premiers, parce qu'ils affectent plus de modération & d'équité dans les reproches qu'ils lui intentent. Ce font de prétendus Sages, qui fe donnent pour les vrais appréciateurs des vertus ; mais qui, n'offrant que la leur pour modele, ne pardonnent point à une Vertu plus courageufe d'ofer accufer leur lâcheté. Affez femblables à ce Tyran infenfé, qui vouloit que l'on coupât les jambes à quiconque les montroit plus longues que les fiennes, ils ont auffi leur mefure de piété,

---

le touche, il le reçoit avec attendriffement & dit : » Je reconnois bien là ma Fille ». Sa Foi, qu'il a confervée pure, lui permet de s'élever jufqu'à l'Efpérance, qu'il paroît mettre toute entiere dans la Croix de fon Sauveur. Il ne ceffe de l'adorer humblement, il la ferre fur fes levres; & les derniers inftans de fa vie font un dernier hommage qu'il rend à la Religion & aux Mœurs.

au-delà de laquelle tout leur devient odieux & doit être retranché. Tout ce qui s'annonce comme perfection chrétienne, les indispose & les rend si injustes, que, sans aucun examen, il n'hésiteront pas à prononcer, dès qu'il sera question de torts entre deux Personnes, qu'il est du côté de celle qui offre une vertu plus éminente & moins souple. Ainsi, qu'une Reine, qui professe exemplairement la piété, vienne à essuyer, comme Epouse, des mortifications & des chagrins, c'est selon eux, qu'elle se les est attirés. » C'est » que se livrant à l'attrait d'une perfection » imaginaire, ou aux avis de Directeurs » indiscretement zélés, elle aura méconnu » le Précepte de St. Paul, & oublié que » l'Epouse se doit à son Epoux. C'est en- » core, qu'elle aura porté sur le Trône les » vertus austeres qui conviennent au Cloî- » tre, au lieu d'y montrer les vertus faciles » qui doivent distinguer une Reine ». Ainsi entendîmes-nous quelquefois des hommes légers & frivoles blasphémer ce qu'ils ignoroient. Comme si, d'un côté, la porte du Ciel devoit s'élargir en faveur des Têtes couronnées; ou, comme si cette Princesse eût été de ces Esprits foibles qui vacillent entre des devoirs certains & des vertus imaginaires. Comme si

l'Eleve de Staniſlas, enfin, eût pu, ſans renoncer aux lumieres les plus communes & de ſa raiſon & de ſa Religion, prétendre devenir Chrétienne plus parfaite, en oubliant qu'elle fût Reine de France, ou l'Epouſe du Roi. Mais c'eſt une vérité à laquelle Louis XV, toujours plus droit & plus ſincere que ſes Courtiſans, rendit hommage dans tous les temps, que ſon Epouſe, ſi ſagement vertueuſe dans ſa jeuneſſe, le fut avec la même diſcrétion pendant les jours de ſon union avec lui, & à toutes les époques de ſa vie. Ce ne fut point la Cour qui la vit changer, mais elle qui vit changer la Cour; & ſes vertus, conſtamment les mêmes, n'y parurent trop auſteres que lorſqu'elles y offrirent un contraſte plus marqué, & une cenſure plus importune du déſordre & de la licence.

Cependant, tandis que la Providence ménageoit de ſi rigoureuſes épreuves à une Vertu capable de les porter, elle ne lui refuſoit pas, ſous d'autres rapports, les conſolations les plus propres à lui en adoucir l'amertume. C'étoit dans le temps même que la Reine étoit le plus affligée, comme Epouſe, qu'elle recueilloit, comme Mere, les doux fruits de ſes leçons & de ſa tendreſſe éclairée pour ſes Enfans.

Inſtruite qu'elle avoit été à l'école d'un

Maître fait pour inſtruire les Maîtres du Monde, la ſage Princeſſe ſentoit vivement l'importance de la bonne éducation, & ſavoit qu'on ne peut regarder comme telle que celle qui a la Religion pour baſe. Elle n'avoit jamais deſiré d'être Mere que pour l'être d'Enfans vertueux ; & ce vœu ſecret, que ſa piété formoit pour eux avant leur naiſſance, elle ne manquoit pas de le ratifier ſolemnellemeut dès qu'ils étoient nés. Les mêmes Annales, où ſont conſignés les témoignages de joie que fit éclatter le Peuple lorſque nâquit le Dauphin, nous atteſtent encore les pieux ſentimens qui occupoient alors ſa Mere. Nous voyons, d'un côté, des Fêtes brillantes & des Spectacles publics ; nous voyons, de l'autre, des prieres, des aumônes & des bonnes œuvres. Nous voyons à Paris, à Chartres, à Verſailles, une Mere religieuſe, proſternée au pied des Autels, conjurant le Seigneur de faire du Fils qui lui eſt né, un Prince ſelon ſon cœur.

Dans la néceſſité de ſoumettre l'éducation de ſes Enfans à des Mains étrangeres ; ayant même à lutter contre des circonſtances qui auroient tendu à la rendre étrangere à ce premier devoir de la nature, elle n'oublia pas qu'il eſt un de ceux dont la Religion ne diſpenſa jamais entiérement

une Mere, fût-elle aſſiſe ſur le Trône; auſſi ſavoit-elle, du moins, toujours ſurveiller ceux qu'elle ne pouvoit toujours inſtruire. L'éducation du Dauphin & de deux Princeſſes ſes aînées ſe fit dans le Château de Verſailles. Les autres Princeſſes furent élevées au Couvent. La Reine eut ſouvent déſiré que l'on pût écarter des yeux de ſes Enfans le ſpectacle de mille objets qui, dans l'atmoſphere du Trône, concourent à jetter dans le cœur des Enfans des Rois ce ſentiment précoce de leur deſtinée, ſource ordinaire de leur répugnance à obéir, & le plus dangereux écueil de leur éducation. Dans l'impuiſſance de remédier à cet inconvénient local, elle faiſoit du moins en ſorte que ſes leçons particulieres en devinſſent le correctif. Ainſi, lorſque ſes Enfans venoient lui faire viſite, elle ne ſe contentoit pas de s'informer de leur application & de leurs progrès dans l'étude, elle vouloit ſavoir encore comment ils s'étoient acquittés de leurs exercices de Religion; s'ils n'avoient pas montré dindocilité, d'humeur ou de mépris envers quelqu'une des Perſonnes chargées de les inſtruire ou de les ſervir? Et c'étoit d'après le compte qui lui étoit rendu de l'enſemble de leur conduite qu'elle diſpenſoit ſes témoignages d'amitié ou de mé-

contentement, ses récompenses ou ses privations. S'il leur étoit arrivé de manquer à quelqu'un, fut-ce au dernier de leurs Domestiques, ils ne pouvoient se flatter de recouvrer les bonnes graces de la Reine, qu'après une satisfaction proportionnée à la faute. Le Dauphin, âgé de sept à huit ans, avoit maltraité en paroles un de ses Garçons-de la Chambre : la Reine manda celui-ci, & lui dit en présence du jeune Prince : „ Je suis si honteuse des injures „ que mon Fils vous a dites que, quoi-„ qu'il vous en ait déja demandé pardon, „ je vous le demande moi-même pour „ lui. Mais, si pareille chose lui arrivoit „ encore, je vous dispense de votre ser-„ vice ; Monsieur le fera lui-même „.

On ne pouvoit pas causer de joie plus sensible à la Reine qu'en lui racontant quelque trait de ses Enfans, & sur-tout du Dauphin, qui annonçassent de la piété, de la sensibilité, quelqu'un de ces sentimens précieux que les Peuples cherchent à deviner dans les Enfans nés pour les gouverner. On la vit quelquefois, dans ces occasions, s'attendrir jusqu'aux larmes, & s'écrier avec sa religion ordinaire : „ Que „ Dieu soit loué : il aura l'ame bonne ; il „ aimera la Religion, il fera le bonheur du „ Peuple „.

Cette pieuſe Mere accoutumoit ſes Enfans, dès l'âge le plus tendre, à enviſager comme le premier avantage de leur Rang, de pouvoir protéger un jour la Vertu & faire du bien aux Hommes. Elle les aſſocioit à ſes bonnes œuvres; elle leur faiſoit déſirer comme une faveur de concourir avec elle au ſoulagement des Malheureux. Elle les amenoit à faire pour eux, librement & avec joie, le ſacrifice des ſommes dont-ils auroient pu diſpoſer, pour ſe procurer les objets d'amuſement que l'on permet à l'Enfance. »Mon Fils, » dit-elle un jour au Dauphin, alors âgé » de dix ans, tandis que vous avez ici » tout en abondance & que la Providence » vous comble de ſes bienfaits; tandis que » pluſieurs Perſonnes s'empreſſent en même » temps à vous donner une bonne éduca- » tion, ſavez-vous ce que je viens d'ap- » prendre? C'eſt qu'il y a dans Paris des » milliers de petits malheureux Enfans de » votre âge, errans, ſans domicile, couverts » de haillons, manquant ſouvent de pain, » & toujours d'inſtruction. Le récit qu'on » m'a fait de leur ſituation m'afflige ſen- » ſiblement ſur leur ſort; auſſi ai-je ré- » ſolu de remettre à M. l'Abbé de Pont- » briant, que voici, tout l'argent dont je » puis diſpoſer, pour leur procurer au

» moins les moyens de s'inſtruire de leur » Catéchiſme, & de faire avec fruit leur » premiere Communion ». --Ah! Maman, » s'écrie le jeune Prince, les larmes aux » yeux, s'ils ſont ſi malheureux, je veux » leur donner auſſi tout ce qu'il y a dans » ma Caſſette ». L'offre fut acceptée; & l'Eccléſiaſtique qui ſollicitoit pour la bonne œuvre, joignit l'aumône du Fils à celle de ſa Mere. Une des faveurs que la pieuſe Princeſſe faiſoit quelquefois deſirer au jeune Dauphin, & qu'elle lui accordoit comme récompenſe de ſa ſageſſe, c'étoit de le conduire avec elle dans les Lieux où la portoit ſa dévotion; de le rendre témoin de nos Cérémonies religieuſes, & d'éveiller ainſi la piété dans ſon cœur par le touchant appareil de nos Solemnités. On ſe rappelle encore comment, dans pluſieurs de ces occaſions, elle fut accueillie par les bénédictions de la Multitude, pénétrée, tout à la fois, & de la religion de ſa Souveraine & des précieuſes Leçons qu'elle offroit à l'Héritier du Trône.

Les plus jeunes des Princeſſes Filles de la Reine, de retour de l'Abbaye de Fontevrault à la Cour, après leur éducation, étoient frappées d'admiration, en voyant ſur le Trône des vertus comparables à celles qui les avoient le plus édi-

fiées dans le Cloître. Auſſi, au lieu que la plûpart des Jeunes-Gens, témoins, au ſortir des bonnes Maiſons d'éducation, de ce qui ſe paſſe à la maiſon paternelle, en concluent que leurs Inſtituteurs leur ont exagéré les devoirs de la Vie chrétienne, ces Princeſſes, touchées des grands exemples que leur offroit la Reine, ſe diſoient ſouvent entr'elles : » Maman remplit ici » ſes journées bien plus ſaintement encore » qu'on ne nous propoſoit de le faire au » Couvent ».

Les tendres ſoins que la Princeſſe avoit pris de ſes Enfans dans leur bas âge, & pendant leur jeuneſſe, elle les leur continua toute ſa vie. Elle s'appliquoit particuliérement à écarter tout ce qui eut pu altérer parmi eux la concorde fraternelle. Elle les aidoit de ſa ſageſſe & de ſes conſeils, ſouvent ſans qu'ils le ſuſſent. Elle prenoit part à leur joie, elle s'affligeoit de ce qui les affligeoit, pour pouvoir plus ſurement les conſoler. C'eſt ainſi qu'en mille occaſions elle ſut modérer l'extrême ſenſibilité du Dauphin ſur les maux publics, dont ce Prince s'affectoit quelquefois juſqu'à l'altération de ſa ſanté : c'eſt ainſi qu'elle mit tout en œuvre pour adoucir les longs chagrins qu'eſſuya la Dauphine pendant ſon ſéjour en France. Cette

Princesse étoit fille d'Auguste II; du Prince qui avoit détrôné le Roi Stanislas. La Reine l'avoit adoptée, & la traita toujours comme sa Fille. Les malheurs de la Maison de Saxe, par la part qu'elle y prit, furent des malheurs pour elle. Non contente d'accueillir à sa Cour les Enfans d'Auguste forcés de s'expatrier, elle les produisit auprès du Roi son pere; & Stanislas, comme elle l'avoit prévu, se vengea en comblant de mille bienfaits les Enfans malheureux de son ancien Rival.

Pendant les maladies de ses Enfans, comme dans leurs peines & leurs chagrins, la Reine se trouvoit auprès d'eux pour les consoler & les soulager. Si la maladie étoit grave, elle redoubloit de soins & d'assiduité; elle devenoit, pour ainsi dire, malade avec le Malade; elle ne le quittoit plus. C'est avec ce zele tendre & actif que nous la vîmes suivre, dans leurs dernieres maladies, Madame Henriette sa fille aînée, la Duchesse de Parme & le Dauphin. La premiere de ces Princesses expira entre ses bras, dans le moment même qu'elle lui présentoit un bouillon. On se rappelle encore tout ce que lui coûta de peines & d'alarmes la longue maladie du Dauphin. Ce Prince, moins affligé, au lit de la mort, de sa propre situation que de la douleur

profonde qu'elle causoit à la Reine, lui disoit avec sa fermeté ordinaire : „ Hé „ quoi, Maman, vous ne doutez point „ que le Royaume du Ciel ne vaille „ mieux que celui d'ici bas, & je vous „ vois toujours dans la tristesse & les lar- „ mes, depuis qu'il y a apparence que je „ quitterai bientôt la Terre. -- Hélas ! mon „ Fils, lui répondit la Reine, je ne sais „ si je pleure de douleur de votre état, ou „ de joie de votre résignation à le soutenir. „ -- A la bonne heure, reprit le Malade, „ que ce soit de joie ; car c'en est une vé- „ ritable pour moi de ne point vieillir en „ ce Monde „. Témoin du courage héroï- que & de tous les sentimens religieux que manifestoit ce Prince, pendant qu'on lui administroit le St. Viatique, cette pieuse Mere fondant en larmes, s'écrioit : „ Qu'il „ est heureux ! il meurt comme un Saint ; „ mais nous, que nous sommes à plain- „ dre „ !

Le genre de maladie dont mourut la Dauphine ne permit pas à la Reine de lui rendre les mêmes offices qu'elle avoit rendus au Dauphin son Epoux ; mais, peu de jours avant la mort de cette Princesse, il se passa, entre elle & la Reine, une de ces scenes attendrissantes que la Religion seule peut préparer, & qui ne se répetent

que ſous les Toits habités par la Vertu. La Dauphine qui, depuis la mort du Dauphin, traînoit une vie languiſſante, ſentant ſa fin prochaine, dit un jour à la Reine : „ Tout m'avertit, Madame, & „ je ſens que je touche à ma derniere „ heure. Prête à vous quitter pour aller „ paroître devant Dieu, je vous renou- „ velle du fond de mon çœur, tout mes „ remercîmens pour les bontés dont vous „ n'avez ceſſé de me combler depuis que „ je ſuis en France. Je vous recommande „ mes Enfans; je vous recommande mon „ ame, & vous prie de me pardonner les „ chagrins que j'aurois pu vous donner. „ -- Des chagrins, ma Fille, reprend la „ Reine, en embraſſant la Dauphine qu'elle „ arroſe de ſes larmes, le ſeul que vous „ m'ayez jamais donné, c'eſt celui de votre „ état actuel. Tâchez de vous guérir pour „ l'amour de moi, & auſſi pour vos En- „ fans qui ont beſoin de vous „. La Princeſſe mourut deux jours après.

Tant de ſoins & de tendreſſe pour ſes Enfans, de la part de cette vertueuſe Mere, ne tomberent pas ſur un ſol ingrat; &, tant qu'elle vécût, elle en recueillit les doux fruits. Elle ne voyoit autour d'elle que des Cœurs ſenſibles & reconnoiſſans. Tendrement aimée au ſein de ſa nombreuſe

Famille, elle en étoit l'ame, & le centre commun de toutes ſes relations. Il ne s'y faiſoit rien d'important qu'elle n'eût été conſultée ; & ſes conſeils étoient reçus comme des ordres. Juſque dans l'âge mûr, on aimoit encore à les recevoir. C'eſt ainſi que le Dauphin, peu d'années avant ſa mort, la prioit de le décider ſur le choix qu'il devoit faire d'un Confeſſeur, & que, d'après ſon avis, il ſe déterminoit à s'en tenir à celui que lui déſigneroit l'Archevêque de Paris. Souvent auſſi Celle qui ſavoit ſi bien aider ſes Enfans de ſes ſages conſeils ne dédaignoit pas de prendre elle-même les leurs, & ſur tout ceux du Dauphin. Ce Prince étoit ſon Confident le plus intime ; &, dans tous les événemens de la vie, ſa grande conſolation. Elle aimoit à y penſer, elle aimoit quelquefois à le dire. Un onzieme de Juin, au moment où l'on venoit de lui faire la lecture de la Vie du Saint du jour, elle dit, en voyant entrer le Dauphin chez elle : » Le voilà mon Barnabé. -- Et pour quoi » donc, Maman, lui demande le Prince, » me baptiſez-vous de ce nom ? -- C'eſt, » lui répond-elle, que Barnabé ſignifie » Enfant de conſolation. -- Ah, cela étant, » reprend le Dauphin, que Barnabé ſoit

» mon nom : il m'eſt doux de le prendre
» avec ſes charges ».

Rien n'étoit plus touchant que de voir cette bonne Mere au milieu de ſa Famille, raſſemblée tous les ſoirs autour d'elle, pour jouir de ſes entretiens & s'édifier de ſes leçons. Elle mettoit tant de naturel dans l'expreſſion de ſa tendreſſe; elle diſpenſoit ſi ſagement ſes avis; ſi elle avoit un léger reproche à faire, elle le faiſoit ſi affectueuſement; ſi elle parloit de Dieu & de la Religion, c'étoit avec tant de graces & d'onction; quelque choſe qu'elle dît, en un mot, elle le diſoit ſi bien qu'on eût deſiré qu'elle fît ſeule les frais de la converſation. De divers Témoins que nous avons été à portée de conſulter, il n'en eſt aucun qui ne nous ait parlé avec une ſorte d'enthouſiaſme de cette belle union de la Mere avec ſes Enfans, le fondement de celle des Enfans entr'eux. » Sa Majeſté, dit un
» des Auteurs de nos Mémoires (1), a
» daigné m'admettre quelquefois dans cette
» auguſte Société, dont je puis dire avec
» vérité, & ſans profaner le Paſſage de St.
» Paul, qu'elle offroit un ſpectacle digne
» des Anges & des Hommes. Je n'en ſuis
» jamais ſorti ſans être pénétré d'admira-

(1) M. le Cardinal de Luynes.

„ tion. Que de vertus ! Quelle Mere ! Quelles „ Princeſſes „ !

C'étoit juſque dans les moindres choſes que ſe manifeſtoit la piété filiale envers cette Mere chérie ; & l'attention de ſes Enfans à lui plaire ſembloit aller juſqu'au ſcrupule. Dès qu'elle ſe trouvoit au milieu d'eux, toute Main étrangere étoit diſpenſée de la ſervir. On prévenoit ſes deſirs, on étudioit ſes beſoins. On épioit le moment, quelquefois même on ſe diſputoit le plaiſir d'y pourvoir ; & le Dauphin, dans ces occaſions, ne cédoit à perſonne ſon droit d'aîneſſe.

Mais ce qui flattoit la Reine beaucoup plus agréablement encore que ces tendres empreſſemens de ſa Famille auprès d'elle, c'étoient les ſentimens religieux dont elle la voyoit animée. Comme la vertu étoit, pour ainſi dire, l'ame de ſa vie, c'étoit auſſi par la vertu qu'elle ſe retrouvoit avec plus de complaiſance dans ſes Enfans. De dix que nous vîmes ſur les dégrés du Trône, tous ceux qui vécurent aſſez pour être connus ſe montrerent ſous des rapports ſi intéreſſans, que nous croirions manquer à l'intégrité de l'Hiſtoire de la Mere, ſi, en racontant ſes vertus, nous négligions d'indiquer au moins celles qui furent, dans

ses Enfans, l'ouvrage de ses soins ou le fruit de ses exemples.

La jeune Princesse MARIE, morte à Versailles, en 1733, montroit, à l'âge de cinq ans, si non encore les œuvres parfaites de la Vertu, du moins toutes les inclinations qui les promettent.

Madame FÉLICITÉ mourut à Fontevrault, en 1744, dans sa huitieme année. La douceur de son caractere, la bonté de son cœur, sa piété naissante, une application réfléchie à tous ses devoirs la rendoient également chere à la Famille Royale & à toutes les Personnes employées à son éducation. Religieuse pour ainsi dire en naissant, c'étoit par les motifs sublimes de la Religion qu'elle enduroit les douleurs de sa maladie, ne cessant d'offrir à Dieu, avec son innocence, le sacrifice d'une vie qu'elle n'avoit pas encore goûtée.

Madame HENRIETTE, l'aînée des Enfans de la Reine, mourut à Versailles, en 1752, âgée de vingt-quatre ans. Cette Princesse, dont l'Eloge a retenti par toute la France, annonça de bonne heure les rares qualités de sa Mere, & retraça parfaitement ses ve.tus. Douée d'une ame sensible & généreuse, elle ne pouvoit voir un Malheureux sans se sentir émue de compassion, & s'empresser de venir à son secours. On

la vit, à l'âge de cinq ans, n'ayant pas autre chose dont elle pût disposer, se dépouiller d'un de ses vêtemens, pour le donner à un Enfant de son âge, fille d'un pauvre Ouvrier. Cette inclination bienfaisante, consacrée par la Religion & encouragée par de grands exemples, alla toujours croissant. Elle ne se permettoit pas la moindre dépense de fantaisie, & ne connoissoit le plaisir d'avoir que pour celui de donner. Une Personne lui marquoit sa reconnoissance, pour un bienfait qu'elle avoit reçu d'elle : » Si vous saviez, lui » dit la jeune Princesse, combien je me » satisfais moi-même, quand je puis faire » quelque bien, vous seriez fort éloignée » de me savoir gré de ce que j'ai fait pour » vous ».

Sa piété toujours égale, toujours fervente, ne souffrit jamais la moindre altération ; &, depuis l'époque de sa premiere Communion, qu'elle fit à douze ans, jusqu'à sa mort, le plus long intervalle qu'elle eût mis entre une Communion & la suivante fut de quinze jours. Ce qu'on admiroit le plus en elle, c'étoit la vivacité de sa foi, & un zele insinuant pour inspirer aux autres les sentimens dont elle étoit pénétrée. » Je ne comprends pas, disoit-» elle, comment des Chrétiens paroissent

»» étonnés, dès qu'ils nous voyent parler »» ou agir chrétiennement; & rien ne m'é- »» tonne plus que leur étonnement, s'il eſt »» véritable »». Elle avoit douze ans, & le Dauphin en avoit dix, lorſqu'un jour elle lui dit : »» Mon Frere, nous ſommes »» environnés de Flatteurs intéreſſés à nous »» déguiſer la vérité. Convenons d'une choſe: »» vous m'avertirez de mes défauts, je vous »» avertirai des vôtres »».

Elle avoit, pour les Spectacles & les divertiſſemens profanes, toute l'averſion que peut en inſpirer la piété; & la plus grande peine qu'elle eût au Monde, étoit qu'on l'obligeât de s'y montrer quelquefois (1). Une Perſonne lui témoignoit de la ſurpriſe, de ce qu'elle lui voyoit l'air triſte dans l'Endroit où tous les autres vont pour s'égayer : »» Il eſt vrai, répondit la Prin- »» ceſſe, que, quelque gaîté que je me ſente »» avant d'aller au Spectacle, dès que j'y »» ſuis, & que je vois paroître les premiers »» Acteurs, je me ſens ſaiſie d'une pro- »» fonde triſteſſe : Voilà, me dis-je à moi- »» même, des Gens qui ſe damnent, de pro-

(1) Une Loi bien digne d'être rayée du Code des Etiquettes d'une Cour chrétienne, comme un reſte de la barbarie gothique, c'eſt celle qui établit qu'une jeune Perſonne, faiſant violence à ſes goûts & à ſa conſcience, ira s'ennuyer & s'attriſter au Spectacle.

» pos délibéré, pour me divertir. Cette pen-
» ſée m'occupe toute entiere, tant que la
» Piece dure : le moyen qu'elle m'amuſe » ?
Elle faiſoit, des vérités de la Foi qui inquietent le plus les Ames mondaines, le ſujet habituel & le plus conſolant de ſes réflexions. Sa derniere maladie fut accompagnée de douleurs aiguës, qu'elle endura avec toute la conſtance de la Religion, prouvant, par un grand exemple, qu'au printemps de la vie, & au comble des proſpérités humaines, on peut quitter la Terre ſans regrets, quand on a ſu y vivre dans l'innocence.

Nous vîmes encore mourir à la Cour, la Ducheſſe DE PARME & Madame SOPHIE. Ces deux Princeſſes, fidelles aux principes de leur premiere éducation, ne négligeoient aucun des devoirs de la vie chrétienne. La priere, les lectures de piété, le travail des mains, les œuvres de miſéricorde rempliſſoient leurs journées. A l'exemple de leur vertueuſe Mere, elles méditoient tous les jours les vérités du Salut & vivoient dans l'uſage de la Communion fréquente. Ce qui diſtinguoit la Ducheſſe de Parme étoit un caractere vif, un cœur noble & généreux, une bonté qui, avec les Petits, deſcendoit juſqu'à la popularité. Elle s'étoit également attaché

le

le cœur de ſon Epoux & l'affection de ſes Sujets. Madame SOPHIE, d'un caractere plus doux & moins actif, lui reſſembloit par la bonté de ſon cœur. Avec un fort bon eſprit, cette Princeſſe étoit timide & ſilencieuſe. Elle aimoit la ſolitude, & portoit au milieu de la Cour les inclinations d'une Religieuſe. Elle en avoit toute l'humilité, le détachement & les principales vertus. Sa mort fut édifiante, comme l'avoit été ſa vie.

Les vertus de Madame LOUISE furent auſſi le fruit de la haute piété de la Reine. C'eſt elle-même qui nous l'apprend. » J'ad-» mirois ſouvent, dit-elle, comment la » Reine, qui avoit de grands devoirs à » remplir, auxquels elle étoit très-fidelle, » avoit ſu ſe mettre en liberté & vivre » comme une Sainte au milieu de la Cour ». Ce fut en étudiant ſes actions & en recueillant ſes inſtructions que la jeune Princeſſe, à l'âge de ſeize ans, ſentit naître la vocation ſublime, à laquelle elle répondit depuis, avec cet héroïſme qui la rendit l'édification du Cloître & l'admiration du Monde chrétien.

De tous les Enfans de la Reine, l'Héritier du Trône étoit celui en qui cette Princeſſe deſiroit le plus de voir ſes vertus reproduites; & l'on ſait comment le

Dauphin combla les vœux de sa Mere & surpassa son attente. Elle le vit, à la fleur de l'âge, doué de toutes les qualités de l'esprit & du cœur qui pouvoient lui concilier l'estime & l'affection des Peuples, avide de toutes les connoissances utiles, & instruit de tous les devoirs de son Rang : Prince infatigable dans le travail, dévoré du zele du bien public, & consommé, avant l'expérience, dans la science des grands Rois : Prince bon & humain, Prince religieux sur-tout, &, de tous les hommes de son siecle, le plus digne peut-être d'être appellé au Trône de St. Louis, s'il n'en eût pas été le premier Héritier.

La Dauphine son épouse, si bien placée au milieu de la vertueuse Famille de la Reine, ne devoit pas à cette Princesse les prémices de ses vertus ; mais elle lui fut redevable, sans doute, de leur accroissement & du dégré de perfection auquel elle les porta. Touchée du tendre accueil que lui fit la Reine à son arrivée en France, la Dauphine s'attacha dès-lors a elle, comme un enfant à sa mere. Bientôt des exemples qui parloient à son cœur devinrent des loix pour elle ; & ce fut en prenant en tout la Fille de Stanislas pour modele que la Fille d'Auguste devint un grand modele elle-même.

Deux Princesses Filles de la Reine, qui vivent encore, pour l'ornement de leur Sexe & le bonheur de la Famille Royale, pourroient nous dire de vive voix, ce qu'elles ne cessent de dire par leurs vertus, combien elles doivent aux leçons & aux exemples de cette Mere incomparable. Personne n'ignore que Madame Adélaïde & Madame Victoire, qui gémissoient depuis long-temps d'habiter une Terre irréligieuse, ne purent se souffrir un instant dans la Terre de l'Apostasie, & que ce fut au pied du tombeau des Saints-Apôtres, & dans la Métropole du Monde chrétien, qu'elles s'empresserent d'aller chercher une consolation à leur Foi. Mais, qu'il nous suffise d'avoir prononcé le nom de ces deux Princesses. Les vérités les plus édifiantes seroient ici des vérités déplacées, & nous ne contristerons pas la Modestie, en divulgant ce que nous pouvons connoître du secret de ses bonnes œuvres.

L'on ne peut se défendre de faire ici une réflexion : c'est qu'en suscitant une Princesse selon son cœur, qu'il chargea d'environner le Trône de tant de vertus éclatantes, le Dieu bon & clément, qui ne punit qu'à regret les Empires comme les Particuliers, avoit sans doute dans ses desseins de miséricorde sur la France, que

ce faisceau de lumieres célestes dissipât les prestiges de l'Incrédulité, & que, dans des jours de délire & d'aveuglement, un grand spectacle d'édification réclamât plus puissamment contre le débordement des mœurs publiques & les attentats de la Perversité. La faveur étoit insigne : & cette faveur, méprisée par le Philosophisme, fit aussi peu d'impression sur des Cœurs appésantis dans l'insouciance de la prospérité. Mais, mieux appréciée désormais, elle peut devenir, du moins, la tardive instruction d'un Peuple éclairé par ses malheurs, & qui connoît trop bien aujourd'hui les résultats du Crime, pour ne pas tourner enfin ses regards vers cette Région dédaignée de la Vertu, où, pendant un demi-siecle une grande Reine & ses Enfans ont su moissonner de si doux fruits.

Cependant l'inviolable fidélité de la Reine à tous les devoirs qui caractérisent la bonne Mere & la vertueuse Epouse étoit soutenue chez elle par un heureux ensemble de qualités & de vertus, les plus propres à la faire chérir dans l'intérieur de son Palais, autant qu'elle étoit respectée au-dehors ; &, ce que l'on ne sauroit trop remarquer, elle n'eut jamais besoin, pour pouvoir intéresser & servir de modele sous tant de rapports variés, que de se rappeller la premiere

époque de ſa vie, & les principes dont on avoit pris ſoin de nourrir ſon jeune âge; tant il eſt vrai qu'avoir goûté dès-lors les leçons de la Vertu, c'eſt avoir pris l'engagement d'en perpétuer les exemples.

Un talent rare, ſur-tout chez les Grands, & que la Princeſſe devoit à ſa bonne éducation, c'étoit celui de connoître le prix du temps; d'en jouir par le bon emploi, & de ſavoir, par là, doubler en quelque ſorte ſon exiſtence. Dès ſon arrivée en France, elle s'étoit annoncée pour aimer l'ordre & vouloir qu'il s'établît autour d'elle. Mais l'on s'apperçut bientôt qu'en le preſcrivant aux autres, elle ſavoit le mettre elle-même dans toute ſa conduite. Tout étoit prévu & ſagement ordonné dans ſes occupations; elle n'abandonnoit rien aux caprices du moment. Elle avoit réglé la diſtribution de ſon temps, & à chaque inſtant de ſa journée répondoient des devoirs à remplir ou des vertus à pratiquer. Fidelle ſur-tout à s'acquitter des exercices religieux qu'elle s'étoit preſcrits, ſi quelque affaire imprévue, ſi la circonſtance d'un voyage l'empêchoit d'y ſatisfaire à l'heure marquée, ils n'étoient que différés; il falloit que la nuit lui rendît ce que le jour lui avoit dérobé. Ainſi, tous les Lieux la trouvoient ſemblable à elle-

même, & le changement de demeure ne lui offroit qu'un nouveau théatre pour l'exercice des mêmes vertus. A Compiegne comme à Verſailles, à Marly ou à Fontainebleau, des devoirs de piété, des obligations d'état, des bienſéances de Rang, une ſuite d'occupations utiles, & quelques délaſſemens innocens, pris au ſein de ſa Famille, partageoient ſa journée. Sachant ſe prêter au Monde ſans s'y livrer, elle ne ſe trouvoit mieux nulle part que dans la compagnie de ſon cœur, & elle ſe ſuffiſoit à elle-même. Heureuſe par-tout où elle trouvoit du bien à faire ou des maux à réparer, elle ne connut jamais, comme tant de Femmes du grand Monde, ni cette ſoif toujours inquiete de plaiſirs toujours nouveaux, ni ces irritations importunes d'un cœur fatigué par leur uſage. Ce n'étoit auſſi que ſur des rapports étrangers qu'elle connoiſſoit les triſtes effets du déſœuvrement, & ces ſombres agitations d'une Ame qui ſe craint & ſe fuit elle-même dans le vide effrayant de ſes actions. Le cercle d'occupations variées & d'utiles travaux dans lequel elle ſe renfermoit la rendoit inacceſſible aux pourſuites de l'ennui; & ce rare ſecret, qu'avoit une grande Reine, d'échapper à l'Ennemi le plus ordinaire du bonheur des Grands, étoit une ſorte de

prodige aux yeux de l'ancien Evêque d'Amiens. „Une chose que j'admire, écri-„voit M. de La Motte, c'est que la Reine „ne connoisse point l'ennui. Je ne le croi-„rois pas, si je ne le tenois de sa bouche „qui n'altéra jamais la vérité„.

C'étoit dans la Religion que la Princesse puisoit le courage nécessaire pour se plier à cette succession continuelle de devoirs souvent obscurs & monotones, qui fatiguent par leur uniformité. Elle se les rendoit chers, en se disant : „c'est Dieu qui „me les impose„. Le desir d'y satisfaire soutenoit son activité, & lui faisoit trouver les journées trop courtes pour les remplir. C'étoit néanmoins avec ordre qu'elle les remplissoit; sans cet empressement inquiet qui fait mal le bien qu'il fait; sans cet enthousiasme de caractere, qui confond le précepte avec le conseil; & sur-tout, sans cette singularité qui appelle les regards publics & nourrit l'amour-propre. Tout étoit si naturel, si simple dans sa conduite, qu'on n'y remarqueroit rien d'extraordinaire, si cette sage & constante uniformité dans la pratique du bien n'étoit elle-même la chose du monde la plus extraordinaire & la plus rare.

Voici quel étoit l'ordre habituel des occupations de la Reine. Elle ne donnoit au

ſommeil que le temps qu'elle n'eût pu lui refuſer ſans expoſer ſa ſanté; ſouvent ſix heures, jamais plus de ſept. Des circonſtances l'obligeoient quelquefois à retarder l'heure de ſon coucher, mais celle de ſon lever étoit toujours la même; &, „ſoit „ qu'elle eût bien ou mal paſſé la nuit, „dit un de nos Mémoires, elle ſe levoit „toujours à la même heure. Ce n'étoit pas, „quelquefois, ſans qu'il lui en coûtât beau-„coup, ainſi qu'à nous qui étions obli-„gées de la tourmenter pour parvenir à „l'éveiller, tant elle étoit accablée par le „ſommeil. Mais elle entendoit que nous „lui fiſſions cette violence, toutes les fois „qu'il en ſeroit beſoin; & ſes ordres „étoient ſi précis, ſur cet article, que nous „n'aurions oſé la laiſſer dormir un inſtant „au-delà de l'heure fixée pour ſon réveil. „Les jours où elle devoit communier elle „ſe levoit plus matin, afin de ſe ménager „plus de loiſir pour la priere „.

La Reine paſſoit moins de temps à ſa toilette qu'aucune des Dames de ſa Cour, & jugeoit qu'on l'y retenoit encore trop long-temps. Ne voulant pas que ces momens fuſſent entierement vides, elle en profitoit pour recevoir certaines viſites & donner des audiences. On lui avoit fait entendre, à ſon arrivée en France, qu'elle

feroit plaiſir au Roi en mettant du rouge.
Elle y avoit beaucoup de répugnance : mais, complaire à ſon Epoux lui parut un devoir, & elle en mit. Comme elle n'en avoit pas l'uſage, elle le mettoit fort mal : ce qui donna lieu à Louis XV de la plaiſanter un jour, en la comparant à Janus aux deux faces. Elle ſaiſit cette occaſion pour repréſenter au Roi combien il lui en coûtoit pour ſe défigurer ainſi tous les jours. Et ce Prince, auquel les Dames de Cour avoient prêté une intention qu'il n'avoit jamais eue, l'aſſura, de ſon côté, qu'il étoit ſurpris qu'elle eût pu prendre tant de peine pour ſe donner ces viſages artificiels, qui ne valoient pas le naturel. Dès-lors la Reine s'affranchit pour jamais de cette tyrannie, „ introduite, diſoit elle, par les Vieilles & les „ Laides, qui veulent que leurs Filles paroiſ- „ ſent auſſi vieilles & auſſi laides qu'elles „.

Dans ſa matinée, la Princeſſe, après s'être acquittée de ſes exercices de piété, avoir aſſiſté à la Meſſe & aux autres Offices divins, ſuivant les jours, faiſoit une viſite au Roi, recevoit les Princes, les Ambaſſadeurs & les Perſonnes de marque qui ſe trouvoient à la Cour. Elle voyoit ſa Famille & elle écrivoit des Lettres

Elle donnoit peu de temps à la Table ; & elle étoit tellement occupée alors des

Etrangers, que le defir de la voir attiroit de toutes parts, qu'il lui arrivoit fouvent d'avoir pris fon repas, fans favoir ce qu'on lui avoit fervi.

Au fortir de fon dîner, elle donnoit encore des Audiences. Elle entroit enfuite dans fes petits Appartemens, où elle s'amufoit à jouer de quelque inftrument, à peindre en paftel, ou à faire ufage d'une fort petite & fort jolie imprimerie. Elle ne peignoit que des tableaux de dévotion, dont elle faifoit préfent à des Communautés religieufes & à des Perfonnes qui avoient le goût de la piété. Il lui en reftoit à fa mort un Cabinet entier, qu'elle laiffa par fon Teftament à fa Dame-d'honneur. Elle imprimoit, pour les diftribuer comme fes tableaux, des Prieres, des Sentences & des Maximes de Morale. Le Dauphin l'ayant un jour trouvée occupée de ce travail, fe récria, avec fa gaîté ordinaire, fur le fcandale qu'elle lui donnoit avec fon imprimerie clandeftine. La Reine lui fit préfent d'une collection des Ouvrages fortis de fa Preffe, & lui demanda s'il ne feroit pas curieux d'apprendre le métier à fon école? „Pas du tout, répondit le Prince, à moins „que ce ne foit pour imprimer un Réglement bien févere contre l'abus qu'on fait „aujourd'hui de l'Imprimerie„.

Après avoir donné environ une heure à quelqu'un de ces passe-temps innocens, la Reine entroit dans son cabinet, pour s'y occuper du travail. Elle le faisoit par principe de conscience, & autant en vue de remplir le précepte imposé à tous les Enfans d'Adam, que pour se soustraire aux divers écueils du désœuvrement. Elle étoit d'une merveilleuse dextérité pour tous les ouvrages des mains qui conviennent à son Sexe, & peut-être eût-elle été la Femme de son Royaume la plus en état de subsister du travail de ses doigts. Son cabinet étoit orné d'un Meuble complet qu'elle avoit fait elle-même, & qu'elle montroit quelquefois aux jeunes Personnes qu'elle croyoit avoir besoin d'encouragement au travail. C'étoit pour les Autels & pour les Pauvres qu'elle travailloit habituellement. Elle savoit conduire différens métiers. Sur les uns elle faisoit des galons pour des Ornemens d'Eglise; sur d'autres, des ceintures ou des cordons d'aubes. Elle brodoit parfaitement bien; &, avant les ravages que l'Impiété vient d'exercer dans le Sanctuaire, plusieurs Paroisses & un plus grand nombre encore de Maisons religieuses conservoient, avec un souvenir de vénération pour cette pieuse Princesse, des Ornemens dont elle avoit filé le tissu & fait la bro-

derie. Elle filoit auſſi la laine ; &, parmi la multitude des Pauvres auxquels elle fourniſſoit tous les ans des vêtemens, pluſieurs en recevoient dont ſes mains royales avoient préparé l'étoffe.

Pendant qu'elle s'occupoit de ces travaux manuels, on lui faiſoit différentes lectures, ſuivant ſon goût. Elle n'interrompoit ſon travail que pour vaquer à des Exercices de piété, dont nous parlerons dans la ſuite. Le ſoir, ſa Famille ſe raſſembloit auprès d'elle ; & alors, pour ſe délaſſer & occuper ſa Cour, elle ſe permettoit quelque jeu. On jouoit peu. Si elle gagnoit, les Pauvres en profitoient ſur le champ ; ſi elle perdoit, la privation tomboit ſur elle. Peu de temps après ſon arrivée en France, & dans un des premiers voyages qu'elle fit à Marly, ayant remarqué que les Seigneurs qui s'y trouvoient ſe permettoient un fort gros jeu, elle repréſenta au jeune Roi combien il conviendroit peu que la Cour donnât ce dangereux exemple à la Capitale & aux Provinces, & ces jeux ceſſerent.

Dans les momens deſtinés à ſes délaſſemens, la Princeſſe faiſoit le charme de ſa Société, & perſonne n'y portoit une joie plus naturelle & plus franche. De tous les plaiſirs de la Cour, elle ne ſe permettoit

que ceux qui peuvent s'allier avec la piété ; & elle offroit une belle preuve que les plus innocens suffisent à l'Innocence & ne lui manquent jamais. C'étoit une sorte de prodige aux yeux des Courtisans, qu'elle sût se rendre heureuse à si peu de frais. Ces hommes, qui ne connoissent de joie que celle des sens, & qui ne la goûtent que lorsqu'elle est portée jusqu'à l'yvresse, se figuroient difficilement que le plus doux des plaisirs, pour une Reine, pût être celui de se reposer au sein de sa Famille, dans le contentement d'avoir rempli ses devoirs. La Princesse, de son côté, n'avoit garde de porter envie à des hommes qu'elle voyoit gais par accès & chagrins par habitude. Elle les plaignoit sincérement de l'aveuglement qui leur faisoit chercher le bonheur où il n'est pas : elle ne pouvoit sur-tout comprendre cette obstination de leur part à acheter quelques jouissances fugitives au prix des plus longs remords.

Elle avoit une véritable aversion pour ces Assemblées bruyantes, où il semble que l'ame ne puisse goûter le plaisir qu'en s'oubliant elle-même. Si elle y paroissoit quelquefois, ce n'étoit que, lorsqu'à l'occasion de certaines Fêtes publiques une honnête complaisance lui en faisoit un devoir. Elle se livroit moins alors à son goût qu'elle ne

ſe prêtoit aux circonſtances ; & une Fête, en ſa préſence, n'alarmoit point la Vertu. Une Perſonne de confiance lui demandoit comment elle ſe trouvoit parmi les divertiſſemens qui ſe prolongeoient à la Cour, à l'occaſion du Mariage du Dauphin ſon fils? „ Raſſaſiée de plaiſirs, répondit-elle, „ & vide de joie „.

Suivant l'Etiquette, qui fait loi à la Cour, la Reine devoit accompagner le Roi au Spectacle, lorſqu'on en donnoit à Verſailles. On voyoit alors la Princeſſe s'occuper, pendant la Repréſentation, du travail des mains, & quelquefois de lectures pieuſes ou de prieres. Le Directeur de la Salle du Château avoit grand ſoin de n'y produire aucune Piece qui eût pu porter la moindre atteinte à la Religion ou aux mœurs, & il ſe ſeroit bien gardé, ſans doute, d'y faire jouer celle qui fait tant de bruit dans ce moment (1), & dont la bril-

(1) Dans le temps où j'écrivois ceci, c'étoit, dans la Capitale & dans les Provinces, le même engoûment pour le *Mariage de Figaro*, miſérable rapſodie, qui ſeroit dépourvue de tout interet, ſi elle n'attaquoit impudemment le Sacré & le Profane; & dont le Vulgaire pourroit ignorer le but, ſi un M. Bride-Oiſon, qui bégaye tres-lourdement dans la Piece, ne chantoit coulamment & ſans bégayer, à la fin, qu'elle „ *nous* „ *peint la vie du bon Peuple qui l'entend. On l'op-* „ *prime ; il peſte, il crie, il s'agite en cent façons :*

ſante fortune, fruit de la légéreté de nos Principes & de la dépravation de nos mœurs, ne peut qu'offrir un ſujet de réflexions effrayantes pour le Sage.

Il n'eſt pas de notre ſujet de diſcuter ici s'il peut exiſter, pour une Perſonne qui fait profeſſion ouverte de piété, des circonſtances qui rendent innocente ſon aſſiſtance au Spectacle. Mais, quelque enclins que nous ſoyions à juger favorablement une pieuſe Princeſſe, qui va prier Dieu où les autres vont l'offenſer, nous aimons à rappeller la doctrine qu'elle profeſſoit elle-même ſur ce point de Morale, ſi ſouvent agité quoique ſi clairement décidé. On parloit en ſa préſence de ces

---

» *tout finit par des chanſons* ». Il eſt vrai que l'Auteur croit avoir juſtifié ce langage ſéditieux, en diſant : » *Qu'il n'y a que les petits Hommes qui redoutent les petits Ecrits & les Sottiſes imprimées* ». Mais ne ſeroit-il pas plus ſenſé de dire, qu'il n'y a que les petits Hommes qui ne ſachent pas atteindre & punir les Auteurs, non pas des *petites Sottiſes imprimées* contre eux, mais des Sottiſes graves, & des énormes blaſphemes imprimés, ou débités ſur le Théatre, contre la Religion, les Mœurs & le Prince qui gouverne ? & certes, ils ont la vue bien courte, les prétendus Hommes d'Etat, qui ne voient point le bouleverſement d'un Empire à côté de l'époque où il ſera permis à l'Homme pervers de profeſſer ouvertement l'Impiété, & de provoquer à la ſédition un Peuple aſſemblé, en lui diſant, qu'on abuſe de ſa bonté pour l'opprimer, & qu'il ne ſait ſe venger que par des Chanſons.

Chefs-d'œuvres dramatiques, dans le genre religieux, composés par Racine à la sollicitation de Madame de Maintenon ; „ Nous avons sans doute bien des Pieces „ de Théâtre innocentes, répondit la Reine; „ mais je ne connoîs point de Théâtre en „ France où les Comédiens puissent les „ jouer innocemment „. On lui observa, à ce sujet, qu'un Evêque avoit prononcé dans une Assemblée nombreuse, que l'on pouvoit assister sans scrupule à la représentation des Pieces dans lesquelles la Religion & les Mœurs étoient respectés. „ Que „ pensez-vous de cette décision „ dit la Reine à l'Abbé de Pontac qui étoit de la conversation ? „ Je pense, Madame, répon- „ dit l'Abbé, que M. l'Evêque seroit fort „ embarrassé, si on lui proposoit de don- „ ner son avis par écrit : — Pas si embar- „ rassé que vous pourriez l'imaginer, re- „ prit la Princesse : il diroit tout uniment, „ par écrit, tout le contraire de ce qui lui „ est échappé dans le propos „.

La Morale de la plûpart des Militaires sur les Spectacles n'est pas sévere. Le Maréchal de Villars, que la Reine estimoit beaucoup pour sa franchise & ses talens guerriers, entreprit un jour de lui persuader qu'elle feroit bien d'aller au Spectacle à Paris, en engageant le Roi à y

aller auſſi „ Je vais à la Comédie, quand
„ je ſuis à Paris, lui dit ce Seigneur, parce
„ que cela m'amuſe, & que, d'ailleurs, je
„ n'y vois point de mal. -- Et moi, ré-
„ pondit la Reine, je n'y vais jamais, pré-
„ ciſément pour les deux raiſons contraires.
„ - Ne convient-il pas, Madame, que les
„ Souverains ſe montrent quelquefois à
„ leur peuple? -- Oui, ſans doute, mais
„ dans les Endroits où il eſt convenable
„ que le Peuple les voye. -- Auſſi le Théâ-
„ tre de la Capitale eſt-il un Endroit bien
„ reſpectable, puiſqu'il raſſemble l'élite de
„ la Nation. -- De la Nation frivole & dé-
„ ſœuvrée, d'accord. -- Cependant, Ma-
„ dame, on dit communément que le
„ Théâtre de Paris repréſente la Nation.
„ Oh! ſans doute, les Comédiens le diront.
„ Pour moi, je penſe que, ſi la Nation avoit
„ à être repréſentée, elle le ſeroit beau-
„ coup mieux par une Armée de Braves,
„ que commanderoit pour ſa défenſe M. le
„ Maréchal de Villars. -- C'eſt ſur quoi je
„ n'oſerois prononcer. -- A la bonne heure;
„ mais ne le croyez pas moins, & avouez-
„ moi, en même-temps, une choſe: je
„ parierois qu'il vous eſt arrivé plus d'une
„ fois, au retour de vos glorieuſes Cam-
„ pagnes, d'être accueilli, en entrant au
„ Spectacle, comme le méritoient vos beaux

„ exploits? -- J'avouerai à Sa Majeſté que „ je n'ai pas été inſenſible à ces marques „ publiques d'eſtime, que j'ai reçues en „ certaines occaſions. -- Vous me faites „ votre confeſſion, M. le Maréchal, je „ vous ferai auſſi la mienne: j'ai quelque-„ fois entendu, ſur mon paſſage, des cris „ fort animés de *vive la Reine*; &, lorſ-„ que ces cris ne partoient quelquefois que „ d'une Ecole d'Enfans, mon Amour-pro-„ pre me demandoit tout bas: *N'eſt-ce „ pas ici que logent les Repréſentans de „ la Nation*? -- Quoiqu'il en ſoit, Ma-„ dame, j'aurois de la peine à me repen-„ tir d'avoir conſeillé au Roi de ſupprimer „ quelques-uns de ſes voyages de Ram-„ bouillet, & de les remplacer par le Spec-„ tacle. -- Vous avez parlé au Roi ſuivant „ votre penſée; mais, comme le Roi n'aime „ pas aſſez le Spectacle pour l'aller cher-„ cher à Paris, la ſeconde partie du con-„ ſeil que vous lui avez donné l'aura ſans „ doute empêché de ſuivre la premiere „.

Cette religieuſe ſageſſe, qui préſidoit aux diverſes occupations de la Reine & régloit juſqu'à ſes délaſſemens, on la remarquoit également dans toutes ſes relations, de quelque nature qu'elles fuſſent, & quel qu'en fût le fondement. Ainſi ne bornoit-elle pas ſes attentions & ſes ſoins

aux Perſonnes que la Naiſſance & les Emplois diſtingués attachoient à ſa Cour; elle étendoit ſa vigilance & ſa ſollicitude juſqu'à ceux qui rempliſſoient les derniers Offices dans ſa Maiſon. Elle ne vouloit avoir que des Gens de bien pour le ſervice domeſtique auprès de ſa Perſonne. On le ſavoit; & cela ſeul ſuffiſoit ſouvent pour éloigner l'Inconduite & appeller la Probité. Aimant mieux prévenir les fautes que d'avoir à les punir, elle chargeoit les Chefs d'éclairer la conduite des Inférieurs, & ne ſe diſpenſoit pas de ſurveiller elle-même les uns & les autres. Dès qu'elle découvroit un abus, elle s'empreſſoit d'y remédier, & le faiſoit avec tous les tempéramens de la charité. Tel Sujet paroiſſoit s'écarter de ſes devoirs, qu'elle y ramenoit, en lui donnant elle-même un avis. Tel autre eut mérité les châtimens de la Loi, qu'elle éloignoit ſans éclat, & en lui faiſant éprouver encore de ces bienfaits inattendus, propres à appeller la confuſion & le remords dans un cœur coupable. Sans autoriſer les manquemens dans le ſervice, la Reine ſavoit les pardonner; & un ſigne de répentir ſuffiſoit pour excuſer auprès d'elle le plus grand tort. Nous ne diſſimulerons pas néanmoins que la Princeſſe avoit à combattre un fonds de viva-

cité naturelle, qui ſervit toute ſa vie d'exercice à ſa vertu. Il lui arrivoit quelquefois, dans le beau zele qui l'animoit pour l'ordre & la juſtice, d'avoir à ſe reprocher les premieres ſaillies d'un ſentiment trop actif pour le bien : défaut qui, dans une Vie plus commune, eut pu tenir lieu de vertu; mais défaut que ne condamne pas moins la Perfection chrétienne, qui, dans les vertus même, ne ſouffre rien d'exagéré. Ainſi, ſans doute, dans les conſeils admirables de la Providence, ces Ames ſublimes, dont la converſation eſt dans le Ciel, doivent encore, pour ne pas nous offrir des modeles décourageans, fraterniſer par quelque endroit avec la Foibleſſe humaine. Cependant, quelques fautes de vivacité, échappées à la vigilance de la Reine, & ſur leſquelles elle ſe jugeoit elle-même avec une extrême ſévérité, étoient moins apperçues que la droiture de conſcience qui les lui reprochoit, & en exigeoit à l'inſtant le déſaveu. Supérieure aux vaines délicateſſes de l'amour-propre, elle ignoroit l'art de compoſer avec lui aux dépens du vrai. Elle voyoit un tort dans un tort, & ne vouloit pas qu'on y vit autre choſe. Toujours diſpoſée, empreſſée même à ſe condamner, dès qu'elle ſe ſurprenoit en faute, elle avoit une merveilleuſe grace à couvrir

d'un témoignage de bonté l'expreſſion trop naturelle du mécontentement; & ſouvent on lui voyoit étouffer, ſous l'accent de la douceur, celui d'une vivacité commencée. Un jour qu'elle ſe plaignoit, avec quelque émotion, à la vue d'un manquement aſſez eſſentiel dans le ſervice, de la part d'un de ſes Garçons-de la Chambre, elle ſe reprit tout-à-coup, & lui dit en préſence de ſa Cour : » Le reproche que je vous fais ſe- » roit fondé, ſi je connoiſſois moins votre » bonne volonté ; mais au fond, c'eſt pour- » tant moi qui ai tort; car ceci ne peut » être qu'oubli de votre part ». Une autre fois, on vit la pieuſe Princeſſe, une Reine de France, dans un de ces élans de généroſité, dont une grande Ame eſt ſeule capable, demander un humble pardon à une Perſonne attachée à ſon ſervice, qu'elle craignoit d'avoir contriſtée, par trop peu de ménagement dans une réprimande méritée. Ainſi les fautes même qui lui échappoient devenoient encore des inſtructions touchantes, pour les Témoins de ſon courage à les réparer.

La Reine avoit, à l'égard de ceux qui la ſervoient, les yeux d'une Maîtreſſe éclairée ſur leurs devoirs, mais auſſi le cœur d'une Mere la plus attentive à leurs beſoins Une ſage & ſincere affection étoit le pre-

mier salaire qu'elle accordât à leurs travaux ; & les derniers d'entr'eux n'en étoient pas privés. Elle la leur marquoit dans toutes les occasions. S'ils étoient malades, elle s'intéressoit à leur guérison, elle leur envoyoit les Médecins ; &, quelquefois, dans les maladies les plus graves, elle alloit leur porter elle-même les encouragemens de la Religion. Dans les peines & les accidens qui pouvoient leur survenir, elle s'empressoit de les consoler. Avoient-ils essuyé quelque perte, éprouvé quelque dérangement dans leur petite fortune, elle venoit à leur secours. Dans des temps de détresse, où l'argent manquoit à Versailles, on la vit se condamner aux privations les plus séveres, &, à l'instant même qu'on lui apportoit l'acquit de sa cassette, faire appeller les plus pauvres de ses Domestiques & leur distribuer tout ce qu'elle avoit. Un jour qu'on lui observoit, à ce sujet, que, d'après les destinations qu'elle avoit faites, il ne lui resteroit rien, & que, cependant, il pourroit lui survenir quelque besoin essentiel avant l'échéance du premier payement : » Ne trouverai-je donc pas toujours » ma table servie, répondit-elle ; & mes » besoins seront-ils jamais comparables à » ceux de ces pauvres Gens, dont les » femmes & les enfans manquent de pain »?

Portant la reconnoiſſance pour ceux qui l'avoient ſervie, au-delà même des bornes de leur vie, elle prenoit ſoin de leur famille, après leur mort, s'ils la laiſſoient dans le beſoin : elle faiſoit offrir pour eux des Prieres & des Sacrifices. Jamais elle ne ſe diſpenſa de cet office de charité, qu'elle regardoit comme un devoir de juſtice. „ C'eſt, diſoit-elle, la derniere dette dont „ la Religion veut que nous nous acquit-„ tions envers eux, & le ſeul moyen qui „ nous reſte de faire du bien à des Gens „ qui ont paſſé leur vie à notre ſervice „. Il eſt aiſé d'imaginer combien une telle Maîtreſſe devoit être chere à toute la Famille de ſes Domeſtiques. Curieux de m'en aſſurer par moi-même, &, me trouvant ſur les Lieux, après avoir conſulté les Perſonnes qui avoient eu avec la Princeſſe les rapports de confiance les plus intimes, je fus bien-aiſe d'entendre auſſi quelques-uns de ceux que les moindres Offices attachoient à ſon ſervice. Au ſeul nom de la Reine, de doux ſouvenirs ſe réveilloient dans leur cœur, & je voyois leurs paupieres ſe mouiller des larmes de la reconnoiſſance. „ Ah ! „ la bonne Maîtreſſe que nous avions, s'é-„ crioient-ils ; comme elle nous aimoit, „ & que nous lui étions attachés ! quels „ exemples ſur-tout elle nous donnoit !

„ vous n'en direz jamais aſſez ſur ſa ſain-
„ teté... Tous les Pauvres étoient ſes En-
„ fans : elle ne reſpiroit que pour faire du
„ bien... „. Ces hommages déſintéreſſés & ces tranſports d'admiration, pour une Vertu contemplée de ſi près, nous prouverent que l'Axiome, *Il n'y a point de Héros en déshabillé*, n'eſt pas appliquable à l'héroïſme des vertus chrétiennes.

Quoique la Reine, généralement chérie de toutes les Perſonnes qui la connoiſſoient ou l'approchoient, étendît réciproquement ſon affection à toutes ; quelques-unes néanmoins, placées au premier rang dans ſon eſtime, mériterent des places diſtinguées dans ſon cœur, & lui firent goûter, ſur le Trône, les vraies douceurs de l'amitié. Connoiſſant parfaitement le Pays qu'elle habitoit, elle y fut toujours en garde contre les Liaiſons indiſcretes, & ne craignit pas de paſſer pour ſévere dans le choix de ſes Amis. On ne parvenoit à ſa confiance qu'après de longues épreuves. „ Une
„ Reine, diſoit-elle, doit faire reculer
„ mille Amies empreſſées de ſon Rang &
„ de ſon crédit, pour faire avancer une
„ Amie véritable de ſa Perſonne & de ſa
„ gloire „. Par ces ſages réſerves, elle ſut échapper au reproche d'inconſtance, & n'eut rien à craindre de l'ingratitude. Elle
s'attacha

s'attacha ce qu'il y avoit de plus vertueux à la Cour & dans le Royaume : &, lorsqu'on se rappelle les Personnes qui eurent le plus de part à son estime ou à son amitié, on ne sait qui l'on devroit le plus louer, ou la Princesse qui plaçoit si sagement sa confiance, ou les Sujets qui savoient si bien la mériter. Nous en avons déja nommé plusieurs : de ce nombre étoient encore la Duchesse de Villars & la Comtesse d'Egmont sa Fille (1) ; le Cardinal de Tavanne (2) & l'Archévêque de Tours, Neveu du Cardinal de Fleury ; le Duc de la Vauguyon & le Comte du Muy (3) ; la Duchesse de Luynes, & quelques autres Dames & Seigneurs, d'une réputation de vertu inaccessible aux traits de l'envie.

Quoique le Peuple soit toujours plus

(1) La Comtesse d'Egmont fut depuis Religieuse & un modele d'édification dans le Couvent très-austere du Calvaire, à Paris.

(2) Le nom du Cardinal de Tavanne a été substitué ici, par une Main inconnue, à un autre nom qui fut effacé de mon Manuscrit, dans le temps qu'il étoit entre les mains du feu Roi. Comme ce Manuscrit me fut remis directement par un Ministre, de la part de Sa Majesté, & scellé de son petit sceau, je me suis fait un devoir de respecter le changement que j'y ai trouvé.

(3) Le Comte du Muy, la Probité même, jouissoit de la confiance la plus intime du Dauphin dont il avoit été Menin. Nous le vîmes un instant Ministre sous Louis XVI.

enclin à la ſévérité qu'à l'indulgence, dans ſes jugemens ſur ceux qui partagent la confiance de ſes Chefs; quoiqu'il s'attache, ſur-tout, à pourſuivre les Favoris des Cours, comme de triſtes nuages qui interceptent les bénignes influences de l'Aſtre qui doit tout vivifier; toujours également prévenu en faveur de la Reine, le Peuple ne vit jamais dans les Perſonnes qu'elle affectionnoit le plus, que les Conſeillers & les Miniſtres de ſes vertus bienfaiſantes; & la confiance qu'il leur accordoit n'avoit d'autre meſure que celle dont la Princeſſe les honoroit elle-même. En effet, la ſage conduite que gardoit la Reine envers ceux qui avoient le plus de part à ſon amitié, étoit bien propre à écarter juſqu'à l'ombre du ſoupçon, qu'elle pût jamais concentrer dans le cercle étroit de quelques Créatures privilégiées, les faveurs dont une bonne Mere eſt redevable à tous ſes Enfans. Elle vouloit que ſes Amis apportaſſent, comme elle, des vues pures & déſintéreſſées dans le commerce de l'amitié; & elle les eut jugés indignes de ſa confiance, par cela ſeul qu'ils euſſent prétendu s'en faire un dégré vers la fortune, ou un droit à ces Emplois d'importance, qui, dans un ſage Gouvernement, ne ſont jamais que la récompenſe du mérite ou le prix des ſervices. Un jour

que le Comte de St. Florentin s'empressoit de lui annoncer que quelqu'un qu'elle affectionnoit seroit pourvu d'un Poste avantageux; „Vous me faites un vrai plaisir, lui „répondit la Reine, en m'apprenant que „vous l'en avez jugé le plus digne„.

C'étoit toujours la Religion qui formoit les liaisons de la Princesse; c'étoit la Religion qui les entretenoit & les rendoit inaltérables. Elle n'eût pas été Reine, qu'avec les mêmes vertus elle eût trouvé les mêmes Amis. Supérieures à l'intérêt grossier, ces Ames généreuses, dans le commerce qu'elles entretenoient avec elle, avoient moins à cœur d'enfler leur fortune, par son crédit, que d'entrer en partage de richesses plus solides dans la société de ses bonnes œuvres. Ses Amis ne l'engageoient pas à parler d'eux au Roi, mais ils desiroient qu'elle en parlât à Dieu; & elle le faisoit. Elle ne laissoit passer aucun jour sans adresser au Ciel ses vœux & ses prieres pour les Personnes avec lesquelles elle étoit liée d'amitié; &, lorsque la Mort les lui enlevoit, son affection les suivant jusque dans le tombeau, elle offroit & faisoit offrir pour elles des Prieres & des Sacrifices. C'étoit dans l'Eglise des Récollets de Versailles que la religieuse Princesse étoit dans l'usage de payer ce dernier tribut à l'Amitié.

Il n'étoit pas néceſſaire, pour pouvoir prétendre à l'amitié de la Reine, de tenir un rang à ſa Cour, ni de briller par les qualités extérieures que le Monde frivole eſtime le plus. Joindre un bon eſprit à une piété ſincere, en étoit aſſez pour gagner ſon affection; & une humble Religieuſe y avoit autant de droits qu'une grande Princeſſe. Dans le premier voyage qu'elle fit à Compiegne, ſa piété la conduiſit au Couvent des Carmélites de cette Ville: elle en vit la Prieure (1), qui lui plut par une converſation ſage & édifiante: elle la vit une ſeconde fois, elle la jugea digne de ſon eſtime: en la voyant plus ſouvent, elle lui donna ſon amitié. Dès qu'une fois elle eût comblé, par ce ſentiment, l'eſpace qui ſépare le Sujet de la Souveraine, elle exigea que la Religieuſe lui écrivît ſouvent & toujours familiérement. Elle en uſoit de même à ſon égard; &, bientôt, ſe regardant comme ſa Fille ſpirituelle, elle l'appelloit du doux nom de Mere. La Correſpondance du Trône avec la plus auſtere Solitude a quelque choſe d'aſſez intéreſſant pour qu'il nous ſoit permis de citer ici quelques fragmens des Lettres de la Reine à la Religieuſe.

(1) Madame Deſcajeul, ou la Mere de la Réſurrection.

»Jamais, ma chere Mere, je n'ai eu tant d'envie d'aller à Compiegne : en voici la raiſon, (voyez comme j'aime à me flatter) c'eſt que je ſuis perſuadée que ce ſeroit un peu de conſolation pour vous. Je ne vous dis pas combien, de mon côté, je ſerois aiſe de vous voir ».

»Nous partons ſamedi pour Fontainebleau. Je ne ſuis pas pour cet Endroit comme pour Compiegne : vous n'y êtes pas (1) ».

»Je vous dois deux réponſes, ma chere Mere, & je commence par l'article qui vous intéreſſe le plus, celui des Indulgences : dès que je verrai M. le Nonce, je ne manquerai pas de ſatisfaire le deſir que vous avez, quoique la choſe ne me paroiſſe pas bien néceſſaire pour des Anges comme vous êtes. A l'égard du tableau de Ste. Thérеſe, que je veux vous donner, je vous demande, encore une fois, les dimenſions ſans ménagement. Je ne m'amuſerai pas à la belle bordure, aſſurée que

(1) A cette réflexion du cœur, qui préſente, en deux mots, un compliment ſi ingénieux, la Reine auroit pu ajouter une autre raiſon, qu'elle donnoit quelquefois, de ſa prédilection pour Compiegne; c'eſt qu'elle y trouvoit le Peuple plus ſimple & plus religieux qu'à Fontainebleau.

votre Sainte Mere aimera mieux que je vous en donne la valeur que de la mettre autour de ſon Portrait. J'aime infiniment d'ailleurs la noble & propre ſimplicité de votre Maiſon ».

» J'ai reçu votre lettre, ma chere Mere, avec un vrai plaiſir. Je n'y trouve de trop que les remercîmens, que je voudrois mériter; car je deſirerois que tout ce qui eſt dans votre Maiſon pût venir de moi, pour n'être jamais effacée de votre ſouvenir, bien perſuadée qu'il ne ſeroit pas inefficace devant Dieu. Je vous parois intéreſſée à cela; auſſi ai-je grande envie & grand beſoin que Dieu me faſſe miſéricorde, & j'eſpere que vous me l'obtiendrez. N'allez pas croire, cependant, que je ſois aſſez heureuſe pour n'être occupée que de ce qui devroit m'occuper: il y a en tout beaucoup d'humain en moi, & je ſens que, quand vous ne ſeriez pas Carmélite, je vous aimerois encore ».

» Penſez que celle dont vous pleurez la mort eſt bien heureuſe (1); elle prie pour nous. Je vous conjure de ne pas trop vous affliger: le bon Dieu l'a voulu ré-

(1) Une Religieuſe de ſon Couvent.

compenſer ; qu'il vous conſole, ma chere Mere : il n'y a que lui qui le puiſſe faire. Je vous embraſſe de tout mon cœur, en me recommandant à vos prieres ».

» Je ne puis vous exprimer ma douleur, de partir ſans vous voir. Vous avez tort de me remercier : ne me donnez-vous pas des choſes plus précieuſes que mes dons, vos prieres ? je m'y recommande toujours ».

» Vous m'avez oubliée, ma chere Mere, il y a un ſiecle que je n'ai reçu de vos nouvelles : répétez ſouvent vos Lettres ; elles ſont une conſolation pour moi, dans l'impuiſſance où je ſuis de vous voir ».

» Je ſuis bien fâchée d'avoir été ſi long-temps ſans vous écrire ; mais cela m'a été impoſſible, à cauſe des occupations de ce ſaint Tems ; (1) qui, cependant, ne m'ont pas rendue meilleure ».

» Il m'eſt impoſſible, ma chere Mere, de vous exprimer la part que je prends à la perte que vous faites de votre pauvre Frere. Je laiſſe à Dieu le ſoin de vous

(1) Du Carême.

consoler; il n'y a que lui qui le puisse. Ce que vous je dirai, c'est que, par la divine miséricorde, vous pouvez être tranquille sur son ame. Je suis, de mon côté, on ne peut pas plus touchée, d'avoir perdu en lui un homme qui m'étoit bien attaché. Modérez l'excès de votre douleur; ayez soin de votre santé: faites-le pour l'amour de Dieu; &, si j'ose après cela me nommer, pour quelqu'un qui vous aime ».

» Je reçois votre lettre, dans le moment, avec un plaisir sensible; &, parmi toutes les fadaises qu'on me dira pour la nouvelle année, & dont-on ne pensera pas la moitié, je distinguerai vos vœux sinceres, & utiles pour mon ame ».

» Je suis honteuse, ma chere Mere, d'avoir été si long temps sans vous répondre. La premiere raison, c'est qu'entr'autres belles qualités, j'ai celle d'être paresseuse; la seconde, c'est que j'ai été occupée à m'accommoder ici une Cellule (1), qui n'a d'autre défaut que celui de n'être point dans votre Maison ».

La mort seule interrompit ce commerce

(1) Dans le Monastere qu'elle faisoit bâtir alors à Versailles.

de l'Amitié vertueuſe. La Reine honoroit également de ſon eſtime & d'une confiance particuliere une Sœur Jouvin, Supérieure de l'Hôpital de St. Louis de Verſailles. Elle la voyoit ſouvent, & toujours avec plaiſir. Elle ſe concertoit avec elle pour le ſoulagement des Pauvres & des Malades; elle la chargeoit de découvrir les Pauvres honteux & de leur porter des ſecours. Cette Religieuſe étoit une vraie Fille de St. Vincent, remplie de l'eſprit de ſon état. Au ſortir de chez la Reine, où elle avoit ſes Entrées libres, elle alloit, avec ſon zele & ſon humilité ordinaire, chercher & conſoler le Pauvre languiſſant ſous la tuile. La Reine l'eſtimoit heureuſe, & ſembloit porter envie au miniſtere de charité auquel elle étoit dévouée. » Vous avez, lui diſoit-elle un jour, de » bien grandes facilités pour le ſalut, dans » un état où vous ſervez & ſoulagez habi» tuellement Jéſus-Chriſt, dans la perſonne » des Pauvres & des Malades. -- Je crois » cependant, Madame, lui répondit la Re» ligieuſe, que vos moyens de ſalut, ſous » ce rapport, valent au moins les miens: » Sa Majeſté eſt Mere de Charité, & moi » je ne ſuis que Sœur ». Une autre fois, la Princeſſe lui demandoit ſi elle rencontroit toujours bien des Ames charitables?

» Quelques-unes, lui dit la Sœur Jouvin, » mais beaucoup moins qu'autrefois. Il y » a trente ans qu'on nous donnoit *par* » *charité*, beaucoup & à petit bruit ; au- » jourd'hui, on nous donne *par humanité*, » peu & au son de la trompette ». La Reine avoit fait tirer le portrait de la bonne Sœur, qu'elle avoit placé dans son Oratoire, à côté de celui de l'Evêque d'Amiens. Pendant sa derniere maladie, elle envoyoit tous les jours demander de ses nouvelles : elle la regretta beaucoup ; elle fit prier Dieu pour elle, & voulut hériter de son chapelet, qui lui rappelleroit, disoit-elle, qu'on gagne le Ciel par la charité.

Toujours guidée par ses inclinations vertueuses & charitables, la Reine marquoit une confiance qui tenoit de l'amitié à une bonne Fille de Fontainebleau, qui avoit trouvé accès auprès d'elle, par la seule réputation de sa Vertu. Elle étoit vieille, pauvre & de figure peu agréable ; mais d'un caractere droit & simple, d'une piété sincere, & sur-tout d'un zele actif & désintéressé pour le soulagement des Malheureux. Son costume antique & ses habits grossiers, qu'on remarquoit à la Cour, ne blessoient point la délicatesse de la Princesse, qui lui dit un jour, à ce sujet : » Je vous aime » comme vous êtes, ma Brillante ; croyez-

„moi : riez-vous de ceux qui rient de vos „habits ; je trouve qu'ils vous vont à mer- „veille „. Le nom de *Brillante* lui resta : on ne lui en donna plus d'autre dans Fontainebleau. Ministre ordinaire des charités de la Reine envers les Pauvres & les Malades, la Brillante s'informoit de ce qu'il y avoit de plus misérable & de plus abandonné dans la Ville & les environs : elle alloit elle-même inspecter & juger la Misere sur les Lieux, & venoit ensuite en rendre compte à la Reine, qu'elle trouvoit toujours disposée à l'écouter. Après son rapport, elle se résumoit, & disoit tout naïvement : „Or ça, Madame, il faut donc „que vous me donniez tant pour cette „pauvre Famille, tant pour ce Malade, „& puis tant encore pour cet autre ; ce „qui fait tant „ : & la Reine s'empressoit de donner, n'oubliant jamais de marquer son affection à celle qui lui offroit de si précieuses occasions de satisfaire le plus doux de ses penchans.

Nous avons déja vu la Reine goûter les douceurs de l'amitié vertueuse auprès des Personnes qui lui étoient unies par les liens de la nature, & au sein d'une Famille où tout étoit digne d'elle. Modele de respect & de tendresse filiale tant qu'elle avoit habité la Cour de son Pere, elle le fut en-

core dans l'éloignement, & jufque dans cet âge avancé, où il femble que les Enfans deviennent les égaux de leurs Peres. Les circonftances variées de la vie du Roi de Pologne, en éprouvant diverfement fon cœur, le trouverent toujours également fenfible à l'une & l'autre fortune de ce Prince. Lorfque, tranquille après l'orage, il regna paifiblement fur la Lorraine, elle ne fe confoloit de fon abfence que par la penfée du bien qu'il faifoit à fes nouveaux Sujets. Trois fois la femaine elle lui écrivoit à lui-même, pour avoir des nouvelles de fa perfonne; & quelquefois encore à fes Miniftres, pour en avoir de fes occupations. Le Roi Staniflas venoit tous les ans paffer quinze jours de la belle Saifon auprès de fa Fille. C'étoit dans ces entrevues, toujours trop courtes à leur gré, qu'ils fe communiquoient leurs vues & leurs projets d'utilité publique; ce qu'ils faifoient & ce qu'ils euffent voulu faire pour le bonheur de leurs Sujets & le foulagement des miferes humaines. C'étoit auffi parmi ces confidences refpectables, & dans le doux épanchement de leurs fentimens vertueux, que ces deux grandes Ames fe confoloient des traverfes de la vie & des affujettiffemens de la Grandeur.

Ce n'étoit pas affez encore pour la Reine

de cette expreſſion touchante de ſa piété filiale ; elle appelloit toute ſa Famille en partage de ſa tendre affection pour le Roi ſon Pere ; &, lorſque ce Prince paroiſſoit à Verſailles, c'étoit autant par le cœur de ſes Enfans que par le ſien qu'elle lui marquoit la vivacité de ſes ſentimens. Que l'on en juge par la Lettre ſuivante : „ Pourquoi „ donc, cher Papa, jetter des doutes ſur „ votre voyage ? Le Roi y compte & le „ deſire beaucoup. Mais, ſongez, ſur-tout, „ que vous déſoleriez tous mes Enfans, „ ſi vous ne veniez pas. Je ne vous dirai rien „ de moi, parce que je crois vous toucher „ davantage en vous parlant au nom de vos „ Petits-Enfans. Croiriez-vous bien, cher „ Papa, que mon Fils prétend s'apperce- „ voir que je ſuis un peu jalouſe de toute „ l'amitié que vous avez pour lui. Je lui „ ai dit qu'il étoit dans l'erreur, & que je „ ſavois me ſoumettre à l'ordre de la Na- „ ture, qui a établi que les Aïeuls aime- „ roient un peu mieux leurs Petits-Enfans „ que leurs Enfans même. Comme nous „ en étions ſur votre chapitre, que nous „ rebattons ſouvent, il nous contoit que „ vous étiez le meilleur Dictionnaire qu'il „ connût, & que tout ſon regret, lorſque „ vous veniez nous voir, étoit de n'avoir „ pas aſſez de temps pour vous feuilleter

» à ſon aiſe. Pour moi, cher Papa, qui
» n'ai pas beſoin de ſcience comme mon
» Fils, je lui abandonnerai le reſte du
» Dictionnaire, pour me refugier à l'ar-
» ticle *Cœur*, où je trouverai tout ce qu'il
» me faudra ».

Quoique la Reine ſemble ſe donner ici pour étrangere à la Science, dont elle abandonne la gloire au Dauphin ſon fils, on ne ſauroit oublier qu'elle poſſédoit, dans la variété de ſes connoiſſances, toutes celles qui pouvoient convenir à ſon Sexe & honorer ſon Rang. Mais c'étoit ſur-tout dans ſon domeſtique, au ſein de l'Amitié vertueuſe, & dans l'intimité de ſa Société particuliere que l'on étoit à portée d'apprécier la ſupérioriré de ſa raiſon & ſon rare diſcernement en toutes choſes. C'eſt là que, dans la familiarité de la converſation, & toujours à propos, elle faiſoit ſouvent de ces Réflexions lumineuſes & pleines de ſens, qui, en peu de mots, énoncent de grandes vérités, ou rappellent de grands devoirs à ceux qui les entendent. On reconnoîtra ſans peine la Fille & l'Eleve de Staniſlas à celles que nous allons citer. Comme ce ſont autant de Maximes, qu'un ſens complet rend indépendantes les unes des autres, nous ne ſuivrons d'autre ordre, en les rapportant,

que celui dans lequel elles nous ont été communiquées par les Personnes qui prenoient plaisir à les recueillir.

„Nous ne serions pas Grands sans les Petits, nous ne devons l'être que pour eux„.

„Tirer vanité de son Rang, c'est avertir qu'on est au-dessous„.

„Un Roi qui commande le respect pour Dieu, est dispensé de le commander pour sa Personne„.

„L'on n'est jamais plus riche devant Dieu, que lorsqu'on sent mieux sa misere„.

„Le besoin de s'habiller étant une suite du péché, celui qui tire vanité de ses habits est un Malade qui se glorifie des langes qui enveloppent ses blessures„.

„Souffrir que le Peuple méprise les Loix de Dieu, c'est l'absoudre d'avance du mépris qu'il fera des Loix de l'Etat„.

„Le Curieux, qui se ruine en tableaux dont il remplit son Cabinet, se ruine du moins pour ses propres yeux : la Femme qui se ruine en pierreries dont elle se

charge la tête, se ruine pour les yeux d'autrui ».

» La miséricorde des Rois est de rendre la justice; & la justice des Reines, c'est d'exercer la miséricorde ».

» Les bons Rois sont esclaves, & leurs Peuples sont libres ».

» Le Contentement voyage rarement avec la Fortune, mais il suit la Vertu jusque dans le malheur ».

» L'on a dissipé ses richesses, on ne les a pas employées, quand elles n'ont pas consolé de Malheureux ».

Les Loix nomment des Tuteurs aux Prodigues, elles devroient bien aussi en donner aux Avares. Les premiers ne sont injustes qu'envers eux-mêmes & leurs Familles; ceux-ci le sont au préjudice de toute la Société ».

» Les Femmes dont on a le mieux parlé après leur mort, sont celles dont on parloit le moins pendant leur vie ».

» La Fille vertueuse est en Paradis; la Femme vertueuse est en Purgatoire ».

» Le malheur des Grands est de s'oc-

cuper trop de ce que les Hommes leur doivent, & pas aſſez de ce qu'eux-mêmes doivent à Dieu».

»Nous ne voyons pas que la Sainte-Vierge, qui ſavoit & pratiquoit ſi bien la Religion, ſe ſoit mêlée d'en raiſonner».

»Celui qui craint de deſcendre dans ſa conſcience, craint de viſiter le plus ſincere de ſes Amis».

»Ce n'eſt que pour l'Innocence que la Solitude peut avoir des charmes».

»S'eſtimer grand par le Rang & les richeſſes, c'eſt s'imaginer que le piedeſtal fait le Héros».

»La vraie meſure de comparaiſon entre les Hommes, c'eſt ſans doute la Vertu, puiſque Dieu n'en connoîtra point d'autre»

»Ceux qui n'agiſſent que par la vanité de faire parler d'eux parviennent difficilement à en faire dire du bien».

»La paix qui précédoit la guerre eut ſouvent mieux valu que celle qui la ſuit».

»Pluſieurs Princes ont regretté, à la mort, d'avoir fait la guerre; nous n'en

voyons aucun qui ſe ſoit repenti alors d'avoir aimé la paix ».

» La fierté fait la ſcience des Femmes ignorantes, & l'entêtement leur raiſon ».

» Comme on ne flatte que ceux qu'on veut tromper, toute flatterie eſt une eſpece d'inſulte ».

» Les Flatteurs, qui nous prêtent des vertus que nous n'avons pas, ſont moins dangereux que ceux qui nous louent des défauts que nous avons ».

» Tel Miniſtre inſouciant ſe croit à l'abri de tout reproche, en nous diſant, que c'eſt pourſuivre une Chimere que de prétendre réformer tous les abus dans un Etat; comme s'il n'y avoit pas un large milieu entre vouloir réformer tous les abus & ne vouloir en réformer aucun ».

» La ſeule choſe qui puiſſe dédommager des aſſujettiſſemens du Trône, c'eſt le plaiſir de faire du bien ».

» Il ne peut y avoir de guerres glorieuſes que celles qui ſont juſtes & néceſſaires ».

» Nos Hiſtoires ne ſont que de triſtes Répertoires des maux produits par la

Guerre : l'Hiſtoire des avantages qu'elle procure eſt encore à écrire (1)».

»Les dons de Dieu les plus précieux ſe changent en poiſon, dès que nous les enviſageons avec des yeux de propriété».

»Lorſque la Mort m'aura dépouillée de ma Suite & de mes habits, qui ne ſont pas moi, je ne ſerai plus rien que par mes œuvres».

»Les petites Pratiques d'une ſainte Religieuſe ont, pour l'ordinaire, bien plus de valeur aux yeux de Dieu que les grandes affaires d'une Reine».

»La Perſonne qui a été vertueuſe juſqu'à dix-huit ans a de grandes facilités pour l'être toute ſa vie».

»Toutes les richeſſes du Perrou ne couvriroient pas la tache d'une éducation vicieuſe».

»Pour ne pas s'ennuyer dans la com-

(1) Il étoit réſervé ſans doute, au Chef auguſte de l'Empire Germanique, & à ſes illuſtres Alliés de faire écrire cette Hiſtoire, en protégeant, comme ils font, la Race humaine contre le Philoſophiſme, qui, dans ſa férocité, ne diſſimuſe plus que c'eſt en inondant la Terre du ſang des Peuples qu'il ſe flatte de ſatisfaire la ſoif qu'il a du ſang des Rois.

pagnie de ſon cœur, il faut ſavoir y appeller Dieu en troiſieme».

»Un Roi n'eſt bon qu'autant qu'il eſt juſte».

»Plus on craint de nous rappeller que nous ſommes mortels, plus nous devrions nous le dire à nous-mêmes».

»A voir la fidélité de la Providence à nous ſervir, on diroit qu'elle a beſoin de nous; &, à voir notre indifférence à la remercier, on diroit que nous pouvons nous paſſer d'Elle».

»L'erreur du Vulgaire eſt de meſurer notre grandeur ſur notre pouvoir; la nôtre, bien plus groſſiere, eſt de croire que le Vulgaire a raiſon».

»Eſt-il à préſumer que celui qui ne mit jamais l'ordre dans ſes affaires domeſtiques ſaura gérer celles de l'Etat»?

»Une Perſonne ſenſée eſtime une Tête par ce qu'il y a dedans; les Femmes frivoles par ce qu'il y a autour».

»Pour ſe reconnoître à la mort, il faut du moins s'être connu pendant la vie».

»La ſageſſe humaine nous apprend à

cacher notre orgueil; la Religion ſeule le détruit».

»Quand on ne donne que pour Dieu, on ne craint point les Ingrats».

»La majeſté de Dieu ne ſe manifeſte que par des dons continuels, verſés ſur ſes Créatures; la nôtre, pour lui reſſembler, doit moins briller par le luxe de nos dépenſes que par des bienfaits répandus ſur les Peuples».

»De tous les préjugés qui outragent la Raiſon, il n'en eſt aucun qui décele plus de foibleſſe & de barbarie que celui qui fomente les duels».

»Que deux Ennemis prennent l'épée pour ſe diſputer la vie, c'eſt l'effet naturel de la haine & de la brutalité; mais, que deux Amis, les cartes ou les dez en mains, ſe diſputent leur fortune & la ſubſtance de leurs Enfans, c'eſt là une étrange maniere d'être Amis».

»Dans la Parabole de l'Enfant-prodigue, nous trouvons l'Hiſtoire de tous les hommes légers & vicieux : ils perdent toujours en bonheur réel ce qu'ils prétendent gagner en liberté imaginaire».

„Les Princes les plus humains envers leurs Peuples ont été, comme St. Louis, les plus féveres contre les Méchans „.

„Que l'on me couvre des haillons de cette pauvre Femme, & qu'on lui donne à elle mes habits & ma Suite, voilà que tous les hommages & les refpects vont fe tourner de fon côté, & il ne tombera plus fur moi que des regards de pitié ou même de mépris. Seroit-il donc vrai que cette Femme ne fût plus elle, & qu'auffi je ne fuffe plus moi „.

„De tous les amis que nous pouvons avoir, il n'en eft pas de comparable à la bonne confcience „.

„Quand je fais qu'un Homme eft de tous les plaifirs de la Cour & de la Ville, & que l'on m'affure, enfuite, qu'il eft un grand Miniftre, je voudrois favoir ce que penfe le Peuple de ce phénomene que je ne comprends pas „.

„L'on nous vante beaucoup, dans ce Siecle, le progrès des lumieres; mais l'œil de la Religion ne découvre que le progrès des ténebres „.

„De tous les genres de prodigalités, la plus blamable eft celle du temps ».

„ Pour mépriser le Monde, il suffit d'écouter la raison; mais, pour se mépriser soi-même, il faut écouter Dieu „.

„ On s'inquiete beaucoup pour savoir comment on mourra; mieux vaudroit porter son inquiétude sur la maniere dont-on vit „.

„ Tel est inconsolable, dans la seule crainte d'avoir déplû au Roi, qui vit tranquille, dans la certitude d'avoir déplû à Dieu „.

„ Quand on est, comme nous, obligé de semer ses bonnes œuvres en public, on a tout à craindre que la Vanité ne les moissonne „.

„ Un Livre n'a droit de m'occuper qu'autant qu'il parle à mon cœur, & qu'il lui dit de bonnes choses „.

„ Celui qui ne veut placer dans sa Bibliotheque que ce que l'on voit paroître aujourd'hui de bons Livres, ne doit pas la faire bien grande „.

„ Défigurées, comme le sont toutes les Femmes, par un rouge de même composition, qui a vu le visage de l'une a vu le visage de toutes „.

„Les erreurs de Religion, qui commencent par les Hommes, ſe propagent par les Femmes : c'eſt que, pour rendre une erreur vraiſemblable, il faut quelque eſprit; & que, pour la ſoutenir, il ne faut que de l'entêtement „.

„Il n'y a point d'Etre plus ridicule que la Femme Bel-Eſprit, ni de plus mépriſable que celle qui affiche l'irréligion „.

„Les Femmes qui ſe picquent le plus de connoître ce qu'il leur eſt permis d'ignorer, ſont celles qui ſongent le moins à s'inſtruire de ce qu'il eſt honteux de ne pas ſavoir.

„Nous ne devons réfléchir ſur les défauts des autres qu'autant qu'il faut pour nous en préſerver nous-mêmes „.

„Les Femmes les plus médiſantes ſont preſque toujours celles qui offrent le plus matiere à médiſance. Elles indiquent les défauts d'autrui, de peur qu'on ne s'occupe des leurs „.

„ Pour vivre en paix dans la Société, il faut ouvrir les yeux ſur les qualités qui nous plaiſent, & les fermer ſur les ridicules & les travers qui nous choquent „.

„ Si

„ Si l'on ſent quelquefois, pendant la vie, qu'un Voile eſt préférable à une Couronne, on le ſentira bien mieux encore à la mort „.

„ L'expérience ne ſuffit pas, il faut une foi vive & continuelle de l'Eternité pour nous guérir du fol eſpoir de nous établir heureux ſur la Terre „.

„ Une Bonté diſpoſée à accueillir toutes les recommandations, ſeroit plus près de l'injuſtice que la Dureté qui n'en écouteroit aucune „.

„ Les Sujets qui nous ſont le plus recommandés ſont d'ordinaire les moins recommandables „.

„ A force de ſuivre les modes, on n'eſt plus choqué de leur ridicule. Un Etranger, qui ne connoiſſoit pas l'uſage de notre poudre de toilette, n'avoit rien vu de plus ſingulier en France que la multitude de nos petits Vieillards qui, avant l'âge de dix ans, diſoit-il, avoient déja les cheveux tout blancs „.

„ Le faſte, qui choque par-tout, eſt révoltant dans un Homme d'Egliſe (1) „;

(1) Rien de plus révoltant, en effet, & l'on pourroit ajouter de plus coupable qu'un faſte ali-

„La Femme ſavante ſait rarement ſon Catéchiſme „.

„Nous devons, par charité, accueillir ceux qui ſe convertiſſent; &, par prudence, nous confier à ceux qui n'ont pas beſoin de converſion „.

„Tout Orgueil eſt un menſonge, & l'on ne ment que par foibleſſe „.

---

menté par les aumônes des Fideles; & ce ſcandale, dont l'Egliſe de France n'eût que trop ſouvent à gémir, n'eſt pas un de ceux, ſans doute, qui ayent le moins peſé dans la balance de la Juſtice qui nous punit. La malédiction prononcée contre les Riches s'attache ſur-tout à ceux qui le ſont des Offrandes du Sanctuaire, & ils échappent difficilement à la tentation de jouir en Propriétaires, lorſqu'ils ne doivent qu'adminiſtrer en Economes. Les Ennemis de la Religion, on devoit bien s'y attendre, n'ont pas manqué de ſe prévaloir, contre ſes Miniſtres, de pluſieurs abus en ce genre, qui n'étoient que trop frappans; mais ils ont eu la mauvaiſe foi d'attribuer à tous les torts de quelques-uns, & à l'Egliſe même des abus cent fois anathématiſés par l'Egliſe. L'Egliſe a de ſages loix ſur la diſpenſation de ſon Patrimoine, comme ſur le choix de ſes Miniſtres. Le Siecle force les barrieres du Sanctuaire, pour y pouſſer ſes Enfans : le Siecle enfreint les loix de l'Egliſe, pour enrichir ſes Enfans; & le Siecle encore accuſe l'Egliſe des prévarications du Siecle. Ce faſte de certains Bénéficiers qui paroiſſoit révoltant à la Reine, le Dauphin ſon Fils l'avoit jugé dans ſa ſageſſe, &, ſi ce grand Prince eût régné, il l'auroit fait diſparoître, d'après les principes du Duc de Bourgogne ſon Aïeul, & en protégeant efficacement la Diſcipline de l'Egliſe contre les prétentions de la Cupidité.

„La Raiſon ne va pas loin, lorſqu'elle veut devancer la Foi „.

De Siecle en Siecle, la Religion a été vengée par les mœurs ſeules de ceux qui la combattent „.

„L'Angleterre ſeroit encore Catholique, ſi un de ſes Rois n'eût voulu ſatisfaire une paſſion criminelle & ſe venger d'un Pape „.

„J'entends ſouvent dire : qu'il faut meſurer les revenus des Evêques à leur Siege. Ne vaudroit-il pas mieux meſurer les Evêques aux Sieges qu'on leur deſtine, & les revenus de chaque Eccléſiaſtique à l'uſage qu'il en fait ?

„Si les Courtiſans ſollicitoient les graces du Ciel comme celles de la Cour, ils ſeroient de grands Saints „.

„Moïſe, priant ſur la Montagne Sainte, faiſoit plus, pour les Iſraélites, que toute leur Armée combattant dans la plaine; & l'on calomnie, comme inutiles à l'Etat, ces ſaintes Ames qui ne ceſſent de prier dans la Retraite pour ſes beſoins & ſa proſpérité „.

„Celui qui ne veut jamais communier,

de peur de faire un ſacrilege, eſt un Malade qui ſe laiſſe mourir de faim, de peur de s'empoiſonner ».

» Le Courtiſan nous crie : *Donnez-nous ſans compter*, & le Peuple : *comptez ce que nous vous donnons* ».

» Rien ne ſoulage un Cœur malade comme la conformité à la volonté d'un Dieu, dont les rigueurs ne ſont que bonté ».

» Le reſpect humain, condamnable dans tous les Chrétiens, eſt une véritable Apoſtaſie dans ceux qui ſont établis pour commander ou pour inſtruire ».

» En Politique, comme en Morale, le chemin le plus court pour rendre les Hommes heureux, c'eſt de s'appliquer à les rendre vertueux ».

C'étoit ainſi que la Reine faiſoit parler la Raiſon & la Religion, qu'elle ſavoit d'ailleurs ſi bien mettre en action dans toute ſa conduite ; &, ce qu'on ne ſe laſſoit point d'admirer, c'étoit dans toute la ſimplicité de ſa modeſtie, naturellement & ſans s'en appercevoir elle-

même, qu'elle découvroit ainsi aux autres ce fonds de sagesse & de bon esprit qui faisoit son caractere distinctif.

Fin du Livre troisieme.

VIE
DE
LA REINE DE FRANCE.

LIVRE QUATRIEME.

L'HISTOIRE offriroit peu de Sujets en qui l'on reconnût, à des traits plus marqués que ceux qui éclattent dans la Vie de la Reine de France, ce double privilege que l'Eſprit Saint attribue à la Piété, d'influer également ſur le bonheur de la vie préſente & ſur celui de la vie future; & ce ſeroit bien vainement, ſans doute, que nous demanderions à toute l'Ecole de la Philoſophie mondaine, de nous produire un ſeul de ſes Eleves qui, humainement parlant, dût à ſon éducation ce que l'Eleve de la Piété dut à la ſienne. En effet, tout ce que la Fille de Staniſlas fut dans le Monde, elle le fut par cette vertu; & quelle Princeſſe y fut jamais plus grande, ou quelle Femme put ſe flatter de vivre avec plus de gloire dans la mé-

moire des Hommes? Sa piété naiſſante lui avoit inſpiré la docilité qui prépare le ſuccès de la bonne éducation : ſa piété, dans un âge encore tendre, la rendit attentive à toutes les leçons qui devoient concourir à lui orner l'eſprit & à lui former le cœur : ſa piété, dans les jours de ſon adoleſcence, ne l'éleva pas ſeulement au-deſſus des épreuves de l'adverſité, elle lui apprit encore, dans la rigueur de ſon exil, loin de ſes Proches & de ſa Patrie, à ſe ſuffire à elle-même dans la compagnie d'un cœur pur, & à trouver le bonheur à l'ombre de la Retraite, toujours ſi honorable, & bien plus ſure pour la Vierge chrétienne que le Théâtre perfide de la diſſipation. Ce fut par ſa piété qu'elle fit de bonne heure les délices de ſa Famille, le charme des Perſonnes qui l'approchoient, l'admiration même des Peuples parmi leſquels le malheur la fit voyager. Ainſi la Piété fonda ſon Elévation, &, par la réputation qu'elle lui acquit, lui mit ſur la tête la Couronne de France.

Donnée en ſpectacle à la Terre, c'eſt encore en écoutant les conſeils de la Piété qu'elle devient l'ornement du Trône, le modele des Reines, & une ſeconde Providence pour tous les Malheureux d'un grand Empire. C'eſt ſa piété qui lui con-

cilie la constante estime du Roi son Epoux ; l'amour empressé de ses Sujets, l'attachement inviolable de ses Amis, la vénération de tous les Gens de bien. C'est sa piété qui l'environne de cette Famille si généralement vertueuse, sa consolation & sa gloire pendant sa vie, & qui suffiroit seule pour faire vivre son nom dans la Postérité. C'est sa piété qui lui ménage le calme d'une paix inaltérable, dans la soumission aux divers sacrifices, par lesquels le Ciel ne manque jamais d'éprouver la fidélité de ses Elus. C'est aussi sa piété qui, après l'avoir portée au faîte des Grandeurs & des Prospérités humaines, lui en découvre le vide & l'insuffisance, & lui apprend qu'il n'est, dans leur usage, de plaisir sans remords, que celui de les faire servir aux desseins & à la gloire du Dieu bon qui les dispense. C'est par sa piété, enfin, qu'elle termine glorieusement sa glorieuse carriere ; & que, se survivant à elle-même, elle parle encore, après sa mort, ce langage imposant qui, pendant sa vie, remuoit tous les Cœurs, instruisoit la plus haute Vertu, touchoit l'Indifférence, & commandoit au Vice même les hommages motivés du respect (1).

(1) La Marquise de Pompadour écrivoit à Madame de Blagny. » La Reine passe son temps à

Mais, où la piété de la Reine, ce grand mobile de toutes ſes actions vertueuſes, ſe manifeſte & ſe développe avec un nouvel intérêt, c'eſt dans l'exercice des devoirs qui ſont, en quelque ſorte, plus immédiatement de ſon Domaine ; & l'on ne ſera pas ſurpris qu'une Princeſſe, ſi univerſellement religieuſe, le paroiſſe plus encore dans la pratique même des œuvres de la Piété chrétienne.

Ce que la Reine avoit le plus étudié ; & ce qu'elle ſavoit le mieux, c'étoit ſa Religion. Elle en connoiſſoit l'Hiſtoire auſſi bien que le Dogme & la Morale. Elle avoit comparé, dans ſa jeuneſſe, les Promeſſes & les Figures de l'ancien Teſtament avec les grands événemens du Nouveau : elle en avoit ſaiſi les merveilleux rapports ; & ce qui avoit fait l'objet de ſa premiere Inſtruction fut, toute ſa vie, celui de ſon édification & la regle de ſes actions. Frappée de l'évidence des motifs ſur leſquels

» prier Dieu. C'eſt une Sainte. Les grandeurs & » les vanités de la Terre ne la touchent *plus*. Je » voudrois en pouvoir dire autant ». Et, dans une autre Lettre à la Comteſſe de Baſchy : » La » Reine eſt, ſans contredit, la Femme forte. Elle » ſouffre ſa vieilleſſe, ſes infirmités, ſes chagrins » (*car elle en a*) avec un courage que j'admire » & qui m'étonne. Je vois, par ſon exemple, que » *la vraie* dévotion eſt bonne à quelque choſe ».

eſt appuyée la Croyance catholique, elle voyoit dans l'Incrédulité un myſtere d'aveuglement plus incompréhenſible que tous les Myſteres de la Foi. Auſſi ne s'accoutuma-t-elle jamais à entendre les Prédicateurs inſiſter en Chaire ſur l'expoſition & les preuves de la Doctrine chrétienne. » N'eſt-il pas bien humiliant pour nous, » diſoit-elle, que les Prédicateurs d'aujour- » d'hui, au lieu de venir nous édifier, en » nous rappellant les grandeurs de Dieu » & la ſainteté des engagemens qui nous » attachent à lui, ſe croyent obligés de » nous catéchiſer comme des Enfans, ou » de nous convaincre comme des Payens »? De toutes les preuves qui démontrent la divinité de la Religion de Jéſus-Chriſt, celle qui paroiſſoit la toucher davantage étoit la ſageſſe de ſa Morale. On lui entendit ſouvent dire que, s'il falloit être inſenſé pour refuſer de croire des millions de Témoins irréprochables, qui ſe ſont fait égorger pour atteſter ce qu'ils ont vu, ce n'étoit pas moins outrager la raiſon que de ne pas regarder, comme venant du Ciel, une Religion qui offre à la Terre une Morale ſi pure, & ſi utile aux hommes qui la ſuivent.

D'autant plus ſoumiſe dans ſa Foi qu'elle en étoit mieux inſtruite, elle ne cherchoit

point à lever le voile dont il a plu à la divine Sageſſe d'envelopper ſes Myſteres. „Où Dieu a parlé, diſoit-elle, examiner „eſt un ſacrilege, douter eſt une apoſta„ſie„. A ſon arrivée en France, ce fut quelquefois une de ſes peines, que certaines Femmes ſuperficielles ou de mauvaiſe foi, attachées à ſon Service, affectaſſent de raiſonner ſur la Religion, & vouluſſent pénétrer ce qu'il nous ſuffit d'adorer. Elle ſe crut même, en plus d'une occaſion, obligée de les rappeller à la modeſtie qui convient à leur Sexe, par ces leçons fortes que St. Paul veut que l'on donne à l'Ignorance préſomptueuſe. Aux unes elle diſoit : „ Croyons ce que croit l'Egliſe, & diſons „ notre Chapelet„. A celle-ci : „ On ne „ cherche, d'ordinaire, dans les vaines „ diſputes ſur le Dogme, que de vains „ prétextes pour ſe diſpenſer de la Mo„ rale „ ; aux autres : „ On ne peut ſe „ défendre d'un ſentiment de pitié pour „ des Femmes qui s'érigent en Théolo„ giens, & qui décelent dans toute leur „ conduite, le beſoin qu'elles auroient „ d'étudier le Catéchiſme„.

Une de ſes Dames-du Palais ſe permettoit, en ſa préſence, des réflexions peu reſpectueuſes ſur un Mandement de l'Archévêque de Paris : „ Quand on eſt en

„ humeur de plaiſanter, dit la Reine, on
„ doit prendre d'autres Textes que des
„ ſujets de Religion„. La Dame aſſura
qu'elle parloit ſelon ſa penſée. „ Oh! ſi
„ cela eſt, Madame, reprit la Reine, je
„ vous parlerai de même, & je vous di-
„ rai : qu'il faut que vous ſoyez bien pré-
„ ſomptueuſe, pour vous croire plus éclai-
„ rée en matiere de Religion que votre
„ premier Paſteur, & que vous nous ju-
„ giez, en même temps, bien imbécilles,
„ ſi vous vous flattez que nous allons pré-
„ férer votre jugement au ſien„. Une
autre Dame, en qui la Reine blâmoit des
ſentimens qui reſpiroient la déſobéiſſance
à l'Egliſe, lui répondoit d'un ton ſenten-
tieux : „ La Foi, Madame, eſt un don
„ de Dieu. -- Je le ſais fort bien, lui dit
„ la Princeſſe ; &, ce qui me fait trembler
„ pour vous, c'eſt que ce don n'eſt que
„ pour les Humbles„.

Quoique ces leçons énergiques & pleines de ſageſſe ne fuſſent jamais venues qu'à la ſuite d'autres avis inutilement donnés, il eſt aiſé d'imaginer qu'elles n'en plaiſoient pas d'avantage aux Perſonnes qui ſe les attiroient ; & quelques-unes en prenoient occaſion d'accuſer la Reine de hauteur. Mais une Princeſſe, dont tous les Français célébroient à l'envi la douceur & la popu-

férité, & qui savoit si généreusement pardonner une injure, pouvoit bien se permettre, sans doute, de venger, dans son domestique, les droits outragés de la Religion; & elle ne se trompoit pas, lorsqu'elle croyoit, en le faisant, acquitter un devoir de son Rang & une dette de sa Foi. Cette fermeté d'ailleurs, à protéger les vrais principes du haut du Trône, est bien justifiée par toutes les tentatives que se permirent les Méchans pour les lui faire abjurer. Etrange perversité des Cours! La Foi la plus sincere n'y est pas moins exposée que les mœurs les plus pures. Le même manége qu'employa le Vice pour triompher de la vertu de Louis XV, l'Erreur l'avoit mis en œuvre auparavant, pour corrompre la Foi de son Epouse.

A l'époque où la Reine arriva en France, le Jansénisme qui, depuis la mort de Louis-le Grand, avoit été plus ou moins ménagé, suivant l'esprit dominant dans le Conseil du jeune Roi, avoit fait des Prosélytes à la Cour comme à la Ville, & comptoit des Patrons dans toutes les classes de la Société. Fort de l'amour du François pour la nouveauté, des manœuvres de Port-Royal & sur-tout de la faveur des Tribunaux, le Parti ne mettoit plus de bornes à ses prétentions, & préparoit dès-lors ces luttes

ſcandaleuſes, qui compromirent ſi étrangement depuis l'Autorité monarchique, réduite à compoſer avec la Magiſtrature en faveur du Sacerdoce opprimé. Bientôt, le zele des Novateurs, enflammé par le ſuccès, s'éleva juſqu'au délire, & enfanta ces étranges Prodiges appellés *Convulſions.* Nul Adepte alors qui ne pût devenir, à volonté, le ſujet ou le Miniſtre de quelque Œuvre miraculeuſe ; & c'étoit un ton, parmi certaines Dames de la premiere qualité, d'aller s'édifier de la manipulation des *Secours* & des *Convulſions*, à-peu-près comme elles alloient, il y a peu de temps, ſouper avec les Ombres des Morts chez Caglioſtro, ou ſe faire inoculer un merveilleux ſommeil dans les bacquets de Meſmer (1).

Cependant, gagner la nouvelle Reine, &, par elle, placer le Janſéniſme ſur le Trône, eut été un beau triomphe pour le Parti ; & il oſa le tenter. Il eut même aſſez de crédit

(1) Etrange effet, & châtiment bien humiliant de l'aveuglement d'un Peuple, qui prétend ſubſtituer au flambeau de la Révélation & à la Foi de l'Egliſe, la vanité de ſes penſées ! C'eſt dans le temps même qu'il oſe s'établir Juge de la Parole immuable d'un Dieu, & qu'au Tribunal de ſon orgueilleuſe raiſon, l'Evangile eſt incroyable, qu'on le voit afficher la ſtupide crédulité des Siecles les plus barbares, pour les Paradoxes inſenſés & tous les preſtiges des Fourbes.

pour le faire par des moyens dont il pouvoit ſe promettre le ſuccès. Il étoit parvenu à faire placer dans la Maiſon de la Princeſſe, & juſqu'auprès de ſa Perſonne, des Apôtres de la nouvelle Doctrine. La Bibliotheque même, deſtinée à ſon uſage, avoit été garnie des Ouvrages les plus ſéduiſans, composés dans le ſens de l'Erreur ou pour ſa défenſe. Peu en garde contre ce dernier piege, qu'elle étoit fort éloignée de ſoupçonner dans ſa Maiſon, la Reine eut pu y donner, ſi elle n'eût été guidée par ſon bon eſprit, qui l'avertit du poiſon, & ſuffit ſeul pour la ſauver du danger. Elle avoit eſſayé de lire pluſieurs de ces Livres, qui traitoient des devoirs de la Piété chrétienne, ſans pouvoir achever la lecture d'aucun. »Je les »laiſſai, diſoit-elle depuis, par la raiſon »qu'au lieu de m'édifier ils jettoient dans »mon cœur la ſéchereſſe & l'inquiétude». Dès qu'on les lui eut fait mieux connoître encore, elle en purgea auſſi-tôt ſa Bibliotheque, & les jetta au feu, en béniſſant la Providence, qui lui découvroit un écueil où pouvoit échouer ſa Foi. Cette juſtice, que s'empreſſa de faire la Reine, de Productions qui ne pouvoient ſervir qu'à entretenir ou propager l'Erreur, lui offrit l'occaſion de connoître une de ſes Femmes qui en faiſoit profeſſion ouverte. Scandali-

ſée d'un mépris ſi prononcé pour des Livres, l'objet de ſon reſpect, la zélée Janſéniſte oſa prendre ouvertement leur défenſe, en faiſant l'énumération des ſaints Perſonnages de la Secte qui ſe nourriſſoient de leur lecture, & en faiſoient le ſujet habituel de leurs méditations. » Il eſt donc bien vrai, lui » dit alors la Reine, que vous êtes Janſéniſte? » -- Oui, Madame, par la grace de Dieu, » répond cette Femme, je le ſuis, je fais » gloire de l'être, & je penſe même que » Sa Majeſté a trop d'eſprit pour ne l'être » pas auſſi ». La Reine ſe mit à rire, lui donnant à entendre qu'elle ne devoit pas juger de l'eſprit des autres par le ſien, & l'aſſurant, bien poſitivement, qu'elle ne partageroit jamais la gloire dont elle-même ſe flattoit. La Princeſſe, ne négligea rien pour rappeller cette Ame égarée à la ſoumiſſion que les Fideles doivent à l'Egliſe; mais, après d'inutiles tentatives, elle ſe vit obligée de la congédier, ne pouvant même l'empêcher de dogmatiſer.

Cependant, comme ſi le Ciel, protecteur de la Foi des Enfans de St. Louis, eût voulu fixer plus particuliérement encore la défiance de la Reine ſur la malignité d'une Héréſie attentive à tous les moyens de la ſéduire, il permit qu'un évenement cruellement douloureux pour ſon cœur,

vint augmenter l'horreur qu'elle en avoit déja conçue. La singularité du fait nous auroit porté à le révoquer en doute, s'il ne nous fût parvenu de premiere source ; & nous nous garderions bien de le rapporter, si nous n'étions assurés de n'être pas contredits par les Personnes qui ont eu quelques relations de confiance avec la Reine ou avec la Famille Royale. Après ces manœuvres inutiles, dont nous venons de parler, pour surprendre la piété de la Princesse, les plus ardens Promoteurs du Parti Janséniste regrettoient toujours qu'une si précieuse Conquête leur eût échappée, & ne pouvoient se défendre de la convoiter encore. En 1733, le Duc d'Anjou, Fils de la Reine, jeune Prince alors dans sa troisieme année, se trouvant, non pas malade mais incommodé, ils imaginerent que le moment étoit venu où il falloit enfin triompher de l'incrédulité de la Mere, par un prodige opéré en faveur du Fils. Pleins de confiance en la vertu du Diacre Pâris (1), ils regardent le succès comme infaillible : ils s'adressent à une des Femmes qui sert

(1) Ceux qui ont quelques notions des extravagances Jansénistes, savent que le premier & le plus grand Saint du Parti étoit un certain Diacre Pâris, qui, par humilité, se mettoit au-dessus de l'Eglise universelle, & se dispensoit lui-même du Précepte de la Communion pascale.

le jeune Prince, la gagnent, & lui proposent, comme chose qui ne peut souffrir de difficulté, d'opérer la guérison subite de son auguste Malade. Cette Femme y consent : elle en met une seconde dans le secret de la bonne œuvre, &, toutes deux de concert, elles subornent deux Gardes-du Corps, qui doivent favoriser l'entrée de l'Appartement du Duc d'Anjou à l'Agent miraculeux de sa future guérison. Alors un Sujet initié aux mysteres des Convulsionnaires est introduit secrettement, qui remet aux Gardes-Malade une provision de terre extraite du tombeau de Pâris, avec la recette pour en faire usage jusqu'à parfaite guérison. Point de retard : on s'empresse d'administrer à l'Enfant une premiere & une seconde pilule, qui n'operent pas sensiblement. On double la dose ; l'incommodité aussi-tôt prend un caractere de maladie. On continue le régime, la maladie empire. Le Malade pleure, s'agite, éprouve des mouvemens convulsifs. Ces accidens inquiettent peu ceux qui les provoquent : ils s'en félicitent, au contraire : c'est, sans doute, que le spécifique opere & que le Miracle commence. Toutes les boissons & les potions que l'on présente à l'Enfant sont assaisonnées de terre, & l'on a grand soin qu'il épuise la coupe jusqu'à la lie. Cepen-

dant tous les remedes qu'on peut lui administrer restent sans effets ; &, en peu de jours, il est réduit à l'agonie. N'importe : en cet état encore, le Fanatisme ne cesse de lui ingérer de la terre, jusqu'à ce qu'il en soit étouffé. Le lendemain de la mort du Prince, tous les Gens de l'art, qui ont suivi sa maladie, s'assemblent, empressés d'en découvrir la cause interne qui a échappé à toutes leurs observations. On fait l'ouverture du corps : les signes apparens indiquent bientôt que le siege du mal étoit dans les intestins. Et en effet on les trouve remplis de terre. Les Médecins le voyent, se regardent dans l'étonnement, & ne savent pas s'ils doivent en croire à leurs yeux. Vaincus par l'évidence, néanmoins, ils cherchent à expliquer le phénomene. Il n'y avoit pas de terre dans la chambre du Malade : on ne l'avoit pas conduit dans le Parc, où il auroit pu en trouver ; &, y eût-il été conduit, il ne pouvoit pas y être seul ; &, enfin, eût-il eu sous la main de la terre à discrétion, resteroit encore à expliquer comment il auroit pu violenter la nature, jusqu'à en prendre en quantité suffisante pour s'étouffer. Le résultat de ces considérations est qu'il faut faire subir un Interrogatoire aux Femmes qui servoient le jeune Prince. On les mande, on les

presse, on les intimide : enfin le mystere janséniste se découvre ; & la Reine a la douleur d'apprendre que son Fils est mort, pour n'avoir pu digérer la terre du Cimetiere de St. Médard. Les Femmes & les deux Gardes-du Corps qui avoient coopéré à ce pieux assassinat furent chassés de la Cour, mais on ne chercha point à découvrir d'autres Coupables ; & la Reine, étouffant par la Religion le cri de la Nature, conjura le Seigneur d'accepter la mort de son Fils comme un Sacrifice d'expiation pour tous les outrages faits par l'Hérésie à la Raison & à son Auteur. La pieuse Princesse eut, en effet, la consolation de voir les manœuvres convulsionnaires dévoilées, & le Jansénisme, ensuite, expirant dans le mépris.

Rebutés par tant de tentatives, qui n'avoient tourné qu'à leur confusion, les Patrons & les Chefs de l'Erreur renoncerent enfin au coupable espoir de trouver leur Complice dans leur Souveraine. Mais, à peine la Reine avoit elle échappé à ce piege, que ces Courtisans pervers, qui ne peuvent se flatter de gouverner leurs Maîtres qu'en les égarant, lui en tendirent un nouveau, non moins à redouter pour sa Foi. Certaines Gens qui l'approchoient, & qu'elle eut crus incapables de vouloir protéger

l'Impiété, ne cessoient de lui vanter quelques-uns des Coryphées de la Philosophie moderne, comme des hommes extraordinairement nés pour la gloire de la Nation & le bonheur de l'Humanité, comme des Génies du premier ordre, dont il est glorieux aux Princes de favoriser les sublimes élans. On s'empressa sur-tout de lui peindre Voltaire, qu'elle ne connoissoit pas, sous des traits si étrangers à l'Original, qu'elle se détermina à lui faire une pension sur sa Cassette, persuadée qu'elle étoit, d'après plusieurs témoignages concertés pour la tromper, qu'en la personne de l'Homme de Lettres elle récompensoit le vrai Mérite & les Talens utiles. Cependant, une Reine de France, & une Reine déja connue par tant de vertus, devenue la Protectrice de Voltaire...! Cette idée présentoit un contraste frappant, & ouvrit, pour un instant, un vaste champ aux Discoureurs. Déja le faux Zele crioit au scandale. La Charité, plus prudente, pensoit qu'une Reine peut être surprise, & attendoit pour porter son jugement. Bientôt, en effet, la Princesse, informée des dispositions du Sujet, & du criminel abus qu'il ne cessoit de faire de ses talens, eut le courage d'avouer qu'elle avoit été trompée. Elle l'avoua sans détour, & à la face de la Nation entiere, en suppri-

mant la penſion qu'elle payoit au Poëte, & en lui faiſant défendre de paroître en ſa préſence.

Ainſi, cette erreur matérielle ne produiſit d'autre effet ſur un Cœur droit & vertueux que de le rendre plus attentif ſur les manœuvres d'une Secte qui, dès ſon berceau, joignant l'artifice à l'audace, eut voulu s'autoriſer d'un Nom révéré, & faire circuler ſes poiſons ſous le manteau même de l'Autorité. Depuis ce temps-là, une circonſtance particuliere avoit porté la Reine à accorder ſa protection à un Sujet, qui s'en montra, dans la ſuite, auſſi peu digne que Voltaire. En conſidération des ſervices d'Helvétius, ſon Médecin, homme de bien & habile dans ſon art, elle avoit pourvu ſon Fils d'une Charge de Maître-d'Hôtel dans ſa Maiſon. Pour prix de ce bienfait, le jeune Eleve du Philoſophiſme s'appliquoit à corrompre la Cour de la Reine, en y répandant parmi ſes Sociétés, les ſentimens qu'il développa depuis dans ſon Livre de l'*Eſprit*. Informée de ces menées criminelles, la Reine lui fit ordonner auſſitôt de quitter ſon Service; & ſe rappella, en diſgraciant le Fils, un propos que lui avoit tenu le Pere long-temps auparavant. Comme la Princeſſe lui diſoit des choſes honnêtes ſur les eſpérances que lui donnoit

le Jeune homme : „ J'ignore, Madame,
„ répondit le Médecin, ce qu'il deviendra
„ un jour : je ſais ſeulement qu'il lit nos
„ Philoſophes, & je tremble „.

Ce fut la Reine qui, la premiere en France, dénonça l'Encyclopédie à la Religion ; & quarante ans d'examen n'ont pas infirmé ſon jugement. Lorſqu'on vint lui préſenter le premier Volume de cette monſtrueuſe Compilation, prônée d'avance, par les cent bouches de la Renommée, comme la grande Merveille du Monde littéraire, elle tomba, à l'ouverture du Livre, ſur l'article *Ange*, qui ne la prévint pas favorablement : elle jetta un coup-d'œil ſur quelques autres, où elle vit les Dogmes immuables de la Religion aſſimilés aux inventions de l'Erreur, ou claſſés parmi les Opinions humaines. Refermant alors le Livre, pour ne plus jamais l'ouvrir :
„ Voilà du mauvais, dit-elle, & du très-
„ mauvais : c'eſt ce que j'avois toujours
„ craint „.

On parloit un jour, en ſa préſence, d'un Ouvrage qui faiſoit une ſorte de fortune, quoiqu'il n'eût guere que le mérite d'être impudemment impie. „ Croiriez-vous,
„ Maman, lui dit le Dauphin, que l'Auteur
„ fait profeſſion ouverte de ne pas croire
„ un mot de l'Ecriture-Sainte? — Il a beau

» le dire, répondit la Reine, son incrédu-
» lité n'est pas aussi universelle qu'il le pré-
» tend ; & je parierois bien qu'il a compté
» très-fermement, pour le débit d'un pa-
» reil Ouvrage, sur la Maxime de l'Ecri-
» ture : *La Classe des Insensés est innombrable* ».

Quoique le danger de la séduction eut été peu à craindre pour une Vertu aussi bien affermie que l'étoit celle de la Princesse, elle ne se seroit pas permis de lire une seule page d'un Ouvrage qui eut offensé le moins du monde la Religion ou les bonnes mœurs ; & il lui suffisoit de savoir, par des rapports étrangers, qu'un Livre fût contraire aux bons principes, pour n'être pas même tentée de la curiosité de l'ouvrir. Cette disposition, au reste, lui paroissoit si essentielle qu'elle ne pouvoit comprendre comment certaines Personnes, qui se flattent de régularité, ne se font pas scrupule de ces sortes de lectures. Un jour qu'elle avoit auprès d'elle deux ou trois de ses Dames-du Palais, la conversation tomba sur un Livre qui respiroit l'impiété, & que venoit de publier un Homme fort connu à la Cour. Comme ces Dames parloient très-pertinemment des erreurs qu'il renfermoit, la Reine leur marqua le plus grand étonnement de les en voir si bien instruites. Elles
avouerent,

avouerent, alors, qu'elles avoient été bien-aises de juger par elles-mêmes si l'Ouvrage étoit aussi mauvais qu'on le disoit. » Pour » moi, reprit la Reine, je me ferois un » crime de lire un Livre qui outrageroit » mon Pere; &, à plus forte raison, celui » que je saurois être injurieux à mon Dieu ». Quelqu'un lisoit, dans une Société, un Traité dans lequel est réduite en art la passion qui a le moins besoin de ce secours pour être dangereuse : on annonce la Reine: » Cachons ce Livre, s'écrie le Lecteur, car il » est de ceux que Sa Majesté n'aime point ». » --Cela est très-vrai, répondit la Reine, » en jettant les yeux sur le titre : je déteste, » & il me semble que tout Chrétien doit » avoir en horreur l'*Art de séduire* ». Une autrefois, qu'elle se trouvoit chez la Duchesse de Luynes, sa Dame-d'honneur, elle vit un Livre sur sa cheminée, très-mauvais Ouvrage, attribué à une Dame de grand nom. Elle le prend, le jette au feu, en disant : » Vous pensez surement comme » moi, Madame : voilà le cas que nous de» vons faire de pareilles Productions ».

C'est ainsi que la Foi de cette Princesse, toujours aussi vive qu'elle étoit pure, faisoit tout à la fois, la regle de sa conduite & celle de son zele pour l'instruction des autres. Elle s'appliquoit, comme Maîtresse,

à bannir juſqu'aux moindres ſcandales de ſa Maiſon ; & elle eut voulu, comme Reine, n'en laiſſer ſubſiſter aucun dans l'étendue du Royaume. Mais, comptant toujours plus, pour l'avancement de l'Œuvre de Dieu, ſur Dieu lui-même que ſur tous les moyens de la Puiſſance humaine, c'étoit moins encore par ſes ſoins & ſon crédit, qu'elle s'efforçoit de ſervir la Religion, que par la ferveur de ſes Prieres. Les beſoins de l'Egliſe & la ſanctification des Ames étoient de continuels objets de ſa ſollicitude ; & tous nos Mémoires nous la repréſentent comme une autre Eſther, qui ſe croit ſpécialement chargée de négocier le Salut de ſon Peuple. Elle le demandoit par ſes prieres, elle le demandoit par des prieres étrangeres ; aſſociant à ce pieux office de ſa charité, toutes les Perſonnes vertueuſes avec leſqu'elles elle étoit en correſpondance. Chacune des Lettres qu'elle leur écrivoit eſt un témoignage du zele religieux qui l'animoit. Voici ce que je lis dans pluſieurs : » Demandez à Dieu » que nos infidélités ne nous privent pas » des graces qu'il nous deſtinoit. -- Priez » bien le bon Dieu pour notre ſainte Re- » ligion. -- Priez pour la converſion des » Pécheurs, & demandez au Seigneur qu'il » leur faſſe la grace de revenir à lui. --

„Priez pour l'Eglise, & pour que Dieu „ne se retire pas de nous. -- Demandez à St. „Louis qu'il prie pour ses Enfans, & pour „le Royaume qu'il a gouverné „.

Rien de ce qui tenoit à la Religion ne paroissoit indifférent à la Reine; & tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de Dieu ou à l'édification publique la touchoit vivement. Lorsqu'on fit la consécration de la nouvelle Eglise de Choisy, elle y assista avec le Roi; & la piété qu'elle porta dans cette Cérémonie frappa les Assistans plus que la Cérémonie même. Dans l'après-midi de cette journée, étant entrée dans un des pavillons du Parc, elle y passa une heure en prieres; &, en sortant, elle dit à une des Dames de sa Suite, qui l'avoit surprise essuyant ses larmes: „C'est la joie, Madame, qui les fait cou„ler: je bénis le Seigneur, en considérant „qu'au milieu de ces jours d'impiété on „éleve encore quelques Autels à sa „gloire „.

C'étoit le zele le plus charitable qui attendrissoit la Reine sur le sort des Malheureux; c'étoit sa Religion qui déterminoit & consacroit ses bienfaits multipliés; &, la fin ultérieure de ses immenses charités étoit toujours la gloire de Dieu, & le desir de rapprocher de lui, ceux

que la misere & le désespoir auroient pu en éloigner. Elle étoit dans l'usage d'accompagner toutes ses aumônes manuelles de quelques mots d'instruction. Souvent on lui entendoit dire aux Pauvres : „ Occupez-vous de votre salut, mes Enfans : „ -- Prenez garde de ne pas perdre le mérite de vos souffrances. -- En songeant „ aux besoins de votre corps, n'oubliez „ pas ceux de votre ame „.

Généreuse & libérale dans toutes les occasions, la Reine ne l'étoit jamais avec plus de joie que lorsque les demandes qu'on lui faisoit tendoient plus directement à procurer le bien de la Religion & la sanctification des Ames. Elle contribuoit à l'entretien d'une infinité de pauvres Eglises : elle leur fournissoit des Ornemens, des Tableaux, des vases sacrés. „ Il vaut „ mieux, disoit-elle, pour l'édification des „ Peuples, pourvoir à la décence de vingt „ pauvres Eglises que d'ajouter un don „ fastueux au riche Trésor d'une Cathé„ drale „. Une des bonnes œuvres qu'elle répétoit souvent, & toujours avec une nouvelle satisfaction, c'étoit d'ouvrir l'azyle du Cloître à de jeunes Personnes qui ne pouvoient offrir que leur vertu pour dot. Ce que la Renommée publioit au loin de sa charité à cet égard lui attiroit des sol-

licitations, du fond de nos Provinces, en faveur de différens Sujets, qui désiroient d'entrer en Religion. Il arriva même, plus d'une fois, que de jeunes Personnes, ne prenant conseil que des pieux mouvemens de leur zele, lui écrivirent directement, pour lui exposer, avec leur desir de retraite, l'obstacle qu'y mettoit la modicité de leur fortune; & la Reine, sans voir d'indiscrétion dans cette démarche, la regardoit comme une demi-preuve de vocation. Elle faisoit prendre des informations sur les Lieux; &, si elles se trouvoient favorables aux Sujets, elle se chargeoit de payer leur dot (1).

Désirant de procurer des moyens de salut à la Classe du Peuple la plus négligente à les rechercher; pendant l'hyver, & au temps de la cessation des travaux, la Princesse faisoit passer par les mains de plusieurs Ecclésiastiques zélés, des aumô-

(1) Quels eussent donc été les sentimens de cette religieuse Princesse : quelle eut été l'amertume de sa douleur, si éclairée seulement sur une partie des malheurs qui nous menaçoient, elle eût pu prévoir que le temps n'étoit pas éloigné où ces Sanctuaires vénérables, azyles de l'Innocence & des Vertus sublimes, seroient fermés parmi nous aux plus vifs empressemens pour la perfection chrétienne!

nes qu'ils devoient diſtribuer à de pauvres Ouvriers, à la ſuite d'Inſtructions & de Retraites publiques qui ſe faiſoient en leur faveur. „ Ce ſera peut-être l'aumône „ qui les attirera d'abord, diſoit-elle; mais „ la grace attachée à la Parole de Dieu „ fera le reſte „. Elle donnoit auſſi, pendant la même Saiſon, tant aux Sœurs-de la Charité qu'à d'autres Perſonnes vertueuſes, à portée de connoître les beſoins des Pauvres dans Verſailles, des ſommes conſidérables, pour être employées à garantir la Vertu des écueils de la miſere. Ce genre de charité étoit ſur-tout d'un très-grand prix à ſes yeux, depuis qu'une Religieuſe, auſſi célebre par ſa pénitence qu'elle l'avoit été par ſes écarts, lui avoit raconté comment l'Indigence l'avoit précipitée dans l'abîme d'où la divine Miſéricorde l'avoit retirée (1).

(1) La Demoiſelle Gaulthier, dont la premiere partie de la vie a été auſſi ſcandaleuſe que la ſeconde fut édifiante, perdit ſon pere à l'âge de dix-ſept ans. Se trouvant alors ſans fortune; & les Perſonnes qui auroient dû pourvoir à ſa ſubſiſtance ayant refuſé de le faire, elle enrra au Théatre, non ſans quelque répugnance; mais elle s'y accoûtuma d'autant plus facilement qu'elle y acquit, en peu de temps, la plus grande célébrité. Envain alors une Parente vertueuſe s'efforce-t-elle de la rappeller à un genre de vie plus analogue à l'éducation qu'elle a reçue, elle ſe rit de ſes remontrances. Fêtée des Grands, penſionnée

La Reine contribuoit encore, avec une libéralité vraiment royale, à l'instruction

des Princes, yvre de l'encens de la Multitude, elle vit dans les plaisirs & l'opulence : elle plait à ce Monde enchanteur & ce Monde lui plait, cela lui suffit. » Avant de songer au Paradis futur, » dont lui parle sa Cousine, elle veut, dit-elle, » jouir du Paradis actuel où elle se trouve si bien; » &, si jamais elle se convertit, ce ne sera pas » du moins avant quarante-cinq ans ». Cependant elle n'en a pas encore trente lorsque la Grace parle à son cœur, & lui fait éprouver des inquiétudes. Elle va entendre une Messe, ses inquiétudes augmentent; elle fait dire une Messe, elle est encore plus tourmentée; elle prend la résolution d'entendre tous les jours la Messe, le remords alors la suit par-tout. Fidelle néanmoins à une pratique si peu connue dans son état, elle se rend exactement tous les matins à l'Eglise, & le soir on la voit au Théatre. Les Gens de sa Profession la raillent sur sa dévotion; elle sent qu'ils ont raison, & qu'on ne peut servir deux Maîtres. Sur le point de se décider, elle éprouve les plus rudes combats. Enfin la Grace triomphe; sa résolution est prise, elle rompt brusquement toutes ses Liaisons, & laisse Paris dans l'étonnement de sa retraite. Un Seigneur, sur ces entrefaites, vient lui offrir, si elle veut passer sa vie dans une de ses Terres, de la lui donner en bonnes formes : elle échappe encore à ce nouveau piege; & enfin, la Providence la conduit chez les Carmélites de Lyon, où elle édifia par toutes les vertus d'une fervente Religieuse. La Reine, ayant rendu un service à un de ses Neveux, elle l'en fit remercier. C'est par-là que commença la pieuse correspondance qui s'établit depuis entre la Princesse & la Carmélite, & que celle-ci eut occasion de faire connoître à la Reine les particularités que nous venons de rapporter. La veille même de sa mort, pressée du double desir de marquer sa reconnoissance à la Reine & de se recommander à ses

chrétienne des Enfans des Pauvres, errans dans la Capitale ſous le nom de *Savoyards*, ſecondée dans cette bonne œuvre par le zele intelligent de l'Abbé de Pontbriant. Par le même principe de Religion & de charité, elle aliéna, de concert avec le Roi ſon Pere, tous ſes biens patrimoniaux, pour en fonder une Société de Miſſionnaires qui, ſous la protection des Rois de Pologne, doivent ſe dévouer à la ſanctification des Ames & au ſoulagement des Miſérables, dans deux Provinces de ce Royaume (1).

---

prieres, cette Religieuſe pria celle de ſes Compagnes qui paſſoit la nuit auprès d'elle de lui ſervir de Secrétaire; &, comme ſi elle eut voulu expier l'abus d'un langage qu'elle avoit autrefois profané, elle lui dicta, pour la Princeſſe, une Lettre en Vers, qui finit par ceux-ci :

O Reine, Ame céleſte & le charme du Monde!
Si ſur moi tes regards daignerent s'abbaiſſer,
J'implore, en expirant, ta piété profonde:
Demande mon bonheur, le Ciel va t'exaucer.

(1) Les Miſſions, celles ſur-tout qui étoient dirigées par les Jéſuites, ont, dans tous les temps, opéré des prodiges d'édification dans l'Egliſe de France. Boſſuet & Fénelon en ſentoient vivement l'importance, & l'ont fait ſentir au Conſeil de Louis-le Grand. Le St. Evêque d'Amiens & nos plus grands Evêques les regardoient comme un des plus ſurs moyens d'éclairer & de changer les Cœurs. Nous avons vu le Roi Staniſlas fonder des Miſſions en Lorraine, du fruit de ſes économies, & la Reine de France faire le ſacrifice de ſes biens patrimoniaux, pour une Fondation ſembla-

Un autre moyen de faire l'aumône ſpirituelle, qu'employoit ſouvent la Reine, c'étoit de répandre des Livres de Piété, qu'elle appelloit ſes petits Miſſionnaires. Elle faiſoit faire à ſes frais des éditions des meilleurs Ouvrages en ce genre : elle en confioit la diſtribution à des Curés & à des Religieux, qui les donnoient, ſuivant ſon intention, aux Pauvres qui n'avoient pas le moyen de les acheter, & quelquefois encore aux Riches qui n'en avoient pas la volonté.

Mais, où paroiſſoit, ſous le point de vue le plus touchant, le zele de cette pieuſe Princeſſe pour le ſalut des Ames, c'étoit dans ſa tendre compaſſion pour les Malades. L'empreſſement avec lequel on la vit, en une infinité d'occaſions, les viſiter & les conſoler, les exhorter à la ré-

ble en faveur de la Pologne. D'après des Autorités ſi reſpectables, n'avons-nous pas droit de conclure que, lorſqu'il plaira à la Providence de nous reporter ſur les triſtes ruines de notre Patrie, une des voies les plus efficaces & les plus douces pour y relever l'Autel & le Trône, feroit qu'on employât une partie du Patrimoine du Sanctuaire à doter, dans chaque Dioceſe, une Société de Miſſionnaires, qui, à la voix des premiers Paſteurs, ſe porteroient dans les Villes & les Campagnes où ſeroient les plus grands beſoins, & iroient, conduits par la Charité, rappeller à un Peuple égaré ce qu'il doit à ſon Dieu & à ſon Roi.

ſignation & les préparer à une mort chrétienne, ſuffiroit ſeul pour atteſter l'héroïſme de ſa Vertu. En quelque Endroit qu'elle ſe trouvât, ceux qu'elle voyoit dans la ſouffrance avoient des droits privilégiés à ſes ſoins. Au ſein de ſa Famille, elle paroiſſoit oublier ſes autres Enfans, pour s'occuper de Celui qui étoit malade. Si elle entroit dans une Communauté religieuſe, elle ſe portoit d'abord à l'Infirmerie : elle demandoit à celles qui l'habitoient, ce qu'elle pourroit faire pour leur ſoulagement ? elle goûtoit les alimens qu'on leur donnoit ; &, quelquefois, elle leur en faiſoit apporter du Château de plus convenables à leur état. Si, pendant ces viſites, elle s'appercevoit que les Malades euſſent quelque beſoin, elle s'empreſſoit d'y pourvoir & de les ſervir. On la vit s'abaiſſer, dans ſa profonde humilité, juſqu'à aider elle-même une Malade à mettre ſa chauſſure.

Ses Médecins devenoient les Médecins de toutes les Perſonnes qu'elle connoiſſoit, & qui avoient avec elle quelque correſpondance. Elles avoient le droit, & quelquefois l'ordre, de lui adreſſer, du fond des Provinces, le tableau de leurs maladies ou de celles de leurs Amis, d'après lequel elle prenoit elle même l'avis de ſes

Médecins. Je lis, dans une de ſes Lettres : „ Il faut me faire paſſer au plutôt, par „ votre Chirurgien, l'état bien exact de ſa „ plaie, afin que je puiſſe faire conſulter „ ici „.

Ce n'étoit pas ſeulement ſans marquer de répugnance, c'étoit avec tout l'empreſſement du zele & l'extérieur de la ſatisfaction, que la Reine entroit dans ces Maiſons de charité, où ſont raſſemblées toutes les infirmités humaines, & où la Mort, ſous mille formes hydeuſes, parle à tous les ſens le langage de la triſteſſe. „ C'eſt ici, diſoit-elle, à un Seigneur de „ ſa Cour, qu'il eſt bon de venir, pour „ apprendre à nous connoître „. Un jour qu'elle viſitoit une des ſalles de l'Hôtel-Dieu de Compiegne, elle s'arrêta, à la vue d'un Tableau qui repréſente St. Louis, panſant lui même l'ulcere d'un Pauvre, qui, dans l'inſtant, ſe trouve miraculeuſement guéri. La Supérieure, qui l'accompagnoit, lui raconta pluſieurs traits de la charité de ce Saint Roi, Fondateur de la Maiſon, dans laquelle il aida lui même à tranſporter les premiers Malades qui y furent recueillis. La Princeſſe, attendrie au récit qu'on lui faiſoit, s'écria : „ Voilà ce „ que l'amour de Dieu faiſoit faire aux „ Saints pour l'amour des Hommes ; mais,

» nous, que faisons-nous pour les Membres
» souffrans de Jésus-Christ » ? Puis, en fixant l'Image de St. Louis, elle lui recommanda le Royaume qu'il avoit autrefois gouverné, comme un Malade digne de toute sa charité : elle lui fit, dans ce sens, & à haute voix, une priere si humble & si touchante, qu'elle arracha des larmes à tous les Assistans.

La pieuse Princesse passoit un temps considérable à faire ces sortes de visites. Elle s'arrêtoit plus long-temps auprès des Malades les plus désespérés ; elle leur rappelloit tous les motifs de consolation que peut offrir la Religion à des Mourans ; elle ne les quittoit qu'après les avoir remplis de la plus douce paix, & les avoir amenés à une parfaite résignation aux ordres de la Providence : » Mes Enfans, leur disoit-
» elle, de ce ton de bienveillance & d'in-
» térêt qui pénétreroit encore de la part
» d'un Egal, toute Reine que je suis, je
» me verrai un jour malade & mourante
» comme vous : l'arrêt paroît dur à la na-
» ture ; mais nous l'adoucirons par notre
» soumission, & en songeant qu'il est porté
» contre nos péchés, & par un Dieu qui
» est toujours notre Pere ». Un Malade, après une de ces précieuses visites, s'écrioit, dans le transport de sa joie : » Non, mon

» Dieu ! rien ne me retient plus ſur a
» Terre, & j'accepte volontiers la mort,
» après avoir eu le bonheur d'y être ſi bien
» exhorté par notre ſainte Reine ».

Comme les Malades qui habitent les Maiſons de charité ſont auſſi des Pauvres, la Princeſſe avoit ſoin d'accompagner de ſecours pécuniaires les conſolations ſpirituelles qu'elles donnoit à chacun d'eux : elle leur gliſſoit ordinairement un louis dans la main, mais ſi adroitement que les Perſonnes qui l'accompagnoient ne s'en appercevoient pas, & qu'on eût ignoré le bienfait ſi la Reconnoiſſance ne l'eût publié. La Reine rencontra un jour un pauvre Malade dans l'Hôpital de Compiegne, qui lui dit : » Hélas, Madame, dans l'état
» où je ſuis, ce n'eſt pas de l'argent qu'il
» me faudroit ? -- Hé bien, dites-moi donc
» ce que je pourrois faire pour vous ? --
» Ah ! ma bonne Reine, ſi vous vouliez
» offrir à Dieu une petite priere pour le
» ſalut de mon ame, je mourrois content.
» -- Mon crédit n'eſt pas grand dans le
» Ciel, mon Enfant, je prierai cependant,
» & je ferai prier pour vous avec con-
» fiance, parce que je vous vois bien ré-
» ſigné ».

Lorſque la Reine faiſoit ces viſites des Hôpitaux, on eſſayoit quelquefois de lui

dérober le ſpectacle des Malades agoniſans ; mais, l'œil de ſa charité pénétrant ce qu'on eut voulu lui cacher, elle ne manquoit pas d'ouvrir les lits qu'elle voyoit fermés, & elle adreſſoit aux pauvres Moribonds qu'elle y trouvoit, une courte exhortation analogue à leur état. Un jour qu'elle viſitoit l'Hôpital-général de Compiegne, la Supérieure l'ayant prié inſtamment de ne pas s'approcher d'une Malade qui exhaloit une odeur fétide & dangereuſe, elle paſſa devant ſon lit ſans s'arrêter ; mais, à peine fut-elle ſortie de la Maiſon que ſa religion & ſon bon cœur lui reprocherent cette omiſſion, qu'elle appella une inſigne lâcheté ; & elle eut été la réparer ſur le champ, ſi la Ducheſſe de Villars ne l'en eut empêchée, en ſe chargeant de l'aller faire en ſa place. Cette Dame vint marquer à la Supérieure tout le regret qu'avoit la Reine de s'être rendue à ſon avis, & lui recommanda, de la part de la Princeſſe, de prendre un ſoin particulier de la pauvre Femme qu'elle ne ſe pardonnoit pas de n'avoir pas vue.

Des exercices ſi ſérieux contraſtoient, d'une maniere bien frappante, à côté des amuſemens d'une Cour frivole & diſſipée : mais on peut dire que, de part & d'autre, les apparences étoient bien trompeuſes.

Tandis que le Courtiſan déſœuvré, ſe fuyant lui-même, & volant de plaiſirs en plaiſirs pour charmer ſon ennui, ne trouvoit, à la fin des plaiſirs de ſa journée, qu'une ſoif plus inquiete encore de nouveaux plaiſirs, on voyoit la Princeſſe, au ſortir de ces ſombres Demeures, & après y avoir pratiqué les œuvres de miſéricorde qui répugnent le plus à la Nature, ſe préſenter à ſa Cour avec cet air de contentement, & cette aimable ſérénité, qui peignent la paix de l'ame, & qui faiſoient le charme de tous ceux qui l'approchoient.

C'étoit avec zele, mais auſſi avec ſageſſe, que la Reine ſe livroit à tant de ſoins charitables. L'eſprit qui l'animoit ne reſſembloit point à cette inquiétude de caractere qui agite quelquefois certaines Perſonnes de ſon Sexe, plus occupées des détails extérieurs de la charité du Prochain que des œuvres ſecrettes qui devroient les ſanctifier elles-mêmes. L'empreſſement que marquoit la Princeſſe pour le ſalut des autres n'étoit que la ſuite, & comme le fruit, du zele qu'elle avoit pour le ſien. Elle ne voyoit rien, dans la Vie chrétienne, audeſſus de l'obligation de glorifier Dieu en elle-même, & de travailler à ſa perfection, ſuivant ſon état & le Rang ſublime où la Providence l'avoit placée. Delà cette

vigilance continuelle, & cette attention délicate à régler tous les mouvemens de son cœur. Delà même ces craintes des Justes, & ces pieuses perplexités, qui n'avoient rien des vains scrupules de l'Ame pusillanime, mais qui naissoient de la connoissance approfondie de ses devoirs, de la vue des écueils semés autour du Trône, & sur-tout du sentiment toujours présent de la Sainteté du Dieu qu'elle servoit. Les moindres infidélités à son service, elle se les reprochoit comme les Ames mondaines ne se reprochent pas même leurs crimes. Elle ne se croyoit jamais assez dégagée des affections de la Terre, assez mortifiée, & sur-tout assez humble devant le Dieu des Vertus. Ces sentimens, & tous ceux qui annoncent l'Ame vraiment fervente & qui vit de la Foi, je les trouve consignés dans sa Correspondance avec les Personnes pour lesquelles sa Piété n'avoit point de secrets. »Que Dieu est bon, écrivoit-elle à »l'une d'elles, & que sa bonté doit bien »nous engager à l'aimer»! &, à une autre: »Que ne feroit-on pas pour l'amour de »Dieu, si l'on songeoit, un peu plus sérieu»sement, que, tout ce qui est hors de »lui-même, il ne l'est que pour l'amour »de nous»! Si une Religieuse, qu'elle honore de sa confiance, lui apprend qu'elle

n'eſt plus Supérieure : » Quelle doit donc
» être votre joie, lui répond-t-elle, que
» l'on eſt heureux quand on n'a plus qu'à
» louer le Seigneur, & que l'on eſt unique-
» ment borné à cette occupation » ! Si une
autre s'eſt permis de lui donner quelques
conſeils de la Piété chrétienne, » je vous
» en remercie, lui dit-elle ; mais, ſongez
» que je veux vous devoir quelque choſe
» de mieux encore : priez pour moi, mon
» Ange, car le bon Dieu veut que je faſſe
» ici mon ſalut comme vous dans votre
» Cellule. Cela me ſera bien plus difficile ;
» mais, je me raſſure un peu, quand je
» penſe que de ſaintes Ames, comme vous,
» priez pour moi de tout votre cœur ».
» -- Une de mes grandes craintes, écrivoit-
» elle au Roi ſon pere, peu de temps après
» ſon arrivée à la Cour de France, c'eſt,
» comme vous l'appréhendez vous-même,
» que je ne me laiſſe amollir par les plai-
» ſirs. Il me ſemble que je ne voudrois pas
» chercher ceux que je croirois dangereux ;
» mais, quand on vous les apprête & qu'on
» vous les offre, on ſent qu'on a beſoin
» de tout ſon courage, ou, pour mieux
» dire, d'une grace ſpéciale de Dieu pour
» ne pas ſe laiſſer entraîner. J'attends une
» grande partie de ma force, mon cher

„Papa, de vos charitables avis & de vos „bonnes prieres „.

C'eſt ainſi qu'à la ſource des plaiſirs qui amolliſſent, la pieuſe Princeſſe ne craignoit rien tant que leur dangereux effet. Parmi la diſſipation d'une grande Cour, au centre de toutes les vanités, aſſujettie à la gêne de la Repréſentation & à une infinité de petites pratiques, qui ſont pour une Reine des bienſéances indiſpenſables, elle ſavoit, par l'heureuſe habitude de ſon cœur, ſe faire, des ſervitudes de ſon Rang, autant d'exercices pour ſa Piété; &, des obſtacles de ſon ſalut, des moyens de l'aſſurer. Chrétienne avec nobleſſe & dignité, dans l'exercice des devoirs de la Grandeur, elle l'étoit avec ferveur & fidélité dans les moindres détails de ſa Vie privée.

Toutes ſes journées, & l'on pourroit dire toutes les heures de ſes journées, étoient ſanctifiées par la priere. Auſſitôt après ſon lever, elle entroit dans ſon Oratoire, où elle paſſoit une heure, &, à certains jours, une heure & demie à prier ou à méditer ſur ſes devoirs. Seule alors, & dans le plus profond recueillement, elle étoit comme anéantie devant la Majeſté de Dieu, & ſe tenoit à genoux tant que duroit cet Exercice. Une ſeule

de ſes Femmes veilloit à la porte extérieure de ſon Oratoire, ayant l'ordre de n'en permettre l'entrée qu'au Roi ou au Dauphin.

Tous les jours, dans l'après-midi, excepté lorſqu'elle avoit entendu un Sermon dans la Chapelle du Château, elle avoit une heure de Conférence ſpirituelle avec deux vertueux Eccléſiaſtiques, dont l'un étoit ſon Confeſſeur. Elle s'occupoit, pendant ce temps-là, du travail des mains. C'eſt dans ces pieux Entretiens qu'elle cherchoit des lumieres & des encouragemens pour ſa Vertu; c'eſt alors qu'elle vouloit qu'on lui parlât de ſes devoirs & qu'on le fît ſans ménagemens; c'eſt alors encore qu'elle s'occupoit plus particuliérement des beſoins des Pauvres, & qu'elle prenoit des meſures, avec ces Eccléſiaſtiques, tantôt pour faire parvenir des ſecours à ceux dont-elle s'étoit chargée, tantôt pour découvrir ceux dont elle pourroit ſe charger encore.

Pendant les autres heures de la journée qu'elle donnoit au travail des mains, elle ſe faiſoit lire, par une de ſes Femmes, tantôt l'Hiſtoire & les Papiers étrangers, tantôt un Livre de piété. A l'age d'environ trente ans, parfaitement inſtruite de l'Hiſtoire ancienne & moderne, elle ne ſe la

fit plus lire, & toutes ſes lectures alors étoient priſes alternativement dans un Sermonnaire & dans un autre Livre de dévotion. Si on ne lui liſoit pas, pendant ſon travail, elle chantoit un Cantique ſpirituel en Langue polonaiſe.

Tous les jours, à cinq heures & demie du ſoir, la Reine rentroit dans ſon Oratoire, ſe proſternoit au pied de ſon Crucifix & y paſſoit en prieres autant de temps que le matin.

C'étoit ſans doute dans cette union habituelle avec Dieu, que cette pieuſe Princeſſe puiſoit toute la force qu'elle montroit dans les épreuves, & ces tréſors d'édification & de lumieres qu'elle répandoit dans ſes diſcours & toutes ſes actions. Et, cependant, toute ſa crainte étoit encore que ſes prieres les plus ferventes ne le fuſſent pas aſſez pour monter juſqu'au Trône de l'Eternel. Dans différentes Lettres qu'elle écrivoit à une Religieuſe; „Continuez, „lui dit-elle, de demander à Dieu pour „moi le don d'Oraiſon; je n'en ſuis pas „digne, car je ne ſaurois y parvenir. J'eſ„pere que Dieu me l'accordera, à vos „prieres. -- Je lis actuellement la Vie de „Sainte Thérefe; ce qui me donne un „grand deſir de l'Oraiſon: mais les bons „deſirs ne ſuffiſent pas au Salut, & l'En-

» ser en est plein. -- Vos Lettres satisfont » mon cœur & font du bien à mon ame; » votre derniere sur-tout peut servir de » sujet d'Oraison. Je n'ose vous dire que » je commence un peu à la faire; car je » fais tout si mal que j'ai peur de me trom- » per encore sur cet article ».

Il est aisé d'imaginer comment une Ame par tout si religieuse paroissoit dans nos Eglises, & dans qu'elles dispositions elle assistoit au Saint Sacrifice & aux Offices divins. Les moins Dévots ne pouvoient la voir, prosternée au pied des Autels, & comme anéantie en la présence de son Dieu, sans éprouver involontairement quelque chose des sentimens de foi dont-elle étoit pénétrée; & l'on peut dire que jamais Prédicateur ne persuada le respect dans nos Temples aussi éloquemment par ses Discours, que le faisoit la Reine par son recueillement & tout son extérieur.

Pendant le séjour qu'elle faisoit à Compiegne, on la voyoit, les Dimanches & les Fêtes, assister à la Messe paroissiale, au Prône & à tous les Offices du jour, suivie du Dauphin & des Dames de France. Elle étoit satisfaite lorsque, les jours ouvrables, elle pouvoit dans l'après-midi assister à un Salut; & si, à l'occasion d'une Fête particuliere, le Saint-Sacrement étoit

exposé dans quelque Paroisse ou Communauté religieuse, on étoit sûr que la Reine y feroit sa visite de dévotion à la tête de la Famille Royale.

Son respect pour tout ce qui tenoit au Culte divin étoit si grand qu'elle se feroit reproché d'avoir occasionné le moindre retardement dans la célébration des Saints Offices. „ Il n'est ni convenable en soi, „ disoit-elle, ni édifiant pour le Public, „ de faire attendre un Ministre de la Re-„ ligion revêtu des habits sacerdotaux „. Elle arrivoit à l'Eglise avant le Peuple, & y restoit encore après qu'il s'étoit retiré; quelquefois assez de temps pour que quelques jeunes Dames de sa Suite le trouvassent long. Une d'entr'elles se plaignoit, à ce sujet, à la Duchesse de Villars, que le Service de la Reine étoit pénible: „ Je verrois, lui répondit la Dame, un „ moyen bien simple de l'alléger: ce seroit „ de vous affectionner un peu plus au Ser-„ vice de Dieu, & de ne pas le confon-„ dre avec celui de la Reine „.

Ce n'étoit pas seulement dans la Religion que la Princesse trouvoit à s'édifier: tout servoit d'aliment à sa piété dans le grand spectacle de la Nature, tout la portoit à l'admiration ou à la reconnoissance; tout lui parloit de Dieu & l'invitoit à en

parler elle-même. Où elle étoit moins frappée des merveilles de sa puissance, elle découvroit l'empreinte de sa sagesse, ou les présens de sa bonté. Tout lui paroissoit bien ordonné dans l'Univers. Les Saisons étoient-elles favorables aux biens de la Terre ? C'est que Dieu vouloit se faire aimer des Hommes. Etoient-elles contraires ? C'étoit pour les punir de ne l'avoir pas aimé. Si quelqu'un se plaignoit de la rigueur de l'hyver ; „ Benissons Dieu, „ répondoit-elle, de ce qu'il nous a donné „ de quoi nous couvrir & nous chauffer „. Quelquefois, en se promenant, pendant l'été, à l'ombre d'un bosquet, „ Voyez, „ disoit-elle, l'attention du Pere céleste : „ c'est lui qui nous envoie ces ombrages „ pour nous défendre des ardeurs du So„ leil „. Rien de ce qui étoit sorti des mains du Créateur n'étoit vil à ses yeux : Le petit Insecte qui rampoit à ses pieds lui parloit de ses Grandeurs comme les Astres lumineux qui rouloient sur sa tête. Aux yeux du Vulgaire une fleur est une fleur, un oiseau n'est qu'un oiseau ; la Reine, sous les couleurs & dans le parfum d'une fleur, sous le plumage & dans le chant d'un oiseau, reconnoissoit la Main bienfaisante qui lui offroit ces dons, & elle lui en faisoit hommage.

Voici ce que je lis dans un de mes Mémoires : » Quelquefois, dans ses mo-
» mens de recréation, en caressant un pe-
» tit animal, en regardant un oiseau dans
» sa cage : *voyez donc*, nous disoit-elle,
» *jusqu'où va la bonté de Dieu : il ne*
» *s'est pas contenté de créer pour l'Homme*
» *tout ce qui lui est nécessaire, il a voulu*
» *pourvoir encore à ses plaisirs, en lui*
» *offrant ces jolis petits Etres, qui ne*
» *sont propres qu'à l'amuser & le diver-*
» *tir.* Je me rappelle un trait, qui est peu
» de chose, mais qui, en cela même, vous
» prouvera mieux combien cette Princesse
» étoit attentive à Dieu. Un jour que le
» Roi étoit à Trianon, dans l'après-dîner,
» il vint un Ecuyer demander de sa part
» à parler à la Reine : j'avertis Sa Majesté,
» qui le fit entrer, il lui apportoit un bou-
» quet d'Héliotrope. Cette fleur étoit d'une
» espece rare, que l'on ne connoissoit pas
» encore en France, parce qu'il n'y en
» avoit alors que dans le jardin de Tria-
» non. La Reine, très-sensible à l'attention
» du Roi, considere le bouquet, qui lui
» paroît charmant ; elle l'admire, nous le
» fait admirer, & dès que le Messager est
» parti, elle entre dans son Oratoire, elle
» en fait une couronne qu'elle offre au
» Sauveur naissant ».

Rien

Rien ne paroiſſoit plus naturel que la Vertu de la Reine. C'étoit ſans aucune affectation ni ſingularité qu'elle en pratiquoit les actes. Elle ne connoiſſoit ni ces accès bouillans d'une ferveur indiſcrete, ni ces dévotions inégales, que le caprice enfante & que l'humeur dirige : ſa piété, réglée par la Religion & ſolide comme elle, parut toujours au-deſſus de ces triſtes viciſſitudes, qui montrent quelquefois les foibleſſes de l'Humanité ſi près de la Vertu, que les Mondains affectent de les confondre avec elle.

Tout ce qui s'écartoit des routes ordinaires, en matiere de dévotion, lui devenoit ſuſpect; &, dans toute la ſimplicité de ſa Foi, elle étoit fort éloignée de la crédulité. On lui parla quelquefois de nouveaux Miracles, de Viſions ou de Révélations : quand elle n'y voyoit rien d'indigne de la Religion, elle répondoit : » Je crois » que cela peut-être, mais j'attendrai que » l'Egliſe m'y autoriſe, pour dire que cela » eſt ». Une des Dames qui l'approchoient habituellement lui donnoit, comme indubitable, un prétendu Miracle opéré depuis peu dans Paris, & paroiſſoit ſurpriſe de la difficulté que faiſoit la Reine de l'admettre : » Hé bien, lui dit la Princeſſe, » pour vous prouver que je ne ſuis pas une

»Incrédule, je ne vous demande, avant
»de vous faire ma profeſſion de foi, que
»de voir le nom de M. l'Archévêque de
»Paris au bas du fait miraculeux que vous
»me racontez». La Dame promit qu'elle
le lui feroit voir, mais ne put tenir ſa promeſſe.

La Princeſſe n'étoit pas plus crédule, en ce qui la regardoit perſonnellement, qu'en ce qui lui étoit étranger. S'étant trouvée incommodée d'une fiſtule, dont on lui avoit déclaré qu'elle ne pouvoit guérir que par l'amputation, ſon extrême répugnance à ſe ſoumettre à cette opération l'engagea à recourir à Dieu; &, ſans négliger les remedes naturels les plus ſimples, elle pria beaucoup, elle fit prier, & ſe trouva parfaitement guérie, au grand étonnement des Gens de l'art. Quelques Perſonnes, qui connoiſſoient la nature de ſon mal & le jugement qu'en avoient porté pluſieurs Médecins, vouloient crier au Miracle: »Ne
»profanons pas un nom reſpectable, leur
»dit la Reine; ma guériſon eſt un bienfait
»de Dieu, dont je ne puis aſſez le remer-
»cier; mais cela ne s'appelle pas un Mi-
»racle».

Ce n'eſt pas cependant qu'il ſoit hors de vraiſemblance que la Foi vive avec laquelle une ſi pieuſe Princeſſe recouroit à

Dieu dans les divers événemens, ait pu lui mériter quelquefois des faveurs privilégiées du Ciel : il se trouva même des occasions où elle crut reconnoître elle-même l'empreinte visible du doigt de la Providence. Voici un fait qu'elle racontoit à la Personne qui nous l'a transmis. En l'année 1733, dans le temps que le Roi son Pere étoit assiégé dans Dantzick, & qu'elle savoit que des Armées nombreuses veilloient à ce qu'il ne pût échapper, elle passoit les jours & les nuits au pied des Autels ou dans son Oratoire, priant sans cesse pour le salut d'une Tête qui lui étoit si chere. Elle avoit aussi associé plusieurs Personnes à ce pieux devoir de sa tendresse. Une d'entr'elles, recommandable par une éminente piété, lui fit dire, le 28 Juin, qu'en priant Dieu, la nuit précédente, pour la fin qu'elle lui avoit recommandée, il lui avoit paru voir sortir trois hommes d'une Ville assiégée, dont l'un plus distingué que les autres, avoit traversé l'Armée ennemie & se trouvoit hors de danger. La Reine, sans ajouter foi à cette Vision, se sentoit comme involontairement moins inquiette qu'auparavant. Environ quinze jours après, elle reçoit une Lettre du Roi de Pologne, qui lui marque que, la nuit du 27 au 28 Juin, il est sorti de Dantzick, par les soins du

Major de la Place & du Général Steinflict;
que la Providence la conduit comme par la main au milieu de ses Ennemis, & à travers mille dangers auxquels il a échappé. La Princesse, en comparant cette Lettre avec l'avis qu'elle a reçu, se sent frappée d'étonnement, & ne sait qui elle doit plus bénir, ou la Providence qui a sauvé son Pere, ou la Providence qui révele, quand il lui plaît, aux Petits & aux Humbles ce qu'elle cache aux Grands du Monde.

Dans une autre circonstance, plus inquiétante encore pour la Reine que celle dont nous venons de parler, elle crut également reconnoître l'action marquée d'une Providence spéciale. Nous rapporterons le fait, comme le précédent, tel qu'il nous a été communiqué par des Personnes respectables à qui la Reine l'a plusieurs fois raconté. Pendant les divertissemens d'un Camp de Compiegne, on vint lui donner avis que le Dauphin son Fils couroit le plus grand danger, non pour la vie mais pour la vertu. Déja toutes les batteries étoient dressées, les mesures étoient prises, la séduction paroissoit inévitable; & les Méchans qui la tentoient, triomphoient d'avance, comme assurés du succès. A cette nouvelle, qui est un coup de poignard pour elle, cette vertueuse Mere entre dans son

Oratoire, ſe proſterne devant une Image de la Ste. Vierge, &, dans la douleur qui l'accable, elle lui adreſſe, en ſubſtance, cette Priere : » C'eſt à vous, ô Reine des » Cieux, que je dois, après Dieu, la naiſ-» ſance de ce cher Fils; vous l'avez tou-» jours protégé : délivrez-le aujourd'hui des » pieges de l'Iniquité; &, s'il faut que j'aie » jamais à pleurer ſur lui, oui, demandez à » Dieu, je vous en conjure, que ce ſoit » ſa mort plutôt que ſon innocence ». Le vœu de la Mere de St. Louis étoit un grand avis, que la Piété de cette Princeſſe donnoit à ſon Fils; celui que fait ici la Reine eſt un Sacrifice comparable à celui d'Abraham, qu'elle offre à Dieu dans la vivacité de ſa Foi, & que Dieu paroît accepter. Sur ces entrefaites, elle reçut un Billet anonyme, qui ne contenoit que ce peu de mots : » Madame, ſoyez en paix; vos vœux » pour M. le Dauphin ſont exaucés ». Elle ignora toujours qui lui avoit écrit ce Billet. Mais, ce qu'elle ſut bien poſitivement, c'eſt que la Vertu de ſon Fils avoit eu à ſe défendre de toutes les manœuvres de la Perverſité. L'on avoit conduit ce Prince, par des chemins détournés, juſque ſur le penchant de l'abîme : un pas de plus l'y précipitoit; mais on prioit pour lui : il ouvrit les yeux & recula d'horreur, ne

voyant que le Crime hideux ſous le maſque de la Beauté.

Ce fut une grande conſolation pour la Reine de retrouver ſon Fils toujours le même, & plus que jamais attaché à tous ſes devoirs, après cet aſſaut livré à l'innocence de ſes mœurs. Mais bientôt la cruelle maladie dont fut attaqué le Dauphin, vint alarmer de nouveau ſa tendreſſe maternelle. Dans le temps de ſes plus vives inquiétudes à ſon ſujet, & lorſqu'elle intéreſſoit le Ciel & la Terre pour ſa guériſon, elle reçut un nouveau Billet anonyme, conçu en ces termes : » Souvenez-vous, Madame, du » Camp de Compiegne, & adorez les mi- » ſéricordes du Seigneur ſur M. le Dau- » phin ». Ce Billet fit faire à la Princeſſe les plus profondes réflexions. Elle ne douta point qu'il ne fut parti de la même main qui avoit écrit le premier; elle eut bien déſiré pouvoir en découvrir l'Auteur; elle fit des démarches pour le connoître, mais il échappa à toutes ſes recherches. D'un cô é, elle ne comprenoit pas comment l'Anonyme pouvoit avoir eu connoiſſance d'un vœu qu'elle avoit formé ſeule dans le ſecret de ſon Oratoire, & dont elle croyoit n'avoir jamais parlé à perſonne; de l'autre, elle ſe ſouvenoit fort bien d'avoir demandé au Ciel, dans l'ardeur de ſa priere, que

ſon Fils mourût innocent plutôt que de vivre coupable : c'en fut aſſez pour qu'elle n'oſât plus ſe flatter de l'eſpérance qu'il guérît. Elle le vit en effet mourir, mais mourir d'une mort de Prédeſtiné. C'eſt alors que, parmi les conſolations de la Foi & toutes les douleurs de la Nature, elle fit retentir l'intérieur de ſon Palais des plaintes les plus attendriſſantes : » Oh ! mes » Enfans, diſoit-elle, au milieu de ſa Fa- » mille déſolée comme elle, ne cherchez » plus qui a fait mourir votre Frere : hélas ! » c'eſt moi même qui ai prié pour ſa mort, » & Dieu m'a exaucée : oui, j'ai immolé » mon Fils, & il faut encore que j'en re- » mercie le Seigneur. O mon cher Fils, » que ne ſuis je morte pour vous ? Je ſuis » inutile au Monde, & vous auriez fait » triompher la Religion... » ! C'eſt ainſi que la Princeſſe chrétienne rendoit graces à Dieu d'une mort dont la tendre Mere ne ſe conſola jamais.

La Reine, en ſe tenant en garde contre la crédulité qui dégrade la Piété, montroit plus d'éloignement encore pour la prétendue force d'eſprit qui la détruit. Elle ne confondoit point, avec les petiteſſes qui ſont étrangeres à la Religion, les petites Pratiques que la Religion inſpire aux Gens de bien pour ſe ſoutenir dans la Vertu ;

& c'étoit ſans négliger ſes conſeils qu'elle pratiquoit ſes préceptes, comme c'étoit ſans dédaigner ſes moindres ſecours qu'elle avoit ſoin de ſe procurer les plus efficaces. Elle croyoit pouvoir ſe propoſer pour modele, dans le ſervice de ſon Dieu; ces aſſiduités complaiſantes, ces attentions délicates, ce mode reſpectueux qu'emploie le Courtiſan pour complaire en tout à la Majeſté Royale. Ainſi, fléchir le genou, & s'humilier de corps comme d'eſprit devant la Majeſté ſuprême; ſe proſterner en ſa préſence juſqu'à mettre, comme le Roi d'Iſraël, ſa bouche dans la pouſſiere; s'armer ſouvent le front du ſigne ſacré de la Croix; reſpecter, ſuivant l'eſprit de l'Egliſe, la figure des eaux du Baptême dans celle qui eſt conſacrée par les bénédictions du Prêtre; rechercher l'occaſion de participer au Tréſor des Indulgences eccléſiaſtiques; ſe ſervir de la vue d'un Crucifix, de celle des Images des Saints, & d'autres petits moyens extérieurs pour ſe rappeller la préſence de Dieu ou le ſouvenir de ſes devoirs, c'étoient là de ces Pratiques journalieres dont la Reine s'édifioit : Pratiques minutieuſes aux yeux de l'Ignorance & mépriſables pour l'Impiété; mais, en effet, Pratiques reſpectables par le grand motif qui les inſpire; Pratiques utiles &

recommandables, puiſque la Religion les conſacre, comme formant dans l'Égliſe ce concert harmonieux de louanges, qui doit honorer, ſous tous les rapports, le Maître de toutes les Créatures & le Dieu de toutes les Vertus.

Parmi les divers moyens qu'employoit la Reine pour ſa ſanctification, il en eſt un qu'elle affectionnoit particulierement: c'étoit la méditation des principaux Myſteres de la Vie du Sauveur, & ſur-tout de ſa Naiſſance & de ſa Paſſion. A l'exemple des premiers Fideles, elle paſſoit le temps de l'Avent dans l'exercice du recueillement & de la pénitence; & l'eſpace d'un mois tous les ans ne lui paroiſſoit pas trop long pour ſe pénétrer du bienfait de la Rédemption & ſe diſpoſer à en recueillir les fruits. La veille de Noël, ſa retraite étoit plus auſtere. Tous les momens de la journée dont elle pouvoit diſpoſer, elle les paſſoit à l'Egliſe ou dans ſon Oratoire; & la nuit, avant qu'on commençât l'Office divin, elle ſe rendoit à la Chapelle du Château, où elle reſtoit pluſieurs heures en adoration au pied des Autels, ſans que la rigueur de la Saiſon, ni la crainte, qu'on vouloit quelquefois lui inſpirer, que ſa ſanté n'en ſouffrît, puſſent la détourner de cette pieuſe Pratique.

Elle ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans méditer ſur la Paſſion du Sauveur ; &, afin d'en mieux conſerver le ſouvenir toujours préſent, elle portoit ſur elle, avec le plus grand reſpect, un morceau du bois de la vraie Croix. Elle eſtimoit heureuſes ces ſaintes Filles, que leur Etat tient ſans ceſſe au pied du Calvaire ; elle les félicitoit ſur leur bonheur, & leur portoit envie. Il lui arrivoit ſouvent, en priant au pied de ſon Crucifix, de s'attendrir juſqu'aux larmes dans cette penſée : „ c'eſt moi qui ai péché, „ & c'eſt mon Dieu qui ſouffre ; je le vois „ ſur la Croix, & je ſuis ſur un Trône ; „ je porte un Diadême, & il a la tête cou- „ ronnée d'épines. . . „ ! Elle s'occupoit plus particuliérement encore du Myſtere de la Croix pendant le Carême, dont elle conſacroit toute la derniere ſemaine à la retraite & à la priere. La nuit du Jeudi au Vendredi-Saint, elle alloit, ſuivant l'uſage de la Cour, avec le Roi & la Famille Royale faire ſon adoration au Sépulchre. De retour chez elle, après avoir congédié ſon monde, elle ſe revêtoit d'habits les plus ſimples ; &, ſuivie d'une ſeule Dame-du Palais & d'un Garçon de la Chambre, elle deſcendoit dans le bas de la Chapelle ; ſe confondoit dans la Foule, dont elle n'étoit pas reconnue ; ſe mettoit à genoux ſur le

pavé, & passoit ainsi une partie de la nuit en adoration, plus pénétrée de son néant devant la Majesté Divine que ne l'étoit le dernier de ses Sujets. Il lui arrivoit souvent d'être coudoyée & foulée aux pieds par la Multitude qui traversoit continuellement l'Eglise. Bien loin de se plaindre alors & de se faire connoître, c'étoit une jouissance pour sa piété : elle s'applaudissoit de cette petite ressemblance avec le Sauveur du Monde, méconnu de son Peuple pendant cette nuit d'horreurs.

La pieuse Princesse, avec cette vivacité de Foi, découvroit une sorte de mystere, presque aussi incompréhensible que celui de la Croix, dans la stupide insensibilité d'un nombre de Chrétiens, pour un Dieu qui les a aimés jusqu'à mourir pour eux. Elle déploroit sans cesse leur aveuglement; & la dureté de leur cœur pénétroit le sien d'affliction. Plus d'une fois les Personnes qui veilloient à la porte de son Oratoire l'entendirent s'écrier, dans la ferveur de son Oraison : „ ô mon Dieu, pourquoi ne „ vous aime-t-on pas ? -- Victime de charité, „ verrons-nous toujours des Pécheurs insensibles ? -- Jusqu'à quand votre amour „ pour nous ne fera-t-il que des Ingrats... „ ?

Comme sa Foi lui montroit continuellement le Cœur du Sauveur percé sur le

Calvaire pour le Salut des Hommes, & toujours ouvert ſur l'Autel à leurs beſoins, ce pieux ſentiment lui inſpira le deſir de procurer à ce Cœur adorable, de la part des vrais Fideles, l'hommage d'un Culte ſpécial, qui le dédommageât, en quelque ſorte, de la coupable indifférence du reſte des Hommes. Dans cette intention elle s'adreſſa au Pape, & lui fit repréſenter : que la dévotion au Cœur ſacré du Sauveur lui paroîtroit également propre à entretenir les Fideles dans le ſouvenir de l'amour immenſe de Dieu pour eux, & à détourner, par un culte légitime rendu au Souverain Bienfaiteur des Hommes, cette eſpece de culte ſacrilege, proſtitué, dans ces derniers temps, à la vaine Idole de la Bienfaiſance humaine. Touché de ces ſages & pieux motifs, Clément VIII autoriſa par un Bref la célébration d'une Fête en l'honneur du Sacré-Cœur de Jeſus-Chriſt, dans les Communautés & les Egliſes qui la deſiroient. Voici ce que la Princeſſe écrivoit, à ce ſujet, à une Communauté religieuſe : „ Vous aurez, s'il plaît à Dieu, la Fête du Sacré-„ Cœur. Ce qu'il y a d'aſſez extraordinaire, „ c'eſt que je ſuis ſollicitée, de pluſieurs „ Endroits en même temps, pour la même „ choſe : il faut que ce ſoit abſolument la

„ volonté de Dieu, qui daigne se servir de „ moi, malgré mon indignité „.

Fideles interpretes des vœux de toute la France chrétienne, les Prélats du Royaume, assemblés à Paris, donnerent, à cette occasion, de justes éloges à la Piété de la Reine, & reconnurent avec le St. Siege la solidité d'une Dévotion, qui tend si directement à rappeller nos cœurs à leurs affections légitimes. Dès-lors plusieurs Evêques, aussi respectables par leurs lumieres que par leurs vertus, ordonnerent que la Fête autorisée par le Souverain Pontife seroit célébrée dans leurs Dioceses par un Office particulier. Le Pere de la Princesse & le Dauphin son Fils (1) seconderent merveilleusement son zele; & ce fut par leurs soins & à leurs dépens que furent érigés en France les deux premiers Autels sous le titre du *Sacré-Cœur*, l'un dans la Cathédrale de Toul, l'autre dans la Chapelle de Versailles.

La Dévotion que propageoit la Reine tendoit trop directement à la gloire de Dieu & à la sanctification des Ames, pour ne pas rencontrer des Contradicteurs. Mais,

(1) Le Dauphin avoit fait commencer la Chapelle du Sacré-Cœur qui se voit à Versailles. Se voyant près de mourir, il laissa par son Testament une somme de 30,000 liv. pour qu'on y mît la derniere main.

bientôt, les bénédictions ſenſibles dont le Ciel la favoriſa triompherent des vains efforts que faiſoient la Prévention & l'Impiété pour la décréditer. On jugea l'Arbre par ſes fruits; & il ne fut plus permis de douter que le Cœur ſacré du Sauveur ne fût un digne objet de culte ſpécial de la part des Hommes, lorſque, dans tous les Lieux du Royaume ou ce culte s'établit, on remarqua parmi les Fideles un accroiſſement frappant d'amour de Dieu & de zele pour le Salut. Ne ſembleroit-il pas même que, dans ces jours d'horreur & d'anarchie, la pureté de la Foi & l'attachement aux vrais principes ſe fuſſent excluſivement réfugiés dans les Cœurs qui font Profeſſion ouverte de vénérer le Cœur de Jéſus? Au moins eſt-il certain que ces nouveaux Machabées, qui combattent avec tant de gloire dans l'intérieur de la France, & qui ont pris pour deviſe: DIEU ET LE ROI, ont été accuſés, dans l'Aſſemblée régicide, de porter pour ſigne de ralliement une Image du Sacré-Cœur (1).

(1) Il eſt à notre connoiſſance la plus poſitive que le vertueux Louis XVI emporta en mourant le deſir de voir cette utile Dévotion conſacrée par une Fête ſolemnelle; & que, s'il eût recouvré ſa liberté, le premier uſage qu'il en auroit fait eût été pour procurer l'établiſſement de cette Fête dans l'étendue de ſon Royaume.

La Reine, à l'exemple des vrais Fideles de tous les siecles, avoit une grande dévotion à la Sainte-Vierge, & la plus vive confiance en sa protection. Elle assuroit qu'elle avoit reçu de Dieu, par son intercession, les graces les plus marquées. Elle se tenoit honorée de porter son nom, & elle aimoit à le souscrire seul au bas de ses Lettres. Unie à une de ces pieuses Associations qui s'appliquent à l'honorer spécialement, elle ne laissoit passer aucune des Fêtes consacrées à sa mémoire sans s'approcher des Sacremens. Tous les jours elle récitoit l'Office de la Sainte-Vierge; & elle s'étoit engagée par un Vœu à lui payer ce tribut de prieres. Pendant ses voyages de Compiegne, quelque temps qu'il fît, & quelles que fussent ses occupations, elle ne manquoit jamais de se rendre les Samedis chez les Carmélites, pour y assister dans leur Chœur à une pieuse Cérémonie, pendant laquelle ces saintes Filles, tenant un cierge à la main, chantent une Antienne en l'honneur de la Reine des Anges. Enfin, portant en quelque sorte jusqu'au delà des bornes de la vie sa dévotion pour la Mere de Dieu, elle demanda, par son Testament, que son cœur, qui, suivant un ancien usage, devoit être déposé au Val-de grace, fût porté dans une Eglise

de Nancy, célebre par le concours des Fideles, & consacrée sous le titre de *Notre-Dame de Bon-Secours.*

Nous voyons par nos Mémoires, & dans plusieurs Lettres de la Princesse, que, pénétrée d'un religieux respect pour tous les Saints que l'Eglise honore, elle s'encourageoit à les imiter, étudiant soigneusement leurs actions. Elle avoit sur-tout une dévotion marquée pour les Sts. Anges-Gardiens, St. Joseph, St. François-Xavier, Ste. Thérese, & St. Jean le Martyr, surnommé *Népomucene*, de la Ville de Népomuck sa Patrie. Sa dévotion particuliere envers ce Saint étoit fondée sur la parenté: il étoit de la Maison de Leckzinska, comme on le voit par les Actes de sa Canonisation (1). Elle étoit dans l'usage de lire

(1) La Reine possédoit une précieuse Relique de ce Saint Martyr, qu'elle laissa aux Récollets de Versailles. Effrayé des charges de l'Episcopat, Jean avoit refusé trois Evêchés. Il étoit Chanoine de Prague & Confesseur de la Reine Jeanne, Epouse de Vencellas Roi de Bohême & Empereur d'Allemagne. Ce Prince, jaloux jusqu'à une sorte de folie, lui ordonna de lui révéler la confession de la Reine; &, sur son refus, le fit jetter dans une prison, chargé de chaînes. L'ayant fait relâcher; au bout de quelque temps, il le fit de nouveau arrêter & tourmenter pour le même sujet. Le Chanoine persistant dans son silence, les Satellites de Venceslas le précipiterent dans la Moldave, où il fut noyé avec son secret, vers la fin du treizieme Siecle. On invoque particulierement

chaque jour la Vie des Saints dont l'Eglise fait la Fête; & la grande instruction qu'elle retiroit de cette Pratique, c'étoit de se dire à elle-même : que, la plûpart de ces Serviteurs de Dieu ayant opéré leur Salut parmi les embarras du Siecle, & quelques-uns même dans le Rang sublime où la Providence l'avoit placée, elle devoit trouver, comme eux, le temps & les moyens de se sanctifier dans son état. De-là naissoit un zele attentif sur tous ses devoirs, & le soin particulier qu'elle avoit de se faire, au milieu de son cœur, une solitude, où, sans qu'on s'en doutât, elle échappoit, à volonté, à la dissipation qui l'environnoit.

Non contente de l'exercice habituel de la vigilance chrétienne, la Reine savoit se ménager, tous les ans, un temps convenable pour examiner plus sérieusement encore l'état de son ame devant Dieu, & se renouveller dans la piété, loin du commerce des Hommes. Comme les bienséances de son Rang & les devoirs de son état ne lui permettoient pas de se livrer, comme elle l'eut désiré, à une retraite ab-

---

ce Saint pour obtenir le bon usage de la langue : ce qui faisoit dire agréablement à la Reine, que personne n'avoit plus besoin de son assistance que les Femmes.

ſolue, elle donnoit plus d'extenſion à celle qu'elle étoit dans l'uſage de faire. C'étoit ordinairement pendant le voyage de la Cour à Compiegne qu'elle vaquoit à cet Exercice. Elle avoit adopté le Couvent des Carmélites de cette Ville, comme le plus propre à ſeconder ſes vues, par ſa proximité du Château, &, plus encore, par l'eſprit de recueillement & la ferveur qui y régnoient. Tous les jours, & quelquefois juſqu'à trois fois chaque jour, elle ſe rendoit dans cette ſainte Maiſon, avide d'y recevoir les leçons de la Piété, & ne ſe doutant pas qu'elle vînt y en donner elle-même les plus touchans exemples. Elle s'étoit fait diſpoſer dans l'intérieur du Couvent, un petit Appartement où tout rappelloit la ſimplicité ou, pour mieux dire, la Pauvreté religieuſe. Un Crucifix, un prie-Dieu, une commode unie & ſans dorure, quelques Tableaux de dévotion & quelques Livres de piété en faiſoient tout l'ornement. Elle avoit pour Oratoire une Cellule, qui ne différoit en rien de celles des Religieuſes.

Elle prenoit ordinairement des meſures pour paſſer dans une retraite plus ſévere la veille des Fêtes, & des jours où elle devoit communier; &, depuis le matin juſqu'à huit heures du ſoir, elle ſuivoit

ſans adouciſſement tous les Exercices de la Communauté. Souvent même les Religieuſes la trouvoient au Chœur en y arrivant, & l'y laiſſoient encore lorſqu'elles en ſortoient. Tout le temps qu'elle reſtoit à l'Egliſe, elle ſe tenoit à genoux ſur le plancher, comme anéantie devant Dieu, & prêchant, pour ainſi dire, le recueillement par tous ſes ſens.

De l'Egliſe, elle ſe rendoit à ſon Appartement, ſans ſe permettre de voir qui que ce fût qu'aux heures où la Regle permettoit aux Religieuſes de ſe voir entr'elles. Elle alloit quelquefois voir ces ſaintes Filles au réfectoire, pour admirer la frugalité de leurs repas, & à la récréation, pour s'édifier de la ſainteté de leurs Entretiens. C'eſt là qu'une Reine de France ne paroiſſoit nullement déplacée, & que ſa converſation n'avoit rien de diſſonant dans la ſociété de ces Anges de la Terre. Pendant ſon ſéjour dans le Couvent, la Reine exigeoit que l'on ne s'apperçût point de ſa préſence, qui n'occaſionnoit jamais le moindre dérangement dans les Exercices. Dans la crainte encore qu'en venant chercher la ſolitude, elle ne troublât celle de la Maiſon, elle étoit de la plus grande attention à n'y introduire que quelques Dames reſpectables par leur piété; &, ſi

quelquefois elle y conduifoit une jeune Perfonne, dans le deffein de lui offrir un fpectacle utile, ce n'étoit qu'après lui avoir fait promettre qu'elle différeroit jufqu'au fortir du Couvent à faire fes réflexions fur ce qui l'y auroit édifiée.

On voyoit, de temps en temps, les Dames de France partager, dans cette Maifon de Retraite, les pieux Exercices de leur refpectable Mere, & l'accompagner jufqu'à la Table Sainte. Le Dauphin avoit le privilege exclufif de faire vifite à la Reine lorfqu'elle étoit chez les Carmélites. Il fe rendoit à fon Appartement après l'heure des Offices; & fouvent on lui difoit que la Princeffe étoit encore au Chœur. C'eft de quoi il lui fit un jour un reproche, à fa maniere: »Savez-vous bien, » Maman, que vous finirez par vous brouil» ler avec Sainte-Thérefe? Pourquoi vou» loir être ici plus fervente que les plus » ferventes Carmélites, & faire toutes vos » prieres plus longues encore que les » leurs »? -- C'eft, mon Fils, lui répon» dit la Reine, que mes befoins font bien » plus étendus que ceux de ces Saintes » Filles: elles font continuellement avec » Dieu, & moi toujours avec le Monde. » -- Oh! vous avez bien raifon, Maman, » répondit le Prince; les bagatelles de ce

» bas Monde nous occupent habituellement,
» & nous ne travaillons au Salut que *par pa-*
» *renthese* » (1).

On ne sauroit imaginer ce qu'il en coûtoit de regrets à la Reine, lorsqu'à la fin du Voyage elle étoit obligée de s'arracher aux délices de sa Solitude. Les tristes adieux qui précédoient sa derniere sortie du Couvent offroient la Scene la plus attendrissante. Toutes les Religieuses s'assembloient: elle les embrassoit toutes; elle les remercioit de l'avoir admise dans leur Maison, & leur demandoit pardon de ne les avoir pas mieux édifiées: toutes fondoient en larmes. » Adieux, mes Anges, leur disoit-
» elle un jour; laissez-moi pleurer seule:
» vous restez dans l'anti-chambre du Pa-
» radis, & moi je parts pour Babylone »!
La Princesse alloit faire sa priere au Chœur; retournoit à sa Cellule, & puis rentroit encore au Chœur: elle s'y prosternoit,

(1) C'est une expression dont ce Prince se servoit quelquefois, pour faire sentir l'inconséquence de certaines Personnes, qui servent Dieu par intervalle & le Monde par habitude. Une Dame connue pour afficher la plus haute dévotion, mais pendant la Quinzaine de Pâques seulement, se trouvoit chez le Dauphin vers la fin du Carême:
» Voici, Madame, lui dit le Prince, que le temps
» approche où il nous faudra songer à ouvrir la
» Sainte Parenthese ». La Dame eut assez d'esprit pour profiter du bon avis.

elle y baiſoit la terre, elle l'arroſoit de ſes larmes. Quelquefois, pour épargner à la Communauté cette triſte entrevue, elle ſe contentoit de lui faire ſes adieux par écrit. „Je ne puis vous exprimer, écrivoit-elle „à une Religieuſe, combien j'ai de re- „gret de vous avoir quittées : dites à toutes „mes Filles combien je les aime, & me „recommandez à leurs prieres : dites-leur „encore, que je n'ai pas voulu les voir „hier, de peur de les affliger en m'atten- „driſſant avec elles „.

A peine la Princeſſe étoit-elle rentrée dans le Monde qu'elle ſoupiroit après le temps qui devoit la rendre à ſa chere Solitude. Il faut l'entendre, peignant elle-même les ſentimens qui la pénétrent, dans les Lettres qu'elle écrit aux Carmélites de Compiegne.

„ Ah! que j'ai de regrets de vous avoir quittées, & que j'ai envie de vous revoir! Que la paix de la Maiſon du Seigneur eſt délicieuſe! Que vous êtes heureuſes dans votre Solitude, & que les plaiſirs du Monde ſont fades & ennuyeux „!

„ J'attends le mois de Juillet avec bien de l'impatience : je vous préviens que vous

aurez le temps de vous ennuyer de moi; je ſerai chez vous preſque tous les jours „.

„ Le deſir de votre Clôture m'étouffe bien plus que ne feroit votre Clôture même. Que je ſerois ravie de voir Toînon (1)! (dans votre Maiſon, bien entendu). Oui, j'ambitionnerois même ſa Place, pourvu que ce ne fût pas dans le dehors „.

„ Sans la Paix, point de Compiegne; &, malheureuſement, ce qu'on vous en a dit n'eſt point vrai. S'il y avoit la moindre apparence de voyage, je ſerois diligente à vous l'apprendre: vous ne ſauriez croire le deſir que j'en ai. Que je ſerois heureuſe de me retrouver avec vous! Mais, outre le plaiſir que j'ai de vous voir, vous n'imaginez pas quel eſt pour moi celui de jouir de votre Maiſon ſolitaire, & de m'y dérober quelques momens à ce vilain Monde. Demandez bien à Dieu qu'il nous accorde la Paix, & j'aurai cette ſatisfaction „.

„ J'ai appris ce matin que nous n'allions pas à Compiegne cette Année. Je ne perds pas un inſtant, pour vous en marquer ma

(1) La Servante touriere du Couvent.

douleur : oui, j'en ſuis affligée juſqu'aux larmes ! Je tâcherai, du moins, que vous ne vous apperceviez de mon abſence que par mon abſence même : il n'eſt pas juſte que vous en ſouffriez. Pour moi, c'eſt un grand ſacrifice que je fais à Dieu. Oh ! qu'il fait bon chez vous ! Oh ! ma pauvre Cellule ! Jamais Palais ne me cauſa tant de regrets.... ».

De tels ſentimens auroient par-tout des droits à notre admiration : mais, qu'ils ſont beaux, qu'ils ſont énergiques, quand c'eſt une Reine de France qui les exprime ! qu'ils offrent ſur-tout une leçon bien éloquente, nous ne dirons pas à ces Femmes mondaines, qui s'agitent & ſe fatiguent ſi vainement pour trouver le bonheur loin de la Vertu, mais à certaines Religieuſes imparfaites, que leur Solitude attriſte, que la priere ennuye, que l'obéiſſance accable, & que nous voyons quelquefois auſſi empreſſées à rechercher le Monde que la Reine l'étoit à le fuir !

Mais, ce qui ajoute infiniment à ces diſpoſitions de la Princeſſe, & ce qui en double le prix, c'eſt qu'elles ne furent pas, comme nous l'avons déja obſervé, le fruit tardif d'une Vieilleſſe déſabuſée. Telle on la voyoit dans un âge avancé, telle elle

s'étoit

s'étoit montrée dans les jours de ſa jeuneſſe, toujours animée du zele de ſon ſalut, toujours pénétrée de la néceſſité, pour une Ame fixée au centre des vanités du Siecle, de rentrer ſouvent en elle-même, pour comparer ſa conduite avec ſes devoirs. Elle n'étoit âgée que de vingt-trois ans, lorſqu'elle écrivoit au Roi ſon pere:
„ Tout le monde convient aiſément qu'une
„ Reine rencontre plus d'écueils de ſon
„ ſalut qu'une autre Femme; & il ſemble
„ que perſonne, excepté vous, cher Papa,
„ n'oſe conclure qu'elle eſt donc obligée
„ à une plus grande vigilance, pour échap-
„ per à ces écueils „.

A la derniere époque de ſa vie, & dans un temps où elle voyoit, avec douleur, ſe groſſir autour d'elle cette maſſe d'iniquités qui devoit écraſer l'Empire, la pieuſe Reine avoit réſolu de ſe ſouſtraire de plus en plus au commerce du Monde, & de conſacrer excluſivement aux œuvres de la piété chrétienne tous les momens qu'il lui ſeroit permis de dérober à ſa Famille & aux bienſéances de ſon Rang. C'eſt dans ce deſſein que, faiſant bâtir un Monaſtere à Verſailles, elle s'y étoit réſervé un appartement. » Il ſera, diſoit-elle, ma de-
» meure habituelle : c'eſt-là que je tâcherai
» d'apprendre à mourir au Monde & à

„ moi-même „; croyant, dans l'illusion d'un cœur humble, avoir besoin d'apprendre encore une science dont elle nous offroit, depuis quarante ans, les plus édifiantes leçons. C'est, en effet, du premier moment de son arrivée en France, que les Personnes qui l'approchoient de plus près ont admiré son courage à faire, des Exercices de la mortification chrétienne, l'antidote habituel des plaisirs des sens & des délices de la Cour. Attentive au précepte avant de se porter aux conseils, elle se commandoit d'abord la plus fidelle observance des Lois que l'Eglise impose à tous ses Enfans; &, dans des temps où celles du jeûne & de l'abstinence lui pésoient infiniment, elle s'y soumettoit sans le moindre adoucissement. „ L'Eglise auroit manqué son but, disoit-„ elle, si la pénitence qu'elle nous impose „ ne nous coûtoit rien „. Quelqu'un paroissoit trouver trop austere sa maniere de faire le Carême : „ Voudriez-vous donc „ me canoniser, lui dit-elle, parce que „ je tâche de remplir un devoir commun „ à tous les Chrétiens? Pour moi, je crains „ que Dieu ne trouve bien de la délica-„ tesse dans ce que vous appellez mes aus-„ térités „. Lors même que l'état de sa santé la dispensoit assez évidemment de la loi de l'abstinence, elle consultoit encore ses

Médecins ; elle composoit avec eux, elle leur enjoignoit d'examiner, selon leur conscience, si elle étoit dans le cas de la dispense entiere ; & elle étoit charmée lorsqu'ils décidoient qu'elle pouvoit accomplir une partie de la Loi. Mais, dans toutes les circonstances, avant de suivre l'Ordonnance des Médecins, elle la soumettoit au Curé de la Paroisse ; & celui qu'elle chargeoit d'aller la lui présenter étoit ordinairement un grand Seigneur, un Duc, un Général-d'Armée, quelquefois un Prince du Sang. Elle étoit bien aise, en offrant cet hommage de sa soumission à l'autorité de l'Eglise, de donner encore une utile leçon à ceux qui se font le moins de scrupule de l'infraction des lois ecclésiastiques.

Toujours animée du desir de se rendre conforme au grand Modele des Chrétiens, elle embrassoit avec un courage héroïque toutes les peines & les épreuves qu'elle avoit à essuyer ; & nous vimes, en sa personne, que les Têtes couronnées n'en sont pas plus exemptes que leurs Sujets. Si l'on en excepte les plaisirs de la Vertu, que l'on goûte au sein même des afflictions, cette Princesse en trouva bien peu dans le Palais de Versailles ; et, tout brillant qu'étoit le Trône qu'elle occupoit, il fut moins pour elle un Théâtre de jouissances qu'un

Autel de ſacrifices. La bonté de ſon cœur lui faiſoit, de tous les maux de l'Etat, autant de maux particuliers, & ſa piété lui faiſoit trouver, dans ceux de la Religion, une eſpece de martyre continuel. Au ſein de ſa Famille, ce ſont des pertes cruelles ou de longs chagrins qu'elle eſſuye. Tantôt les malheurs de la Dauphine viennent l'affliger, tantôt elle partage les diſgraces du Roi ſon Pere. Elle voit pluſieurs de ſes Enfans expirer entre ſes bras. Elle voit le Dauphin ſon Fils mourir long temps avant ſa mort. Enfin, la mort de ce Prince, la mort de ſa vertueuſe Epouſe, & celle encore du Roi Staniſlas, tous ces coups rapprochés mettent le comble à ſa douleur & la rendent incurable; mais pourtant ſans étonner ſa Foi ni altérer en rien ſa réſignation. Peu de jours après qu'elle eût perdu le Dauphin, elle écrivoit à une Perſonne qu'elle honoroit de ſon amitié : » Priez le » bon Dieu, que je ſupporte mieux que je » ne fais la perte que j'ai eſſuyée. Ah! » quelle eſt terrible! Dieu n'a pas écouté » nos prieres, mais il a exaucé les ſiennes. » Il n'avoit de deſirs que pour le Ciel; il ne » vouloit pas même ſe joindre aux prieres » publiques qui ſe faiſoient pour ſa guéri» ſon, ne demandant que la volonté de » Dieu & le bonheur de le poſſéder. Qu'il

„ eſt heureux! mais que nous ſommes à
„ plaindre! C'eſt un Saint, voilà ma conſo-
„ lation. Je craignois bien que ce coup
„ n'accablât mon Papa; mais, graces à Dieu,
„ il l'a ſupporté en vrai Chrétien „.

Et, après la mort du Roi de Pologne, „ j'ai été bien malade, écrivoit-elle à la
„ même Perſonne, & il étoit difficile que
„ cela ne fût pas, après les malheurs qui
„ me ſont arrivés, & que je reſſens encore
„ vivement. Ce qui me conſole, c'eſt que
„ ceux que je pleure ſont bienheureux. Je
„ l'eſpere de la miſéricorde du Seigneur:
„ que ſa volonté ſoit faite „.

Les incommodités & les maladies étoient encore, aux yeux de la Reine, des préſens du Ciel & des moyens de Salut, dont elle s'empreſſoit de remercier Dieu, „ aſſez bon,
„ diſoit-elle, pour la châtier en Pere, pen-
„ dant cette vie, afin de lui faire miſéricorde
„ en l'autre „. Et les motifs, par leſquels elle s'encourageoit elle-même aux ſouffrances, elle ſavoit encore les ſuggérer, dans l'occaſion, aux Perſonnes aſſez heureuſes pour mériter de ſa part les conſeils de l'Amitié. Une Religieuſe lui ayant expoſé dans une Lettre l'état habituel de ſouffrances dans lequel elle ſe trouvoit, elle lui répondit : „ Je ſuis bien fâchée que
„ votre ſanté ſoit ſi mauvaiſe; & cependant

„ je ne puis m'empêcher de vous porter
„ envie. Qu'on eſt heureuſe d'être Carmé-
„ lite, & de ſouffrir encore avec cela!
„ Nulle poſition plus favorable au Salut;
„ &, moyennant la grace & la miſéricorde
„ de Dieu qui ſont ſans bornes, on peut,
„ par ce moyen, être bien ſure de ſon fait.
„ Ce n'eſt pas, aſſurément, qu'il n'y ait auſſi,
„ dans le Monde, bien des ſujets de peines
„ & de ſouffrances: il y en a bien plus &
„ de plus durs que dans vos Monaſteres;
„ mais que d'impatiences, que de diſſipa-
„ tion; &, par conſéquent, quel compte
„ à rendre, même de nos ſouffrances„!

Pour mieux préparer ce compte, & afin de rectifier ce qu'il y auroit eu de défectueux & d'imparfait dans ſa ſoumiſſion aux épreuves que lui ménageoit la Providence, cette pieuſe Princeſſe ſe dévouoit encore à des mortifications de choix & à des auſtérités volontaires. Ainſi, ce n'étoit pas aſſez pour elle de recevoir avec action de graces, d'offrir à Dieu & de ſouffrir avec joie tout ce qui, dans le Rang qu'elle occupoit & dans les différentes ſituations de ſa vie, pouvoit la contrarier ou l'affliger, elle ſe donnoit autant de ſoins, pour mortifier les goûts & les penchans de la nature, qu'en prennent les Ames ſenſuelles pour les ſatisfaire. „ Nous ſavons, eſt-il dit dans nos

„ Mémoires du Couvent des Carmélites de „ Compiegne, que la Reine a pratiqué dans „ notre Maison des actions héroïques de „ mortification & de charité : les détails „ nous manquent, mais nous en avons la „ certitude „. Ce que nous tenons d'autre part, & de deux Sources également respectables (1), c'est qu'après la mort de la Reine on trouva dans son Oratoire des preuves sanglantes des macérations qu'elle exerçoit sur elle-même. Et c'étoit au milieu du dix-huitieme Siecle, & au sein d'une Cour voluptueuse, que cette sainte Princesse, revêtue à l'extérieur de la pourpre royale, s'efforçoit d'expier, sous la haire & le cilice, des offenses étrangeres, auxquelles elle n'avoit de part que par la douleur d'en être témoin, sans pouvoir en arrêter le cours.

Une vie si conforme à l'esprit de l'Evangile, & si parfaite en tout, étoit, sans doute, une préparation habituelle à la participation aux Saints Mysteres. La Reine, cependant, ne s'en approchoit qu'après s'y être préparée plus particuliérement pendant trois jours, qu'elle passoit dans le recueillement & parmi les exercices de la piété chrétienne. Elle descendoit avec foi dans

(1) Des Carmélites de St. Denis & de Madame de Rupelmonde.

ſa conſcience ; elle interrogeoit ſes intentions comme ſes œuvres ; aucun penchant n'étoit flatté, nulle imperfection ne lui échappoit ; &, après s'être jugée elle-même dans toute la ſévérité de la Loi, elle alloit porter au Sacré Tribunal les fautes des Juſtes, avec plus de douleur que n'en ont les Ames mondaines en y portant leurs crimes.

Le jour de ſa Communion, toute occupée de la grandeur de cette action, elle ſembloit avoir oublié la Terre ; & il n'y avoit que ſes devoirs indiſpenſables & ſes Relations de néceſſité qui puſſent interrompre ſon commerce avec le Ciel : elle étoit continuellement au pied des Autels ou dans ſon Oratoire. Pour étendre, autant qu'elle le pourroit, les jouiſſances de ce beau jour, elle prévenoit l'heure ordinaire de ſon lever. Elle entendoit toujours une Meſſe avant celle à laquelle elle devoit communier, & une troiſieme après celle-ci. Ses exercices de dévotion, qui avoient commencé le matin, ne finiſſoient que le ſoir. Elle les reprenoit encore le lendemain ; & ſon action de graces duroit, comme ſa préparation, pendant trois jours.

Après tant de précautions & de ſoins, pour ſe diſpoſer à cette ſainte action, elle

craignoit encore de n'en avoir pas aſſez fait, & de n'être pas aſſez pure pour ſoutenir le regard du Dieu trois fois-Saint : elle ne s'approchoit de l'Autel qu'avec une religieuſe frayeur, & dans le ſentiment profond de ſon indignité. Quoiqu'elle eût pour pratique de ne pas paſſer quinze jours ſans s'aſſeoir à la Table-Sainte ; & qu'à l'occaſion des Solemnités elle le fît plus ſouvent, quelques Perſonnes de piété, qui la connoiſſoient particuliérement (1), jugeant, par la ſainteté de ſa vie, qu'elle eût pu communier, avec avantage, auſſi fréquemment que la plus fervente Religieuſe, prirent la liberté de lui repréſenter qu'elle le faiſoit trop rarement : „ Vous „ me voyez, leur répondit-elle, des yeux „ de la charité ; mais moi, qui me con- „ nois pour ce que je ſuis, je crains au „ contraire le compte que j'aurai à ren- „ dre à Dieu de tant de Communions que „ je fais, & du peu de fruit que j'en re- „ tire pour ma converſion „. C'eſt ainſi qu'elle ſe jugeoit en tout, dans ſa grande humilité.

L'Humilité étoit peut-être, de toutes les vertus qui édifioient dans la Reine, la mieux caractériſée ; & la Providence l'a-

(1) Mémoires de Madame de Rupelmonde.

voit, ce ſemble, placée ſur le Trône, pour offrir aux Grands de la Terre un modele plus reſpectable de cette vertu, dont la pratique, ſi néceſſaire dans la Vie chrétienne, leur paroît comme incompatible avec l'élévation de leur Rang. Les Peuples, frappés de ce qu'ils voyoient dans cette Princeſſe, l'appelloient *notre ſainte Reine*, & les Peuples ne voyoient que la moindre partie de ce qu'elle faiſoit pour ſa ſanctification. Ce ne fut qu'après ſa mort que pluſieurs Perſonnes, qu'elle avoit honorées de ſa confiance la plus intime, ne craignant plus d'offenſer ſa modeſtie, révélerent ce qu'elles ſavoient des ſecrets de ſa Vertu. Et encore, que d'actions ſaintes elle aura ſu dérober aux regards les plus attentifs à les ſaiſir! Que de traits précieux enſevelis dans ſon Oratoire, & perdus pour l'édification publique! Nous croirons cependant y ſuppléer en partie, en produiſant ici pluſieurs témoignages poſitifs, qui, en établiſſant la rare humilité de la Reine, nous laiſſent aſſez conjecturer encore ce qui a pu nous échapper de l'héroïſme de ſes autres vertus.

Madame LOUISE, en m'autoriſant à employer ſon nom auprès des Perſonnes qui pouvoient me procurer les Mémoires dont j'avois beſoin pour écrire la vie de ſa ver-

tüeuſe Mere, me fit l'honneur de me dire: „Ne vous flattez pas de pouvoir découvrir „tout ce qu'il y auroit d'édifiant à dire „ſur la Reine : mes Sœurs & moi avons „toujours remarqué que la premiere de „ſes vertus étoit une grande humilité, „d'où naiſſoit une attention continuelle à „nous dérober ce qu'il y avoit de plus par- „fait & ſouvent d'héroïque dans ſes ac- „tions. J'en ai plus appris depuis ſa mort, „que je n'en ſavois pendant ſa vie „. M. le Cardinal de Luynes me marque : „ On „pouvoit dire d'Elle, à juſte titre, *omnis* „*gloria ejus ab intus.* Il eſt certain que „nous ne connoiſſons de ſes vertus que „ce qu'elle ne put pas nous en dérober „. Une Perſonne, très-particuliérement attachée à ſon ſervice, m'écrivoit: „La Reine „pratiquoit toutes les vertus, tendoit en „tout à la perfection, & croyoit cepen- „dant faire très-peu de choſe, & faire mal „tout ce qu'elle faiſoit: elle deſiroit même „& bien ſincérement, qu'on le crût ainſi „. Et, dans les Mémoires du Couvent des Carmélites de Compiegne, je lis: „Nous „avons vu ici des traits multipliés de la „profonde humilité de la Reine. Elle ſe „proſternoit, par exemple, aux pieds de „feu M. de La Motte, Evêque d'Amiens, „& de quelques autres ſaints Evêques

„ qu'elle connoiſſoit : *donnez, je vous prie*, „ leur diſoit-elle, *votre bénédiction à une* „ *pauvre Péchereſſe*; & elle ne ſe relevoit „ pas qu'elle ne l'eût reçue. Ce n'étoit pas „ aſſez pour elle de venir viſiter & con- „ ſoler nos Malades, elle étoit charmée „ quand elle trouvoit l'occaſion de leur „ rendre les offices les plus bas; & nous „ n'aurions pas pu l'empêcher de le faire. „ Nous l'avons vue détourner la tête, & „ ſe récrier, en appercevant chez nous ſon „ Portrait, comme ſi elle eut vu l'image „ de la Perſonne la plus mépriſable. La „ Lettre par laquelle elle nous annonçoit „ ce Portrait, que nous avions ſollicité „ comme celui d'une Sainte, étoit conçue „ en ces termes : „ *Vous verrez arriver* „ *chez vous, dans deux ou trois jours,* „ *quelqu'un que je vous recommande. C'eſt* „ *une bien vile Créature : je puis vous le* „ *certifier, ſans manquer à la charité que* „ *je lui dois. Mais, exercez la vôtre en-* „ *vers elle, en la ſouffrant dans votre* „ *Maiſon. C'eſt une grande Péchereſſe :* „ *priez le bon Dieu pour elle* „. La Mere „ de la Réſurrection, qui avoit toute la „ confiance de cette ſainte Princeſſe, ne „ nous découvroit pas clairement tout ce „ qu'elle en ſavoit; mais, au ſortir de ſes „ pieux entretiens avec elle, elle ne s'ex-

„primoit que par des exclamations ſur „l'héroïſme des vertus qu'elle étoit obli„gée de nous taire. *Que ne puis-je par„ler*, nous diſoit-elle, *comme je vous „édifierois ! Nous pouvons bien baiſer les „traces des pieds de la Sainte qui nous „viſite. Oui, c'eſt une Sainte, une vraie „Fille de Sainte-Thérèſe, auprès de la„quelle nous ne méritons pas de porter „le nom de Carmélites*„.

Au-dehors comme dans ſon domeſtique, la Reine ne vouloit pas qu'on s'apperçût de ſes vertus. La flatterie, cet aliment perfide de l'orgueil des Grands, lui étoit inſupportable. Elle ſavoit apprécier les Complimens d'uſage à la Cour, & les Eloges de cérémonie. Elle en eſſuyoit les fadeurs avec patience ; mais elle craignoit davantage les louanges méritées, qui s'addreſſoient plus à ſa Perſonne qu'à la Reine. Elle ne vouloit pas ſur-tout que les Auteurs, ſous quelque prétexte que ce fût, parlaſſent d'elle dans leurs Livres : „C'en „eſt bien aſſez, diſoit-elle, qu'on vienne „nous mentir à nous-mêmes ſur nos ver„tus, ſans qu'on aille encore en conter „au Public„. Le Préſident Hénault, qui avoit, comme nous l'avons déja remarqué, une ſi haute opinion du mérite de la Princeſſe, n'oſa ſe hazarder d'inſerrer, ſans

ſon aveu, dans ſon Abrégé Hiſtorique, une note qu'il avoit faite à ſon ſujet. Il lui demanda ſon agrément, qu'elle lui refuſa. Il inſiſta : » Je prie Sa Majeſté d'obſerver, » que cela entre naturellement dans mon » plan. -- Oh! M. Hénault ne ſera pas em- » barraſſé d'y ſuppléer. -- Il faut cependant » que je ſois vrai; & que mettrai-je en » place de ce que Votre Majeſté m'ordonne » de ſupprimer ? -- Mettez des dates. -- Mais » des dates inſignifiantes répugnent à mon » Ouvrage. — Hé bien, dites donc : qu'en » 1725 on vit arriver en France une pe- » tite Princeſſe, qui apporta de petits ta- » lens, de petites vertus & de grands dé- » fauts. -- Je dirai au moins qu'elle apporta » un grand cœur ? -- Hélas! pas bien grand, » puiſqu'il y a tant de Malheureux qui ne » ſauroient y trouver place. Je ne connois » de grand Cœur que celui de notre Sau- » veur, qui eſt toujours ouvert aux beſoins » de tous les Hommes ». La Reine per- ſiſtant dans ſon refus, le Préſident fut obligé de faire à la Modeſtie le ſacrifice de la vérité.

Cette Princeſſe étoit ſi ſincérement humble, qu'elle étoit parvenue à s'aveugler elle-même ſur ſes talens & ſes bonnes qualités, comme le commun des Hommes a coûtume de s'aveugler ſur ſes imperfections

& ses défauts. On se rappelle que personne à sa Cour ne l'égaloit en adresse dans toutes sortes d'ouvrages des mains; qu'elle possédoit une infinité de belles connoissances; qu'elle étonnoit les Ministres étrangers, en les entretenant, & chacun dans sa Langue, des Usages & de l'Histoire de leurs Pays; qu'elle avoit, par-dessus tous ses talens, le talent de se faire chérir: & cependant, à l'en croire, il n'y avoit rien en elle qui méritât qu'on y fît la moindre attention; &, tout l'amour qu'on lui portoit, elle ne le devoit qu'à l'indulgente bonté des François. Dans sa conduite morale, elle ne vouloit voir que des imperfections, où tout le monde admiroit des vertus. Elle souffroit, elle s'affligeoit même de ce que certaines Personnes, qui l'approchoient de fort près, ne paroissoient pas la croire aussi imparfaite, pour ne pas dire aussi méprisable, qu'elle prétendoit l'être. Elle n'aimoit pas qu'on parût prendre tant d'intérêt à sa santé; elle ne pouvoit souffrir, surtout, que l'on priât pour sa conservation. Les besoins de son ame étoient les seuls qui la touchassent, qu'elle s'exagéroit toujours à elle-même, & pour lesquels elle sollicitoit des prieres de toutes parts.

Aux témoignages respectables, que nous avons déja cités en faveur de l'humilité

profonde de la Princeſſe, nous ajouterons ceux qu'elle conſignoit elle-même, ſans y ſonger, dans toutes les Lettres qu'elle écrivoit à des Perſonnes de piété; & dans leſquelles mille formules reſſemblantes mettent en évidence la ſainte habitude de ſon cœur. J'ai ſous les yeux un grand nombre de ces Pieces, & j'y lis :

„Priez pour ma pauvre ame. -- Priez „pour moi, pauvre Pécchereſſe : -- Ne parlez à Dieu que de mon ame, elle a grand „beſoin de vos prieres : -- Priez le bon „Dieu, non pour ma perſévérance, ce „ſeroit une mauvaiſe priere, mais pour „que je devienne meilleure, -- N'oubliez „pas, ſur-tout, de prier pour mon ame, „& pour mes intentions. -- Recommandez-„moi bien aux prieres de toute la Com„munauté, c'eſt-à-dire mon ame. -- Je ſuis „enchantée de votre Epitre, qui ne mérite „pas du tout le nom de pitoyable que vous „lui donnez. Je vous prie de m'en écrire „ſouvent de pareilles, car j'en ai, je vous „aſſure, un grand beſoin; & vous me faites „de la peine de n'en rien croire. Soyez bien „perſuadée que je me fais horreur à moi„même, ſans humilité & avec vérité. -- Si „j'ai tant différé à vous écrire, c'eſt que „je n'en ai pas eu le temps; &, ſi je „n'en ai pas eu le temps, ce n'eſt pas

» que je l'aie bien employé : le Monde est » rempli d'inutilités ; &, malheureusement, » ce sont pour nous des inutilités nécessaires. » Je serois heureuse de ne l'employer qu'à » cela, puisque mon état l'exige ; mais je » fais toujours mal ce que je fais : priez » Dieu pour ma pauvre ame. -- Je vous re- » mercie du *De profundis* que vous dites » tous les jours pour Madame la Dauphine, » quoique j'espere que, par la miséricorde » de Dieu, elle n'en a pas besoin : j'ai tout » sujet de regarder comme assuré le salut » de cette belle Ame. Priez pour la mienne, » au lieu de prier pour ma conservation, » qui n'est d'aucune utilité. -- Priez pour » mes intentions, & sur-tout pour une bien » particuliere. Redoublez pour cela vos » prieres ; je vous le demande instamment. » Je vous recommande aussi mon ame. » Laissez-là mon corps, il ne vaut pas la » peine qu'on y pense ; mais mon ame, ah ! » elle a trop coûté à son Rédempteur pour » que nous n'en soyons pas occupées ».

» Vous pouvez bien, écrivoit-elle encore » aux Carmélites de Compiegne, n'être pas » en peine de mes austérités : je vous assure » que je fais le Carême *très-doucettement*, » comme dit Toînon ; &, malheureusement, » tout va chez moi comme le Carême. Priez » bien le bon Dieu pour ma pauvre ame,

» elle en a grand besoin. -- Je n'ai, malheureusement pour moi, que des desirs » à offrir au Seigneur, & je suis bien stérile en bonnes œuvres. C'est un excès de » vérité qui me le fait dire. Retenez sur » cela votre charité, & ne confondez pas » cette triste réalité avec l'humilité, que je » n'ai point; j'ai au contraire beaucoup » d'orgueil. -- Demandez à Dieu, non ma » persévérance, elle ne seroit, hélas! que » dans le mal: mais ma conversion: joignez-» y mes intentions, omettez ma conservation. -- Priez Dieu pour moi, mais rien » que pour mon ame, ma vie sera toujours » assez longue, & ma santé assez bonne, » si j'en fais bon usage. -- Priez pour mon » ame, laissez-là mon corps; tout ce que » je demande à Dieu, c'est de l'oublier, » c'est de me détacher de cette vilaine guenille, que je traîne à regrêt ».

Ce détachement absolu, & ce mépris si prononcé de son corps, accompagnerent la Reine jusqu'au tombeau, & y descendirent en quelque sorte avec elle. Elle eut désiré de pouvoir soustraire les dépouilles de sa mortalité à ces honneurs funebres qu'il est d'usage de rendre aux Têtes couronnées; &, ce dernier vœu de son humilité, nous le voyons consigné dans un des articles de son Testament.

Quoique des dispositions si parfaites soient rarement celles des Grands & des Heureux de la Terre, elles édifieront néanmoins, & n'étonneront pas, dans une Princesse qui, du haut du Trône qu'elle occupoit, ne cessoit de se porter par la pensée dans la demeure du tombeau, où le Grand, égalé au Petit, n'est plus rien que par ses œuvres. Plusieurs fois chaque jour la Reine se citoit au Tribunal de la Mort. La Mort étoit en tout sa Maîtresse & son Conseil. Elle la méditoit dans le secret, elle aimoit à en parler, attentive à saisir les occasions, & jusqu'aux moindres petits moyens de s'en rappeller le souvenir & d'en conserver la pensée. La Duchesse de Villars lui faisoit voir un jour une Estampe, qui représentoit une Femme courbée sous le poids des années, & se plaignant religieusement de la longueur de son séjour sur la Terre. La Reine, en considérant la Piece, dit à la Dame qui la lui montroit: » Oui c'est moi-» même, je m'y reconnois parfaitement; » mais, puisque c'est mon Portrait, il faut » que vous me le donniez ». Elle prononça, en même-temps, du ton le plus pénétré, l'Epigraphe qui énonçoit le sujet: *Hei mihi! quia incolatus meus prolongatus est.* Non contente de s'être environnée, dans son Oratoire, de plusieurs images de la Mort,

elle voulut, en quelque ſorte, y placer la Mort même. Elle chargea, pour cela, une de ſes Femmes de lui trouver une véritable tête de Mort. On lui en apporta une, qui avoit été priſe au hazard dans un Cimetiere, & avec ſi peu de choix qu'elle exhaloit encore une odeur fètide. La Reine, qui aimoit à mortifier ſes ſens, ne paroiſſoit pas s'en appercevoir; mais une Perſonne attachée à ſon ſervice, eut l'attention de faire diſparoître cette tête, en lui en ſubſtituant une autre mieux préparée. Ce lugubre objet étoit placé de maniere que, lorſqu'elle étoit dans ſon Oratoire, elle l'avoit immédiatement ſous les yeux: & c'étoit là le miroir qu'une grande Reine conſultoit plus volontiers que celui de ſa toilette.

Toutes les fois que la Princeſſe paſſoit par Saint-Denis, elle ne manquoit pas de s'arrêter, pour aller offrir à Dieu ſes prieres dans l'Egliſe où devoient un jour repoſer ſes cendres. Dans une de ces viſites de dévotion, & ce fut la derniere qu'elle fit, elle voulut deſcendre dans les caveaux où ſont dépoſés les cercueils des Rois & des Reines de France. A la vue des foibles reſtes de ces Puiſſances, qui ont autrefois rempli le Monde du bruit de leur nom, „C'eſt donc ici, dit-elle au Prieur de l'Ab-

» baye, qui l'accompagnoit, c'eſt à côté » de ces Morts que j'attendrai la réſurrec- » tion générale : voilà le Palais où vous me » logerez bientôt ; mais montrez-moi, je » vous prie, l'endroit précis où je ſerai » placée ». Le Religieux élude la queſtion ; la Reine inſiſte, & ne peut obtenir qu'il la ſatisfaſſe : » Eh bien, dit-elle alors, c'eſt » du moins ſous cette voute, & à quelques » pas d'ici, que pourrira mon cadavre » : en prononcant ces paroles elle ſe proſterne ; &, comme anéantie dans un recueillement profond, auquel ſemble ajouter encore l'horreur du Lieu, & le ſilence de tant de Rois, elle adreſſe au Roi ſeul immortel la priere la plus fervente, & laiſſe tous ceux qui l'accompagnent dans l'admiration des ſentimens de foi qui la pénétrent.

Enfin le temps arriva où cette pieuſe Princeſſe ſe ſut bon gré d'avoir fait, toute ſa vie, l'apprentiſſage de la mort, & de s'être préparée à ce dernier ſacrifice, par tous ceux qui pouvoient lui en adoucir la rigueur. Ce fut au mois de Février 1766 que ſe manifeſta l'altération ſenſible de ſa ſanté, deux mois après la mort du Dauphin. Elle eſſuya même alors une maladie aſſez grave, dont la convaleſcence ne fut qu'une continuelle & pénible langueur, qui la conduiſit au tombeau.

Il étoit, ſans doute, dans les deſſeins de la Providence, que Celle qui avoit offert aux différentes époques de ſa vie, de ſi touchans exemples à tous les Ages, leur en laiſſât auſſi de précieux en mourant; &, pendant deux années de ſouffrances habituelles, la Reine va devenir encore un rare modele de réſignation & de courage.

Dans cet état laborieux, dont l'effet naturel eſt de jetter l'ame dans la triſteſſe & l'abbattement, ſon cœur paroiſſoit à peine ſe reſſentir de l'affoibliſſement de ſes forces; & ſa piété la ſoutenoit parmi les défaillances de la nature. A la gaîté près, qu'elle ne connut plus dans les dernieres années de ſa vie, & ſur-tout depuis la mort du Dauphin, elle conſervoit encore tous ces dehors intéreſſans qui ornent la Vertu & parlent en ſa faveur. Elle n'affectoit point, comme certains Malades, de vouloir jouir de ſa douleur, en s'enveloppant des nuages de la triſteſſe; &, lorſqu'on cherchoit à la diſtraire de ſes ſouffrances, elle ne le trouvoit pas mauvais. Indifférente pour la vie, elle ne le fut jamais pour ceux qui s'efforcoient de la lui conſerver. Elle ſe montroit au Roi & à ſa Famille avec toute ſa tendreſſe & ſes attentions ordinaires. Sachant que c'étoit une privation pour ſa Cour de ne pas la voir, elle la recevoit

encore presque tous les jours. Elle paroissoit alors oublier son état, pour ne s'occuper que de ceux qui s'y intéressoient. Elle adressoit la parole à un nombre de Personnes, suivant que ses forces le lui permettoient, & toutes se retiroient édifiées de ses sentimens, ou pénétrées de ses bontés. Elle n'avoit rien perdu, sur-tout, de son heureuse facilité à dire des choses gracieuses. Comme sa vue s'étoit considérablement affoiblie, elle prenoit un jour une Personne pour une autre. On lui fait observer son erreur, qui tomboit sur quelqu'un qu'elle honoroit d'une bienveillance particuliere, parce qu'il avoit toujours été fort attaché au Roi de Pologne. » Quoi! » reprit la Malade, c'est vous M. de Soupir? Je vous demande bien pardon: » mais croyez que je ne me serois pas méprise, si je pouvois y voir par mon cœur ».

Plus généreuse que jamais dans ses sacrifices, elle ne connoissoit pas de répugnances insurmontables. Elle se soumettoit, avec tout le courage de la Religion, au pénible régime qu'on lui prescrivoit, à l'amertume & à la continuité des remedes qu'on lui proposoit, quoiqu'au fond elle comptât fort peu sur leur efficacité. C'est ce qu'elle fit entendre bien clairement à ses Médecins, un jour que son état

paroiſſoit les inquiéter davantage : „ Ne vous „ mettez pas tant en peine, leur dit-elle, „ pour trouver le remede à mon mal : vous „ me guérirez, ſi vous pouvez me rendre „ mon Fils „. Accoûtumée, comme nous l'avons vu, à contempler la Mort, & familiariſée en quelque ſorte avec ſa préſence, c'étoit ſans crainte & ſans trouble qu'elle la voyoit s'avancer. Elle trouvoit même une ſource de conſolation dans la penſée qu'elle étoit à la veille de ſortir de ce Monde. Elle ſouhaitoit de mourir : elle le diſoit quelquefois : elle l'auroit volontiers demandé à Dieu. Mais elle regardoit comme une diſpoſition plus parfaite encore, de ſe réſigner à ſa providence, & d'attendre, en ſouffrant, la délivrance qu'elle deſiroit.

Réglant tout ſur cette penſée de ſa ſortie prochaine de cette Vie, elle s'y diſpoſoit par une continuité d'exercices de piété, & par tous les genres de bonnes œuvres qui étoient encore compatibles avec ſes infirmités. Tout le temps que ſa ſituation la diſpenſoit de donner au Public, elle l'ajoutoit à celui qu'elle avoit coûtume d'employer plus particuliérement à ſa ſanctification. Sa vigilance la tenoit attentive à tout. Les moindres fautes contriſtoient ſon ardente charité, plus encore qu'elles n'allarmoient la délicateſſe de ſa conſcience.

Ses

ſes confeſſions devenoient preſque journalieres ; & les Communions qui les ſuivoient étoient animées de toute la ferveur des Saints.

Quoique, pendant ces deux années de ſouffrances habituelles, la Reine eût eu d'aſſez longs intervalles de mieux, jamais cependant on ne put lui faire concevoir l'eſpérance de ſa guériſon. »Ne nous flattons pas, diſoit-elle, Dieu m'a appellée : » mon heure approche, & je n'irai pas loin ». Dans les temps où elle ſouffroit moins, une de ſes inquiétudes étoit que ſon état ne la rendît pas aſſez conforme à ſon divin Modele. Quelqu'un, un jour, la plaignoit : » Je ſouffre, répondit-elle, mais ce » n'eſt pas ſur le Calvaire ». Elle aimoit à s'encourager elle-même dans ſes ſouffrances, par le ſouvenir de la conſtance qu'avoit montrée le Dauphin dans les ſiennes. » Une des grandes graces dont j'ai à re» mercier Dieu, diſoit-elle, c'eſt de pou» voir me rappeller, en ce moment, les grands exemples que m'a laiſſés mon Fils » : oubliant ainſi que ce Prince ne lui avoit montré de vertus que celles auxquelles elle-même l'avoit formé.

Tant que dura cette longue maladie, la Reine vit autour d'elle ſa Famille, toujours également empreſſée, tantôt à la diſ-

traire de ses souffrances, tantôt à les lui adoucir. Modeles admirables de piété filiale, quatre Princesse, de tout temps sa grande consolation, passoient les jours & les nuits auprès d'elle, attentives à ses moindres besoins, & se disputant de zele à y pourvoir. Leur tendre sollicitude auprès de cette respectable Mere n'étoit comparable qu'aux soins assidus que lui prodiguoit le Roi. Comme si le Ciel eut pris plaisir à faire rendre un dernier hommage d'éclat à la Vertu conjugale trop long-temps contristée, libre alors de toute affection étrangere, Louis XV étoit uniquement occupé des moyens de prolonger les jours de la digne Epouse dont il n'avoit jamais cessé de révérer le mérite. Il lui faisoit jusqu'à quatre visites chaque jour, & elles étoient ordinairement fort longues. Il assembloit les Médecins chez lui; il assistoit à leurs consultations chez la Malade. Il recommandoit la plus grande exactitude dans le service à toutes les Personnes qui en étoient chargées, & il y veilloit par lui-même. Touchée de tant de soins & d'assiduité, la Reine, un jour, s'efforçoit d'y répondre par des attentions qui sembloient compromettre le repos dont elle avoit besoin : „Songez, je vous prie, „Madame, lui dit Louis XV, qu'un Ma-

» lade ne doit jamais être gêné avec ceux
» qui se portent bien : je veux être ici à
» toutes les heures du jour ; & vous ne
» devez pas vous en appercevoir ».

Cependant, ni ces empressemens de la part de sa Famille, ni tous les secours de l'art ne purent empêcher que la maladie, qui fatiguoit la Princesse depuis près de deux ans, ne se déclarât incurable vers la mi-Avril 1767. Dans cet état encore, la Malade se traça un plan d'Exercices spirituels, analogues à ses besoins & à ses forces. En sorte que, dans des jours dont aucun instant n'étoit exempt de souffrances, elle avoit ses heures marquées pour ses Prieres, ses Oraisons, ses Lectures & ses pieux Entretiens avec des Personnes vertueuses. Au fort même de sa maladie, elle recitoit encore tous les jours l'Office de la Sainte-Vierge. Son Confesseur lui représentoit, à ce sujet, qu'un Malade a rempli ses devoirs & qu'il a prié, lorsqu'il a fait à Dieu le sacrifice de ses souffrances. » Je le croi-
» rois aussi, répondit la Reine, si j'éprou-
» vois, comme vous le supposez, que cet
» Exercice me fatiguât: mais ce qui console
» beaucoup fatigue peu ».

Lorsqu'il ne lui avoit plus été possible de se rendre à l'Eglise pour y entendre la Messe, elle s'y étoit fait porter. Ne pou-

vant plus même y être transportée, & privée de la consolation d'adorer le Seigneur dans son Temple, elle faisoit célébrer les Saints Mysteres dans son appartement, s'efforçant de compenser alors, par ses abbaissemens intérieurs, ce que la nécessité l'obligeoit de retrancher de son respect extérieur. Pendant les dernieres crises de sa maladie, elle communia deux fois en Viatique, avec autant de ferveur de sa part que d'édification pour le Public.

Long-temps avant qu'elle eût reçu l'Extrême-Onction, elle s'y étoit préparée, en méditant sur les cérémonies de ce Sacrement, & sur les grands avantages qu'il procure aux Malades. Elle avoit aussi lu, & s'étoit fait lire plusieurs fois, les Prieres des Agonisans; en sorte que, lorsque le Ministre de la Religion se présenta, pour réciter au pied de son lit ces Prieres saintes & terribles, qui ordonnent à l'Ame chrétienne de sortir de ce Monde, ce fut, non-seulement sans frayeur & sans trouble, mais dans la paix & la joie que la pieuse Princesse les entendit. Elle les suivoit avec attention; elle y répondoit avec les Assistans.

Quoique, depuis long-temps, elle ne voulût plus songer qu'à l'affaire de son salut, elle ne croyoit pas que ce fût s'en dis-

traire que de s'occuper encore du soulagement des Malheureux. Elle avoit été, dans tous les temps, leur Mere la plus généreuse & la plus tendre, elle le fut jusqu'au dernier soupir. Plus de sept mois avant sa mort, elle avoit fait le sacrifice & la destination de ce qu'elle possédoit; elle avoit renoncé à tout, excepté au droit de faire jouir les Pauvres de ses revenus. Elle vouloit que l'on continuât à l'entretenir de leurs besoins : elle sembloit se ranimer, dans l'épuisement de ses forces, dès qu'il s'agissoit d'y pourvoir. Si elle éprouvoit un instant de mieux sur son lit de douleur, c'étoit à travailler pour eux qu'elle l'employoit; &, l'avant-veille de sa mort, ses mains défaillantes leur préparoient encore des vêtemens.

Dans les derniers jours de sa vie, son Confesseur & un autre Ecclésiastique se tenoient habituellement auprès d'elle, pour l'entretenir, selon qu'elle le desiroit, des sentimens les plus convenables à un Mourant. Elle tomboit alors, de temps en temps, dans une espece de sommeil léthargique, dont on ne pouvoit la rappeller qu'en lui parlant de Dieu. Elle demandoit sur-tout qu'on l'entretînt de la Passion du Sauveur. Elle la méditoit continuellement; &, de tous les objets qu'elle laissoit sur la Terre,

un Crucifix, qu'elle avoit fait attacher au pied de son lit, étoit le seul qui parût fixer encore son attention, parce qu'il lui rappelloit ses espérances. La sainte habitude de son cœur se manifestoit jusque dans les momens d'absence que lui causoit l'ardeur de la fievre. Ses grandes inquiétudes alors, étoient de savoir si elle avoit rempli ses Exercices de piété, si son ame étoit assez pure devant Dieu, ou si ses Pauvres ne manquoient de rien?

Tous les droits que la Reine s'étoit acquis, à tant de titres, à l'affection des François, elle les conserva jusqu'au dernier instant de sa vie; & les Fastes de notre Monarchie ne nous offriroient pas un second exemple d'une Reine qui eut emporté, en mourant, tant de regrets vifs & sinceres. Tous les jours, & à toutes les heures du jour, tant que dura sa longue maladie, les Princes & les Grands du Royaume, les Ambassadeurs & les Personnes de marque, qui habitoient la Ville royale ou la Capitale, se rendoient en foule au Château, pour apprendre des nouvelles de sa santé. Le sentiment public avoit fait, de cette attention, un devoir dont on n'auroit pu se dispenser sans se faire remarquer. Aussi voyoit-on, confondus avec ceux qui s'intéressoient le plus sincérement à la conser-

vation de la bonne Princeſſe, juſqu'à ces Courtiſans pervers qui avoient le plus contribué à ſes chagrins paſſés. C'étoit quelquefois Louis XV lui-même qui ſe préſentoit à la Multitude, qui aſſiégeoit continuellement les anti-chambres. Frappé un jour de l'affluence plus grande que jamais, „oh ! voyez donc comme elle eſt aimée", s'écria ce Prince avec attendriſſement. L'ardeur avec laquelle le Peuple prioit alors dans les Provinces pour la ſanté de la Reine n'étoit comparable qu'à celle qu'il avoit manifeſtée, deux ans auparavant, en priant pour le Dauphin ſon Fils. Accoûtumé à la révérer comme l'Ange tutélaire de la France, il croyoit qu'offrir ſes vœux pour ſa conſervation, c'étoit les offrir pour le maintien de la Religion & pour le ſalut de l'Etat.

Dans la matinée du dernier jour de ſa vie, la Reine ſe trouva tout-à-coup ſans fievre, & dans la ſituation en apparence la plus ſatisfaiſante pour ſon état. Mais, ſans ſe flatter de ce mieux perfide, qui n'étoit, en effet, que le dernier jet d'un flambeau qui s'éteint, elle s'empreſſa d'en profiter, pour ſe purifier de plus en plus avant de paroître devant ſon Juge. Elle appella ſon Confeſſeur, fit encore une derniere revue de l'état de ſon ame, &

continua d'édifier les Perſonnes qui l'environnoient, par tous les ſentimens qui caractériſſent le Juſte mourant.

Bientôt, ſans qu'elle s'en étonnât, les forces qu'elle avoit paru recouvrer un inſtant, s'évanouirent, & ſa foibleſſe fut extrême. Le Roi, averti par les Médecins qu'elle ne paſſeroit pas la journée, ſe rendit auprès d'elle, accompagné des Princeſſes ſes Filles. Il lui dit, en l'abordant: „Voici „Meſdames que je vous préſente „. La tendre Mere comprit ſans peine ce que deſiroient ſes dignes Filles, en ſe faiſant ainſi annoncer. Elle leva les yeux & les mains au Ciel, &, d'une voix mourante, elle leur donna ſa derniere bénédiction.

Juſque dans l'épuiſement abſolu de la nature, & lorſqu'elle ne conſervoit plus qu'un ſouffle de vie, la pieuſe Princeſſe ne ceſſoit de faire monter ſes vœux ardens au Ciel. Elle étoit encore occupée à converſer avec Dieu, & elle avoit commencé à réciter les prieres du Chapelet, lorſqu'elle éprouva la derniere défaillance, qui lui ôta le ſentiment & la conduiſit à une mort douce & paiſible, le 24 de Juin 1768. Et c'étoit ainſi, ce ſemble, c'étoit dans l'exercice actuel de la priere que devoit mourir Celle qui, par ſon union habituelle avec Dieu, n'avoit fait, pour ainſi

dire, de tous les jours de ſa vie, qu'un grand jour de priere.

La Reine étoit âgée de ſoixante-cinq ans lorſqu'elle mourut. Elle en avoit paſſé quarante-trois ſur le Trône. Sa mort, à la ſuite de la mort du Dauphin & de celle de la Dauphine; &, de plus, également précédée d'une maladie de langueur, réveilla des ſoupçons, qui s'étoient élevés dès le temps de la maladie du Dauphin, & qui tomboient ſur ceux qui avoient le plus à gagner à ce que la Vertu fut écartée du Trône : ſoupçons, néanmoins, qui ne nous paroiſſent gueres fondés que ſur le déſeſpoir où étoit le François, de voir tomber ſucceſſivement & de morts prématurées, les premieres Têtes de l'Etat & les plus cheres à la Nation.

Louis XV regretta ſincérement ſa vertueuſe Epouſe, & mêla ſes larmes à celles de ſes Enfans, que cette mort plongeoit dans l'affliction. Elles coulerent de nouveau de tous les yeux, lorſqu'on fit l'ouverture du Teſtament de la Défunte. On reconnoît, à toutes les clauſes de cet Acte, le grand Cœur qui le dicta. La Reine n'y oublie aucune des Perſonnes qui lui ont été cheres; elle ſe ſouvient de toutes celles qui l'ont ſervie, elle les recommande ſpécialement au Roi. C'eſt aux Princeſſes ſes

Filles qu'elle confie le ſoin d'exécuter des volontés qui doivent leur coûter de grandes privations; mais qui, par cela même, n'en feront que plus cheres à des Cœurs qu'elle a droit de juger par le ſien. Elle les charge de faire mettre la derniere main à l'Etabliſſement religieux qu'elle fonde à Verſailles, pour l'éducation de la Jeuneſſe, d'aſſurer l'Œuvre des Miſſions de la Pologne, d'acquitter des legs, de payer des penſions, & de continuer des aumônes. Rien, au reſte, de tout ce qu'elle donne, ne ſera pris ſur le Tréſor public; elle ne diſpoſe que de ſon patrimoine & de ſes biens héréditaires. Dans la répartition qu'elle fait des derniers gages de ſon affection, elle a ſi bien conſulté le goût ou les beſoins des Perſonnes que celles qui héritent d'un Crucifix, d'un Reliquaire ou d'un Tableau de dévotion, ne ſont pas moins ſatisfaites que celles qu'elle gratifie d'un riche préſent.

Auſſitôt après la mort de la Princeſſe, ç'avoit été, de toutes parts, dans la Ville comme dans le Château de Verſailles, un empreſſement étonnant à ſe procurer le moindre petit lambeau de quelque meuble qui eut été à l'uſage de Celle qu'on n'appelloit plus que *la Sainte-Reine*. Ses cheveux, comme une riche dépouille, fu-

rent partagés entre toute sa Famille, & religieusement enchassés.

Pendant huit jours, qu'on la vit exposée sur un lit de parade, son corps inanimé, comme un Temple vénérable consacré par la Piété, devint un véritable objet de culte pour les Peuples, plus disposés dès-lors à l'invoquer qu'à prier pour elle. Les bouches ne s'ouvroient que pour ses louanges; &, parmi la Foule, qui s'empressoit de venir contempler pour la derniere fois l'Image chérie de la Vertu, il n'y avoit Personne qui ne rappellât quelque qualité précieuse de son cœur, ou qui ne citât un trait touchant de sa vie. Observateur plus clair-voyant & plus profond que la Multitude, le Sage, en embrassant d'un coup-d'œil rétrogade toute la carriere que venoit de fournir cette admirable Princesse, rendoit graces à la Providence, de ce que dans un Siecle dépravé, les seules exemples de la Femme Forte avoient su maintenir la pureté de la Foi dans la Maison de St. Louis, environner le Trône de vertus sublimes, retarder pour un temps la décadence des Mœurs, & sur-tout refréner l'audace de l'Incrédulité, qui s'agitoit dès-lors pour renverser les Trônes en aveuglant les Rois. Les Courtisans eux-mêmes, ces Cœurs indifférens pour tout ce qui se

paſſe dans un Monde religieux qui leur eſt étranger, ces hommes frivoles & diſſipés, qui avoient à peine remarqué une Vertu ſimple & toujours ſemblable à elle-même, ils ouvrirent auſſi les yeux à la mort de la Reine. Quarante ans d'une vie exemplaire, paſſés ſur le Trône, les étonnerent quand ils furent écoulés ; & la diſparition ſubite d'une Source inépuiſable de bienfaits comme de vertus, les força de voir, comme les autres, un vide immenſe à la Cour, & une calamité pour tout le Royaume.

Cependant, l'humble Princeſſe n'obtint pas ce qu'elle avoit deſiré en mourant, d'être enterrée avec la plus grande ſimplicité ; &, cette derniere demande, qu'elle avoit faite au Roi, eſt peut être la premiere de ſa part que ce Prince eût jugée déplacée. Il ordonna, au contraire, que ſes Obſeques ſe feroient avec toute la ſolemnité poſſible. Et le Peuple, ſi enclin à ne voir dans ces pompeuſes Cérémonies que le dernier ſoupir de l'Orgueil des Grands, révéra, dans la magnificence du Convoi funebre de ſa Reine, le Triomphe mérité de la Vertu.

Louis XV, dans une Lettre qu'il écrivoit le lendemain de la mort de ſon Epouſe, lui rendoit ce témoignage : » La » Providence a voulu couronner la haute

„ vertu, & la conſtante piété qui ont ac- „ compagné toutes les actions de ſa vie : „ elles ont encore plus particuliérement „ éclaté dans la longue maladie à laquelle „ elle vient de ſuccomber „. Deux Prélats furent chargés de prononcer l'Oraiſon funebre de la Princeſſe ; & mille Témoins peuvent ſe rappeller encore comment l'Auditoire de l'ancien Evêque de Troyes, oubliant le Lieu où il étoit aſſemblé, éclata en applaudiſſemens, au moment ou l'Orateur, adreſſant la parole à l'Archevêque de Paris, qui officioit dans ſa Métropole, lui dit : „ Pontife du Dieu vivant, ne craignez pas d'offrir ſur ſon tombeau un en- „ cens qu'on offrira peut-être un jour ſur „ ſes Autels (1) „. L'Archevêque de Bordeaux, à la même époque, exprimoit la même penſée, & diſoit à ſon Peuple : „ Nous „ prierons aujourd'hui pour Elle, mais nous „ avons la confiance que nos Neveux l'in- „ voqueront un jour „.

Par-tout les Chaires de vérité retentirent de ſes louanges. Nulle Egliſe notable dans l'étendue du Royaume, nulle Communauté religieuſe, aucune Maiſon publi-

(1) La circonſtance de ce mouvement d'enthouſiaſme des Auditeurs, pendant le Diſcours de M. Poncet-de la Riviere, eſt conſignée dans l'Approbation du Cenſeur.

que, nous oferions dire aucune Famille chrétienne où le nom de la Reine, à fa mort, n'eut été rappellé avec attendriffement, & la fainteté de fa vie propofée pour modele.

Mais ce fut dans la Capitale; ce fut à Verfailles & à Compiegne, Théâtres plus ordinaires de fes bonnes œuvres, que fa mort fit plus de fenfation, & que la reconnoiffance fe produifit par des tranfports plus vifs. Ici des Orateurs montroient au Peuple les ornemens précieux dont elle avoit décoré les Autels, & les Vafes facrés que fa piété avoit dépofés dans les Tabernacles : ici des Pafteurs affligés rappelloient aux Fideles des jours encore peu éloignés, où ils avoient eux-mêmes vu la pieufe Princeffe, tantôt préfidant leurs Affemblées de charité, tantôt affiftant au milieu d'eux à nos faintes Solemnités. Les Malades & les Infirmes dans les Hôpitaux, les Pauvres dans les Maifons de charité redemandoient au Ciel leur Bienfaitrice, les uns en rappellant ces précieufes vifites & ces œuvres de miféricorde dont ils avoient été les fujets, les autres en montrant les vêtemens dont elle les avoit couverts. Dans un nombre de pauvres Communautés, dont elle étoit le foutien & comme la feconde Providence, on déploroit la double perte

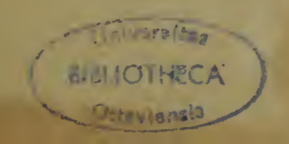
& de ſes ſaints exemples & de ſes dons charitables. Au ſein de mille Familles malheureuſes, qui ne ſubſiſtoient que de ſes bienfaits ignorés, des Peres & des Meres déſolés révéloient à leurs Enfans le triſte ſecret de leur miſere, avec le nom de Celle qui prenoit ſoin de la ſoulager.

Et parmi ces regrets de tant de Cœurs inconſolables; parmi ce concert de louanges, & cet empreſſement des François à couvrir de fleurs la tombe de la bonne Princeſſe, pas une ſeule Voix ne ſe fit entendre pour improuver ou contredire. Auſſi n'avons-nous pas à craindre, nous-mêmes, ayant l'avantage d'écrire ſous les yeux d'un Peuple entier de Témoins, qu'on nous accuſe d'avoir ſubſtitué le Panégyrique à l'Hiſtoire, lorſqu'en racontrant les actions de cette grande Reine, nous n'avons raconté que des vertus.

Fin du quatrieme & dernier Livre.

Faute à corriger.

Page 348, lig. 19, Clément VIII, *liſez* Clément XIII.


BIBLIOTHECA

APPROBATION.

J'ai lu l'Ouvrage ſous le titre, *Vie de la Reine de France, Marie-Leckzinska, Princeſſe de Pologne, &c.*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion; mais, au contraire, une ſalutaire Inſtruction pour l'éducation de la Jeuneſſe, & de grands exemples de vertus pour toutes ſortes de Perſonnes.

Fait à Anderlecht, ce 4 Février 1794.

GOYERS, Cenſeur des Livres.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottaw
Date due


a39003 009512368b

